W6

F.

R64[illegible]5 8 5

Library

of the

University of Toronto

N° 55/1

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis ; ipſaque nos in rectum genitos Natura, ſi emendari velimus, juvat.

Sen : de irâ. L. II. c. 13.

TOME PREMIER.

A FRANCFORT.

M. DCC. LXII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/r1762mileoude01rous

CE Recueil de réflexions & d'obſervations, ſans ordre, & preſque ſans ſuite, fut commencé pour complaire à une bonne mere qui fait penſer. Je n'avois d'abord projetté qu'un Mémoire de quelques pages : mon ſujet m'entraînant malgré moi, ce Mémoire devint inſenſiblement une eſpece d'ouvrage, trop gros, ſans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matiere qu'il traite. J'ai balancé longtems à le publier ; & ſouvent il m'a fait ſentir, en y travaillant, qu'il ne ſuffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour ſavoir compoſer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il eſt, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là ; & que, quand mes idées ſeroient mauvaiſes, ſi j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon tems. Un homme, qui de ſa retraite, jette ſes feuilles dans le Public, ſans prôneurs, ſans parti qui les défende, ſans ſavoir même ce qu'on en penſe ou ce qu'on en dit, ne doit pas

craindre que, s'il se trompe, on admette ses erreurs sans examen.

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation ; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise ; mille autres l'ont fait avant moi, & je n'aime point à remplir un livre de choses que tout le monde sait. Je remarquerai seulement, que depuis des tems infinis il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avise d'en proposer une meilleure. La Littérature & le savoir de notre siécle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On censure d'un ton de maître ; pour proposer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philosophique se complait moins. Malgré tant d'écrits, qui n'ont, dit-on, pour but que l'utilité publique, la premiere de toutes les utilités, qui est l'art de former des hommes, est encore oubliée. Mon sujet étoit tout neuf après le livre de Locke, & je crains fort qu'il ne le soit encore après le mien.

On ne connoit point l'enfance ; sur les fausses idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare. Les plus sages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de savoir, sans considérer ce que les enfans sont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme

l'homme dans l'enfant, ſans penſer à ce qu'il eſt avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me ſuis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode ſeroit chimérique & fauſſe, on pût toujours profiter de mes obſervations. Je puis avoir très-mal vu ce qu'il faut faire, mais je crois avoir bien vu le ſujet ſur lequel on doit opérer. Commencez donc par mieux étudier vos éleves ; car très-aſſurément, vous ne les connoiſſez point. Or ſi vous liſez ce livre dans cette vue, je ne le crois pas ſans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie ſiſtématique, qui n'eſt autre choſe ici que la marche de la nature, c'eſt là ce qui déroutera le plus le Lecteur ; c'eſt auſſi par-là qu'on m'attaquera ſans doute ; & peut être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un Traité d'éducation, que les rêveries d'un viſionnaire ſur l'éducation. Qu'y faire ? Ce n'eſt pas ſur les idées d'autrui que j'écris ; c'eſt ſur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes ; il y a longtems qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de me donner d'autres yeux, & de m'affecter d'autres idées ? Non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon ſens, de ne point croire être ſeul plus ſage que tout le monde ; il dé-

dépend de moi, non de changer de sentiment, mais de me défier du mien : voilà tout ce que je puis faire, & ce que je fais. Que si je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'est point pour en imposer au Lecteur ; c'est pour lui parler comme je pense. Pourquoi proposerois-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point ? Je dis exactement ce qui se passe dans mon esprit.

En exposant avec liberté mon sentiment, j'entends si peu qu'il fasse autorité, que j'y joins toujours mes raisons, afin qu'on les pése & qu'on me juge : mais quoique je ne veuille point m'obstiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les proposer ; car les maximes sur lesquelles je suis d'un avis contraire à celui des autres, ne sont point indifférentes. Ce sont de celles dont la vérité ou la fausseté importe à connoître, & qui font le bonheur ou le malheur du genre humain.

Proposez ce qui est faisable, ne cesse-t-on de me répéter. C'est comme si l'on me disoit ; Proposez de faire ce qu'on fait ; ou du moins, proposez quelque bien qui s'allie avec le mal existant. Un tel projet, sur certaines matieres, est beaucoup plus chimérique que les miens : car dans cet alliage

le

le bien ſe gâte, & le mal ne ſe guérit pas. J'aimerois mieux ſuivre en tout la pratique établie que d'en prendre une bonne à demi : il y auroit moins de contradiction dans l'homme ; il ne peut tendre à la fois à deux buts oppoſés. Peres & Meres, ce qui eſt faiſable eſt ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté ?

En toute eſpece de projet, il y a deux choſes à conſidérer : premierement, la bonté abſolue du projet ; en ſecond lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard, il ſuffit, pour que le projet ſoit admiſſible & praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon ſoit dans la nature de la choſe ; ici, par exemple, que l'éducation propoſée ſoit convenable à l'homme, & bien adaptée au cœur humain.

La ſeconde conſidération dépend de rapports donnés dans certaines ſituations : rapports accidentels à la choſe, leſquels, par conſéquent, ne ſont point néceſſaires, & peuvent varier à l'infini. Ainſi telle éducation peut être praticable en Suiſſe & ne l'être pas en France ; telle autre peut l'être chez les Bourgeois, & telle autre parmi les Grands. La facilité plus ou moins grande

de l'exécution dépend de mille circonſtances, qu'il eſt impoſſible de déterminer autrement que dans une application particuliere de la méthode à tel ou à tel pays, à telle ou à telle condition. Or toutes ces applications particulieres n'étant pas eſſencielles à mon ſujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper, s'ils veulent, chacun pour le Pays ou l'Etat qu'il aura en vue. Il me ſuffit que par-tout où naîtront des hommes, on puiſſe en faire ce que je propoſe; & qu'ayant fait d'eux ce que je propoſe, on ait fait ce qu'il y a de meilleur & pour eux-mêmes & pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement, j'ai tort ſans doute; mais ſi je le remplis, on auroit tort auſſi d'exiger de moi davantage; car je ne promets que cela.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.

TOUT eſt bien, ſortant des mains de l'Auteur des choſes : tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre : il mêle & confond les climats, les élémens, les ſaiſons : il mutile ſon chien, ſon cheval, ſon eſclave : il bouleverſe tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monſtres : il ne veut rien, tel que l'a fait la nature, pas même l'homme : il le faut dreſſer pour lui, comme un cheval de manege ; il le

faut contourner à ſa mode, comme un arbre de ſon jardin.

Sans cela, tout iroit plus mal encore, & notre eſpece ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où ſont déſormais les choſes, un homme abandonné dès ſa naiſſance à lui-même parmi les autres, ſeroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la néceſſité, l'exemple, toutes les inſtitutions ſociales dans leſquelles nous nous trouvons ſumergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y ſeroit comme un arbriſſeau que le haſard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paſſans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts & le pliant dans tous les ſens.

C'eſt à toi que je m'adreſſe, tendre & prévoyante mere (1), qui ſus t'écarter de la grande route, & garantir

(1) La premiere éducation eſt celle qui importe le plus ; & cette premiere éducation appartient inconteſtablement aux femmes : ſi l'Auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans vos Traités d'éducation ; car, outre qu'elles ſont à portée d'y veiller de plus près que les hommes & qu'elles y influent toujours d'avantage, le ſuccès les intéreſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plûpart des veuves ſe trouvent preſque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur ſont vivement ſentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours ſi occupées des biens & ſi peu des perſonnes, parcequ'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas aſſez d'autorité aux meres. Cependant leur état eſt plus ſûr que celui des peres : leurs devoirs ſon plus pénibles ; leurs ſoins importent plus au bon ordre de la famille : généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occaſions où un fils qui manque de reſpect à ſon pere, peut, en quelque ſorte, être excuſé : mais ſi, dans quelque occaſion que ce fût, un enfant étoit aſſez dénaturé pour en manquer à ſa mere, à celle qui l'a porté dans ſon ſein, qui l'a nourri de ſon lait, qui, durant des années, s'eſt oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devroit ſe hâter d'étouffer ce miſérable, comme un monſtre indigne de voir le jour. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, ſans doute, elles ont tort ; mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mere veut que ſon enfant ſoit heureux, qu'il le ſoit

garantir l'arbriſſeau naiſſant du choc des opinions humaines! Cultive, arroſe la jeune plante avant qu'elle meure ; ſes fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'ame de ton enfant : un autre en peut marquer le circuit ; mais toi ſeule y dois poſer la barriere.

On façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naiſſoit grand & fort, ſa taille & ſa force lui ſeroient inutiles, juſqu'à ce qu'il eût appris à s'en ſervir : elles lui ſeroient préjudiciables, en empêchant les autres de ſonger à l'aſſiſter (2) ; & abandonné à lui-même, il mourroit de miſere avant d'avoir connu ſes beſoins. On ſe plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri ſi l'homme n'eut commencé par être enfant.

Nous naiſſons foibles, nous avons beſoin de forces : nous naiſſons dépourvus de tout, nous avons beſoin d'aſſiſtance : nous naiſſons ſtupides, nous avons beſoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naiſſance & dont nous avons beſoin étant grands, nous eſt donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choſes. Le développement interne de nos facultés & de nos organes eſt l'éducation de la nature : l'uſage qu'on nous apprend à faire de ce développement eſt l'éducation des hommes ; &

ſoit dès à préſent. En cela elle a raiſon : quand elle ſe trompe ſur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fauſſe prévoyance des peres, leur négligence, leur dure inſenſibilité, ſont cent fois plus funeſtes aux enfans, que l'aveugle tendreſſe des meres. Au reſte, il faut expliquer le ſens que je donne à ce nom de mere, & c'eſt ce qui ſera fait ci-après.

(2) Semblable à eux à l'extérieur, & privé de la parole, ainſi que des idées qu'elle exprime, il ſeroit hors d'état de leur faire entendre le beſoin qu'il auroit de leurs ſecours, & rien en lui ne leur manifeſteroit ce beſoin.

l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par trois sortes de Maîtres. Le Disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, & ne sera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va seul à son but, & vit conséquemment. Celui-là seul est bien élevé.

Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous ; celle des choses n'en dépend qu'à certains égards ; celle des hommes est la seule dont nous soyons vraiment les maîtres : encore ne le sommes-nous que par supposition ; car qui est-ce qui peut espérer de diriger entierement les discours & les actions de tous ceux qui environnent un enfant ?

Si-tôt donc que l'éducation est un art, il est presque impossible qu'elle reussisse, puisque le concours nécessaire à son succès ne dépend de personne. Tout ce qu'on peut faire à force de soins est d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du bonheur pour l'atteindre.

Quel est ce but ? c'est celui-même de la nature ; cela vient d'être prouvé. Puisque le concours des trois éducations est nécessaire à leur perfection, c'est sur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de nature a-t-il un sens trop vague : il faut tâcher ici de le fixer.

La nature, nous dit-on, n'est que l'habitude. Que signifie cela ? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force & qui n'étouffent jamais la nature ? Telle est, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre : mais la sève n'a point changé pour

pour cela sa direction primitive, & si la plante continue à végéter, son prolongement redevient vertical. Il en est de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude & qui nous sont le moins naturelles ; mais si-tôt que la situation change, l'habitude cesse & le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation ? d'autres qui la gardent ? d'où vient cette différence ? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimathias.

Nous naissons sensibles, & dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manieres par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à réchercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin selon les jugemens que nous en portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent & s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la nature.

C'est donc à ces dispositions primitives qu'il faudroit tout rapporter ; & cela se pourroit, si nos trois éducations n'étoient que différentes : mais que faire quand elles sont opposées ? quand au lieu d'élever un homme pour lui-même on veut l'élever pour les autres ? Alors le concert est impossible. Forcé de combattre la nature ou les institutions sociales, il faut opter entre faire un homme ou un

citoyen ; car on ne peut faire à la fois l'un & l'autre.

Toute société partielle, quand elle eſt étroite & bien unie, s'aliene de la grand. Tout patriote eſt dur aux étrangers : ils ne ſont qu'hommes, ils ne ſont rien à ſes yeux. Cet inconvénient eſt inévitable, mais il eſt foible. L'eſſentiel eſt d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au-dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique : mais le déſintéreſſement, l'équité, la concorde regnoient dans ſes murs. Défiez-vous de ces coſmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philoſophe aime les Tartares, pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins.

L'homme naturel eſt tout pour lui : il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune ; en ſorte que chaque particulier ne ſe croye plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus ni Lucius ; c'étoit un Romain : même il aimoit la patrie excluſivement à lui. Regulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes maîtres. En ſa qualité d'étranger il refuſoit de ſiéger au Senat de Rome ; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

Le

Le Lacédemonien Pédarète se présente pour être admis au conseil des trois cens ; il est rejetté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cens hommes valans mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil Esclave, t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend grace aux Dieux. Voilà la citoyenne.

Celui qui dans l'ordre civil veut conserver la primauté des sentimens de la nature, ne fait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ses penchans & ses devoirs, il ne sera jamais ni homme ni citoyen ; il ne sera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce sera un de ces hommes de nos jours ; un François, un Anglois, un Bourgeois ; ce ne sera rien.

Pour être quelque chose, pour être soi-même & toujours un, il faut agir comme on parle ; il faut être toujours décidé sur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement & le suivre toujours. J'attens qu'on me montre ce prodige pour savoir s'il est homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un & l'autre.

De ces objets nécessairement opposés, viennent deux formes d'institution contraires ; l'une publique & commune, l'autre particuliere & domestique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique ? Lisez la république de Platon. Ce n'est point un ouvrage de politique, comme le pensent ceux qui ne jugent des livres que par leurs titres. C'est le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait.

Quand on veut renvoyer au pays des chimeres, on nomme l'inſtitution de Platon. Si Lycurgue n'eût mis la ſienne que par écrit, je la trouverois bien plus chimerique. Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme ; Lycurgue l'a dénaturé.

L'inſtitution publique n'exiſte plus, & ne peut plus exiſter ; parcequ'où il n'y a plus de patrie il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots, patrie & citoyen, doivent être effacés des langues modernes. J'en ſais bien la raiſon, mais je ne veux pas la dire ; elle ne fait rien à mon ſujet.

Je n'enviſage pas comme une inſtitution publique ces riſibles établiſſemens qu'on appelle Colleges (1). Je ne compte pas non plus l'éducation du monde, parceque cette éducation tendant à deux fins contraires, les manque toutes deux : elle n'eſt propre qu'à faire des hommes doubles, paroiſſant toujours rapporter tout aux autres, & ne rapportant jamais rien qu'à eux ſeuls. Or ces démonſtrations étant communes à tout le monde n'abuſent perſonne. Ce ſont autant de ſoins perdus.

De ces contradictions nait celle que nous éprouvons ſans ceſſe en nous-mêmes. Entraînés par la nature & par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces diverſes impulſions, nous en ſuivons une compoſée qui ne nous mêne ni à l'un ni à l'autre but. Ainſi combattus & flottans durant tout le cours de notre vie, nous la terminons ſans avoir pu nous accorder avec nous, & ſans avoir été bons ni pour nous ni pour les autres.

(1) Il y a dans l'Académie de Genève & dans l'Univerſité de Paris des Profeſſeurs que j'aime, que j'eſtime beaucoup, & que je crois très capables de bien inſtruire la Jeuneſſe, s'ils n'étoient forcés de ſuivre l'uſage établi. J'exhorte l'un d'entr'eux à publier le projet de réforme qu'il a conçu. L'on ſera peut-être enfin tenté de guérir le mal, en voyant qu'il n'eſt pas ſans remede.

Reſte

Reſte enfin l'éducation domeſtique ou celle de la nature. Mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui ? Si peut être le double objet qu'on ſe propoſe pouvoit ſe réunir en un ſeul, en ôtant les contradictions de l'homme, on ôteroit un grand obſtacle à ſon bonheur. Il faudroit pour en juger le voir tout formé ; il faudroit avoir obſervé ſes penchans, vu ſes progrès, ſuivi ſa marche : il faudroit, en un mot connoître l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare, qu'avons nous à faire ? Beaucoup, ſans doute ; c'eſt d'empêcher que rien ne ſoit fait. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoie ; mais ſi la mer eſt forte & qu'on veuille reſter en place, il faut jetter l'ancre. Prens garde, jeune pilote, que ton cable ne file ou que ton ancre ne laboure, & que le vaiſſeau ne dérive avant que tu t'en ſois apperçu.

Dans l'ordre ſocial, où toutes les places ſont marquées, chacun doit être élevé pour la ſienne. Si un Particulier formé pour ſa place en ſort, il n'eſt plus propre à rien. L'éducation n'eſt utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parens ; en tout autre cas elle eſt nuiſible à l'éleve, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte où le fils etoit obligé d'embraſſer l'état de ſon pere, l'éducation du moins avoit un but aſſuré ; mais parmi nous où les rangs ſeuls demeurent, & où les hommes en changent ſans ceſſe, nul ne ſait ſi en élevant ſon fils pour le ſien il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel les hommes étant tous égaux leur vocation commune eſt l'état d'homme, & quiconque eſt bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent. Qu'on deſtine mon éleve à l'épée, à l'égliſe, au barreau, peu

m'importe. Avant la vocation des parens la nature l'appelle à la vie humaine. Vivre eſt le métier que je lui veux apprendre. En ſortant de mes mains il ne ſera, j'en conviens, ni magiſtrat, ni ſoldat, ni prêtre : il ſera premierement homme ; tout ce qu'un homme doit être, il ſaura l'être au beſoin tout auſſi bien que qui que ce ſoit, & la fortune aura beau le faire changer de place, il ſera toujours à la ſienne. *Occupavi te, fortuna, atque cepi : omneſque aditus tuos intercluſi, ut ad me aſpirare non poſſes* (4).

Notre véritable étude eſt celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui ſait le mieux ſupporter les biens & les maux de cette vie eſt à mon gré le mieux élevé : d'où il ſuit que la véritable éducation conſiſte moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous inſtruire en commençant à vivre ; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur eſt notre nourrice. Auſſi ce mot *éducation* avoit-il chez les anciens un autre ſens que nous ne lui donnons plus : il ſignifioit nourriture. *Educit obſtetrix*, dit Varron ; *educat nutrix, inſtituit pedagogus, docet magiſter* (5). Ainſi l'éducation, l'inſtitution, l'inſtruction ſont trois choſes auſſi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur & le maître. Mais ces diſtinctions ſont mal entendues ; & pour être bien conduit, l'enfant ne doit ſuivre qu'un ſeul guide.

Il faut donc généraliſer nos vues, & conſidérer dans notre éleve l'homme abſtrait, l'homme expoſé à tous les accidens de la vie humaine. Si les hommes naiſſoient attachés au ſol d'un pays, ſi la même ſaiſon duroit toute l'année, ſi chacun tenoit à ſa fortune de maniere a n'en pouvoir jamais changer, la pratique établie ſeroit bonne à certains égards ; l'enfant éleve pour ſon état, n'en ſortant jamais, ne

(4) Tuſcul. V. (5) Non. Marcell.

pourroit

pourroit être expoſé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choſes humaines ; vu l'eſprit inquiet & remuant de ce ſiecle qui bouleverſe tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus inſenſée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à ſortir de ſa chambre, comme devant être ſans ceſſe entouré de ſes gens ? Si le malheureux fait un ſeul pas ſur la terre, s'il deſcend d'un ſeul degré, il eſt perdu. Ce n'eſt pas lui apprendre à ſupporter la peine ; c'eſt l'exercer à la ſentir.

On ne ſonge qu'à conſerver ſon enfant ; ce n'eſt pas aſſez : on doit lui apprendre à ſe conſerver étant homme, à ſupporter les coups du ſort, à braver l'opulence & la miſere, à vivre s'il le faut dans les glaces d'Iſlande ou ſur le brulant rocher de Malthe. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas ; il faudra pourtant qu'il meure : & quand ſa mort ne ſeroit pas l'ouvrage de vos ſoins, encore ſeroient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de la faire vivre. Vivre ce n'eſt pas reſpirer, c'eſt agir ; c'eſt faire uſage de nos organes, de nos ſens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le ſentiment de notre exiſtence. L'homme qui a le plus vécu n'eſt pas celui qui a compté le plus d'années ; mais celui qui a le plus ſenti la vie. Tel s'eſt fait enterrer à cent ans, qui mourut dés ſa naiſſance. Il eut gagné de mourir jeune ; au moins eut-il vécu juſqu'à ce tems-là.

Toute notre ſageſſe conſiſte en préjugés ſerviles ; tous nos uſages ne ſont qu'aſſujettiſſement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit, & meurt dans l'eſclavage : à ſa naiſſance on le coud dans un maillot ; à ſa mort on le cloue dans une biere ; tant qu'il garde la figure humaine, il eſt enchaîné par nos inſtitutions.

On dit que plusieurs Sages-Femmes prétendent, en pêtrissant la tête des enfans nouveaux-nés, lui donner une forme plus convenable : & on le souffre ! Nos têtes seroient mal de la façon de l'auteur de notre être : il nous les faut façonnées au-dehors par les Sages Femmes, & au-dedans par les Philosophes. Les Caraïbes sont de la moitié plus heureux que nous.

" A peine l'enfant est-il sorti du sein de la mere, " & à peine jouit-il de la liberté de mouvoir & " d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nou- " veaux liens. On l'emmaillote, on le couche " la tête fixée & les jambes allongées, les " bras pendans à côté du corps ; il est entouré de " linges & de bandages de toute espece, qui ne lui " permettent pas de changer de situation. Heureux " si on ne l'a pas serré au point de l'empêcher de " respirer ; & si on a eu la précaution de le cou- " cher sur le côté, afin que les eaux qu'il doit " rendre par la bouche puissent tomber d'elles- " mêmes ; car il n'auroit pas la liberté de tourner " la tête sur le côté pour en faciliter l'écoulement (6)."

L'enfant nouveau né a besoin d'étendre & de mouvoir ses membres, pour les tirer de l'engourdissement où, rassemblés en un peloton, ils ont resté si long-tems. On les étend, il est vrai : mais on les empêche de se mouvoir ; on assujettit la tête même par des têtieres : il semble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainsi l'impulsion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroissement, trouve un obstacle insurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuisent ses forces ou retardent leur progrés. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé

(6) Hist. Nat. T. IV. p. 190. in 12.

dans

dans l'amnios, qu'il n'eſt dans ſes langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du ſang, des humeurs ; empêcher l'enfant de ſe fortifier, de croître ; & altérer ſa conſtitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes ſont tous grands, forts, bien proportionnés (7). Les pays où l'on emmaillote les enfans ſont ceux qui fourmillent de boſſus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute eſpece. De peur que les corps ne ſe déforment par des mouvemens libres, on ſe hâte de les déformer en les mettant en preſſe. On les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'eſtropier.

Une contrainte ſi cruelle pourroit elle ne pas influer ſur leur humeur, ainſi que ſur leur tempérament? Leur premier ſentiment eſt un ſentiment de douleur & de peine : ils ne trouvent qu'obſtacles à tous les mouvemens dont ils ont beſoin : plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premieres voix, dites-vous, ſont des pleurs ? je le crois bien : vous les contrariez dès leur naiſſance ; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous ſont des chaînes ; les premiers traitemens qu'ils éprouvent ſont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en ſerviroient-ils pas pour ſe plaindre ? Ils crient du mal que vous leur faites : ainſi garottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet uſage déraiſonnable ? d'un uſage dénaturé. Depuis que les meres, mépriſant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans ; il a fallu les confier à des femmes mercenaires,

(7) Voyez la note 14 de la page 43.

qui,

qui, se trouvant ainsi meres d'enfans étrangers pour qui la nature ne leur disoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eut fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté : mais quand il est bien lié, on le jette dans un coin sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourriçon ne se casse ni bras ni jambe, qu'importe au surplus qu'il périsse, ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours ? On conserve ses membres aux dépens de son corps ; &, quoi qu'il arrive, la nourrice est disculpée.

Ces douces meres, qui débarrassées de leurs enfans, se livrent gaiment aux amusemens de la ville, savent elles cependant quel traitement l'enfant dans son maillot reçoit au village ? Au moindre tracas qui survient, on le suspend à un clou comme un paquet de hardes ; & tandis que sans se presser, la nourrice vaque à ses affaires, le malheureux reste ainsi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette situation, avoient le visage violet : la poitrine fortement comprimée ne laissant pas circuler le sang, il remontoit à la tête ; & l'on croyoit le patient fort tranquille, parcequ'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut rester en cet état sans perdre la vie, mais je doute que cela puisse aller fort loin. Voilà, je pense, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaises situations, & se donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'est-là un de ces vains raisonnemens de notre fausse sagesse, & que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui chez des peuples plus sensés que nous, sont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un seul qui se blesse, ni s'estropie : ils ne sauroient donner à leurs mouvemens

mens la force qui peut les rendre dangereux, & quand ils prennent une ſituation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous ſommes pas encore aviſés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats ; voit-on qu'il réſulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence ? Les enfans ſont plus lourds ; d'accord : mais à proportion ils ſont auſſi plus foibles. A-peine peuvent-ils ſe mouvoir ; comment s'eſtropieroient-ils ? ſi on les étendoit ſur le dos, ils mourroient dans cette ſituation, comme la tortue, ſans pouvoir jamais ſe retourner.

Non contentes d'avoir ceſſé d'alaiter leurs enfans, les femmes ceſſent d'en vouloir faire ; la conſéquence eſt naturelle. Dès que l'état de mere eſt onéreux, trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours, & l'on tourne au préjudice de l'eſpece, l'attrait donné pour la multiplier. Cet uſage, ajouté aux autres cauſes de dépopulation, nous annonce le ſort prochain de l'Europe. Les ſciences, les arts, la philoſophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un déſert. Elle ſera peuplée de bêtes féroces ; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vû quelquefois le pitit manége des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On fait ſe faire preſſer de renoncer à cette fantaiſie : on fait adroitement intervenir les époux, les Medecins, ſur-tout les meres. Un mari que oſeroit conſentir que ſa femme nourrît ſon enfant, ſeroit un homme perdu. L'on en feroit un aſſaſſin qui veut ſe défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel ; heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres ! Plus heureux ſi le tems que celles-ci gagnent n'eſt pas deſtiné pour d'autres que vous !

Le

Le devoir des femmes n'eſt pas douteux : mais on diſpute ſi, dans le mépris qu'elles en font, il eſt égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette queſtion, dont les Medecins ſont les Juges, pour décidée au ſouhait des femmes ; & pour moi, je penſerois bien auſſi qu'il vaut mieux que l'enfant ſucle le ſait d'une nourrice en ſanté, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même ſang dont il eſt formé.

Mais la queſtion doit-elle s'enviſager ſeulement par le côté phyſique, & l'enfant a-t-il moins beſoin des ſoins d'une mere que de ſa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuſe : la ſollicitude maternelle ne ſe ſupplée point. Celle qui norrit l'enfant d'une autre au lieu du ſien eſt une mauvaiſe mere ; comment ſera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature ; & l'enfant mal ſoigné aura le tems de périr cent fois, avant que ſa nourrice aitpris pour lui une tendreſſe de mere.

De cet avantage-même réſulte un inconvénient, qui ſeul devroit ôter à toute femme ſenſible le courage de faire nourrir ſon enfant par une autre : c'eſt celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner ; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa propre mere eſt une grace, & que celle qu'il a pour ſa mere adoptive eſt un devoir : car où j'ai trouvé les ſoins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice ; à force de la mal recevoir, on

la rebute de venir voir ſon nourriçon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mere qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par ſa cruauté, ſe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriçon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Combien j'inſiſterois ſur ce point, s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des ſujets utiles ? Ceci tient à plus de choſes qu'on ne penſe. Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs, commencez par les meres ; vous ſerez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altere ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant ; le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers ; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de réſidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du ſang; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni ſœurs; tous ſe connoiſſent à-peine, comment s'aimeroient-ils ? Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la maiſon n'eſt qu'une triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont ſe réformer d'elles-mêmes, les ſentimens de la nature ſe réveiller dans tous les cœurs ; l'Etat va ſe repeupler ; ce premier point, ce point ſeul va tout réunir. L'attrait de la vie domeſtique eſt le meilleur contre-poiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable ; il rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre, il reſſerre entre-eux le lien conjugal.

conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi de ce ſeul abus corrigé réſulteroit bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

Diſcours ſuperflus ! l'ennui même des plaiſirs du monde ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont ceſſé d'être meres ; elles ne le ſeront plus ; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles : aujourd'hui que l'uſage contraire eſt établi, chacune auroit à combattre l'oppoſition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné & que les autres ne veulent pas ſuivre.

Il ſe trouve pourtant quelquefois encore de jeunes perſonnes d'un bon naturel, qui, ſur ce point oſant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur ſexe, rempliſſent avec une vertueuſe intrépidité ce devoir ſi doux que la nature leur impoſe. Puiſſe leur nombre augmenter par l'attrait des biens deſtinés à celles qui s'y livrent ! Fondé ſur des conſéquences que donne le plus ſimple raiſonnement, & ſur des obſervations que je n'ai jamais vû démenties, j'oſe promettre à ces dignes meres un attachement ſolide & conſtant de la part de leurs maris, une tendreſſe vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'eſtime & le reſpect du public, d'heureuſes couches ſans accident & ſans ſuite, une ſanté ferme & vigoureuſe, enfin le plaiſir de ſe voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mere, point d'enfant. Entre-eux les devoirs ſont réciproques, & s'ils ſont mal remplis d'un côté ils ſeront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer ſa mere avant de ſavoir qu'il le doit.

Si

Si la voix du ſang n'eſt fortifiée par l'habitude & les ſoins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainſi dire, avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en ſort encore par une route oppoſée, lorſqu'au lieu de négliger les ſoins de mere, une femme les porte à l'excès; lorſqu'elle fait de ſon enfant ſon idole ; qu'elle augmente & nourrit ſa foibleſſe pour l'empêcher de la ſentir, & qu'eſpérant le ſouſtraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, ſans ſonger combien, pour quelques incommodités dont elle le préſerve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls ſur ſa tête, & combien c'eſt une précaution barbare de prolonger la foibleſſe de l'enfance ſous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre ſon fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie eſt belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leur enfans dans la molleſſe, elles les préparent à la ſouffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute eſpece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Obſervez la nature, & ſuivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans ; elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute eſpece ; elle leur apprend de bonne heure ce que c'eſt que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fiévre : des coliques aigües leurs donnent des convulſions ; de longues toux les ſuffoquent ; les vers les tourmentent ; la pléthore corrompt leur ſang ; des levains divers y fermentent, & cauſent des éruptions périlleuſes. Preſque tout le premier âge eſt maladie & danger : la moitié des enfans qui naiſſent périt avant la huitieme année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces, & ſitôt

ſitôt qu'il peut uſer de la vie, le principe en devient plus aſſuré.

Voilà la regle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous ? Ne voyez-vous pas qu'en penſant la corriger vous détruiſez ſon ouvrage, vous empêchez l'effet de ſes ſoins ? Faire au-dehors ce qu'elle fait au-dedans, c'eſt, celon vous, redoubler le danger ; & au contraire c'eſt y faire diverſion, c'eſt l'exténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne paſſe pas la meſure de leurs forces, on riſque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez les donc aux atteintes qu'ils auront à ſupporter un jour. Endurciſſez leur corps aux intempéries des ſaiſons, des climats, des élémens ; à la faim, à la ſoif, à la fatigue ; trempez-les dans l'eau du Styx. Avant que l'habitude du corps ſoit acquiſe, on lui donne celle qu'on veut ſans danger : mais quand une fois il eſt dans ſa conſiſtance, toute altération lui devient périlleuſe. Un enfant ſupportera des changemens que ne ſupporteroit pas un homme : les fibres du premier, molles & flexibles, prennent ſans effort le pli qu'on leur donne ; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuſte ſans expoſer ſa vie & ſa ſanté ; & quand il y auroit quelque riſque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puiſque ce ſont des riſques inſéparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejetter ſur le tems de ſa durée où ils ſont le moins déſavantageux ?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de ſa perſonne ſe joint celui des ſoins qu'il a coutés ; à la perte de ſa vie ſe joint en lui le ſentiment de la mort. C'eſt donc ſurtout à l'avenir qu'il faut ſonger en veillant à ſa conſervation ; c'eſt contre les maux de la jeuneſſe qu'il faut l'armer, avant

avant qu'il y ſoit parvenu : car ſi le prix de la vie augmente juſqu'à l'âge de la rendre utile, quelle folie n'eſt-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance en les multipliant ſur l'âge de raiſon ? Sont-ce là les leçons du maître ?

Le ſort de l'homme eſt de ſouffrir dans tous les tems. Le ſoin même de ſa conſervation eſt attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans ſon enfance que les maux phyſiques ! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne ſe tue point pour les douleurs de la goute ; il n'y a gueres que celles de l'ame que produiſent le déſeſpoir. Nous plaignons le ſort de l'enfance, & c'eſt le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

En naiſſant, un enfant crie ; ſa premiere enfance ſe paſſe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'appaiſer ; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faiſons ce qu'il lui plaît, on nous en exigeons ce qu'il nous plaît : ou nous nous ſoumettons à ſes fantaiſies, ou nous le ſoumettons aux nôtres : point de milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainſi ſes premieres idées ſont celles d'empire & de ſervitude. Avant de ſavoir parler, il commande ; avant de pouvoir agir, il obéit ; & quelquefois on le châtie avant qu'il puiſſe connoître ſes fautes ou plutôt en commettre. C'eſt ainſi qu'on verſe de bonne heure dans ſon jeune cœur les paſſions qu'on impute enſuite à la nature, & qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on ſe plaint de le trouver tel.

Un enfant paſſe ſix ou ſept ans de cette maniere entre les mains des femmes, victime de leur caprice & du ſien : & après lui avoir fait apprendre ceci & cela ; c'eſt-à-dire, après avoir chargé ſa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choſes qui ne

lui

lui sont bonnes à rien ; après avoir étouffé le naturel par les passions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déja tout formés, & lui apprend tout, hors à se connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à savoir vivre & se rendre heureux. Enfin quand cet enfant esclave & tyran, plein de science & dépourvu de sens, également débile de corps & d'ame, est jetté dans le monde ; en y montrant son ineptie, son orgueil, & tous ses vices, il fait déplorer la misere & la perversité humaines. On se trompe ; c'est là l'homme de nos fantaisies : celui de la nature est fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde sa forme originelle ? Conservez-la dès l'instant qu'il vient au monde. Sitôt qu'il naît, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne soit homme : vous ne réussirez jamais sans cela. Comme la véritable nourrice est la mere, le véritable précepteur est le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur système : que des mains de l'un l'enfant passe dans celles de l'autre. Il sera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zele suppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs—— Ah les devoirs ! sans doute le dernier est celui de pere (9) ? Ne nous étonnons pas qu'un homme,

(9) Quand on lit dans Plutarque que Caton le Censeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même son fils dès le berceau, & avec un tel soin, qu'il quittoit tout pour être présent quand la Nourrice, c'est-à-dire, la Mere le remuoit & le lavoit ; quand on lit dans Suétone qu'Auguste, maître du monde, qu'il avoit conquis & qu'il régissoit lui-même, enseignoit lui-même à ses petits-fils à écrire, à nager, les élémens des Sciences, & qu'il les avoit sans cesse autour de lui ; on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes gens de ce tems-là, qui s'amusoient à de pareilles niaiseries ; trop bornés, sans doute, pour savoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours.

dont

dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille, mais un seul trait manqué défigure tous les autres. Si la mere a trop peu de santé pour être nourrice, le pere aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfans, éloignés, dispersés, dans des pensions, dans des couvens, dans des colleges, porteront ailleurs l'amour de la maison paternelle, ou pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les freres & les sœurs se connoîtront à peine. Quand tous seront rassemblés en cérémonie, ils pourront être fort polis entre eux ; ils se traiteront en étrangers. Sitôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens, sitôt que la société de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaises mœurs pour y suppléer. Où est l'homme assez stupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela ?

Un pere, quand il engendre & nourrit des enfans ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espece, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, est coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-tems sur sa faute des larmes ameres, & n'en sera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, & forcé selon lui de laisser ses enfans à l'abandon ? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame venale ! crois-

tu

tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent ? Ne t'y trompe point ; ce n'eſt pas même un maître que tu lui donnes, c'eſt un valet. Il en formera bientôt un ſecond.

On raiſonne beaucoup ſur les qualités d'un bon gouverneur. La premiere que j'en exigerois, & celle-là ſeule en ſuppoſe beaucoup d'autres, c'eſt de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers ſi nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent ſans ſe montrer indigne de les faire : tel eſt celui de l'homme de guerre ; tel eſt celui de l'inſtituteur. Qui donc élevera mon enfant ? Je te l'ai déja dit, toi-même. Je ne le peux. Tu ne le peux !—Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre reſſource.

Un gouverneur ! ô quelle ame ſublime—en vérité, pour faire un homme, il faut être ou pere ou plus qu'homme ſoi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires.

Plus on y penſe, plus on apperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour ſon éleve, que ſes domeſtiques euſſent été élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent euſſent reçu les impreſſions qu'ils doivent lui communiquer ; il faudroit d'éducation en éducation remonter juſqu'on ne ſait où. Comment ſe peut-il qu'un enfant ſoit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-meme ?

Ce rare mortel eſt-il introuvable ? Je l'ignore. En ces tems d'aviliſſement, qui ſait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine ? Mais ſuppoſons ce prodige trouvé. C'eſt en conſidérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance eſt qu'un pere qui ſentiroit tout le prix d'un bon gouverneur prendroit le parti de s'en paſſer ; car il mettroit plus de peine à l'acquerir qu'à le devenir lui-

lui-même. Veut-il donc se faire un ami ? Qu'il éleve son fils pour l'être ; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déja fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un dont je ne connois que le rang m'a fait proposer d'élever son fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur sans doute ; mais loin de se plaindre de mon refus, il doit se louer de ma discrétion. Si j'avois accepté son offre & que j'eusse erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée : si j'avois réussi, c'eût été bien pis. Son fils auroit renié son titre ; il n'eût plus voulu être Prince.

Je suis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un Précepteur, je sens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi de quelque part qu'il me soit offert ; & l'intérêt de l'amitié même, ne seroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lû ce livre, peu de gens seront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un suffisant essai de ce métier pour être assuré que je n'y suis pas propre, & mon état m'en dispenseroit quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroissent ne pas m'accorder assez d'estime pour me croire sincere & fondé dans mes résolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oserai du moins essayer de la plus aisée ; à l'exemple de tant d'autres je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume, & au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je sais que dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'auteur, toujours à son aise dans des systêmes qu'il est dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossible à suivre, & que faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même

de pratiquable reſte ſans uſage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un éleve imaginaire, de me ſuppoſer l'âge, la ſanté, les connoiſſances, & tous les talens convenables pour travailler à ſon éducation, de la conduire depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à celui où devenu homme fait il n'aura plus beſoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroît utile pour empêcher un auteur qui ſe défie de lui de s'égarer dans des viſions ; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la ſienne ſur ſon élevé ; il ſentira bientôt, ou le lecteur ſentira pour lui, s'il ſuit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai taché de faire dans toutes les difficultés qui ſe ſont préſentées. Pour ne pas groſſir inutilement le livre, je me ſuis contenté de poſer les principes dont chacun devoit ſentir la vérité. Mais quant aux regles qui pouvoient avoir beſoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très étendus comment ce que j'établiſſois pouvoit être pratiqué : tel eſt du moins le plan que je me ſuis propoſé de ſuivre. C'eſt au lecteur à juger ſi j'ai réuſſi.

Il eſt arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Emile, parceque mes premieres maximes d'éducation, bien que contraire à celles qui ſont établies, ſont d'une évidence à laquelle il eſt difficile à tout homme raiſonnable de refuſer ſon conſentement. Mais à meſure que j'avance, mon éleve, autrement conduit que les vôtres, n'eſt plus un enfant ordinaire ; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroît plus fréquemment ſur la ſcene, & vers les derniers tems je ne le perds plus un moment de vue juſqu'à

juſqu'à ce que, quoi qu'il en diſe, il n'ait plus le moindre beſoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur, je les ſuppoſe, & je me ſuppoſe moi-même doué de toutes ces qualités. En liſant cet ouvrage on verra de quelle libéralité j'uſe envers moi.

Je remarquerai ſeulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même auſſi jeune que peut l'être un homme ſage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant, s'il étoit poſſible, qu'il pût devenir le compagnon de ſon Eleve, & s'attirer ſa confiance en partageant ſes amuſemens. Il n'y a pas aſſez de choſes communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il ſe forme jamais un attachement bien ſolide à cette diſtance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déja fait une éducation. C'eſt trop ; un même homme n'en peut faire qu'une : s'il en falloit deux pour réuſſir, de quel droit entreprendroit-on la premiere ?

Avec plus d'expérience on ſauroit mieux faire, mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois aſſez bien pour en ſentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager, & s'il l'a mal rempli la premiere fois, c'eſt un mauvais préjugé pour la ſeconde.

Il eſt fort différent, j'en conviens, de ſuivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un Gouverneur à votre fils déja tout formé ; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque luſtre peut changer d'éleve ; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous diſtinguez le Précepteur, du Gouverneur : autre folie ! Diſtinguez-vous le Diſciple, de l'Eleve ? Il n'y a qu'une ſcience à enſeigner aux enfans ; c'eſt celle des devoirs de l'homme.

Cette ſcience eſt une, & quoi qu'ait dit Xenophon de l'Education des Perſes, elle ne ſe partage pas. Au reſte, j'appelle plutôt Gouverneur que Précepteur le Maître de cette ſcience ; parcequ'il s'agit moins pour lui d'inſtruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver.

S'il faut choiſir avec tant de ſoin le Gouverneur, il lui eſt bien permis de choiſir auſſi ſon Eleve, ſurtout quand il s'agit d'un modéle à propoſer. Ce choix ne peut tomber ni ſur le génie ni ſur le caractere de l'enfant, qu'on ne connoît qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il ſoit né. Quand je pourrois choiſir, je ne prendrois qu'un eſprit commun tel que je ſuppoſe mon Eleve. On n'a beſoin d'élever que les hommes vulgaires ; leur éducation doit ſeule ſervir d'exemple à celle de leurs ſemblables. Les autres s'élevent malgré qu'on en ait.

Le pays n'eſt pas indifférent à la culture des hommes ; ils ne ſont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes le déſavantage eſt viſible. Un homme n'eſt pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours, & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, eſt forcé de faire le double du chemin que fait pour arriver au même terme celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant d'un pays tempéré parcoure ſucceſſivement les deux extrêmes, ſon avantage eſt encore évident : car bien qu'il ſoit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de ſa conſtitution naturelle. Un François vit en Guinée & en Laponie ; mais un Négre ne vivra pas de même à Tornea, ni un Samoyéde au Benin. Il paroît encore que l'organiſation du cerveau eſt moins parfaite aux deux extrêmes.

extrêmes. Les Négres ni les Lapons n'ont pas le ſens des Européens. Si je veux donc que mon éleve puiſſe être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée, en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le Nord les hommes conſomment beaucoup ſur un ſol ingrat ; dans le Midi ils conſomment peu ſur un ſol fertile. De-là naît une nouvelle différence qui rend les uns laborieux & les autres contemplatifs. La ſociété nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le ſol ingrat, & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas beſoin d'éducation ; celle de ſon état eſt forcée, il n'en ſauroit avoir d'autre : au contraire, l'éducation que le riche reçoit de ſon état eſt celle qui lui convient le moins & pour lui-même & pour la ſociété. D'ailleurs l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or il eſt moins raiſonnable d'élever un pauvre pour être riche qu'un riche pour être pauvre ; car à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choiſiſſons donc un riche : nous ſerons ſûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raiſon, je ne ſerai pas fâché qu'Emile ait de la naiſſance. Ce ſera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile eſt orphelin. Il n'importe qu'il ait ſon pere & ſa mere. Chargé de leurs devoirs, je ſuccede à tous leurs droits. Il doit honorer ſes parens, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'eſt ma premiere ou plutôt ma ſeule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en eſt qu'une ſuite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre conſentement. Cette clauſe eſt eſſencielle, &

je voudrois même que l'Eleve & le Gouverneur se regardassent tellement comme inséparables, que le sort de leurs jours fût toujours entre eux un objet commun. Sitôt qu'ils envisagent dans l'éloignement leur séparation, sitôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le sont déja : chacun fait son petit système à part, & tous deux, occupés du tems où ils ne seront plus ensemble, n'y restent qu'à contre-cœur. Le Disciple ne regarde le Maître que comme l'enseigne & le fléau de l'enfance ; le Maître ne regarde le Disciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aspirent de concert au moment de se voir délivrés l'un de l'autre, & comme il n'y a jamais entre eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils se regardent comme devant passer leurs jours ensemble, il leur importe de se faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils se deviennent chers. L'Eleve ne rougit point de suivre dans son enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand ; le Gouverneur prend intérêt à des soins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à son Eleve est un fond qu'il place au profit de ses vieux jours.

Ce traité fait d'avance suppose un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux, & sain. Un pere n'a point de choix & ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne : tous ses enfans sont également ses enfans ; il leur doit à tous les mêmes soins & la même tendresse. Qu'ils soient estropiés ou non, qu'ils soient languissans ou robustes, chacun d'eux est un dépôt dont il doit compte à la main dont il le tient, & le mariage est un contrat fait avec la nature aussi bien qu'entre les conjoints.

Mais

Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir ; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un Eleve infirme & valétudinaire, change sa fonction de Gouverneur en celle de Garde-malade ; il perd à soigner une vie inutile le tems qu'il destinoit à en augmenter le prix ; il s'expose à voir une mere éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-tems conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochime, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un éleve toujours inutile à lui même & aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodigant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société & lui ôter deux hommes pour un ; Qu'un autre à mon défaut se charge de cet infirme, j'y consens, & j'approuve sa charité ; mais mon talent à moi n'est pas celui-là : je ne sais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame : un bon serviteur doit être robuste. Je sais que l'intempérance excite les passions ; elle exténue aussi le corps à la longue ; les macérations, les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Un corps débile affoiblit l'ame. Delà l'empire de la Médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle maladie nous guériroient les Médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la lâcheté, la pusillanimité, la crédu-

lité, la terreur de la mort : s'ils guériſſent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils faſſent marcher des cadavres ? Ce ſont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point ſortir de leurs mains.

La Médecine eſt à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'eſt l'amuſement des gens oiſifs & déſœuvrés, qui ne ſachant que faire de leur tems le paſſent à ſe conſerver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils ſeroient les plus miſérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne ſeroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & que leur donnent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles ; celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul deſſein de m'étendre ici ſur la vanité de la Médecine. Mon objet n'eſt que de la conſiderer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'obſerver que les hommes ſont ſur ſon uſage les mêmes ſophiſmes que ſur la recherche de la vérité. Ils ſuppoſent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guériſon que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que ſont les erreurs qui paſſent en même-tems. La Science qui inſtruit & la Médecine qui guérit ſont fort bonnes, ſans doute ; mais la Science qui trompe & la Médecine qui tue ſont mauvaiſes. Apprenez-nous donc à les diſtinguer. Voilà le nœud de la queſtion : ſi nous ſavions ignorer la vérité, nous ne ſerions jamais les dupes du menſonge ; ſi nous ſavions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abſtinences ſeroient ſages ; on gagneroit évidemment à s'y ſoumettre. Je ne diſpute

pute donc pas que la Médecine ne ſoit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle eſt funeſte au genre humain.

On me dira, comme on fait ſans ceſſe, que les fautes ſont du Médecin, mais que la Médecine, en elle-même eſt infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc ſans le Médecin : car tant qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiſte, qu'à eſperer du ſecours de l'art.

Cet art menſonger, plus fait pour les maux de l'eſprit que pour ceux du corps, n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait ſentir d'avance ; il uſe la vie au lieu de la prolonger : & quand il la prolongeroit, ce ſeroit encore au préjudice de l'eſpece ; puiſqu'il nous ôte à la ſocieté par les ſoins qu'il nous impoſe, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eſt la connoiſſance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui ſe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poète lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à ſa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage ? cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conſéquences des maladies, & où l'on ne ſonge guère à la mort. Naturellement l'homme ſait ſouffrir conſtamment, & meurt en paix. Ce ſont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philoſophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'aviliſſent de cœur & lui font déſapprendre à mourir.

Qu'on me donne donc un éleve qui n'ait pas beſoin de tous ces gens-là, ou je le refuſe. Je ne veux

point que d'autres gâtent mon ouvrage : je veux l'élever seul, ou ne m'en pas mêler. Le sage Locke, qui avoit passé une partie de sa vie à l'étude de la Médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfans, ni par précaution, ni pour de legeres incommodités. J'irai plus loin, & je déclare que n'appellant jamais de Médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Emile, à moins que sa vie ne soit dans un danger évident ; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer.

Je sais bien que le Médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appellé trop tard ; s'il réchappe, ce sera lui qui l'aura sauvé. Soit : que le Médecin triomphe ; mais sur-tout qu'il ne soit appellé qu'à l'extrêmité.

Faute de savoir se guérir, que l'enfant sache être malade ; cet art supplée à l'autre, & souvent réussit beaucoup mieux ; c'est l'art de la nature. Quand l'animal est malade, il souffre en silence & se tient coi : or on ne voit pas plus d'animaux languissans que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, & sur-tout les remedes ont tué de gens que leur maladie auroit épargnés, & que le tems seul auroit guéris ? On me dira que les animaux vivant d'une maniere plus conforme à la nature, doivent être sujets à moins de maux que nous. Hé ! bien, cette maniere de vivre est précisément celle que je veux donner à mon éleve ; il en doit donc tirer le même profit.

La seule partie utile de la Médecine est l'hygiene. Encore l'hygiene est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais Médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuser.

Pour

Pour savoir quel régime est le plus utile à la vie & à la santé, il ne faut que savoir quel régime observent les Peuples qui se portent le mieux, sont les plus robustes, & vivent le plus long-tems. Si par les observations générales on ne trouve pas que l'usage de la Médecine donne aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie ; par cela même que cet art n'est pas utile il est nuisible, puisqu'il emploie le tems, les hommes & les choses à pure perte. Non-seulement le tems qu'on passe à conserver la vie étant perdu pour en user, il l'en faut déduire ; mais quand ce tems est employé à nous tourmenter, il est pis que nul, il est négatif ; & pour calculer équitablement, il en faut ôter autant de celui qui nous reste. Un homme qui vit dix ans sans Médicins, vit plus pour lui-même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victime. Ayant fait l'une & l'autre épreuve, je me crois plus en droit que personne d'en tirer la conclusion.

Voilà mes raisons pour ne vouloir qu'un Eleve robuste & sain, & mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels & des exercices du corps pour renforcer le tempérament & la santé ; c'est ce que personne ne dispute : les exemples des plus longues vies se tirent presque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont supporté le plus de fatigue & de travail*. Je n'entrerai pas non plus, dans de longs

* En voici un exemple tiré des papiers anglois, lequel je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il offre de réflexions à faire rélatives à mon sujet.

" Un Particulier nommé *Patrice Oneil*, né en 1674, vient de se " remarier en 1760 pour la septieme fois. Il servit dans les Dra- " gons la dix-septieme année du regne de Charles II. & dans dif- " férens corps jusqu'en 1740 qu'il obtint son congé. Il a fait tou- " tes les Campagnes du Roi Guillaume & du Duc de Marlborough. " Cet homme n'a jamais bu que de la bierre ordinaire ; il s'est

longs détails sur les soins que je prendrai pour ce seul objet. On verra qu'ils entrent si nécessairement dans ma pratique, qu'il suffit d'en prendre l'esprit pour n'avoir pas besoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les besoins. Au nouveau né il faut une nourrice. Si la mere consent à remplir son devoir, à la bonne heure ; on lui donnera ses directions par écrit : car cet avantage a son contre-poids & tient le Gouverneur un peu plus éloigné de son éleve. Mais il est à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'estime pour celui à qui elle veut bien confier un dépôt si cher, rendront la mere attentive aux avis du maître ; & tout ce qu'elle voudra faire, on est sûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangere, commençons par la bien choisir.

Une des miseres des gens riches est d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner ? Ce sont les richesses qui les corrompent ; & par un juste retour, ils sentent les premiers le défaut du seul instrument qui leur soit connu. Tout est mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font presque jamais rien. S'agit il de chercher une nourrice, on la fait choisir par l'Accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là ? que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas consulter un Accoucheur pour celle d'Emile ; j'aurai soin de la choisir moi-même. Je ne raisonnerai peut-être pas là-dessus si diserte-ment qu'un Chirurgien ; mais à coup sûr je ferai de

" toujours nourri de végétaux, & n'a mangé de la viande que dans " quelques repas qu'il donnoit à sa famille. Son usage a toujours " été de se lever & de se coucher avec le Soleil, à moins que ses " devoirs ne l'en aient empêché. Il est à présent dans sa cent " treizieme année, entendant bien, se portant bien, & marchant " sans canne. Malgré son grand âge, il ne reste pas un seul mo-" ment oisif & tous les Dimanches il va à sa Paroisse accompagné " de ses enfans, petits enfans, & arriere petits-enfans."

meilleure

meilleure foi, & mon zèle me trompera moins que ſon avarice.

Ce choix n'eſt point un ſi grand miſtere ; les regles en ſont connues : mais je ne ſais ſi l'on ne devroit pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait auſſi bien qu'à ſa qualité. Le nouveau lait eſt tout-à-fait fereux ; il doit preſqu'être apéritif pour purger les reſtes du *meconium* épaiſſi das les inteſtins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la conſiſtance & fournit une nourriture plus ſolide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'eſt sûrement pas pour rien que dans les femelles de toute eſpece la nature change la conſiſtance du lait ſelon l'âge du nourriſſon.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a ſon embarras, je le ſais : mais ſitôt qu'on ſort de l'ordre naturel, tout a ſes embarras pour bien faire. Le ſeul expédient commode eſt de faire mal ; c'eſt auſſi celui qu'on choiſit.

Il faudroit une nourrice auſſi ſaine de cœur que de corps ; l'intempérie des paſſions peut comme celle des humeurs altérer ſon lait ; de plus s'en tenir uniquement au phyſique, c'eſt ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaiſe ; un bon caractere eſt auſſi eſſentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuſe, je ne dis pas que ſon nourriſſon contractera ſes vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec ſon lait, des ſoins qui demandent du zèle, de la patience, de la douceur, de la propreté ? ſi elle eſt gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté ſon lait ; ſi elle eſt négligente ou emportée, que va devenir à ſa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni ſe défendre, ni ſe plaindre ? Jamais en quoi que ce puiſſe être les méchans ne ſont bons à rien de bon.

Le

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que son nourrisson ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre Précepteur que son Gouverneur. Cet usage étoit celui des Anciens, moins raisonneurs & plus sages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur sexe les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pieces de théâtre la plupart des confidentes sont des nourrices. Il est impossible qu'un enfant qui passe successivement par tant de mains différentes soit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de secrettes comparaisons qui tendent toujours à diminuer son estime pour ceux qui le gouvernent, & conséquemment leur autorité sur lui. S'il vient une fois à penser qu'il y a de grandes personnes qui n'ont pas plus de raison que des enfans, toute l'autorité de l'âge est perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres supérieurs que son pere & sa mere, ou à leur défaut sa Nourrice & son Gouverneur : encore est-ce deja trop d'un des deux ; mais ce partage est inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, est que les personnes des deux sexes qui le gouvernent, soient si bien d'accord sur son compte que les deux ne soient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus substanciels, mais non qu'elle change tout-à-fait de maniere de vivre ; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, est toujours dangereux pour la santé ; & puisque son régime ordinaire l'a laissée ou rendue saine & bien constituée, à quoi bon lui en faire changer ?

Les Payſanes mangent moins de viande & plus de légumes que les femmes de la ville ; ce régime végétal paroît plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourrissons Bourgeois on leur donne des pot-au-feux, persuadé

que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chile & fourniſſent plus de lait. Je ne ſuis point du tout de ce ſentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainſi nourris ſon plus ſujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'eſt guere étonnant, puiſque la ſubſtance animale en putréfaction fourmille de vers, ce qui n'arrive pas de même à la ſubſtance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal eſt une ſubſtance végétale (10); ſon analyſe le démontre; il tourne facilement à l'acide, &, loin de donner aucun veſtige d'alcali volatile, comme font les ſubſtances animales, il donne comme les plantes un ſel neutre eſſenciel.

Le lait des femelles herbivores eſt plus doux & plus ſalutaire que celui des carnivores. Formé d'une ſubſtance homogene à la ſienne, il en conſerve mieux ſa nature, & devient moins ſujet à la putrefaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun ſait que les farineux font plus de ſang que la viande; ils doivent donc faire auſſi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne ſévreroit point trop tôt, ou qu'on ne ſévreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivroit auſſi que de végétaux, fût jamais ſujet aux vers.

Il ſe peut les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais je ſuis fort éloigné de regarder le lait aigri comme une nourriture mal ſaine: des Peuples entiers qui n'en ont point d'autre s'en trouvent fort bien, & tout cet appareil d'abſorbans me paroît une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point,

(10) Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage: les femelles des chiens & des chats en mangent auſſi; les louves mêmes paiſſent. Voilà des ſucs végétaux pour leur lait; reſte à examiner celui des eſpeces qui ne peuvent abſolument ſe nourrir que de chair, s'il y en a de telles; de quoi je doute.

&

& alors nul abſorbant ne le leur rend ſupportable; les autres le ſupportent ſans abſorbans. On craint le lait trié ou caillé; c'eſt une folie, puiſqu'on ſait que le lait ſe caille toujours dans l'eſtomac. C'eſt ainſi qu'il devient un aliment aſſez ſolide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux: s'il ne ſe cailloit point, il ne feroit que paſſer, il ne les nourroit pas (*). On a beau couper le lait de mille manieres, uſer de mille abſorbans, quiconque mange du lait digere du fromage; cela eſt ſans exception. L'eſtomac eſt ſi bien fait pour cailler le lait, que c'eſt avec l'eſtomac de veau que ſe fait la préſure.

Je penſe donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il ſuffit de la leur donner plus abondante, & mieux choiſie dans ſon eſpece. Ce n'eſt pas par la nature des alimens que le maigre échauffe. C'eſt leur aſſaiſonnement ſeul qui les rend mal-ſains. Réformez les régles de votre cuiſine; n'ayez ni roux ni friture; que le beurre, ni le ſel, ni le laitage ne paſſent point ſur le feu; que vos légumes cuits à l'eau ne ſoient aſſaiſonnés qu'arrivant tout chauds ſur la table; le maigre, loin d'échauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité (11). Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice? il y a de la contradiction à cela.

C'eſt ſur-tout dans les premieres années de la vie, que l'air agit ſur la conſtitution des enfans. Dans une peau délicate & molle il pénetre par tous les

(*) Bien que les ſucs qui nous nourriſſent ſoient en liqueur, ils doivent être exprimés d'alimens ſolides. Un homme au travail qui ne vivroit que de bouillon dépériroit très promptement. Il ſe ſoutiendroit beaucoup mieux avec du lait, parcequ'il ſe caille.

(11) Ceux qui voudront diſcuter plus au long les avantages & les inconvéniens du régime Pithagoricien, pourront conſulter les Traités que les Docteurs Cocchi, & Bianchi ſon adverſaire ont faits ſur cet important ſujet.

pores,

pores, il affecte puiſſamment ces corps naiſſans, il leur laiſſe des impreſſions qui ne s'effacent point. Je ne ſerois donc pas d'avis qu'on tirât une payſane de ſon village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez ſoi. J'aime mieux qu'il aille reſpirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de ſa nouvelle mere, il habitera ſa maiſon ruſtique, & ſon Gouverneur l'y ſuivra. Le lecteur ſe ſouviendra bien que ce gouverneur n'eſt pas un homme à gage ; c'eſt l'ami du pere. Mais quand cet ami ne ſe trouve pas ; quand ce tranſport n'eſt pas facile ; quand rien de ce que vous conſeillez n'eſt faiſable, que faire à la place, me dira-t-on ? .... Je vous l'ai déja dit ; ce que vous faites : on n'a pas beſoin de conſeil pour cela.

Les hommes ne ſont point faits pour être entaſſés en fourmilleres, mais épars ſur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils ſe raſſemblent, plus ils ſe corrompent. Les infirmités du corps, ainſi que les vices de l'ame, ſont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme eſt de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entaſſés comme des moutons périroient tous en trés peu de tems. L'haleine de l'homme eſt mortelle à ſes ſemblables : cela n'eſt pas moins vrai, au propre, qu'au figuré.

Les villes ſont le gouffre de l'eſpece humaine. Au bout de quelques générations, les races périſſent ou dégénerent ; il faut les renouveller, & c'eſt toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans ſe renouveller, pour ainſi dire, eux-mêmes, & reprendre au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air mal ſain des lieux trop peuplés. Les femmes groſſes qui ſont à la campagne ſe hâtent de revenir accoucher à la ville ; elles devroient faire tout le contraire ; celles ſur-tout qui veulent

veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne penſent ; & dans un ſéjour plus naturel à l'eſpece, les plaiſirs attachés aux devoirs de la nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement on lave l'enfant avec quelque eau tiéde où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroît peu néceſſaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté, il n'eſt pas à croire que l'uſage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ſes créatures.

Par la même raiſon, cette précaution de faire tiédir l'eau n'eſt pas non plus indiſpenſable, & en effet des multitudes de peuples lavent les enfans nouveaux nés dans les rivieres ou à la mer ſans autre façon : mais les nôtres, amolis avant que de naître par la moleſſe des peres & des meres, apportent en venant au monde un tempérament déja gâté, qu'il ne faut pas expoſer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'eſt que par dégrés qu'on peut les remener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par ſuivre l'uſage, & ne vous en écartes que peu-à-peu. Lavez ſouvent les enfans ; leur malproperté en montre le beſoin : quand on ne fait que les eſſuyer, on les déchire. Mais à meſure qu'ils ſe renforcent, diminuez par dégré la tiédeur de l'eau, juſqu'à ce qu'enfin vous les laviez été & hiver à l'eau froide & même glacée. Comme pour ne pas les expoſer, il importe que cette diminution ſoit lente, ſucceſſive & inſenſible, on peut ſe ſervir du thermometre pour la meſurer exactement.

Cet uſage du bain une fois établi ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute ſa vie. Je le conſidere, non-ſeulement du côté de la propreté & de la ſanté actuelle, mais auſſi comme une précaution ſalutaire pour rendre plus fléxible la texture des fibres, & les faire céder ſans effort & ſans riſque

aux

aux divers dégrées de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandiſſant on s'accoutumât peu-à-peu à ſe baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les dégrés ſupportables, & ſouvent dans des eaux froides à tous les dégrés poſſibles. Ainſi après s'être habitué à ſupporter les diverſes températures de l'eau, qui étant un fluide plus denſe, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on deviendroit preſque inſenſible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant reſpire en ſortant de ſes enveloppes, ne ſouffrez pas qu'on lui en donne d'autres que le tiennent plus à l'étroit. Point de têtieres, point de bandes, point de maillot; des langes flottans & larges, qui laiſſent tous ces membres en liberté, & ne ſoient, ni aſſez peſans pour gêner ſes mouvemens, ni aſſez chauds pour empêcher qu'il ne ſente les impreſſions de l'air (12). Placez-le dans un grand berceau (13) bien rembourré où il puiſſe ſe mouvoir à l'aiſe & ſans danger. Quand il commence à ſe fortifier, laiſſez-le ramper par la chambre; laiſſez-lui développer, étendre ſes petits membres, vous les verrez ſe renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmailloté du même âge, vous ſerez étonné de la différence de leur progrès (14).

On

(12) On étouffe les enfans dans les Villes à force de les tenir renfermés & vêtus. Ceux qui les gouvernent en ſont encore à ſavoir que l'air froid loin de leur faire du mal les renforce, & que l'air chaud les affoiblit, leur donne la fiévre & les tue.

(13) Je dis *un berceau* pour employer un mot uſité, faute d'autre: car d'ailleurs je ſuis perſuadé qu'il n'eſt jamais néceſſaire de bercer les enfans, & que cet uſage leur eſt ſouvent pernicieux.

(14) " Les anciens Peruviens laiſſoient les bras libres aux enfans " dans un maillot fort large; lorſqu'ils les en tiroient ils les mettoient en liberté dans un trou fait en terre & garni de linges, dans " lequel ils les deſcendoient juſqu'à la moitié du corps; de cette " façon ils avoient les bras libres, & ils pouvoient mouvoir leur tête " & fléchir leur corps à leur gré ſans tomber & ſans ſe bleſſer: dès " qu'ils

On doit s'attendre à de grandes oppoſitions de la part des Nourrices à qui l'enfant bien garroté donne moins de peine que celui qu'il faut veiller inceſſamment. D'ailleurs ſa mal-propreté devient plus ſenſible dans un habit ouvert ; il faut le nettoyer plus ſouvent. Enfin, la coutume eſt un argument qu'on ne réfutera jamais en certains pays au gré du peuple de tous les états.

Ne raiſonnez point avec les Nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aiſés dans la pratique les ſoins que vous aurez preſcrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas ? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au phyſique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne déperiſſe point, le reſte n'importe gueres : mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naiſſant l'enfant eſt déja diſciple, non du Gouverneur, mais de la nature. Le Gouverneur ne fait qu'étudier ſous ce premier Maître & empêcher que ſes ſoins ne ſoient contrariés. Il veille le nourriſſon, il l'obſerve, il le ſuit ; il épie avec vigilance la premiere lueur de ſon

" qu'ils pouvoient faire un pas, on leur préſentoit la mammelle " d'un peu loin, comme un appas pour les obliger à marcher. " Les petits Négres ſont quelquefois dans une ſituation bien " plus fatigante pour téter ; ils embraſſent l'une des hanches de la " mere avec leurs genoux & leurs pieds, & ils la ſerrent ſi bien " qu'ils peuvent s'y ſoutenir ſans le ſecours des bras de la mere ; ils " s'attachent à la mammelle avec leurs mains, & ils la ſucent con- " ſtamment ſans ſe déranger & ſans tomber, malgré les différens " mouvemens de la mere, qui pendant ce tems travaille à ſon or- " dinaire. Ces enfans commencent à marcher dès le ſecond mois, " ou plutôt à ſe traîner ſur les genoux & ſur les mains, cet exercice " leur donne pour la ſuite la facilité de courir dans cette ſituation " preſque auſſi vîte que s'ils étoient ſur leurs pieds." *Hiſt. Nat. T. IV.* in 12mo, *page* 192.

A ces exemples M. de Buffon auroit pu ajoûter celui de l'Angletterre, où l'extravagante & barbare pratique du maillot s'abolit de jour en jour. Voyez auſſi la Loubere, Voyage de Siam, le Sieur le Beau, Voyage du Canada, &c. Je remplirois vingt pages de citations, ſi j'avois beſoin de confirmer ceci par des faits.

foible

foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Muſulmans épient l'inſtant du lever de la lune.

Nous naiſſons capable d'apprendre, mais ne ſachant rien, ne connoiſſant rien. L'ame, enchaînée dans des organes imparfaits & demi-formés, n'a pas même le ſentiment de ſa propre exiſtence. Les mouvemens, les cris de l'enfant qui vient de naître ſont des effet purement mécaniques, dépourvus de connoiſſance & de volonté.

Suppoſons qu'un enfant eût à ſa naiſſance la ſtature & la force d'un homme fait, qu'il ſortît, pour ainſi dire, tout armé du ſein de ſa mere, comme Pallas du cerveau de Jupiter ; cet homme-enfant ſeroit un parfait imbecille, un automate, une ſtatue immobile & preſque inſenſible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit perſonne, il ne ſauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit beſoin de voir. Non-ſeulement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du ſens qui le lui feroit appercevoir ; les couleurs ne ſeroient point dans ſes yeux, les ſons ne ſeroient point dans ſes oreilles, les corps qu'il toucheroient ne ſeroient point ſur le ſien, il ne ſauroit pas même qu'il en a un : le contact de ſes mains ſeroit dans ſons cerveau ; toutes ſes ſenſations ſe réuniroient dans un ſeul point ; il n'exiſteroit que dans le commun *ſenſorium*, il n'auroit qu'une ſeule idée, ſavoir celle du *moi* à laquelle il rapporteroit toutes ſes ſenſations, & cette idée ou plutôt ce ſentiment ſeroit la ſeule choſe qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Cet homme formé tout-à-coup ne ſauroit pas non plus ſe redreſſer ſur ſes pieds, il lui faudroit beaucoup de tems pour apprendre à s'y ſoutenir en équilibre ; peut-être n'en feroit-il pas même l'eſſai, & vous verriez ce grand corps fort & robuſte reſter en place

place comme une pierre, ou ramper & ſe traîner comme un jeune chien.

Il ſentiroit le mal-aiſe des beſoins ſans les connoître, & ſans imaginer aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les muſcles de l'eſtomac & ceux des bras & des jambes, qui, même entouré d'alimens, lui fît faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les ſaiſir ; & comme ſon corps auroit pris ſon accroiſſement, que ſes membres ſeroient tout développés, qu'il n'auroit par conſéquent, ni les inquiétudes ni les mouvemens continuels des enfans, il pourroit mourir de faim avant de s'être mû pour chercher ſa ſubſiſtance. Pour peu qu'on ait refléchi ſur l'ordre & le progrès de nos connoiſſances, on ne peut nier que tel ne fût à peu près l'état primitif d'ignorance & de ſtupidité naturel à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'experience ou de ſes ſemblables.

On connoît donc, ou l'on peut connoître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au dégré commun de l'entendement ; mais qui eſt-ce qui connoît l'autre extremité ? chacun avance plus ou moins ſelon ſon génie, ſon goût, ſes beſoins, ſes talens, ſon zèle, & les occaſions qu'il a de s'y livrer. Je ne ſache pas qu'aucun Philoſophe ait encore été aſſez hardi pour dire ; voila le terme où l'homme peut parvenir & qu'il ne ſauroit paſſer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être ; nul de nous n'a meſuré la diſtance qui peut ſe trouver entre un homme & un autre homme. Quelle eſt l'ame baſſe que cette idée n'échauffa jamais, & qui ne ſe dit pas quelquefois dans ſon orgueil : combien j'en ai déja paſſés ! combien j'en puis encore atteindre ! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi ?

Je le répete : l'éducation de l'homme commence à ſa naiſſance ; avant de parler, avant que d'entendre

il

il s'inſtruit déja. L'expérience prévient les leçons ; au moment qu'il connoît ſa Nourrice il a déja beaucoup acquis. On ſeroit ſurpris des connoiſſances de l'homme le plus groſſier, ſi l'on ſuivoit ſon progrès depuis le moment où il eſt né juſqu'à celui où il eſt parvenu. Si l'on partageoit toute la ſcience humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particuliere aux ſavans, celle-ci ſeroit très petite en comparaiſon de l'autre ; mais nous ne ſongeons guere aux acquiſitions générales, parcequ'elles ſe font ſans qu'on y penſe & même avant l'âge de raiſon, que d'ailleurs le ſavoir ne ſe fait remarquer que par ſes différences, & que, comme dans les équations d'algebre, les quantités communes ſe comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquierent beaucoup. Ils ont de ſens, il faut qu'ils apprennent à en faire uſage ; ils ont des beſoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir : il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à voler. Les quadrupedes qui ſe tiennent ſur leur pieds dès leur naiſſance ne ſavent pas marcher pour cela ; on voit à leurs premiers pas que ce ſont des eſſais mal aſſurés : les Serins échappés de leurs cages ne ſavent point voler, parce-qu'ils n'ont jamais volé. Tout eſt inſtruction pour les êtres animés & ſenſibles. Si les plantes avoient un mouvement progreſſif, il faudroit qu'elles euſſent des ſens & qu'elles acquiſſent des connoiſſances, autrement les eſpeces périroient bientôt.

Les premieres ſenſations des enfans ſont purement affectives, ils n'apperçoivent que le plaiſir & la douleur. Ne pouvant ni marcher ni ſaiſir, ils ont beſoin de beaucoup de tems pour ſe former peu-à-peu les ſenſations repréſentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes ; mais en attendant que ces objets s'étendent, s'éloignent, pour ainſi dire, de leurs yeux, & prennent pour eux des dimenſions

menſions & des figures, le retour des ſenſations affectives commence à les ſoumettre à l'empire de l'habitude ; on voit leurs yeux ſe tourner ſans ceſſe vers la lumiere, & ſi elle leur vient de côté, prendre inſenſiblement cette direction ; enſorte qu'on doit avoir ſoin de leur oppoſer le viſage au jour, de peur qu'ils ne deviennent louches ou ne s'accoutument à regarder de travers. Il faut auſſi qu'ils s'habituent de bonne heure aux ténebres ; autrement ils pleurent & crient ſi-tôt qu'ils ſe trouvent à l'obſcurité. La nourriture & la ſommeil trop exactement meſurés, leur deviennent néceſſaires au bout des mêmes intervalles, & bientôt le deſir ne vient plus du beſoin, mais de l'habitude, ou plutôt, l'habitude ajoûte un nouveau beſoin à celui de la nature : voilà ce qui faut prévenir.

La ſeule habitude qu'on doit laiſſer prendre à l'enfant eſt de n'en contracter aucune ; qu'on ne le porte pas plus ſur un bras que ſur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas à prèſenter une main plutôt que l'autre, à s'en ſervir plus ſouvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures, à ne pouvoir reſter ſeul ni nuit ni jour. Préparez de loin le regne de ſa liberté & l'uſage de ſes forces, en laiſſant à ſon corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de lui-même, & de faire en toute choſe ſa volonté, ſi-tôt qu'il en aura une.

Dès que l'enfant commence à diſtinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre. Naturellement tous les nouveaux objets intereſſent l'homme. Il ſe ſent ſi foible qu'il craint tout ce qu'il ne connoît pas : l'habitude de voir des objets nouveaux ſans en être affecté détruit cette crainte. Les enfans élevés dans des maiſons propres où l'on ne ſouffre point d'araignées ont peur des araignées, & cette peur leur demeure ſouvent étant grands. Je n'ai jamais vû de payſans,

ni

ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées.

Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commenceroit-elle pas avant qu'il parle & qu'il entende, puiſque le ſeul choix des objets qu'on lui préſente eſt propre à le rendre timide ou courageux ? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans, biſarres ; mais peu à peu, de loin, juſqu'à ce qu'il y ſoit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres il les manie enfin lui-même. Si durant ſon enfance il a vu ſan effroi des crapauds, des ſerpens, des écreviſſes, il verra ſans horreur, étant grand, quelque animal que ce ſoit. Il n'y a plus d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous les enfans ont peur des maſques. Je commence par montrer à Emile un maſque d'une figure agréable. Enſuite, quelqu'un s'applique devant lui ce maſque ſur le viſage ; je me mets à rire, tout le monde rit, & l'enfant rit comme les autres. Peu-à-peu je l'accoutume à des maſques moins agréables, & enfin à des figures hideuſes. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier maſque, il en rira comme du premier. Après cela je ne crains plus qu'on l'effraie avec des maſques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque & d'Hector, le petit Aſtyanax, effrayé du panache qui flotte ſur le caſque de ſon pere, le méconnoît, ſe jette en criant ſur le ſein de ſa nourrice, & arrache à ſa mere un ſouris mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi ? préciſément ce que fait Hector ; poſer le caſque à terre, & puis careſſer l'enfant. Dans un moment plus tranquille on ne s'en tiendroit pas là : on s'approcheroit du caſque, on joueroit avec les plumes, on les feroit manier à l'enfant, enfin la nourrice prendroit le caſque & le poſeroit en

riant ſur ſa propre tête ; ſi toutefois la main d'une femme oſoit toucher aux armes d'Hector.

S'agit-il d'exercer Emile au bruit d'une arme à feu ? je brûle d'abord une amorce dans un piſtolet. Cette flamme bruſque & paſſagere, cette eſpece d'éclair le réjouit ; je repete la même choſe avec plus de poudre : peu-à-peu j'ajoûte au piſtolet une petite charge ſans bourre, puis une plus grande : enfin, je l'accoutume aux coups de fuſil, aux boêtes, aux canons, aux détonations les plus terribles.

J'ai remarqué que les enfans ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne ſoient affreux, & ne bleſſent réellement l'organe de l'ouie. Autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre bleſſe ou tue quelquefois. Quand la raiſon commence à les effrayer, faites que l'habitude les raſſure. Avec une gradation lente & ménagée on rend l'homme & l'enfant intrépide à tout.

Dans le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination ſont encore inactives, l'enfant n'eſt attentif qu'à ce qui affecte actuellement ſes ſens. Ses ſenſations étant les premiers matériaux de ſes connoiſſances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement : mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier ; ne vous oppoſez point à cette inquiétude : elle lui ſuggere un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légereté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant,

ant (15), écoutant, surtout en comparant la vue au toucher, en estimant à l'œil la sensation qu'ils feroient sur ses doigts.

Ce n'est que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous ; & ce n'est que par notre propre mouvement, que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'est parceque l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour saisir l'objet qui le touche, ou l'objet qui est à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un signe d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter ; & point du tout, c'est seulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans son cerveau, puis sur ses yeux, il les voit maintenant au bout de ses bras ; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc soin de le promener souvent, de le transporter d'une place à l'autre, de lui faire sentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des distances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît & non comme il lui plaît ; car sitôt qu'il n'est plus abusé par le sens, son effort change de cause : ce changement est remarquable, & demande explication.

Le mal-aise des besoins s'exprime par des signes, quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De-là les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être. Puisque toutes leurs sensations sont affectives, quand elles sont agréables ils en jouissent en silence, quand elles sont pénibles ils le disent dans leur langage & demandent du sou-

(15) L'odorat est de tous les sens celui qui se développe le plus tard dans les enfans ; jusqu'à l'âge de deux ou trois ans il ne paroît pas qu'ils soient sensibles ni aux bonnes ni aux mauvaises odeurs ; ils ont à cet égard l'indifférence, ou plutôt l'insensibilité qu'on remarque dans plusieurs animaux.

lagement. Or tant qu'ils ſont éveillés ils ne peuvent preſque reſter dans un état d'indifférence ; ils dorment ou ſont affectés.

Toutes nos Langues ſont des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'il y avoit une Langue naturelle & commune à tous les hommes : ſans doute, il y en a une ; & c'eſt celle que les enfans parlent avant de ſavoir parler. Cette Langue n'eſt pas articulée, mais elle eſt accentuée, ſonore, intelligible. L'uſage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices ſont nos maîtres dans cette Langue, elles entendent tout ce que diſent leurs nourriſſons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très bien ſuivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots ſont parfaitement inutiles, ce n'eſt point le ſens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il eſt accompagné.

Au langage de la voix ſe joint celui du geſte non moins énergique. Ce geſte n'eſt pas dans les foibles mains des enfans, il eſt ſur leurs viſages. Il eſt étonnant combien ces phyſionomies mal formées ont déja d'expreſſion : leurs traits changent d'un inſtant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le ſourire, le deſir, l'effroi naître & paſſer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre viſage. Ils ont certainement les muſcles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne diſent preſque rien. Tel doit être le genre de leurs ſignes dans un âge où l'on n'a que de beſoins corporels ; l'expreſſion des ſenſations eſt dans les grimaces, l'expreſſion des ſentimens eſt dans les regards.

Comme le premier état de l'homme eſt la miſere & la foibleſſe, ſes premieres voix ſont la plainte & les pleurs. L'enfant ſent ſes beſoins & ne les peut ſatisfaire, il implore le ſecours d'autrui par des cris ; s'il a faim ou ſoif, il pleure ; s'il a trop froid ou trop

trop chaud, il pleure ; s'il a beſoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure ; s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins ſa maniere d'être eſt à ſa diſpoſition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parcequ'il n'a, pour ainſi dire, qu'une ſorte de mal-être : dans l'imperfection de ſes organes, il ne diſtingue point leurs impreſſions diverſes ; tous les maux ne forment pour lui qu'une ſenſation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit ſi peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne : ici ſe forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre ſocial eſt formé.

Quand l'enfant pleure, il eſt mal à ſon aiſe, il a quelque beſoin qu'il ne ſauroit ſatisfaire ; on examine, on cherche ce beſoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en eſt importuné ; on flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir : s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace ; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour ſon entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainſi frappé par ſa nourrice. Il ſe tut ſur-le-champ, je le crus intimidé. Je me diſois, ce ſera une ame ſervile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois ; le malheureux ſuffoquoit de colere, il avoit perdu la reſpiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus, tous les ſignes du reſſentiment, de la fureur, du déſeſpoir de cet âge, étoient dans ſes accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le ſentiment du juſte & de l'injuſte fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple ſeul m'auroit convaincu. Je ſuis

sûr qu'un tiſon ardent tombé par haſard ſur la main de cet enfant, lui eût été moins ſenſible que ce coup aſſez léger, mais donné dans l'intention manifeſte de l'offenſer.

Cette diſpoſition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colere, demande des ménagemens exceſſifs. Boerhaave penſe que leurs maladies ſont pour la plûpart de la claſſe des convulſives, parceque la tête étant proportionnellement plus groſſe & le ſyſtême des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux eſt plus ſuſceptible d'irritation. Eloignez d'eux avec le plus grand ſoin les Domeſtiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur ſont cent fois plus dangereux, plus funeſtes que les injures de l'air & des ſaiſons. Tant que les enfans ne trouveront de réſiſtance que dans les choſes & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni coleres, & ſe conſerveront mieux en ſanté. C'eſt ici une des raiſons pourquoi les enfans du Peuple plus libres, plus indépendans, ſont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robuſtes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant ſans ceſſe: mais il faut ſonger toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premieres pleurs des enfans ſont des prieres: ſi on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres; ils commencent par ſe faire aſſiſter, ils finiſſent par ſe faire ſervir. Ainſi de leur propre foibleſſe, d'où vient d'abord le ſentiment de leur dépendance, naît enſuite l'idée de l'empire & de la domination; mais cette idée étant moins excitée par leurs beſoins que par nos ſervices ici, commencent à ſe faire appercevoir les effets moraux dont la cauſe immédiate n'eſt pas dans la nature, & l'on voit déja pourquoi dès ce premier âge, il importe

de démêler l'intention ſecrette que dicte le geſte ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort ſans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parcequ'il n'en eſtime pas la diſtance ; il eſt dans l'erreur : mais quand il ſe plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuſe plus ſur la diſtance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le ſecond, ne faites pas ſeulement ſemblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'eſt pas leur maître, ni aux choſes, car elles ne l'entendent point. Ainſi quand un enfant deſire quelque choſe qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une concluſion qui eſt de ſon âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui ſuggérer.

L'Abbé de Saint Pierre appelloit les hommes de grands enfans ; on pourroit appeller réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propoſitions ont leur vérité comme ſentences ; comme principes elles ont beſoin d'éclairciſſement : mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuſte, il diſoit une choſe abſolument contradictoire. Toute méchanceté vient de foibleſſe ; l'enfant n'eſt méchant que parcequ'il eſt foible ; rendez-le fort, il ſera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde. Voyez ci-après la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard.

La raiſon ſeule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conſcience qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raiſon, ne peut donc ſe développer ſans elle. Avant l'âge de raiſon nous faiſons le bien & le mal ſans le connoître ; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoi-qu'il y en ait quelquefois dans le ſentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il caſſe, il briſe tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiſeau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe ſans ſavoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela ? D'abord la Philoſophie en va rendre raiſon par des vices naturels ; l'orgueil, l'eſprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme ; le ſentiment de ſa foibleſſe, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de ſe prouver à lui-même ſon propre pouvoir. Mais voyez ce Vieillard infirme & caſſé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foibleſſe de l'enfance ; non-ſeulement il reſte immobile & paiſible, il veut encore que tout y reſte autour de lui ; le moindre changement le trouble & l'inquiette, il voudroit voir regner un calme univerſel. Comment la même impuiſſance jointe aux mêmes paſſions produiroit-elle des effets ſi différens dans les deux âges, ſi la cauſe primitive n'étoit changée ? & où peut-on chercher cette diverſité de cauſes, ſi ce n'eſt dans l'état phyſique des deux individus ? Le principe actif commun à tous deux ſe développe dans l'un & s'éteint dans l'autre ; l'un ſe forme & l'autre ſe détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante ſe concentre dans le cœur du vieillard ; dans celui de l'enfant elle eſt ſurabondante & s'étend au-dehors, il ſe ſent, pour ainſi dire, aſſez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il faſſe ou qu'il défaſſe, il n'importe, il ſuffit qu'il change l'état des choſes, & tout changement eſt une action. Que s'il

ſemble

ſemble avoir plus de penchant à détruire, ce n'eſt point par méchanceté ; c'eſt que l'action qui forme eſt toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à ſa vivacité.

En même-tems que l'Auteur de la Nature donne aux enfans ce principe actif, il prend ſoin qu'il ſoit peu nuiſible, en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſitôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant & ſuppléer à leur propre foibleſſe. Voilà comment ils deviennent incommodes, tirans, impérieux, méchans, indomptables ; progrès qui ne vient pas d'un eſprit naturel de domination, mais qui le leur donne ; car il ne faut pas une longue expérience pour ſentir combien il eſt agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir beſoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'Univers.

En grandiſſant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on ſe renferme davantage en ſoi-même. L'ame & le corps ſe mettent, pour ainſi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement néceſſaire à nôtre conſervation. Mais le deſir de commander ne s'éteint pas avec le beſoin qui l'a fait naître ; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude la fortifie : ainſi ſuccede la fantaiſie au beſoin ; ainſi prennent leurs premieres racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces ſuperflues, les enfans n'en ont pas même de ſuffiſantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laiſſer l'uſage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne ſauroient abuſer. Premiere maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut dans les secours qu'on leur donne se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison ; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que dans un âge où ils ne savent point dissimuler, on distingue dans leurs desirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'esprit de ces regles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laisser plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs desirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raison nouvelle & trés-importante pour laisser les corps & les membres des enfans absolument libres, avec la seule précaution de les éloigner du danger des chûtes, & d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les blesser.

Infailliblement un enfant dont le corps & les bras sont libres pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connoît que les besoins physiques ne pleure que quand il souffre, & c'est un très grand avantage ; car alors on sait à point nommé quand il a besoin de secours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser ; vos caresses ne guériront pas sa colique : cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il fait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu vôtre maître ; tout est perdu.

Moins

Moins contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins ; moins importuné de leurs pleurs on se tourmentera moins pour les faire taire ; menacés ou flattés moins souvent, ils seront moins craintifs ou moins opiniâtres, & resteront mieux dans leur état naturel. C'est moins en laissant pleurer les enfans qu'en s'empressant pour les appaiser, qu'on leur fait gagner des descentes, & ma preuve est que les enfans les plus négligés y sont bien moins sujets que les autres. Je suis fort éloignée de vouloir pour cela qu'on les néglige ; au contraire il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne se laisse pas avertir de leurs besoins par leurs cris. Mais je ne veux pas, non plus, que les soins qu'on leur rend soient mal-entendus. Pourquoi se feroient-ils faute de pleurer dès qu'ils voient que leurs pleurs sont bonnes à tant de choses ? Instruits du prix qu'on met à leur silence, ils se gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir qu'on ne peut plus le payer, & c'est alors qu'à force de pleurer sans succès, ils s'efforcent s'épuisent & se tuent.

Les longues pleurs d'un enfant qui n'est ni lié ni malade & qu'on ne laisse manquer de rien ne sont que des pleurs d'habitude & d'obstination. Elles ne sont point l'ouvrage de la nature, mais de la Nourrice, qui, pour n'en savoir endurer l'importunité la multiplie, sans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui on l'excite à pleurer demain davantage.

Le seul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils sont obstinés dans leurs tentatives ; mais si vous avez plus de constance, qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent, & n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accou-

tume à n'en verſer que quand la douleur les y force.

Au reſte, quand ils pleurent par fantaiſie ou par obſtination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer eſt de les diſtraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur faſſe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plûpart des Nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il eſt très utile ; mais il eſt de la derniere importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le diſtraire, & qu'il s'amuſe ſans croire qu'on ſonge à lui : or voilà ſur quoi toutes les Nourrices ſont mal-adroites.

On ſévre trop tôt tous les enfans. Le tems où l'on doit les ſevrer eſt indiqué par l'éruption des dents, & cette éruption eſt communément pénible & douloureuſe. Par un inſtinct machinal l'enfant porte alors fréquemment à ſa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On penſe faciliter l'opération en lui donnant pour hochet quelques corps durs, comme l'ivoire ou la dent de loup. Je crois qu'on ſe trompe. Ces corps durs appliqués ſur les gencives loin de les ramollir les rendent calleuſes, les endurciſſent, préparent un déchirement plus pénible & plus douloureux. Prenons toujours l'inſtinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naiſſantes ſur des cailloux, ſur du fer, ſur des os, mais ſur du bois, du cuir, des chiffons, des matieres molles qui cédent & où la dent s'imprime.

On ne ſait plus être ſimple en rien ; pas même autour des enfans. Des grelots d'argent, d'or, du corail, des criſtaux à facettes, des hochets de tout prix & de toute eſpece. Que d'apprêts inutiles & pernicieux ! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets ; de petites branches d'arbre avec leurs fruits & leurs feuilles, une tête de pavot dans laquelle on entend ſonner les graines, un bâton de réglisſe

régliſſe qu'il peut ſucer & mâcher, l'amuſeront autant que ces magnifiques colifichets, & n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès ſa naiſſance.

Il a été reconnu que la bouillie n'eſt pas une nourriture fort ſaine. Le lait cuit & la farine crue ſont beaucoup de ſaburre & conviennent mal à nôtre eſtomac. Dans la bouillie la farine eſt moins cuite que dans le pain, & de plus elle n'a pas fermenté; la panade, la crême de riz me paroiſſent préférables. Si l'on veut abſolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainſi torréfiée, une ſoupe fort agréable & fort ſaine. Le bouillon de viande & le potage ſont encore un médiocre aliment dont il ne faut uſer que le moins qu'il eſt poſſible. Il importe que les enfans s'accoutument d'abord à mâcher; c'eſt le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents: & quand ils commencent d'avaler, les ſucs ſalivaires mêlés avec les alimens en facilitent la digeſtion.

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits ſecs, des croûtes. Je leur donnerois pour jouer de petits bâtons de pain dur ou de biſcuit ſemblable au pain de Piémont qu'on appelle dans les pays des *Griſſes*. A force de ramollir ce pain dans leur bouche ils en avaleroient enfin quelque peu, leurs dents ſe trouveroient ſorties, & ils ſe trouveroient ſevrés preſque avant qu'on s'en fût apperçu. Les Payſans ont pour l'ordinaire l'eſtomac fort bon, & l'on ne les ſévre pas avec plus ne façon que cela.

Les enfans entendent parler dès leur naiſſance; on leur parle non-ſeulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puiſſent rendre les voix qu'ils entendent. Leur organe encore engourdi ne ſe prête que peu-à-peu aux imitations des ſons qu'on leur dicte, & il n'eſt pas même

assuré que ces sons se portent d'abord à leur oreille aussi distinctement qu'à la nôtre. Je ne désapprouve pas que la Nourrice amuse l'enfant par des chants & par des accens très-gais & très-variés ; mais je désapprove qu'elle l'étourdisse incessamment d'une multitude de paroles inutiles auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrois que les premieres articulations qu'on lui fait entendre fussent rares, faciles, distinctes, souvent répétées, & que les mots qu'elles expriment ne se rapportassent qu'à des objets sensibles qu'on peut d'abord montrer à l'enfant. La malheureuse facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point, commence plutôt qu'on ne pense. L'Ecolier écoute en classe le verbiage de son Régent, comme il écoutoit au maillot le babil de sa Nourrice. Il me semble que ce seroit l'instruire fort utilement que de l'élever à n'y rien comprendre.

Les réflexions naissent en foule quand on veut s'occuper de la formation du langage & des premiers discours des enfans. Quoi qu'on fasse, ils apprendront toujours à parler de la même maniere, & toutes les speculations philosophiques sont ici de la plus grand inutilité.

D'abord ils ont, pour ainsi dire, une grammaire de leur âge, dont la syntaxe a des regles plus générales que la nôtre ; & si l'on y faisoit bien attention, l'on seroit étonné de l'exactitude avec laquelle ils suivent certaines analogies, très-vicieuses, si l'on veut, mais très-régulieres, & qui ne sont choquantes que par leur dureté ou parce que l'usage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par son pere pour lui avoir dit, *Mon pere, irai-je-t-y ?* Or, on voit que cet enfant suivoit mieux l'analogie que nos Grammairiens ; car puisqu'on lui disoit, *vas-y*, pourquoi n'auroit-il pas dit, *irai-je-t-y ?* Remarquez de plus, avec qu'elle adresse

adreſſe il évitoit l'hiatus de *irai-je-y*, ou, *y irai-je ?* Eſt-ce la faute du pauvre enfant ſi nous avons mal-à-propos ôté de la phraſe cet adverbe déterminant, *y*, parce que nous n'en ſavions que faire ? C'eſt une pédanterie inſupportable & un ſoin des plus ſuperflus de s'attacher à corriger dans les enfans toutes ces petites fautes contre l'uſage, deſquelles ils ne manquent jamais de ſe corriger d'eux-mêmes avec le tems. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne ſe plaiſent avec perſonne autant qu'avec vous, & ſoyez sûr qu'inſenſiblement leur langage s'épurera ſur le vôtre, ſans que vous les ayez jamais repris.

Mais un abus d'une toute autre importance & qu'il n'eſt pas moins aiſé de prévenir, eſt qu'on ſe preſſe trop de les faire parler, comme ſi l'on avoit peur qu'ils n'appriſſent pas à parler d'eux mêmes. Cet empreſſement indiſcret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en parlent plus tard, plus confuſément : l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils diſent les diſpenſe de bien articuler ; & comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, pluſieurs d'entre eux en conſervent toute leur vie une vice de prononciation, & un parler confus qui les rend preſque inintelligibles.

J'ai beaucoup vécu parmi les Payſans, & n'en ouis jamais graſſeyer aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela ? les organes des Payſans ſont-ils autrement conſtruits que les nôtres ? Non, mais ils ſont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre eſt un tertre ſur lequel ſe raſſemblent, pour jouer, les enfans du lieu. Quoiqu'ils ſoient aſſez éloignés de moi, je diſtingue parfaitement tout ce qu'ils diſent, & j'en tire ſouvent de bons mémoires pour cet Ecrit. Tous les jours mon oreille me trompe ſur leur âge ; j'entends des voix d'enfans

d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la ſtature & les traits d'enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi ſeul cette expérience; les Urbains qui me viennent voir & que je conſulte là-deſſus, tombent tous dans le même erreur.

Ce qui la produit eſt que juſqu'à cinq ou ſix ans les enfans des Villes élevés dans la chambre & ſous l'aîle d'une Gouvernante, n'ont beſoin que de marmoter pour ſe faire entendre; ſitôt qu'ils remuent les lévres on prend peine à les écouter; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, & à force d'y faire attention, les mêmes gens étant ſans ceſſe autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire plutôt que ce qu'ils ont dit.

A la campagne c'eſt toute autre choſes. Une Payſane n'eſt pas ſans ceſſe autour de ſon enfant, il eſt forcé d'apprendre à dire très nettement & très haut ce qu'il a beſoin de lui faire entendre. Aux champs les enfans épars, éloignés du pere, de la mere & des autres enfans, s'exercent à ſe faire entendre à diſtance & à meſurer la force de la voix ſur l'intervalle qui les ſépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, & non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une Gouvernante attentive. Auſſi quand on interroge l'enfant d'un Payſan, la honte peut l'empêcher de répondre, mais ce qu'il dit il le dit nettement; au lieu qu'il faut que la Bonne ſerve d'interprete à l'enfant de la Ville, ſans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ſes dents (16).

En

(16) Ceci n'eſt pas ſans exception; ſouvent les enfans qui ſe font d'abord le moins entendre deviennent enſuite les plus étourdiſſans quand ils ont commencé d'élever la voix. Mais s'il falloit entrer dans toutes ces minuties je ne finirois pas; tout Lecteur ſenſé doit voir

En grandiſſant, les graçons devroient ſe corriger de ce défaut dans les Colléges, & les filles dans les Couvens ; en effet, les uns & les autres parlent en général plus diſtinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maiſon paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation auſſi nette que celle des Payſans, c'eſt la néceſſité d'apprendre par cœur beaucoup de choſes, & de réciter tout haut ce qu'ils ont appris : car en étudiant, ils s'habituent à barbouiller, à prononcer négligemment & mal : en récitant c'eſt pis encore ; ils recherchent leurs mots avec effort, ils traînent & allongent leurs ſyllabes : il n'eſt pas poſſible que quand la mémoire vacille la langue ne balbutie auſſi. Ainſi ſe contractent ou ſe conſervent les vices de la prononciation. On verra ci-après que mon Emile n'aura pas ceux-là, ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes cauſes.

Je conviens que le Peuple & les Villageois tombent dans une autre extrémité, qu'ils parlent preſque toujours plus haut qu'il ne faut, qu'en prononçant trop exactement ils ont les articulations fortes and rudes, qu'ils ont trop d'accent, qu'ils choiſiſſent mal leurs termes, &c.

Mais premierement, cette extrémité me paroît beaucoup moins vicieuſe que l'autre, attendu que la premiere loi du diſcours étant de ſe faire entendre, la plus grande faute qu'on puiſſe faire eſt de parler ſans être entendu. Se piquer ne n'avoir point d'accent, c'eſt ſe piquer d'ôter aux phraſes leur grace & leur énergie. L'accent eſt l'ame du diſcours ; il lui donne le ſentiment & la vérité. L'accent ment

voir que l'excès & le défaut dériv's du même abus ſont également c rrigées par ma méthode. Je regarde ces deux maximes comme inſ parables ; *toujours aſſez* ; & *jamais trop*. De la premiere bien établie, l'autre s'enſuit néceſſairement.

moins

moins que la parole ? c'eſt peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'eſt de l'uſage de tout dire ſur le même ton qu'eſt venu celui de perſiffler les gens ſans qu'ils le ſentent. A l'accent proſcrit ſuccedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, & ſujettes à la mode, telles qu'on les remarque ſur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien eſt ce qui rend généralement l'abord du François repouſſant & déſagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans ſon parler, il y met de l'air. Ce n'eſt pas le moyen de prévenir en ſa faveur.

Tous ces petits défauts de langage qu'on craint tant de laiſſer contracter aux enfans ne ſont rien, on les prévient ou l'on les corrige avec la plus grande facilité : mais ceux qu'on leur fait contracter en rendant leur parler ſourd, confus, timide, en critiquant inceſſamment leur ton, en épluchant tours leurs mots, ne ſe corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les ruelles, ſe fera mal entendre à la tête d'un Bataillon, & n'en impoſera gueres au Peuple dans une émeute. Enſeignez premierement aux enfans à parler aux hommes ; ils ſauront bien parler aux femmes quand il faudra.

Nourris à la campagne dans toute la ruſticité champêtre, vos enfans y prendront une voix plus ſonore, ils n'y contracteront point le confus bégayement des enfans de la Ville ; ils n'y contracteront pas non plus les expreſſions ni le ton du Village, ou du moins ils les perdront aiſément, lorſque le Maître vivant avec eux dès leur naiſſance, & y vivant de jour en jour plus excluſivement, préviendra ou effacera par la correction de ſon langage l'impreſſion du langage des Payſans. Emile parlera un François tout auſſi pur que je peux le ſavoir, mais il le parlera plus diſtinctement, & l'articulera beaucoup mieux que moi.

L'enfant

L'enfant qui veut parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela le portent à redoubler la même syllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus distinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas si fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté est encore une sorte d'empire, & l'enfant n'en doit exercer aucun. Qu'il vous suffise de pourvoir très attentivement au nécessaire ; c'est à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'est pas. Bien moins encore faut-il se hâter d'exiger qu'il parle : il saura bien parler de lui-même à mesure qu'il en sentira l'utilité.

On remarque, il est vrai, que ceux qui commencent à parler fort tard ne parlent jamais si distinctement que les autres ; mais ce n'est pas parce qu'ils ont parlé tard que l'organe reste embarrassé, c'est au contraire parce qu'ils sont nés avec un organe embarrassé qu'ils commencent tard à parler ; car sans cela pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres ? ont ils moins l'occasion de parler, & les y excite-t-on moins ? au contraire l'inquiétude que donne ce retard, aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, fait qu'on se tourmente beaucoup plus à les faire balbutier que ceux qui ont articulé de meilleure heure ; & cet empressement mal entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler, qu'avec moins de précipitation ils auroient eu le tems de perfectionner davantage.

Les enfans qu'on presse trop de parler n'ont le tems ni d'apprendre à bien prononcer ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire. Au lieu que quand on les laisse aller d'eux-mêmes, ils s'exercent d'abord aux syllabes le plus faciles à prononcer, & y joignant peu-à-peu quelque signification qu'on entend

tend par leurs geſtes, ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres, cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus : N'étant point preſſés de s'en ſervir, ils commencent par bien obſerver quel ſens vous leur donnez, & quand ils s'en ſont aſſurés ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipitation avec laquelle on fait parler les enfans avant l'âge, n'eſt pas que les premiers diſcours qu'on leur tient & les premiers mots qu'ils diſent, n'aient aucun ſens pour eux, mais qu'ils aient un autre ſens que le nôtre ſans que nous ſachions nous en appercevoir, en ſorte que paroiſſant nous répondre fort exactement, ils nous parlent ſans nous entendre & ſans que nous les entendions. C'eſt pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'eſt due la ſurpriſe où nous jettent quelquefois leurs propos auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de nôtre part au véritable ſens que les mots ont pour les enfans, me paroît être la cauſe de leurs premieres erreurs ; & ces erreurs, même après qu'ils en ſont guéris, influent ſur leur tour d'eſprit pour le reſte de leur vie. J'aurai plus d'une occaſion dans la ſuite d'éclaircir ceci par des exemples.

Reſſerrez donc le plus qu'il eſt poſſible le vocabulaire de l'enfant. C'eſt un très grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il ſache dire plus de choſes qu'il n'en peut penſer. Je crois qu'une des raiſons pourquoi les Payſans ont généralement l'eſprit plus juſte que les gens de la Ville, eſt que leur Dictionnaire eſt moins étendu. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.

Les premiers développemens de l'enfance ſe font preſque tous à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à-peu-près dans le même tems. C'eſt ici proprement la premiere époque de ſa

ſa vie. Auparavant il n'eſt rien de plus que ce qu'il étoit dans le ſein de ſa mere, il n'a nul ſentiment, nulle idée, à peine a-t-il des ſenſations ; il ne ſent pas même ſa propre exiſtence.

Vivit, & eſt vitæ neſcius ipſe ſuæ (17).

(17) Ovid. Triſt. I. 3.

Fin du premier Livre.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE SECOND.

C'EST ici le second terme de la vie, & celui auquel proprement finit l'enfance ; car les mots *infans* & *puer* ne ſont pas ſynonymes. Le premier eſt compris dans l'autre, & ſignifie *qui ne peut parler*, d'où vient que dans Valere Maxime on trouve *puerum infantem*. Mais je continue à me ſervir de ce mot ſelon l'uſage de notre Langue, juſqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès eſt naturel ; un langage eſt ſubſtitué à l'autre. Sitôt qu'ils peuvent dire qu'ils ſouffrent

ſouffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, ſi ce n'eſt quand la douleur eſt trop vive pour que la parole puiſſe l'exprimer ? s'ils continuent alors à pleurer, c'eſt la faute des gens qui ſont autour d'eux. Dès qu'une fois Emile aura dit, *j'ai mal*, il faudra des douleurs bien vives pour le forcer de pleurer.

Si l'enfant eſt délicat, ſenſible, que naturellement il ſe mette à crier pour rien, en rendant ſes cris inutiles & ſans effet, j'en taris bientôt la ſource. Tant qu'il pleure je ne vais point à lui ; j'y cours ſitôt qu'il s'eſt tû. Bientôt ſa maniere de m'appeller ſera de ſe taire, ou tout au plus de jetter un ſeul cri. C'eſt par l'effet ſenſible des ſignes, que les enfans jugent de leur ſens ; il n'y a point d'autre convention pour eux : quelque mal qu'un enfant ſe faſſe, il eſt très rare qu'il pleure quand il eſt ſeul, à moins qu'il n'ait l'eſpoir d'être entendu.

S'il tombe, s'il ſe fait une boſſe à la tête, s'il ſaigne du nez, s'il ſe coupe les doigts ; au lieu de m'empreſſer autour de lui d'un air allarmé, je reſterai tranquille, au moins pour un peu de tems. Le mal eſt fait, c'eſt une néceſſité qu'il l'endure ; tout mon empreſſement ne ſerviroit qu'à l'effrayer davantage & augmenter ſa ſenſibilité. Au fond, c'eſt moins le coup, que la crainte qui tourmente, quand on s'eſt bleſſé. Je lui épargnerai du moins cette derniere angoiſſe ; car très-ſurement il jugera de ſon mal comme il verra que j'en juge : s'il me voit accourir avec inquiétude, le conſoler, le plaindre, il s'eſtimera perdu : s'il me voit garder mon ſang froid, il reprendra bientôt le ſien, & croira le mal guéri, quand il ne le ſentira plus. C'eſt à cet âge qu'on prend les premieres leçons de courage, & que, ſouffrant ſans effroi de légeres douleurs, on apprend par dégrés à ſupporter les grandes.

Loin d'être attentif à éviter qu'Emile ne ſe bleſſe, je ſerois fort fâché qu'il ne ſe bleſſât jamais & qu'il gran-

dit ſans connoître la douleur. Souffrir eſt la premiere choſe qu'il doit apprendre, & celle qu'il aura le plus grand beſoin de ſavoir. Il ſemble que les enfans ne ſoient petits & foibles que pour prendre ces importantes leçons ſans danger. Si l'enfant tombe de ſon haut il ne ſe caſſera pas la jambe ; s'il ſe frappe avec un bâton il ne ſe caſſera pas le bras ; s'il ſaiſit un fer tranchant, il ne ſerrera gueres, & ne ſe coupera pas bien avant. Je ne ſache pas qu'on ait jamais vû d'enfant en liberté ſe tuer, s'eſtropier ni ſe faire un mal conſidérable, à moins qu'on ne l'ait indiſcrettement expoſé ſur des lieux élevés, ou ſeul autour du feu, ou qu'on n'ait la ſſé des inſtrumens dangereux à ſa portée. Que dire de ces magaſins de machines, qu'on raſſemble autour d'un enfant pour l'armer de toutes pieces contre la douleur, juſqu'à ce que devenu grand, il reſte à ſa merci, ſans courage & ſans expérience, qu'il ſe croie mort à la premiere piquure, & s'évanouiſſe en voyant la premiere goute de ſon ſang ?

Notre manie enſeignante & pédanteſque eſt toujours d'apprendre aux enfans ce qu'ils apprendroient beaucoup mieux d'eux-mêmes, & d'oublier ce que nous aurions pu ſeuls leur enſeigner. Y a-t il rien de plus ſot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme ſi l'on en avoit vû quelqu'un, qui par la négligence de ſa nourrice ne ſût pas marcher étant grand ? Combien voit-on de gens au contraire marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher ?

Emile n'aura ni bourlets, ni paniers roulans, ni charriots, ni liſieres, ou du moins dès qu'il commencera de ſavoir mettre un pied devant l'autre, on ne le ſoutiendra que ſur les lieux pavés, & l'on ne fera qu'y paſſer en hâte (1). Au lieu de le laiſſer croupir

(1) Il n'y a rien de plus ridicule & de plus mal aſſuré que la démarche des gens qu'on a trop menés par la liſiere étant petits, c'eſt encore ici une de ces obſervations triviales à force d'être juſtes, & qui ſont juſtes en plus d'un ſens.

dans

dans l'air uſé d'une chambre, qu'on le mene journellement au milieu d'un pré. Là qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plutôt à ſe relever. Le bien-être de la liberté rachette beaucoup de bleſſures. Mon Eleve aura ſouvent des contuſions ; en revanche il ſera toujours gai : ſi les vôtres en ont moins, il ſont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours triſtes. Je doute que le profit ſoit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfans la plainte moins néceſſaire, c'eſt celui de leurs forces. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un beſoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force ſe développe la connoiſſance qui les met en état de la diriger. C'eſt à ce ſecond dégré que commence proprement la vie de l'individu : c'eſt alors qu'il prend la conſcience de lui-même. La mémoire étend le ſentiment de l'identité ſur tous les momens de ſon exiſtence ; il devient véritablement un, le même, & par conſéquent déja capable de bonheur ou de miſere. Il importe donc de commencer à le conſidérer ici comme un être moral.

Quoiqu'on aſſigne à-peu-près le plus long terme de la vie humaine & les probabilités qu'on a d'approcher de ce terme à chaque âge, rien n'eſt plus incertain que la durée de la vie de chaque homme en particulier ; trés peu parviennent à ce plus long terme. Les plus grands riſques de la vie ſont dans ſon commencement ; moins on a vécu, moins on doit eſperer de vivre. Des enfans qui naiſſent, la moitié, tout au plus, parvient à l'adoleſcence, & il eſt probable que votre Eleve n'atteindra pas l'âge d'homme.

Que faut-il donc penſer de cette éducation barbare qui ſacrifie le préſent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute eſpece, & commence par le rendre miſérable pour lui préparer au loin je ne ſais quel prétendu bonheur dont il eſt à croire qu'il ne jouira jamais ? Quand je ſuppoſerois cette éducation rai-

raisonnable dans son objet, comment voir sans indignation de pauvres infortunés soumis à un joug insupportable, & condamnés à des travaux continuels comme des galériens, sans être assuré que tant de soins leur seront jamais utiles ? L'âge de la gaité se passe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'esclavage. On tourmente le malheureux pour son bien, & l'on ne voit pas la mort qu'on appelle, & qui va le saisir au milieu de ce triste appareil. Qui sait combien d'enfans périssent victimes de l'extravagante sagesse d'un pere ou d'un maître ? Heureux d'échapper à sa cruauté, le seul avantage qu'il tirent des maux qu'il leur a fait souffrir, est de mourir sans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourmens.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir : soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité ? Aimez l'enfance ; favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet age où le rire est toujours sur les lévres, & où l'ame est toujours en paix ? Pourquoi voulez vous ôter à ces petits innocens la jouissance d'un tems si court qui leur échappe, & d'un bien si précieux dont ils ne sauroient abuser ? Pourquoi voulez vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans si rapides qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous ? Peres, savez-vous le moment où la mort attend vos enfans ? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'instans que la nature leur donne : aussi-tôt qu'ils peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent ; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point sans avoir goûté la vie.

Que de voix vont s'élever contre moi ! J'entends de loin les clameurs de cette fausse sagesse qui nous jette

jette inceſſamment hors de nous, qui compte toujours le préſent pour rien, & pourſuivant ſans relâche un avenir qui fuit à meſure qu'on avance, à force de nous tranſporter où nous ne ſommes pas, nous tranſporte où nous ne ſerons jamais.

C'eſt, me répondez-vous, le tems de corriger les mauvaiſes inclinations de l'homme ; c'eſt dans l'âge de l'enfance, où les peines ſont le moins ſenſibles, qu'il faut les multiplier pour les épargner dans l'âge de raiſon. Mais qui vous dit que tout cet arrangement eſt à votre diſpoſitions, & que toutes ces belles inſtructions dont vous accablez le foible eſprit d'un enfant, ne lui ſeront pas un jour plus pernicieuſes qu'utiles ? Qui vous aſſure que vous épargnez quelque choſe par les chagrins que vous lui prodiguez ? Pourquoi lui donnez-vous plus de maux que ſon état n'en comporte, ſans être sûr que ces maux préſens ſont à la décharge de l'avenir ? & comment me prouverez-vous que ces mauvais penchans dont vous prétendez le guérir, ne lui viennent pas de vos ſoins mal-entendus bien plus que de la nature ? Malheureuſe prévoyance, qui rend un être actuellement miſérable ſur l'eſpoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour ! Que ſi ces raiſonneurs vulgaires confondent la licence avec la liberté, & l'enfant qu'on rend heureux avec l'enfant qu'on gâte, apprenons-leur à les diſtinguer.

Pour ne point courir après des chimeres, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'humanité a ſa place dans l'ordre des choſes ; l'enfance a la ſienne dans l'ordre de la vie humaine ; il faut conſidérer l'homme dans l'homme, & l'enfant dans l'enfant. Aſſigner à chacun ſa place & l'y fixer, ordonner les paſſions humaines ſelon la conſtitution de l'homme, eſt tout ce que nous pouvons faire pour ſon bien-être. Le reſte dépend de cauſes étranger qui ne ſont point en notre pouvoir.

Nous ne savons ce que c'est que bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun sentiment pur, ou n'y reste pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif, on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer: toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir: tout désir suppose privation, & toutes les privations qu'on sent sont pénibles; c'est donc dans la disproportion de nos désirs & de nos facultés, que consiste notre misere. Un être sensible dont les facultés égaleroient les désirs seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur: Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs; car s'ils étoient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos désirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables: mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puissance & la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant restera paisible, & que l'homme se trouvera bien ordonné.

C'est ainsi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que les désirs nécessaires à sa conserva-

tion,

tion, & les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réserve au fond de son ame, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir & du desir se recontre, & que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles soit en bien soit en mal, & qui par conséquent excite & nourrit les desirs par l'espoir de les satisfaire. Mais l'objet qui paroissoit d'abord sous la main fuit plus vîte qu'on ne peut le poursuivre ; quand on croit l'atteindre, il se transforme & se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déja parcouru, nous le comptons pour rien ; celui qui reste à parcourir s'aggrandit, s'étend sans cesse : ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme ; & plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses desirs est petite, & moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paroît dépourvu de tout : car la misere ne consiste pas dans la privation des choses mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire, est infini : ne pouvant élargir l'un, retrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi tous les biens de cette vie sont dans l'opinion ; ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on : j'en conviens. Mais l'application pratique n'en est pas commune ; & c'est uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Quand on dit que l'homme eſt foible, que veut-on dire ? Ce mot de foibleſſe indique un rapport ; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force paſſe les-beſoins, fût-il un inſecte, un ver, eſt un être fort : celui dont les beſoins paſſent la force, fût-il un éléphant, un lion ; fût-il un Conquérant, un Héros ; fût-il un Dieu, c'eſt un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut ſa nature étoit plus foible que l heureux mortel qui vit en paix ſelon la ſienne. L'homme eſt très fort quand il ſe contente d'être ce qu'il eſt : il eſt très foible quand il veut s'élever au-deſſus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces ; vous les diminuez, au contraire, ſi votre orgueil s'étend plus qu'elles. Meſurons le rayon de notre ſphere, & reſtons au centre, comme l'inſecte au milieu de ſa toile : nous nous ſuffirons toujours à nous mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foibleſſe ; car nous ne la ſentirons jamais.

Tous les animaux ont exactement les facultés néceſſaires pour ſe conſerver. L'homme ſeul en a de ſuperflues. N'eſt-il pas bien étrange que ce ſuperflu ſoit l'inſtrument de ſa miſere ? Dans tous pays les bras d'un homme valent plus que ſa ſubſiſtance. S'il étoit aſſez ſage pour compter ce ſuperflu pour rien, il auroit toujours le néceſſaire, parcequ'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands beſoins, diſoit Favorin (2) naiſſent des grands biens, & ſouvent le meilleur moyen de ſe donner les choſes dont on manque eſt de s'ôter celles qu'on a : c'eſt à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur que nous le changeons en miſere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conſéquent il vivroit bon, car où ſeroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

(2) Noct. Attic. l. IX. C. 8.

Si

Si nous êtions immortels, nous ferions des êtres très misérables. Il est dur de mourir, sans doute ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort & contre les injustices des hommes ? L'ignorant qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-la. Il n'y a que le demi-savoir & la fausse sagesse qui prolongeant nos vûes jusqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver.

Nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul, qui est le crime, & celui-là dépend de nous : nos maux physiques se détruisent ou nous détruisent. Le tems ou la mort sont nos remedes : mais nous souffrons d'autant plus que nous savons moins souffrir, & nous nous donnons plus de tourment pour guérir nos maladies, que nous n'en aurions à les supporter. Vis selon la nature, sois patient & chasse les Médicins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ? Quelques uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai ; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette lotterie où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais sur-tout vis jusqu'à ta derniere heure.

Tout n'eſt que folie & contradiction dans les inſtitutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie, à meſure qu'elle perd de ſon prix. Les Vieillards la regrettent plus que les jeunes gens ; ils ne veulent pas perdre les apprêts qu'ils on faits pour en jouir ; à ſoixante ans il eſt bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour ſa conſervation, & cela eſt vrai ; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le ſentons, eſt en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour ſe conſerver qu'autant que les moyens en ſont en ſon pouvoir ; ſitôt que ces moyens lui échappent, il ſe tranquilliſe & meurt ſans ſe tourmenter inutilement. La premiere loi de la réſignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainſi que les bêtes, ſe débattent fort peu contre la mort, & l'endurent preſque ſans ſe plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vivent de la raiſon ; mais peu ſavent l'en tirer, & cette réſignation factice n'eſt jamais auſſi pleine & entiere que la premiere.

La prévoyance ! la prévoyance, qui nous porte ſans ceſſe au-delà de nous & ſouvent nous place où nous n'arriverons point ; voilà la véritable ſource de toutes nos miſeries. Quelle manie à un être auſſi paſſager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient ſi rarement, & de négliger le préſent dont il eſt sur ! manie d'autant plus funeſte qu'elle augmente inceſſamment avec l'age, and que les Vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux ſe refuſer aujourd'hui le néceſſaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainſi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout ; les tems, les lieux, les hommes, les choſes, tout ce qui eſt, tout ce qui ſera, importe à chacun de nous : notre individu n'eſt plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainſi dire, ſur la terre entiere,

& de-

& devient sensible sur toute cette grande surface. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous les points par où l'on peut nous blesser ? Que de Princes se désolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vû ? Que de Marchands il suffit de toucher eux Indes, pour les faire crier à Paris ?

Est-ce la nature qui porte ainsi les hommes si loin d'eux mêmes ? Est ce celle qui veut que chacun apprenne son destin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier ; en sorte que tel est mort heureux ou misérable, sans en avoir jamais rien su ? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant ; sa présence inspire la joie ; ses yeux annoncent le contentement, le bien-être : il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poste ; l'homme heureux la regarde ; elle est à son addresse, il l'ouvre, il la lit. A l'instant son air change ; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ses cris, il semble attaqué d'affreuses convulsions. Insensé, quel mal t'a donc fait ce papier ? quel membre t'a-t-il ôté ? quel crime t'a-t-il fait commettre ? enfin, qu'a-t-il changé dans toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois ?

Que la lettre se fût égarée, qu'une main charitable l'eût jettée au feu, le sort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me semble, un étrange problême. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien, mais il ne le sentoit pas : où étoit-il donc ? Son bonheur étoit imaginaire : j'entends ; la santé, la gaité, le bienêtre, le contentement d'esprit ne sont plus que des visions. Nous n'existons plus où nous sommes, nous n'existons qu'où nous ne sommes pas. Est-ce la peine d'avoir une si grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reste ?

O homme ! resserre ton existence au-dedans de toi, & tu ne seras plus misérable. Reste à la place que

la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir : ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, & n'épuise pas, à vouloir lui résister, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'entendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion : car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penser, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres ; ces Visirs, ces Courtisans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & jusqu'à des enfans, quand tu serois un Themistocle en genie (3), vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire ; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples sont mes Sujets, dis-tu fierement. Soit ; mais toi, qu'es-tu ? le sujet de tes Ministres : & tes Ministres à leur tour que sont-ils ? les sujets de leur Commis, de leurs Maîtresses, les Valets de leurs Valets. Prenez tout, usurpez tout, & puis versez l'argent à pleines mains, dressez des batteries de cannon, élevez des gibets, des roues,

(3) Ce petit garçon que vous voyez-là, disoit Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grece ; car il gouverne sa mere, sa mere me gouverne, je governe les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh ! quels petits conducteurs on trouveroit souvent aux plus grands Empires, si du Prince on descendoit par dégrés jusqu'à la premiere main qui donne le braule en secret !

donnez

donnez des Loix, des Edits, multipliez les Espions, les Soldats, les Bourreaux, les Prisons, les chaînes ; pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela ? vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours, nous voulons & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens : d'où il suit, que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut & fait ce qu'il lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, & toutes les regles de l'éducation vont en découler.

La société a fait l'homme plus foible, non-seulement en lui ôtant le droit qu'il avoit sur ses propres forces, mais sur-tout en les lui rendant insuffisantes. Voilà pourquoi ses desirs se multiplient avec sa foiblesse, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme est un être fort & si l'enfant est un être foible, ce n'est pas parceque le premier a plus de force absolue que le second, mais c'est parceque le premier peut naturellement se suffire à lui-même, & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés, & l'enfant plus de fantaisies ; mot par lequel j'entends tous les desirs qui ne sont pas de vrais besoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le secours d'autrui.

J'ai dit la raison de cet état de foiblesse. La nature y pourvoit par l'attachement des peres & des meres : mais cet attachement peut avoir son excès, son défaut, ses abus. Des parens qui vivent dans l'état civil y transportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de besoins qu'il n'en a, ils ne soulagent pas sa foiblesse, ils l'augmentent. Ils l'augmentent encore en exigeant de lui ce que la nature n'exi-

geoit pas ; en soumettant à leurs volontés le peu de force qu'il a pour servir les siennes ; en changeant de part ou d'autre en esclavage, la dépendance réciproque où le tient sa foiblesse, & où les tient leur attachement.

L'homme sage sait rester à sa place ; mais l'enfant qui ne connoît pas la sienne ne sauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille issues pour en sortir ; c'est à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'est pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant ; il faut qu'il sente sa foiblesse & non qu'il en souffre ; il faut qu'il dépende & non qu'il obéisse ; il faut qu'il demande & non qu'il commande. Il n'est soumis aux autres qu'à cause de ses besoins, & parce qu'ils voient mieux que lui ce qui lui est utile, ce qui peut contribuer ou nuire à sa conservation. Nul n'a droit, pas même le pere, de commander à l'enfant ce qui ne lui est bon à rien.

Avant que les préjugés & les institutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans ainsi que des hommes consiste dans l'usage de leur liberté ; mais cette liberté dans les premiers est bornée par leur foiblesse. Quiconque fait ce qu'il veut est heureux, s'il se suffit à lui-même ; c'est le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'est pas heureux, si ses besoins passent ses forces ; c'est le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouissent, même dans l'état de nature, que d'une liberté imparfaite, semblable à celle dont jouissent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus se passer des autres redevient à cet égard foible & misérable. Nous étions faits pour être hommes ; les loix & la société nous ont replongés dans l'enfance. Les Riches, les Grands, les Rois sont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empresse à soulager leur misere, tirent de cela même une vanité puérile, & son tout fiers des

des soins qu'un ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes-faits.

Ces considérations sont importantes, & servent à résoudre toutes les contradictions du système social. Il y a deux sortes de dépendances. Celle des choses qui est de la nature ; celle des hommes qui est de la société. La dépendance des choses n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant désordonnée (4) les engendre tous, & c'est par elle que le Maître & l'Esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle supérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les Loix des Nations pouvoient avoir comme celles de la nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses ; ou réuniroit dans la République tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil ; on joindroit à liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

Maintenez l'enfans dans la seule dépendance des choses ; vous aurez suivi l'ordre de la nature dans le progrès de son éducation. N'offrez jamais à ses volontés indiscretes que des obstacles physiques ou des punitions qui naissent des actions mêmes, & qu'il se rappelle dans l'occasion : sans lui défendre de mal faire, il suffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuissance doivent seules lui tenir lieu de loi. N'accordez rien à ses desirs parcequ'il le demande, mais parcequ'il en a besoin. Qu'il ne sache ce que c'est qu'obéissance quand il agit, ni ce que c'est

(4) Dans mes principes du droit politique il est démontre que nulle volonté particuliere ne peut être ordonnée dans le système social.

qu'empire

qu'empire quand on agit pour lui. Qu'il ſente également ſa liberté dans les actions & das les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant préciſément qu'il en a beſoin pour être libre & non pas impérieux; qu'en recevant vos ſervices avec une ſorte d'humiliation, il aſpire au moment où il pourra s'en paſſer, & où il aura l'honneur de ſe ſervir lui-même.

La nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de reſter quand il veut aller, ni d'aller quand il veut reſter en place. Quand la volonté des enfans n'eſt point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils ſautent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens ſont des beſoins de leur conſtitution qui cherche à ſe fortifier : mais on doit ſe défier de ce qu'ils deſirent ſans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres ſont obligés de faire pour eux. Alors il faut diſtinguer avec ſoin le vrai beſoin, le beſoin naturel, du beſoin de fantaiſie qui commence à naître, ou de celui qui ne vient que de la ſurabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déja dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai ſeulement que dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il deſire, & que pour l'obtenir plus vîte ou pour vaincre un refus il appuie de pleurs ſa demande, elle lui doit être irrévocablement refuſée. Si le beſoin l'a fait parler, vous devez le ſavoir & faire auſſi-tôt ce qu'il demande : mais céder quelque choſe à ſes larmes, c'eſt l'exciter à en verſer, c'eſt lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité peut plus ſur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt

il

il ſera méchant ; s'il vous croit foible, il ſera bientôt opiniâtre : il importe d'accorder toujours au premier ſigne ce qu'on ne veut pas refuſer. Ne ſoyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.

Gardez-vous ſur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politeſſe qui lui ſervent au beſoin de paroles magiques, pour ſoummettre à ſes volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'inſtant ce qu'il lui plaît. Dans l'éducation façonniere des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur preſcrivant les termes dont ils doivent ſe ſervir pour que perſonne n'oſe leur réſiſter : leurs enfans n'ont ni tons ni tours ſupplians, ils ſont auſſi arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus sûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plaît* ſignifie dans leur bouche *il me plaît*, & que *je vous prie* ſignifie *je vous ordonne*. Admirable politeſſe, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le ſens des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire ! Quant-à-moi qui crains moins qu'Emile ne ſoit groſſier qu'arrogant j'aime beaucoup mieux qu'il diſe en priant *faites cela*, qu'en commandant, *je vous prie*. Ce n'eſt pas le terme dont il ſe ſert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence tous deux également à éviter. Si vous laiſſez pâtir les enfans, vous expoſez leur ſanté, leur vie, vous les rendez actuellement miſérables ; ſi vous leur épargnez avec trop de ſoin toute eſpece de malêtre, vous leur préparez de grandes miſeres, vous les rendez délicats, ſenſibles, vous les ſortez de leur état d'hommes dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas expoſer à quelques

maux

maux de la nature, vous êtes l'artisan de ceux qu'elle ne leur a pas données. Vous ne direz que je tombe dans le cas de ces mauvais peres, auxquels je reprochois de sacrifier le bonheur des enfans, à la considération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas : car la liberté que je donne à mon Eleve, le dédomage amplement des légeres incommodités auxquelles je le laisse exposé. Je vois de petits polissons jouer sur la neige, violets, trasis, & pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien ; si on les y forçoit, ils sentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne sentent celles du froid. De quoi donc vous plaignez-vous ? Rendrai-je votre enfant misérable en ne l'exposant qu'aux incommodités qu'il veut bien souffrir ? Je fais son bien dans le moment présent en le laissant libre ; je fais son bien dans l'avenir en l'armant contre les maux qu'il doit supporter. S'il avoit le choix d'être mon Eleve ou le vôtre, pensez-vous qu'il balançât un instant ?

Concevez-vous quelque vrai bonheur possible pour aucun être hors de sa constitution ? & n'est-ce pas sortir l'homme de sa constitution, que de vouloir l'exempter également de tous les maux de son espece ? Oui, je le soutiens ; pour sentir les grands biens, il faut qu'il connoisse les petits maux ; telle est sa nature. Si le physique va trop bien, le moral se corrompt. L'homme qui ne connoîtroit pas la douleur, ne connoîtroit ni l'attendrissement de l'humanité ni la douceur de la commisération ; son cœur ne seroit ému de rien, il ne seroit pas sociable, il seroit un monstre parmi ses semblables.

Savez-vous quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable ? c'est de l'accoutumer à tout obtenir ; car ses desirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt au tard l'impuissance vous

vous forcera malgré vous d'en venir au refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez ; bientôt il voudra votre montre ; ensuite il voudra l'oiseau qui vole ; il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra : à moins d'être Dieu comment le contenterez-vous ?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point ; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers ; il regarde tous les hommes comme ses esclaves : & quand enfin l'on est force de lui refuser quelque chose ; lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte de rebellion ; toutes les raisons qu'on lui donne dans un âge incapable de raisonnement, ne sont à son gré que des prétextes ; il voit par-tout de la mauvaise volonté : le sentiment d'une injustice prétendue aigrissant son naturel, il prend tout le monde en haine, & sans jamais savoir gré de la complaisance, il s'indigne de toute opposition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainsi dominé par la colere, & dévoré des passions les plus irascibles, puisse jamais être heureux ? Heureux, lui ! c'est un Despote ; c'est à la fois le plus vil des esclaves & la plus misérable des créatures. J'ai vû des enfans élevés de cette maniere, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaule ; qu'on leur donnât le cocq qu'ils voyoient sur un clocher ; qu'on arrêtât un Régiment en marche pour entendre les tambours plus long-tems, & qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'em-

s'empreſſoit vainement à leur complaire ; leur deſirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obſtinoient aux choſes impoſſibles, & ne trouvoient par tout que contradictions, qu'obſtacles, que peines, que douleurs. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils paſſoient les jours à crier, à ſe plaindre : étoient-ce là des êtres bien fortunes ? La foibleſſe & la domination réunies n'engendrent que folie & miſere. De deux enfans gâtés, l'un bat-la table, & l'autre fait fouetter la mer ; ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contens.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent miſérables dès leur enfance, que ſera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & ſe multiplier ? Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle ſurpriſe en entrant dans le monde de ſentir que tout leur réſiſte, & de ſe trouver écraſés du poids de cet Univers qu'ils penſoient mouvoir à leur gré ! Leurs airs inſolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries : ils boivent les affronts comme l'eau ; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoiſſent ni leur état ni leurs forces ; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir : tant d'obſtacles inaccoutumes les rebutent ; tant de mépris les aviliſſent ; ils deviennent lâches, craintifs, rampans, & retombent autant au-deſſous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-deſſus.

Revenons à la régle primitive. La nature a fait les enfans pour être aimés & ſecourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints ? Leur a-t-elle donné un air impoſant, un œil ſévére, une voix rude & menaçante pour ſe faire redourer ? Je comprends que le rugiſſement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant ſa terrible hure ; mais ſi jamais on vit un ſpectacle indécent, odieux, riſible, c'eſt un Corps de Magiſtrats, le Chef

à la

à la tête, en habit de cérémonie, posternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute réponse.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas qu'il ne montre une figure si douce & un air si touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse, & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire a l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander à tout ce qui l'entoure & prendre impudemment le ton de Maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ?

D'autre part, qui ne voit que la foiblesse du premier âge enchaîne les enfans de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, de laquelle ils peuvent si peu abuser, & dont il est si peu utile à eux & à nous qu'on les prive ? S'il n'y a point d'objet si digne de risée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet si digne de pitié qu'un enfant craintif. Puisqu'avec l'âge de raison commence la servitude civile, pourquoi la prévenir par la servitude privée ? Souffrons qu'un moment de la vie soit exempt de ce joug que la nature ne nous a pas imposé, & laissons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne, au moins pour un tems, des vices que l'on contracte dans l'esclavage. Que ces Instituteurs séveres, que ces peres asservis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déja dit que votre enfant ne doit rien obtenir parcequ'il le demande, mais

mas parcequ'il en a besoin (5), ni rien faire par obéissance, mais seulement par nécessité ; ainsi les mots d'obéir & de commander seront proscrits de son Dictionnaire, encore plus ceux de devoir & d'obligation ; mais ceux de force, de nécessité, d'impuissance & de contrainte y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raison l'on ne sauroit avoir aucune idé des êtres moraux ni des relations sociales ; il faut donc eviter autant qu'il se peut d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord á ces mots de fausses idées qu'on ne saura point, ou qu'on ne pourra plus détruire. La premiere fausse idée qui entre dans sa tête est en lui le germe de l'erreur & du vice : c'est à ce premier pas qu'il faut surtout faire attention. Faites que tant qu'il n'est frappé que des choses sensibles, toutes ses idées s'arretes aux sensations ; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde physique : sans quoi soyez sûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il se fera du monde moral, dont vous lui parlez, des notions fantastiques que vous n'effacerez de la vie.

Raisonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke ; c'est la plus en vogue aujourd'hui : son succès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit ; & pour moi je ne vois rien de plus sot que ces enfans avec qui l'on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme la raison, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de toutes les autres,

(5) On doit sentir que comme la peine est souvent une nécessité, le plaisir est quelquefois un besoin. Il n'y a donc qu'un seul desir des enfans auquel on ne doive jamais complaire ; c'est celui de se faire obéir. D'où il suit, que dans tout ce qu'ils demandent, c'est sur-tout au motif qui les porte à le demander qu'il faut faire attention. Accordez-leur, tant qu'il est possible, tout ce qui peut leur faire un plaisir réel : refusez-leur toujours ce qu'ils ne demandent que par fantaisie, ou pour faire un acte d'autorité.

est

eſt celle qui ſe développe le plus difficilement & le plus tard : & c'eſt de celle-là qu'on veut ſe ſervir pour développer les premieres ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation eſt de faire un homme raiſonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raiſon ! C'eſt commencer par la fin, c'eſt vouloir faire l'inſtrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raiſon, ils n'auroient pas beſoin d'être élevés ; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de môts, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leur Maîtres, à devenir diſputeurs & mutins ; & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitiſe ou de crainte ou de vanité, qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent ſe réduire à-peu-près toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans.

Le Maître.

Il ne faut pas faire cela.

L'Enfant.

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela ?

Le Maître.

Parceque c'eſt mal fait.

L'Enfant.

Mal fait ! Qu'eſt-ce qui eſt mal fait ?

Le Maître.

Ce qu'on vous défend.

L'Enfant.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend ?

Le Maître.

On vous punit pour avoir déſobéi.

L'Enfant.

L'Enfant.

Je ferai en ſorte qu'on n'en ſache rien.

Le Maître.

On vous épiera.

L'Enfant.

Je me cacherai.

Le Maître.

On vous queſtionnera.

L'Enfant.

Je mentirai.

Le Maître.

Il ne faut pas mentir.

L'Enfant.

Pourquoi ne faut-il pas mentir ?

Le Maître.

Parceque c'eſt mal fait, &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en ; l'enfant ne vous entend plus. Ne ſont-ce pas là des inſtructions fort utiles ? Je ſerois bien curieux de ſavoir ce qu'on pourroit mettre à la place de ce dialogue ; Locke lui-même y eût, à coup sûr, été fort embarraſſé. Connoître le bien & le mal, ſentir la raiſon des devoirs de l'homme, n'eſt pas l'affaire d'un enfant.

La nature veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre : nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penſer, de ſentir, qui lui ſont propres ; rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres ; & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans. En effet, à quoi

quoi lui ſerviroit la raiſon à cet age ? Elle eſt le frein de la force, & l'enfant n'a pas beſoin de ce frein.

En eſſayant de perſuader à vos Eleves le devoir de l'obéiſſance, vous joignez à cette prétendue perſuaſion la force & les menaces, ou, qui pis eſt, la flatterie & les promeſſes. Ainſi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font ſemblant d'être convaincus par la raiſon. Ils voient trés-bien que l'obéiſſance leur eſt avantageuſe & la rebellion nuiſible, auſitôt que vous vous appercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur ſoit déſagréable & qu'il eſt toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils ſe cachent pour faire les leurs, perſuadés qu'ils font bien ſi l'on ignore leur déſobéiſſance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils ſont découverts, de crainte d'un plus grand mal. La raiſon du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt à bout de la leur rendre vraiment ſenſible : mais la crainte du châtiment, l'eſpoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent tous les aveux qu'on exige, & l'on croit les avoir convaincus quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il de là ; Premierement, qu'en leur impoſant un devoir qu'ils ne ſentent pas vous les indiſpoſez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer ; que vous leur apprenez à devenir diſſimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenſes ou ſe dérober aux chatimens ; qu'enfin, les accoutumant à couvrir toujours d'un motif apparent un motif ſecret, vous leur donnez vous-même le moyen de vous abuſer [illegible] vous ôter la connoiſſance de leur vrai [illegible] payer vous & les autres de vaines [illegible]. Les loix, direz-vous, quoi[illegible] pour conſcience, uſent de même de [illegible] hommes faits. J'en conviens : mais [illegible] ſont ces hommes, ſinon des enfans gâtés par l'éducation ?

l'éducation ? Voilà préciſément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raiſon avec les hommes : tel eſt l'ordre naturel : le ſage n'a pas beſoin de loix.

Traitez votre Eleve ſelon ſon âge. Mettez-le d'abord à ſa place, & tenez l'y ſi bien, qu'il ne tente plus d'en ſortir. Alors, avant de ſavoir ce que c'eſt que ſageſſe, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce ſoit au monde, abſolument rien. Ne lui laiſſez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité ſur lui. Qu'il ſache ſeulement qu'il eſt foible & que vous êtes fort, que par ſon état & le vôtre il eſt néceſſairement à votre merci ; qu'il le ſache, qu'il l'apprenna, qu'il le ſente : qu'il ſente de bonne heure ſur ſa tête altiere le dur joug que la nature impoſe à l'homme, le peſant joug de la néceſſité, ſous lequel il faut que tout être fini ploye : qu'il voie cette néceſſité dans les choſes, jamais dans le caprice (6) des hommes ; que le frein qui le retient ſoit la force & non l'autorité. Ce dont il doit s'abſtenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, ſans explications, ſans raiſonnemens : ce que vous lui accordez, accordez-le à ſon premier mot, ſans ſollicitations, ſans prieres, ſur-tout ſans condition. Accordez avec plaiſir, ne refuſez qu'avec répugnance ; mais que tous vos refus ſoient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le *non* prononcé ſoit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuiſé cinq ou ſix fois ſes forces, qu'il ne tentera plus de le renverſer.

C'eſt ainſi que vous le rendrez patient, égal, réſigné, paiſible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu ; car il eſt dans la nature de l'homme d'endurer

(6) On doit être sûr que l'enfant traitera de caprice tout volonté contraire à la ſienne, & dont il ne ſentira pas la raiſon. Or, un enfant ne ſent la raiſon de rien, dans tout ce qui choque ſes fantaiſies.

patiemment la néceſſité des choſes, mais non la mauvaiſe volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, eſt une réponſe contre laquelle jamais enfant ne s'eſt mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un menſonge. Au reſte, il n'y a point ici de milieu ; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéiſſance. La pire éducation eſt de le laiſſer flottant entre ſes volontés & les vôtres, & de diſputer ſans ceſſe entre vous & lui à qui des deux ſera le maître ; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il eſt bien étrange que depuis qu'on ſe mêle d'élever des enfans on n'ait imaginé d'autre inſtrument pour les conduire que l'émulation, la jalouſie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les paſſions les plus dangereuſes, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps ſoit formé. A chaque inſtruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'inſenſés inſtituteurs penſent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'eſt que bonté ; & puis ils nous diſent gravement, tel eſt l'homme. Oui, tel eſt l'homme que vouz av fait.

On a eſſayé tous les inſtrumens, hors un : le ſe préciſément qui peut réuſſir ; la liberté bien reglée. Il ne faut point ſe mêler d'elever un enfant quand on ne ſait pas le conduire où l'on veut par les ſeules loix du poſſible & de l'impoſſible. La ſphere de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la reſſerre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pouſſe, on le retient avec le ſeul lien de la néceſſité, ſans qu'il en murmure : on le rend ſouple & docile par la ſeule force des choſes, ſans qu'aucun vice ait l'occaſion de germer en lui :

car jamais les passions ne s'animent, tant qu'elles sont de nul effet.

Ne donnez à vôtre Eleve aucune espece de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience ; ne lui infligez aucune espece de châtiment, car il ne sait ce que c'est qu'être en faute ; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne sauroit vous offenser. Dépourvu de toute moralité dans ses actions, il ne peut rien faire qui soit moralement mal, & qui mérite ni châtiment ni réprimande.

Je vois déja le Lecteur effrayé juger de cet enfant par les nôtres : il se trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez vos Eleves irrite leur vivacité ; plus ils sont contraints sous vos yeux, plus ils sont turbulens au moment qu'ils s'échappent ; il faut bien qu'ils se dédomagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus de dégât dans un pays que la Jeunesse de tout un village. Enfermez un petit Monsieur & un petit paysan dans une chambre ; le premier aura tout renversé, tout brisé, avant que le second soit sorti de sa place. Pourquoi cela ? si ce n'est que l'un se hâte d'abuser d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours sûr de sa liberté, ne se presse jamais d'en user. Et cependant les enfans des villageois souvent flattés ou contrariés sont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Posons pour maxime inconteſtable que le premiers mouvemens de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré. La seule passion naturelle à l'homme, est l'amour de soi-même, ou l'amour propre pris dans un sens étendu. Cet amour-propre en soi ou relativement à nous est bon & utile, & comme il n'a point de rapport nécessaire à autrui, il est à cet égard naturellement indif-

férent ; il ne devient bon ou mauvais que par l'application qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Jusqu'à ce que le guide de l'amour propre, qui est la raison, puisse naître, il importe donc qu'un enfant ne fasse rien parcequ'il est vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais seulement ce que la nature lui demande, & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne fera jamais de dégât, qu'il ne se blessera point, qu'il ne brisera pas peut-être un meuble de prix s'il le trouve à sa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal sans mal faire, parceque la mauvaise action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une seule fois tout seroit déja perdu ; il seroit méchant presque sans ressource.

Telle chose est mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'est pas aux yeux de la raison. En laissant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuse, & de ne laisser à leur portée rien fragile & de précieux. Que leur appartement soit garni de meubles grossiers & solides : point de miroirs, point de porcelaine, point d'objets de luxe. Quant à mon Emile que j'éleve à la campagne, sa chambre n'aura rien qui la distingue de celle d'un Paysan. A quoi bon la parer avec tant de soin, puisqu'il y doit rester si peu ? Mais je me trompe ; il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que si malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser quelque piece utile, ne le punissez point de votre négligence, ne le grondez point ; qu'il n'entende pas un seul mot de reproche, ne lui laissez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agissez exactement comme si

le meuble ſe fût caſſé de lui-méme ; enfin croyez beaucoup fait ſi vouz pouvez ne rien dire.

Oſerai-je expoſer ici la plus grande, las plus importante, la plus utile regle de toute l'éducation ? ce n'eſt pas de gagner du tems, c'eſt d'en prendre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes : il en faut faire quand on réfléchit ; & quoi que vous puiſſiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, eſt celle de la naiſſance à l'âge de douze ans. C'eſt le tems où germent les erreurs & les vices, ſans qu'on ait encore aucun inſtrument pour les détruire ; & quand l'inſtrument vient, les racines ſont ſi profondes, qu'il n'eſt plus tems de les arracher. Si les enfans ſautoient tout d'un coup de la mammelle à l'âge de raiſon, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir ; mais ſelon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fiſſent rien de leur ame juſqu'à ce qu'elle eût toutes ſes facultés ; car il eſt impoſſible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui préſentez tandis qu'elle eſt aveugle, & qu'elle ſuive dans l'immenſe plaine des idées une route que la raiſon trace encore ſi légerement pour les meilleurs yeux.

La premiere éducation doit donc être purement négative. Elle conſiſte, non point à enſeigner la vertu ni la vérité ; mais à garantir le cœur du vice & l'eſprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laiſſer faire : ſi vous pouviez amener votre Eleve ſain & robuſte à l'âge de douze ans, ſans qu'il ſût diſtinguer ſa main droite de ſa main gauche, dès vos premieres leçons, les yeux de ſon entendement s'ouvriroient à la raiſon ; ſans préjugé, ſans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos ſoins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus ſage des hommes, & en commençant

commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'uſage, & vouz ferez preſque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un Docteur, les Peres & les Maîtres n'ont jamais aſſez-tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, inſtruit, parlé raiſon. Faites mieux, ſoyez raiſonnable, & ne raiſonnez point avec votre Eleve, ſur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplait ; car amener ainſi toujours la raiſon dans les choſes déſagréables, ce n'eſt que la lui rendre ennuyeuſe, & la décréditer de bonne heure dans un eſprit qui n'eſt pas encore en état de l'entendre. Exercez ſon corps, ſes organes, ſes ſens, ſes forces, mais tenez ſon ame oiſive auſſi long-tems qu'il ſe pourra. Redoutez tous les ſentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impreſſions étrangeres : & pour empêcher le mal de naître, ne vous preſſez point de faire le bien ; car il n'eſt jamais tel, que quand la raiſon l'éclaire. Regardez tous les délais comme des avantages ; c'eſt gagner beaucoup que d'avancer vers le terme ſans rien perdre ; laiſſez meurir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur devient-elle néceſſaire ? gardez-vous de la donner aujourd'hui, ſi vous pouvez différer juſqu'à demain ſans danger.

Une autre conſidération qui confirme l'utilité de cette méthode, eſt celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour ſavoir quel régime moral lui convient. Chaque eſprit a ſa forme propre, ſelon laquelle il a beſoin d'être gouverné ; & il importe au ſuccès des ſoins qu'on prend, qu'il ſoit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long-tems la nature, obſervez bien votre Eleve avant de le lui dire le premier mot ; laiſſez d'abord le germe de ſon caractere

en pleine liberté de se montrer, ne le contraignez en quoi que ce puisse être, afin de le mieux voir tout entier. Pensez-vous que ce tems de liberté soit perdu pour lui ? tout au contraire, il sera le mieux employé ; car c'est ainsi que vous apprendrez à ne pas perdre un seul moment dans un tems plus précieux : au lieu que si vous commencez d'agir avant de savoir ce qu'il faut faire, vous agirez au hasard ; sujet à vous tromper, il faudra revenir sur vos pas ; vous serez plus éloigné du but que si vous eussiez été moins pressé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sacrifiez dans le premier âge un tems que vous regagnerez avec usure dans un âge plus avancé. Le sage Médecin ne donne pas étourdiment des ordonnances à la premiere vue, mais il étudie premierement le tempérament du malade avant de lui rien prescrire : il commence tard à le traiter, mais il le guérit ; tandis que le Médecin trop pressé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être insensible, comme un automate ? Le tiendrons-nous dans le globe de la Lune, dans une isle déserte ? L'écarterons nous de tous les humains ? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le spectacle & l'exemple des passions d'autrui ? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de son âge ? Ne verra-t-il pas ses parens, ses voisins, sa Gouvernante, son Laquais, son Gouverneur même, qui après tout ne sera pas un Ange ?

Cette objection est forte & solide. Mais vous ai-je dit que ce fût une entreprise aisée qu'une éducation naturelle ; O hommes, est-ce ma faute si vous avez rendu difficile tout ce qui est bien ? Je sens ces difficultés, j'en conviens ; peut-être sont-elles insurmontables. Mais toujours est-il sûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient jusqu'à certain point.

point. Je montre le but qu'il faut qu'on ſe propoſe : je ne dis pas qu'on y puiſſe arriver ; mais je dis que celui qui en approchera davantage aura le mieux réuſſi.

Souvenez-vous qu'avant d'oſer entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme ſoi-même ? il faut trouver en ſoi l'exemple qu'il ſe doit propoſer. Tandis que l'enfant eſt encore ſans connoiſſance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche, à ne frapper ſes premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez vous reſpectable à tout le monde ; commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne ſerez point maître de l'enfant, ſi vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure, & cette autorité ne ſera jamais ſuffiſante, ſi elle n'eſt fondée ſur l'eſtime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiſer ſa bourſe & de verſer l'argent à pleines mains ; je n'ai jamais vû que l'argent fît aimer perſonne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la miſere qu'on peut ſoulager ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, ſi vous n'ouvrez auſſi votre cœur, celui des autres vous reſtera toujours fermé. C'eſt votre tems, ce ſont vos ſoins, vos affections, c'eſt vous-même qu'il faut donner : car quoi que vous puiſſiez faire, on ſent toujours que votre argent n'eſt point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveuillance qui font plus d'effet, & ſont réellement plus utiles que tous les dons : combien de malheureux, de malades ont plus beſoin de conſolations que d'aumônes ! combien d'opprimés à qui la protection ſert plus que l'argent ! Racommodez les gens qui ſe brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les peres à l'indulgence, favoriſez d'heureux marriages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre Eleve en faveur du foible à qui on refuſe juſtice, & que le puiſſant accable.

Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juſte, humain, bienfaiſant. Ne faites pas ſeulement l'aumône, faites la charité ; les œuvres de miſéricorde ſoulagent plus de maux que l'argent : aimez les autres, & ils vous aimeront ; ſervez-lés, & ils vous ſerviront ; ſoyez leur frere, & ils ſeront vos enfans.

C'eſt encore ici une des raiſons pourquoi je veux élever Emile à la campagne, loin de la canaille des valets, les derniers des hommes après leurs maîtres, loin des noires mœurs des villes que le vernis dont on les couvre rend ſéduiſantes & contagieuſes pour les enfans ; au lieu que les vices des payſans, ſans apprêt & dans toute leur groſſiereté, ſont plus propres à rebuter qu'à ſéduire, quand on n'a nul intérêt à les imiter.

Au village un Gouverneur ſera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra préſenter à l'enfant ; ſa réputation, ſes diſcours, ſon exemple, auront une autorité qu'ils ne ſauroient avoir à la ville : étant utile à tout le monde, chacun s'empreſſera de l'obliger, d'être eſtimé de lui, de ſe montter au diſciple tel que le Maître voudroit qu'on fût en effet ; & ſi l'on ne ſe corrige pas du vice, on s'abſtiendra du ſcandale ; c'eſt tout ce dont nous avons beſoin pour notre objet.

Ceſſez de vons en prendre aux autres de vos propres fautes : le mal que les enfans voient les corrompt moins que celui que vous leur apprenez. Toujours ſermoneurs, toujours moraliſtes, toujours pédans, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leur en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien ; plein de ce qui ſe paſſe dans votre tête, vous ne voyez pas l'effet que vous produiſez dans la leur. Parmi ce long flux de paroles dont vous les excedez inceſſamment, penſez-vous qu'il n'y en ait pas une qu'ils ſaiſiſſent à faux ?

faux ? Penſez-vous qu'ils ne commentent pas à leur maniere vos explications diffuſes, & qu'ils n'y trouvent pas de quoi ſe faire un ſyſtême à leur portée qu'ils ſauront vous oppoſer dans l'occaſion ?

Ecoutez un petit bon-homme qu'on vient d'endoctriner ; laiſſez le jazer, queſtionner, extravaguer à ſon aiſe, & vous allez être ſurpris du tour étrange qu'ont pris vos raiſonnemens dans ſon eſprit : il confond tout, il renverſe tout, il vous impatiente, il vous déſole quelquefois pas des objections imprévues. Il vous réduit à vous taire, ou à le faire : & que peut-il penſer de ce ſilence de la part d'un homme qui aime tant à parler ? Si jamais il remporte cet avantage, & qu'il s'en appercoive, adieu l'éducation ; tout eſt fini dès ce moment, il ne cherche plus à s'inſtruire, il cherche à vous réfuter.

Maîtres zèlés, ſoyez ſimples, diſcrets, retenus, ne vous hâtez jamais d'agir que pour empêcher d'agir les autres ; je le répéterai ſans ceſſe, renvoyez, s'il ſe peut, une bonne inſtruction, de peur d'en donner une mauvaiſe. Sur cette terre dont la nature eût fait premier paradis de l'homme, craignez d'exercer l'emploi du tentateur en voulant donner à l'innocence la connoiſſance du bien & du mal : ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'inſtruiſe au dehors par des exemples, bornez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans ſon eſprit ſous l'image qui lui convient.

Les paſſions impétueuſes produiſent un grand effet ſur l'enfant qui en eſt témoin, parcequ'elles ont des ſignes très ſenſibles qui le frappent & le forcent d'y faire attention. La colere ſur-tout eſt ſi bruyante dans ſes emportemens, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'en appercevoir étant à portée. Il ne faut pas demander ſi c'eſt là pour un Pédagogue l'occaſion d'entamer un beau diſcours : Eh ! point de beaux diſcours : rien du tout, pas un ſeul mot. Laiſſez ve-

nir l'enfant : étonné du ſpectacle, il ne manquera pas de vous queſtionner. La réponſe eſt ſimple ; elle ſe tire des objets mêmes qui frappent ſés ſens. Il voit un viſage enflammé, des yeux étincelans, un geſte menaçant, il entend des cris ; tous ſignes que le corps n'eſt pas dans ſon aſſiete. Dites-lui poſément, ſans affectation, ſans miſtere ; ce pauvre homme eſt malade, il eſt dans un accès de fievre. Vous pouvez de-là tirer occaſion de lui donner, mais en peu de mots, une idée des maladies & de leurs effets : car cela auſſi eſt de la nature, & c'eſt un des liens de la néceſſité auxquels il ſe doit ſentir aſſujetti.

Se peut-il que ſur cette idée, qui n'eſt pas fauſſe, il ne contracte pas de bonne heure une certaine répugnance à ſe livrer aux excès des paſſions, qu'il regardera comme des maladies ; & croyez-vous qu'une pareille notion donnée à propos ne produira pas un effet auſſi ſalutaire que le plus ennuyeux Sermon de morale ? Mais voyez dans l'avenir les conſéquences de cette notion ! vous voilà autoriſé, ſi jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin comme un enfant malade ; à l'enfermer dans ſa chambre, dans ſon lit s'il le faut, à le tenir au régime, à l'effrayer lui-même de ſes vices naiſſans, à les lui rendre odieux & redoutables, ſans que jamais il puiſſe regarder comme un châtiment la ſéverité dont vous ſerez peut-être forcé d'uſer pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de ſortir du ſang froid & de la modération dont vous devez faire votre étude, ne cherchez point à lui déguiſer votre faute : mais dites-lui franchement avec un tendre reproche : mon ami, vous m'avez fait mal.

Au reſte, il importe que toutes les naïvetés que peut produire dans un enfant la ſimplicité des idées dont il eſt nourri, ne ſoient jamais relevées en ſa préſence,

préſence, ni citées de maniere qu'il puiſſe l'apprendre. Un éclat de rire indiſcret peut gâter le travail de ſix mois, & faire un tort irréparable pour toute la vie. Je ne puis aſſez redire que pour être le maître de l'enfant, il faut être ſon propre maître. Je me repréſente mon petit Emile, au fort d'une rixe entre deux voiſines, s'avançant vers la plus furieuſe, & lui diſant d'un ton de commiſération : *Ma bonne, vous êtes malade, j'en ſuis bien fâché.* A coup sûr cette ſaillie ne reſtera pas ſans effet ſur les Spectateurs ni peut-être ſur les Actrices. Sans rire, ſans le gronder, ſans le louer, je l'emmene de gré ou de force avant qu'il puiſſe appercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y penſe, & je me hâte de le diſtraire ſur d'autres objets qui le lui faſſent bien vîte oublier.

Mon deſſein n'eſt point d'entrer dans tous les détails, mais ſeulement d'expoſer les maximes générales, & de donner des exemples dans les occaſions difficiles. Je tiens pour impoſſible qu'au ſein de la ſociété, l'on puiſſe amener un enfant à l'âge de douze ans, ſans lui donner quelque idée des rapports d'homme à homme, & de la moralité des actions humaines. Il ſuffit qu'on s'applique à lui rendre ces notions néceſſaires le plus tard qu'il ſe pourra, & que quand elles deviendront inévitables on les borne à l'utilité préſente, ſeulement pour qu'il ne ſe croie pas le maître de tout, & qu'il ne faſſe pas du mal à autrui ſans ſcrupule & ſans le ſavoir. Il y a des caracteres doux & tranquilles qu'on peut mener loin dans danger dans leur premiere innocence ; mais il y a auſſi des naturels violens dont la férocité ſe dévellope de bonne heure, & qu'il faut ſe hâter de faire hommes pour n'être pas obligé de les enchaîner.

Nos premiers devoirs ſont envers nous ; nos ſentimens primitifs ſe concentrent en nous-mêmes ;

tous nos mouvemens naturels se rapportent d'abord à notre conservation & à notre bien-être. Ainsi le premier sentiment de la justice ne nous vient pas de celle qui nous est due, & c'est encore un des contre-sens des éducations communes, que parlant d'abord aux enfans de leurs devoirs, jamais de leurs droits, on commence par leur dire le contraire de ce qu'il faut, ce qu'ils ne sauroient entendre, & ce qui ne peut les intéresser.

Si j'avois donc à conduire un de ceux que je viens de supposer, je me dirois ; un enfant ne s'attaque pas aux personnes (7), mais aux choses ; & bientôt il apprend par l'expérience à respecter quiconque le passe en âge & en force, mais les choses ne se défendent pas elles-mêmes. La premiere idée qu'il faut lui donner est donc moins celle de la liberté, que de la propriété ; & pour qu'il puisse avoir cette idee, il fait qu'il ait quelque chose en propre. Lui citer ses hardes, ses meubles, ses jouets, c'est ne lui rien dire, puisque bien qu'il dispose de ces choses, il ne sait ni pourquoi ni comment il les a. Lui dire qu'il les a parcequ'on les lui a données, c'est ne faire gueres mieux, car pour donner il faut avoir : voilà donc une propriété antérieure à la sienne, & c'est le principe de la propriété qu'on lui veut expliquer ; sans compter que le don est une convention, & que l'enfant ne peut savoir encore ce

(7) On ne doit jamais souffrir qu'un enfant se joue aux grandes personnes comme avec ses inférieurs, ni même comme avec ses égaux. S'il ofoit frapper sérieusement quelqu'un, fût-ce son Laquais, fût-ce le Bourreau, faites qu'on lui rende toujours ses coups avec usure, & de maniere à lui ôter l'envie d'y revenir. J'ai vû d'imprudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laisser battre elles-mêmes, & rire de ses foibles coups, sans songer qu'ils étoient autant de Meurtres dans l'intention du petit furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand.

que

que c'eſt que convention (8). Lecteurs, remarquez, je vous prie, dans cet exemple & dans cent mille autres, comment, fourrant dans la tête des enfans des mots qui n'ont aucun ſens à leur portée, on croit pourtant les avoir fort bien inſtruits.

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété ; car c'eſt de-là que la premiere idée on doit naître. L'enfant, vivant à la campagne, aura pris quelque notion des travaux champêtres ; il ne faut pour cela que des yeux, du loiſir ; il aura l'un & l'autre. It eſt de tout âge, ſur-tout du ſien, de vouloir créer, imiter, produire, donner des ſignes de puiſſance & d'activité. Il n'aura pas vû deux fois labourer un jardin, ſemer, lever, croître des légumes, qu'il voudra jardiner à ſon tour.

Par les principes ci-devant établis, je ne m'oppoſe point à ſon envie ; au contraire je le favoriſe, je partage ſon goût, je travaille avec lui, non pour ſon plaiſir, mais pour le mien ; du moins il le croit ainſi : je deviens ſon garçon jardinier ; en attendant qu'il ait des bras je laboure pour lui la terre ; il en prend poſſeſſion en y plantant une féve, & ſûrement cette poſſeſſion eſt plus ſacrée & plus reſpectable que celle que prenoit Nuñès Balboa de l'Amérique méridionale au nom du Roi d'Eſpagne, en plantant ſon étendard ſur les Côtes de la mer du Sud.

On vient tous les jours arroſer les féves, on les voit lever dans des tranſports de joie. J'augmente cette joie en lui diſant, cela vous appartient ; & lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais ſentir qu'il a mis là ſon tems, ſon travail, ſa peine, ſa perſonne enfin ; qu'il y a dans cette terre quelque choſe de lui-

(8) Voilà pourquoi la plûpart des enfans veulent ravoir ce qu'ils ont donné, & pleurent quand on ne le leur veut pas rendre. Cela ne leur arrive plus quand ils ont bien conçu ce que c'eſt que don ; ſeulement ils ſont alors plus circonſpects à donner.

même

même qu'il peut reclamer contre qui que ce ſoit, comme il pourroit retirer ſon bras de la main d'un autre homme qui voudroit le retenir malgré lui.

Un beau jour il arrive empreſſé & l'arroſoir à la main. O ſpectacle ! ô douleur ! toutes les féves ſont arrachées, tout le terrein eſt bouleverſé, la place même ne ſe reconnoît plus. Ah ! qu'eſt devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes ſoins & de mes ſueurs ? Qui m'a ravi mon bien ? qui m'a pris mes féves ? Ce jeune cœur ce ſouleve ; le premier ſentiment de l'injuſtice y vient verſer ſa triſte amertume. Les larmes coulent en ruiſſeaux ; l'enfant déſolé remplit l'air de gémiſſemens & de cris. On prend part à ſa peine, a ſon indignation ; on cherche, on s'informe, on fait des perquiſitions. Enfin, l'on découvre que le Jardinier a fait le coup : on le fait venir.

Mais nous voici bien loin de compte. Le Jardinier apprenant de quoi l'on ſe plaint, commence à ſe plaindre plus haut que nous. Quoi, Meſſieurs ! c'eſt vous qui m'avez ainſi gâté mon ouvrage ? J'avois ſemé là des melons de Malthe dont la graine m'avoit été donnée comme un tréſor, & deſquels j'eſperois vous regaler quand ils ſeroient mûrs : mais voilà que pour y planter vos miſérables féves, vous m'avez d'étruit mes melons déja tout levés, & que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, & vous vous êtes privés vous mêmes du plaiſir de manger des melons exquis.

Jean-Jacques.

" Excuſez-nous, mon pauvre Robert. Vouz " aviez mis là votre travail, votre peine. Je vois " bien que nous avons eu tort de gâter votre " ouvrage ; mais nous vous ferons venir d'autre " graine de Malthe, & nous ne travaillerons plus " la terre avant de ſavoir ſi quelqu'un n'y a point " mis la main avant nous."

Robert

Robert.

" Oh ! bien, Meſſieurs ! vous pouvez donc vous " repoſer ; car il n'y a plus gueres de terre en fri- " che. Moi, je travaille celle que mon pere a bo- " nifiée ; chacun en fait autant de ſon côté, & " toutes les terres que vous voyez ſont occupées " depuis long-tems."

Emile.

" Monſieur Robert, il y a donc ſouvent de la " graine de melon perdue ?"

Robert.

" Pardonnez-moi, mon jeune cadet ; car il ne " nous vient pas ſouvent de petits Meſſieurs auſſi " étourdis que vous. Perſonne ne touche au " jardin de ſon voiſin ; chacun reſpecte le travail " des autres, afin que le ſien ſoit en ſureté."

Emile.

" Mais moi, je n'ai point de jardin."

Robert.

" Que m'importe ? ſi vous gâtez le mien, je ne " vous y laiſſerai plus promener ; car, voyez-vous, " je ne veux pas perdre ma peine."

Jean-Jaques.

" Ne pourroit-on pas propoſer un arrangement " au bon Robert ? qu'il nous accorde, à mon petit " ami & à moi, un coin de ſon jardin pour le cul- " tiver, à condition qu'il aura la moitié du pro- " duit."

Robert.

" Je vous l'accorde ſans condition. Mais ſou- " venez-vous que j'irai labourer vos féves, ſi vous " touchez à mes melons."

Dans cet eſſai de la maniere d'inculquer aux enfans les notions primitives, on voit comment l'idée de la propriété remonte naturellement au droit de premier occupant par le travail. Cela eſt clair, net, ſimple,

ſimple, & toujours à la portée de l'enfant. De l juſqu'au droit de propriété & aux échanges il n'y a plus qu'un pas, après lequel il faut s'arrêter tout court.

On voit encore qu'une explication que je renferme ici dans deux peges d'écriture ſera peut-être l'affaire d'un an pour la pratique : car dans la carriere des idées morales on ne peut avancer trop lentement, ni trop bien s'affermir à chaque pas. Jeunes Maîtres, penſez, je vous prie, à cet exemple, & ſouvenez-vous qu'en toute choſe vos leçons doivent être plus en actions qu'en diſcours ; car les enfans oublient aiſément ce qu'ils ont dit & ce qu'on leur a dit, mais non pas ce qu'ils ont fait & ce qu'on leur a fait.

De pareilles inſtructions ſe doivent donner, comme je l'ai dit, plutôt ou plus tard, ſelon que le naturel paiſible ou turbulent de l Eleve en accélere ou retarde le beſoin ; leur uſage eſt d'une évidence qui ſaute aux yeux : mais pour ne rien omettre d'important dans les choſes difficiles, donnons encore un exemple.

Votre enfant diſcole gâte tout ce qu'il touche. Ne vous faches point ; mettez hors de ſa portée ce qu'il peut gater. Il briſe les meubles dont il ſe ſert ; ne vous hâter point de lui en donner d'autres ; laiſſez-lui ſentir le préjudice de la privation. Il caſſe les fenêtres de ſa chambre : laiſſez le vent ſouffler ſur lui nuit & jour ſans vous ſoucier des rhumes ; car il vaut mieux qu'il ſoit enrhumé que fou. Ne vous plaignez jamais des incommodités qu'il vous cauſe, mais faites qu'il les ſente le premier. A la fin vous faites raccommoder les vitres, toujours ſans rien dire : il les caſſe encore ; changez alors de méthode ; dites-lui ſéchement, mais ſans colere ; les fenêtres ſont à moi, elles ont été miſes là par mes ſoins, je veux les garantir ; puis vois l'enfermerez à l'obſcurité dans un lieu ſans fenêtre. A ce procédé ſi

nouveau

nouveau il commence par crier, tempêter ; perſonne ne l'écoute. Bien-tôt il ſe laſſe & change de ton. Il ſe plaint, il gémit : un domeſtique ſe préſente, le mutin le prie de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domeſtique répond : *j'ai auſſi de vitres à conſerver*, & s'en va. Enfin après que l'enfant aura demeuré là pluſieurs heures, aſſez long-tems pour s'y ennuyer & s'en ſouvenir, quelqu'un lui ſuggérera de vous propoſer un accord au moyen duquel vous lui rendriez la liberté, & il ne caſſeroit plus de vitres : il ne demandera pas mieux. Il vous fera prier de le venir voir, vous viendrez ; il vous fera ſa propoſition, & vous l'accepterez à l'inſtant en lui diſant ; c'eſt très-bien penſé, nous y gagnerons tous deux ; que n'avez-vous eû plutôt cette bonne idée ? Et puis, ſans lui demander ni proteſtation ni confirmation de ſa promeſſe, vous l'embraſſerez avec joie & l'emmenerez ſur le-champ dans ſa chambre, regardant cet accord comme ſacré & inviolable autant que ſi le ſerment y avoit paſſée. Quelle idée penſez-vous qu'il prendra, ſur ce procédé, de la foi des engagemens & de leur utilité ? Je ſuis trompé s'il y a ſur la terre un ſeul enfant, non déja gâté, à l'épreuve de cette conduite, & qui s'aviſe après cela de caſſer une fenêtre à deſſein (9). Suivez la chaîne de tout cela. Le petit méchant

(9) Au reſte, quand ce devoir de tenir ſes engagemens ne ſeroit pas affermi dans l'eſprit de l'enfant par le poids de ſon utilité, bien-tôt le ſentiment intérieur commençant à poindre, le lui impoſeroit comme une loi de la conſcience ; comme un principe inné qui n'attend pour ſe développer, que les connoiſſances auxquelles il s'applique. Ce premier trait n'eſt point marqué par la main des hommes, mais gravé dans nos cœurs par l'Auteur de toute juſtice. Otez la Loi primitive des conventions & l'obligation qu'elle impoſe ; tout eſt illuſoire, & vain dans la ſociété humaine : qui ne tient que par ſon profit à ſa promeſſe, n'eſt gueres plus lié que s'il n'eût rien promis ; ou tout au plus il en ſera du pouvoir de la violer comme de la biſque des Joueurs, qui ne tardent à s'en prévaloir avec

méchant ne ſongeoit guere, en faiſant un trou pour planter ſa féve, qu'il ſe creuſoit un cachot où ſa ſcience ne tarderoit pas à le faire enfermer.

Nous voilà dans le monde moral ; voilà la porte ouverte au vice. Avec les conventions & les devoirs naiſſent la tromperie & le menſonge. Dès qu'on peut faire ce qu'on ne doit pas, on veut cacher ce qu'on n'a pas dû faire. Dès qu'un interêt fait promettre, un intérêt plus grand peut faire violer la promeſſe ; il ne s'agit plus que de la violer impunément. La reſſource eſt naturelle ; on ſe cache & l'on ment. N'ayant pû prévenir le vice, nous voici déja dans le cas de le punir : voilà les miſeres de la vie humaine, qui commencent avec ſes erreurs.

J'en ai dit aſſez pour faire entendre qu'il ne faut jamais infliger aux enfans le châtiment comme châtiment, mais qu'il doit toujours leurs arriver comme une ſuite naturelle de leur mauvaiſe action. Ainſi vous ne déclamerez point contre le menſonge, vous ne les punirez point préciſément pour avoir menti ; mais vous ferez que tous les mauvais effets du menſonge, comme de n'être point cru quand on dit la vérité, d'être accuſé du mal qu'on n'a point fait, quoiqu'on s'en défende, ſe raſſemblent ſur leur tête quand ils ont menti. Mais expliquons ce que c'eſt que mentir pour les enfans.

Il y a deux ſortes de menſonges ; celui de fait qui regarde le paſſé, celui ne droit qui regarde l'avenir. Le premier a lieu quand on nie d'avoir fait ce qu'on a fait, ou quand on affirme avoir fait ce qu'on n'a pas fait, & en général quand on parle ſciemment contre la vérité des choſes. L'autre a lieu quand

avec plus d'avantage. Ce principe eſt de la derniere importance & mérite d'être approfondi ; car c'eſt ici que l'homme commence à ſe mettre en contradiction avec lui-même.

on

on promet ce qu'on ne pas deſſein de tenir, & en général quand on montre une intention contraire à celle qu'on a. Ces deux menſonges peuvent quelquefois ſe raſſembler dans le même (10) ; mais je les conſidere ici par ce qu'ils ont de différent.

Celui qui ſent le beſoin qu'il a du ſecours des autres, & qui ne ceſſe d'éprouver leur bienveuillance, n'a nul intérêt de les tromper ; au contraire, il a un intérêt ſenſible qu'ils voient les choſes comme elles ſont, de peur qu'ils ne ſe trompent à ſon préjudice. Il eſt donc clair que le menſonage de fait n'eſt pas naturel aux enfans ; mais c'eſt la loi de l'obéiſſance qui produit la néceſſité de mentir, parceque l'obéiſſance étant pénible, on s'en diſpenſe en ſecret le plus qu'on peut, & que l'intérêt préſent d'éviter le châtiment ou le reproche, l'emporte ſur l'intérêt éloigné d'expoſer la vérité. Dans l'éducation naturelle & libre, pourquoi donc votre enfant vous mentiroit-il ? qu'a-t-il à vous cacher ? Vous ne le reprenez point, vous ne le puniſſez de rien, vous n'exigez rien de lui. Pourquoi ne vous diroit-il pas tout ce qu'il a fait, auſſi naivement qu'à ſon petit camarade ? Il ne peut voir à cet aveu plus de danger d'un côté que de l'autre.

Le menſonge de droit eſt moins naturel encore, puiſque les promeſſes de faire ou de s'abſtenir ſont des actes conventionnels, qui ſortent de l'état de nature & dérogent à la liberté. Il y a plus ; tous les engagemens des enfans ſont nuls par eux-mêmes, attendu que leur vûe bornée ne pouvant s'étendre au delà du préſent, en s'engageant ils ne ſavent ce qu'ils font. A-peine l'enfant peut-il mentir quand il s'engage ; car ne ſongeant qu'à ſe tirer d'affaire

(10) Comme lorſqu'accuſé d'une mauvaiſe action, le coupable s'en défend en ſe diſant honnête homme. Il ment alors dans le fait & dans le droit.

dans

dans le moment préſent, tout moyen qui n'a pas un effet préſent lui devient égal : en promettant pour un tems futur il ne promet rien, & ſon imagination encore endormie ne ſait point étendre ſon être ſur deux tems différens. S'il pouvoit éviter le fouet, ou obtenir un cornet de dragées en promettant de ſe jetter demain par la fenêtre, il le promettroit à l'inſtant. Voilà pourquoi les loix n'ont aucun égard aux engagemens des enfans ; & quand les peres & les maîtres plus ſéveres exigent qu'ils les rempliſſent, c'eſt ſeulement dans ce que l'enfant devroit faire, quand même il ne l'auroit pas promis.

L'enfant ne ſachant ce qu'il fait quand il s'engage, ne peut donc mentir en s'engageant. Il n'en eſt pas de même quand il manque à ſa promeſſe, ce qui eſt encore un eſpece de menſonge rétroactif ; car il ſe ſouvient très bien d'avoir fait cette promeſſe ; mais ce qui ne vois pas, c'eſt l'importance de la tenir. Hors d'état de lire dans l'avenir, il ne peut prévoir les conſéquences des choſes, & quand il viole ſes engagemens, il ne fait rien contre la raiſon de ſon âge.

Il ſuit de là que les menſonges des enfans ſont tous l'ouvrage des Maîtres, & que vouloir leur apprendre à dire la vérité, n'eſt autre choſe que leur apprendre à mentir. Dans l'empreſſement qu'on a de les régler, de les gouverner, de les inſtruire, on ne ſe trouve jamais aſſez d'inſtrumens pour en venir à bout. On veut ſe donner de nouvelles priſes dans leur eſprit par des maximes ſans fondement, par des préceptes ſans raiſon, & l'on aime mieux qu'ils ſachent leurs leçons & qu'ils mentent, que s'ils demeuroient ignorans & vrais.

Pour nous qui ne donnons à nos Eleves que des leçons de pratique, & qui aimons mieux qu'ils ſoient bons que ſavans, nous n'exigeons point d'eux la vérité, de peur qu'ils ne la déguiſent, & nous ne leur faiſons

faisons rien promettre qu'ils soient tentés de ne pas tenir. S'il s'est fait en mon absence quelque mal, dont j'ignore l'auteur, je me garderai d'accuser Emile, & de lui dire : *est-ce vous* (11) ? Car en cela que ferois-je autre chose sinon lui apprendre à le nier ? Que si son naturel difficile me force à faire avec lui quelque convention, je prendrai si bien mes mesures que la proposition en vienne toujours de lui, jamais de moi ; que quand il s'est engagé il ait toujours un intérêt présent & sensible à remplir son engagement ; & que si jamais il y manque, ce mensonge attire sur lui des maux qu'il voye sortir de l'ordre même des choses, & non pas de la vengeance de son Gouverneur. Mais loin d'avoir besoin de recourir à de si cruels expédiens, je suis presque sûr qu'Emile apprendra fort tard ce que c'est que mentir, & qu'en l'apprénant il sera fort étonné, ne pouvant concevoir à quoi peut être bon le mensonge. Il est très clair que plus je rends son bien-être indépendant, soit des volontés, soit des jugemens des autres, plus je coupe en lui tout intérêt de mentir.

Quand on n'est point pressé d'instruire, on n'est point pressé d'exiger, & l'on prend son tems pour ne rien exiger qu'à propos. Alors l'enfant se forme, en ce qu'il ne se gâte point. Mais quand un étourdi de Précepteur, ne sachant comment s'y prendre, lui fait à chaque instant promettre ceci ou cela, sans distinction, sans choix, sans mesure, l'enfant ennuyé, surchargé de toutes ces promesses, les néglige, les oublie, les dédaigne enfin ; & les regardant comme autant de vaines formules, se fait un jeu de les faire & de les

(11) Rien n'est plus indiscret qu'un pareille question, sur-tout quand l'enfant est coupable : alors s'il croit que vous savez ce qu'il a fait, il verra que vous lui tendez un piége, & cette opinion ne peut manquer de l'indisposer contre vous. S'il ne le croit pas, il se dira, pourquoi découvrirois-je ma faute ? & voilà la premiere tentation du mensonge devenue l'effet de votre imprudente question.

violer.

violer. Voulez-vous donc qu'il ſoit fidele à tenir ſa parole ? ſoyez diſcret à l'exiger.

Le détail dans lequel je viens d'entrer ſur le menſonge, peut à bien des égards s'appliquer à tous les autres devoirs, qu'on ne preſcrit aux enfans qu'en les leur rendant non-ſeulement haïſſables, mais impraticables. Pour paroître leur prêcher la vertu, on leur fait aimer tous les vices : on les leur donne en leur défendant de les avoir. Veut-on les rendre pieux ? on les mene s'ennuyer à l'Egliſe ; en leur faiſant inceſſamment marmoter des prieres, on les force d'aſpirer au bonheur de ne plus prier Dieu. Pour leur inſpirer la charité, on leur fait donner l'aumône, comme ſi l'on dédaignoit de la donner ſoi-même. Eh ! ce n'eſt pas l'enfant qui doit donner, c'eſt le Maître : quelque attachement qu'il ait pour ſon Eleve, il doit lui diſputer cet honneur, il doit lui faire juger qu'à ſon âge on n'en eſt point encore digne. L'aumône eſt une action d'homme qui connoît la valeur de ce qu'il donne, & le beſoin que ſon ſemblable en a. L'enfant qui ne connoît rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner : il donne ſans charité, ſans bienfaiſance ; il eſt preſque honteux de donner, quand fondé ſur ſon exemple & le vôtre, il croit qu'il n'y a que les enfans qui donnent, & qu'on ne fait plus l'aumône étant grand.

Remarquez qu'on ne fait jamais donner par l'enfant que des choſes dont il ignore la valeur ; des pieces de métal qu'il a dans ſa poche, & qui ne lui ſervent qu'à cela. Un enfant donneroit plutôt cent louis qu'un gâteau. Mais engagez ce prodigue diſtributeur à donner les choſes qui lui ſont cheres, des jouets, des bonbons, ſons goûté, & nous ſaurons bientôt ſi vous l'avez rendu libéral.

On trouve encore un expédient à cela ; c'eſt de rendre bien vîte à l'enfant ce qu'il a donné, de ſorte qu'il

qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il fait bien qui lui va revenir. Je n'ai guère vû dans les enfans que ces deux eſpeces de généroſité ; donner ce qui ne leur eſt bon à rien, ou donner ce qu'ils ſont ſûrs qu'on va leur rendre. Faites en ſorte, dit Locke, qu'ils ſoient convaincus par expérience que le plus libéral eſt toujours le mieux partagé. C'eſt-là rendre un enfant libéral en apparence, & avare en effet. Il ajoûte que les enfans contracteront ainſi l'habitude de la libéralité ; oui, d'une libéralité uſuriere, qui donne un œuf pour avoir un bœuf. Mais quand il s'agira de donner tout de bon, adieu l'habitude ; lorſqu'on ceſſera de leur rendre, ils ceſſeront bientôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend aux enfans reſſemblent à celle-là, & c'eſt à leur prêcher ces ſolides vertus qu'on uſe leurs jeunes ans dans la triſteſſe. Ne voilà-t-il pas une ſavante éducation !

Maîtres, laiſſez les ſimagrées, ſoyez vertueux & bons ; que vos exemples ſe gravent dans la mémoire de vos Eleves, en attendant qu'ils puiſſent entrer dans leurs cœurs. Au lieu de me hâter d'exiger du mien des actes de charité, j'aime mieux les faire en ſa préſence, & lui ôter même le moyen de m'imiter en cela, comme un honneur qui n'eſt pas de ſon âge ; car il importe qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes ſeulement comme des devoirs d'enfans. Que ſi me voyant aſſiſter les pauvres, il me queſtionne là-deſſus, & qu'il ſoit tems de lui répondre (12), je lui dirai : " mon ami, c'eſt " que quand les pauvres ont bien voulu qu'il y " eût des riches, les riches ont promis de nourrir

(12) On dois concevoir que je ne réſous pas ſes queſtions quand il lui p'aît, mait quand il me plaît ; autrement ce ſeroit m'aſſervir à ſes volontés, & me mettre dans la plus dangereuſe dépendance où un Gouverneur puiſſe être de ſon Eleve.

" tous

" tous ceux qui n'auroient de quoi vivre ni par leur " bien ni par leur travail. Vous avez donc auſſi " promis cela ? " reprendra-t-il. Sans doute : Je " ne ſuis maître du bien qui paſſe par mes mains " qu'avec la condition qui eſt attachée à ſa pro- " priété."

Après avoir entendu ce diſcours (& l'on a vu comment on peut mettre un enfant en état de l'entendre), un autre qu'Emile ſeroit tenté de m'imiter & de ſe conduire en homme riche ; en pareil cas, j'empêcherois au moins que ce ne fût avec oſtentation ; j'aimerois mieux qu'il me dérobât mon droit, & ſe cachât pour donner. C'eſt une fraude de ſon âge, & la ſeule que je lui pardonnerois.

Je ſais que toutes ces vertus par imitation ſont des vertus de ſinge, & que nulle bonne action n'eſt moralement bonne que quand on la fait comme telle, & non parceque d'autres la font. Mais dans un âge, où le cœur ne ſent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puiſſent faire par diſcernement & par l'amour du bien. L'homme eſt imitateur, l'animal même l'eſt ; le goût de l'imitation eſt de la nature bien ordonnée, mais il dégenere en vice dans la ſociété. Le ſinge imitent l'homme qu'il craint, & n'imite pas les animaux qu'il mépriſe ; il juge bon ce que fait un être meilleur que lui. Parmi nous, nos Arlequins de toute eſpece imitent le beau pour le dégrader, pour le rendre ridicule ; ils cherchent dans le ſentiment de leur baſſeſſe à s'égaler ce qui vaut mieux qu'eux, ou s'ils s'efforcent d'imiter ce qu'ils admirent, on voit dans le choix des objets le faux goût des imitateurs ; ils veulent bien plus en impoſer aux autres ou faire applaudir leur talent, que ſe rendre meilleurs ou plus ſages. Le fondement de l'imitation parmi nous, vient du deſir de ſe tranſporter toujours hors de ſoi.

Si

Si je réuſſis dans mon entrepriſe, Emile n'aura ſurement pas ce deſir. Il faut donc nous paſſer du bien apparent qu'il peut produire.

Approfondiſſez toutes les regles de votre éducation, vous les trouverez ainſi toutes à contre-ſens, ſur-tout en ce qui concerne les vertus & les mœurs. La ſeule leçon de morale qui convienne à l'enfance & la plus importante à toute âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'eſt ſubordonné à celui-la, eſt dangereux, faux, contradictoire. Qui eſt-ce qui ne fait pas du bien? tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent miſérables, & delà viennent toutes nos calamités. Les plus ſublimes vertus ſont négatives: elles ſont auſſi les plus difficiles, parcequ'elles ſont ſans oſtentation, & au-deſſus meme de ce plaiſir ſi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait neceſſairement à ſes ſemblables celui d'entre eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de mal! De quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a beſoin pour cela! ce n'eſt pas en raiſonnant ſur cette maxime, c'eſt en tâchant de la pratiquer, qu'on ſent combien il eſt grand & pénible d'y réuſſir (13).

Voilà quelques foibles idées des précautions avec leſquelles je voudrois qu'on donnat aux enfans les

(13) Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la ſociété humaine le moins qu'il eſt poſſible; car dans l'état ſocial le bien de l'un fait néceſſairement le mal de l'autre. Ce rapport eſt dans l'eſſence de la choſe & rien ne ſaurcit le changer; qu'on cherche ſur ce principe lequel eſt le meilleur de l'homme ſocial ou du ſolitaire. Un Auteur illuſtre dit qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui ſoit ſeul; ſi cette propoſition eſt moins ſententieuſe, elle eſt plus vraie & mieux raiſonnée que la précédente. Si le méchant étoit ſeul quel mal feroit-il? c'eſt dans la ſociété qu'il dreſſe ſes machines pour nuire aux autres. Si l'on veut retorquer cet argument pour l'homme de bien, je réponds par l'article auquel appartient cette note.

instructions qu'on ne peut quelquefois leur refuser sans les exposer à nuire à eux-mêmes & aux autres, & sur-tout à contracter de mauvaises habitudes dont on auroit peine ensuite à les corriger : mais soyons sûrs que cette nécessité se présentera rarement pour les enfans élevés comme ils doivent l'être ; parce-qu'il est impossible qu'ils deviennent indociles, méchans, menteurs, avides, quand on n'aura pas semé dans leurs cœurs les vices qui les rendent tels. Ainsi ce que j'ai dit sur ce point sert plus aux exceptions qu'aux regles ; mais ces exceptions sont plus fréquentes à mesure que les enfans ont plus d'occasions de sortir de leur état, & de contracter les vices des hommes. Il faut nécessairement à ceux qu'on éleve au milieu du monde des instructions plus précoces qu'à ceux qu'on éleve dans la retraite. Cette éducation solitaire seroit donc préférable, quand elle ne feroit que donner à l'enfance le tems de meurir.

Il est un autre genre d'exceptions contraires pour ceux qu'un heureux naturel éleve au-dessus de leur âge. Comme il a des hommes qui ne sortent jamais de l'enfance, il y en a d'autres qui, pour ainsi dire, n'y passent point, & sont hommes presque en naissant. Le mal est que cette derniere exception est très rare, très difficile à connoître, & que chaque mere, imaginant qu'un enfant peut être un prodige, ne doute point que le sien n'en soit un. Elles font plus, elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux mêmes qui marquent l'ordre accoutumé : la vivacité, les saillies, l'étourderie, la piquante naïveté ; tous signes caractéristiques de l'âge, & qui montrent le mieux qu'un enfant n'est qu'un enfant. Est-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler & à qui l'on permet de tout dire, qui n'est gêné par aucun égard, par aucune bienséance, fasse par hasard quelque heureuse rencontre ? Il le feroit bien

plus

plus qu'il n'en fît jamais, comme il le feroit qu'avec mille menſonge un Aſtrologue ne prédît jamais aucune vérité. Ils mentiront tant, diſoit Henri IV. qu'à la fin ils diront vrai. Quiconque veut trouver quelques bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de ſotiſes. Dieu garde de mal les gens à la mode qui n'ont pas d'autre mérite pour être fêtés.

Les penſées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix ſous leur mains, ſans que pour cela ni les penſées, ni les diamans leur appartiennent ; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choſes que dit un enfant ne ſont pas pour lui ce qu'elles ſont pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, ſi tant eſt qu'il en ait, n'ont dans ſa tête ni ſuite ni liaiſon ; rien de fixe, rien d'aſſuré dans tout ce qu'il penſe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un reſſort d'une extrême activité, une clarté d'eſprit à percer les nues. Le plus ſouvent ce même eſprit vous paroît lâche, moîte, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance & tantôt il reſte immobile. Un inſtant vous diriez, c'eſt un génie, & l'inſtant d'après, c'eſt un ſot : vous vous tromperiez toujours ; c'eſt un enfant. C'eſt un aiglon qui fend l'air un inſtant, & retombe l'inſtant d'après dans ſon aire.

Traitez-le donc ſelon ſon âge malgré les apparences, & craignez d'épuiſer ſes forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau s'échauffe, ſi vous voyez qu'il commence à bouillonner, laiſſez-le d'abord fermenter en liberté, mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale ; & quand les premiers eſprits ſe ſeront évaporés, retenez, comprimez-les autres, juſqu'à ce qu'avec les années

tout se tourne en chaleur & en véritable force. Autrement vous perdrez votre tems & vos soins ; vous détruirez votre propre ouvrage, & après vous être indiscrettement enivrés de toutes ces vapeurs inflammables, il ne vous restera qu'un marc sans vigueur.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires ; je ne sache point d'observation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'est plus difficile que de distinguer dans l'enfance la stupidité réelle, de cette apparente & trompeuse stupidité qui est l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des signes si semblables, & cela doit pourtant être ; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la difference qui se trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, est que le dernier n'admet que de fausses idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune ; il ressemble donc au stupide en ce que l'un n'est capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le seul signe qui peut les distinguer dépend du hasard qui peut offrir au dernier quelque idée à sa portée, au lieu que le premier est toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant son enfance, sembloit un imbécille dans la maison. Il étoit taciturne & opiniâtre : voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fût que dans l'antichambre de Sylla que son oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette antichambre, peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison : si César n'eût point vécu, peut-être eût-on toujours traité de visionnaire ce même Caton, qui pénétra son funeste génie & prévit tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfans sont sujets à se tromper ! Ils sont souvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge assez avancé un homme qui m'honoroit

noroit de ſon amitié paſſer, dans ſa famille & chez ſes Amis, pour un eſprit borné ; cette excellente tête ſe meuriſſoit en ſilence. Tout-à-coup il s'eſt montré Philoſophe, & je ne doute pas que la poſtérité ne lui marque une place honorable & diſtinguée parmi les meilleurs raiſonneurs & les plus profonds métaphyſiciens de ſon ſiécle.

Reſpectez l'enfance, & ne vous preſſez point de la juger, ſoit en bien, ſoit en mal. Laiſſez les exceptions s'indiquer ſe prouver, ſe confirmer long-tems avant d'adopter pour elles des méthodes particulieres. Laiſſez long-tems agir la nature avant de vous mêler d'agir à ſa place, de peur de contrarier ſes opérations ! Vous connoiſſez, dites-vous, le prix du tems, & n'en voulez point perdre. Vous ne voyez pas que c'eſt bien plus le perdre d'en mal uſer que de n'en rien faire ; & qu'un enfant mal inſtruit, eſt plus loin de la ſageſſe, que celui qu'on n'a point inſtruit du tout. Vous êtes allarmé de le voir conſumer ſes premieres années à ne rien faire ! Comment ! n'eſt-ce rien que d'être heureux ? N'eſt-ce rien que de ſauter, jouer, courir toute la journée ? De ſa vie il ne ſera ſi occupé. Platon, dans ſa République qu'on croit ſi auſtere, n'éleve les enfans qu'en fêtes, jeux, chanſons, paſſe-tems ; on diroit qu'il a tout fait quand il leur a bien appris à ſe réjouir ; & Seneque parlant de l'ancienne Jeuneſſe Romaine, elle étoit, dit-il, toujours debout, on ne lui enſeignoit rien qu'elle dût apprendre aſſiſe. En valoit-elle moins parvenue à l'âge viril ? effrayez-vous donc peu de cette oiſiveté prétendue. Que diriez-vous d'un homme qui pour mettre toute la vie à profit ne voudroit jamais dormir ? Vous diriez ; cet homme eſt inſenſé ; il ne jouis pas du tems, il ſe l'ôte : pour fuir le ſommeil il court à la mort. Songez donc que c'eſt ici la même choſe, & que l'enfance eſt le ſommeil de la raiſon.

L'apparente facilité d'apprendre eſt cauſe de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même eſt la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lice & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui préſente ; mais rien ne reſte, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées ſe réfléchiſſent ; ceux qui l'écoutent les entendent, lui ſeul ne les entend point.

Quoique la mémoire & le raiſonnement ſoient deux facultés eſſentiellement différentes ; cependant l'une ne ſe développe véritablement qu'avec l'autre. Avant l'âge de raiſon l'enfant ne reçoit pas des idées, mais des images ; & il y a cette différence entre les unes & les autres, que les images ne ſont que des peintures abſolues des objets ſenſibles, & que les idées ſont des notions des objets, déterminées par des rapports. Une image peut-être ſeule dans l'eſprit qui ſe la repréſente ; mais toute idée en ſuppoſe d'autres. Quand on imagine, on ne fait que voir ; quand on conçoit, on compare. Nos ſenſations ſont purement paſſives, au lieu que toutes nos perceptions ou idées naiſſent d'un principe actif qui juge. Cela ſera démontré ci-après.

Je dis donc que les enfans n'étant pas capables de jugement n'ont point de veritable mémoire. Ils retiennent des ſons, des figures, des ſenſations, rarement des idées, plus rarement leurs liaiſons. En m'objectant qu'ils apprennent quelques élemens de Géométrie, on croit bien prouver contre moi, & tout au contraire, c'eſt pour moi qu'on prouve : on montre que loin de ſavoir raiſonner d'eux-mêmes, ils ne ſavent pas même retenir les raiſonnemens d'autrui ; car ſuivez ces petits Géometres dans leur méthode, vous voyez auſſi-tôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impreſſion de la figure & les termes de la démonſtration. A la moindre objection nouvelle, ils n'y ſont plus ; renverſez la figure, ils n'y ſont plus. Tout leur

leur savoir est dans la sensation, rien n'a passé jusqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'est guères plus parfaite que leurs autres facultés ; puisqu'il faut presque toujours qu'ils rapprennent étant grands les choses dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

Je suis cependant bien éloigné de penser que les enfans n'aient aucune espece de raisonnement (14). Au contraire, je vois qu'ils raisonnent très bien dans tout ce qu'ils connoissent, & qui se rapporte à leur intérêt présent & sensible. Mais c'est sur leurs connoissances que l'on se trompe, en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas, & les faisant raisonner sur ce qu'ils ne sauroient comprendre. On se trompe encore en voulant les rendre attentifs à des considérations qui ne les touchent en aucune maniere, comme celle de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'estime qu'on aura pour eux quand ils seront grands ; discours qui, tenus à des être dépourvus de toute prévoyance, ne signifient absolument rien pour eux. Or, toutes les études forcées de ces pauvres infortunés tendent à ces objets entierement étrangers

(14) J'ai fait cent fois réflexion en écrivant, qu'il est impossible dans un long ouvrage, de donner toujours les mêmes sens aux mêmes mots. Il n'y a point de langue assez riche pour fournir autant de termes, de tours & de phrases, que nos idées peuvent avoir de modifications. La méthode de définir tous les termes, & de substituer sans cesse la définition à la place du défini est belle, mais impraticable ; car comment éviter le cercle ? les définitions pourroient être bonnes si l'on n'employoit pas des mots pour les faire. Malgré cela, je suis persuadé qu'on peut être clair, même dans la pauvreté de notre Langue : non pas en donnant toujours les mêmes acceptions aux mêmes mots, mais en faisant en sorte, autant de fois qu'on emploie chaque mot, que l'acception qu'on lui donne soit suffisamment déterminée par les idées qui s'y rapportent, & que chaque période où ce mot se trouve lui serve, pour ainsi dire, de définition. Tantôt je dis que les enfans sont incapables de raisonnement, & tantôt je les fais raisonner avec assez de finesse ; je ne crois pas en cela me contredire dans mes idées, mais je ne puis disconvenir que je ne me contredise souvent dans mes expressions.

à leurs esprits. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner !

Les Pédagogues qui nous étalent en grand appareil les instructions qu'ils donnent à leurs disciples, sont payés pour tenir un autre langage : cependant on voit, par leur propre conduite, qu'ils pensent exactement comme moi ; car que leur apprennent-ils enfin ? Des mots, encore des mots, & toujours des mots. Parmi les diverses Sciences qu'ils se vantent de leur enseigner, ils se gardent bien de choisir celles qui leur seroient véritablement utiles, parceque ce seroient des sciences de choses, & qu'ils n'y réussiroient pas ; mais celles qu'on paroît savoir quand on en sait les termes. le Blason, la Géographie, la Chronologie, les Langues, &c. Toutes études si loin de l'homme, & sur-tout de l'enfant, que c'est une merveille si rien de tout cela lui peut être utile une seule fois en sa vie.

On sera surpris que je compte l'étude des Langues au nombre des inutilités de l'éducation ; mais on se souviendra que je ne parle ici que des études du premier âge, & quoi qu'on puisse dire, je ne crois pas que jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux Langues.

Je conviens que si l'étude des Langues n'étoit que celle des mots, c'est-à-dire, des figures ou de sons qui les expriment, cette étude pourroit convenir aux enfans ; mais les Langues en changeant les signes modifient aussi les idées qu'ils représentent. Les têtes se forment sur les langages, les pensées prennent la teinte des idiomes. La raison seule est commune ; l'esprit en chaque Langue a sa forme particuliere : différence qui pourroit bien être en partie la cause ou l'effet des caracteres nationaux ; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, est que chez toutes les Nations du monde la Langue suit les vicissitudes

ciſſitudes des mœurs, & ſe conſerve ou s'altere comme elles.

De ces formes diverſes l'uſage en donne une à l'enfant, & c'eſt la ſeule qu'il garde juſqu'à l'âge de raiſon. Pour en avoir deux, il faudroit qu'il fût comparer des idées ; & comment les compareroit-il, quand il eſt à-peine en état de les concevoir ? Chaque choſe peut avoir pour lui mille ſignes différens ; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme, il ne peut donc apprendre à parler qu'une Langue. Il en apprend cependant pluſieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vû de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou ſix Langues. Je les ai entendus ſucceſſivement parler allemand, en termes latins, en termes françois, en termes italiens ; ils ſe ſervoient à la vérité de cinq ou ſix Dictionnaires ; mais ils ne parloient toujours qu'allemand. En un mot, donnez aux enfans tant de ſynonymes qu'il vous plaira ; vous changerez les mots, non la langue ; ils n'en ſauront jamais qu'une.

C'eſt pour cacher en ceci leur inaptitude qu'on les exerce par préférence ſur les Langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on ne puiſſe recuſer. L'uſage familier de ces Langues étant perdu depuis long-tems, on ſe contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans les livres, & l'on appelle cela les parler. Si tel eſt le grec & le latin des Maîtres, qu'on juge de celui des enfans ! A peine ont-ils appris par cœur leur Rudiment, auquel ils n'entendent abſolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un diſcours françois en mots latins ; puis, quand ils ſont plus avancés, à coudre en proſe des phraſes de Ciceron, & en vers des centons de Virgile. Alors ils croyent parler latin : qui eſt-ce qui viendra les contredire ?

En quelqu'étude que ce puiſſe être, ſans l'idée des choſes repréſentées les ſignes repréſentans ne

ſont rien. On borne pourtant toujours l'enfant à ces ſignes, ſans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choſes qu'ils repréſentent. En penſant lui apprendre la deſcription de la terre, on ne lui apprend qu'à connoître des cartes : on lui apprend des noms de Villes, de Pays, de Rivieres, qu'il ne conçoit pas exiſter ailleurs que ſur le papier où l'on les lui montre. Je me ſouviens d'avoir vû quelque part une Géographie qui commençoit ainſi, *Qu'eſt-ce que le monde ? C'eſt un globe de carton.* Telle eſt préciſément la Géographie des enfans. Je poſe en fait qu'après deux ans de ſphère & de coſmographie, il n'y a pas un ſeul enfant de dix ans, qui, ſur les régles qu'on lui a donnés, ſût ſe conduire de Paris à Saint-Denis : Je poſe en fait qu'il n'y en a pas un, qui, ſur un plan du jardin de ſon pere, ſût en état d'en ſuivre les détours ſans s'égarer. Voilà ces docteurs qui ſavent à point nommé où ſont Pekin, Iſpahan, le Méxique, & tous les Pays de la terre.

J'entens dire qu'il convient d'occuper les enfans à des études où il ne faille que des yeux ; cela pourroit être s'il y avoit quelque étude où il ne fallût que des yeux ; mais je n'en connois point de telle.

Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'Hiſtoire : on s'imagine que l'Hiſtoire eſt à leur portée parcequ'elle n'eſt qu'un recueil de faits ; mais qu'entend-on par ce mot de faits ? Croit-on que les rapports qui déterminent le faits hiſtoriques, ſoient ſi faciles à ſaiſir, que les idées s'en forment ſans peine dans l'eſprit des enfans ? croit-on que la véritable connoiſſance des évenemens ſoit ſéparable de celle de leurs cauſes, de celle de leurs effets, & que l'hiſtorique tienne ſi peu au moral, qu'on puiſſe connoître l'un ſans l'autre ? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvemens extérieurs & purement phyſiques, qu'apprenez-vous dans l'Hiſtoire ? abſolument rien ; & cette étude dénuée

dénuée de tout intérêt ne vous donne pas plus de plaisir que d'instruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rapports moraux, essayez de faire entendre ces rapports à vos Eleves, & vous verrez alors si l'Histoire est de leur âge.

Lecteurs, souvenez-vous toujours que celui qui vous parle, n'est ni un Savant ni un Philosophe ; mais un homme simple, ami de la vérité, sans parti, sans système ; un solitaire, qui vivant peu avec les hommes, a moins d'occasions de s'imboire de leurs préjugés, & plus de tems pour réfléchir sur ce qui le frappe quand il commerce avec eux. Mes raisonnemens sont mois fondés sur des principes que sur des faits ; & je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger, que de vous rapporter souvent quelque exemple des observations qui me les suggerent.

J'étois allé passer quelques jours à la campagne chez une bonne mere de famille qui prenoit grand soin de ses enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois présent aux leçons de l'aîné, son Gouverneur, qui l'avoit très bien instruit de l'Histoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba sur le trait connu du Médecin Philippe qu'on a mis en tableau, & qui sûrement en valoit bien la peine. Le Gouverneur, homme de mérite, fit sur l'intrépidité d'Alexandre plusieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre, pour ne pas le décréditer dans l'esprit de son Eleve. A table, on ne manqua pas, selon la méthode françoise, de faire beaucoup babiller le petit bon homme. La vivacité naturelle à son âge, & l'attente d'un applaudissement sûr, lui firent débiter mille sottises, tout-à-travers lesquelles partoient de tems-en-tems quelques mots heureux qui faisoient oublier le reste. Enfin vint l'histoire du Médecin Philippe : il la raconta fort nettement & avec beaucoup de grace.

Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere & qu'attendoit le fils, on raisonna sur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre ; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient sa fermeté, son courage : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient présens ne voyoit en quoi consistoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'est qu'une extravagance. Alors tout le monde se réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, se pencha vers mon oreille, & me dit tout bas : tais-toi, Jean-Jacques ; ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus.

Après le dîné, soupçonnant sur plusieurs indices que mon jeune Docteur n'avoit rien compris du tout à l'histoire qu'il avoit si bien rancontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, & l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admiroit plus que personne le courage si vanté d'Alexandre : mais savez-vous où il voyoit ce courage ? uniquement dans celui d'avaler d'un seul trait un breuvage de mauvais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement ne passoient dans son esprit que pour des sensations désagréables, & il ne concevoit pas, pour lui, d'autre poison que du séné. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avoit fait une grande impression sur son jeune cœur, & qu'à la premiere médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien résolu d'être un Alexandre. Sans

entrer

entrer dans des éclairciſſemens qui paſſoient évidemment ſa portée, je le confirmai dans ces diſpoſitions louables, & je m'en retournai riant en moi-même de la haute ſageſſe des Peres & des Maîtres, qui penſent apprendre l'Hiſtoire aux enfans.

Il eſt aiſé de mettre dans leurs bouches les mots de Rois, d'Empires, de Guerres, de Conquêtes, de Révolutions, de Loix; mais quand il ſera queſtion d'attacher à ces mots des idées nettes, il y aura loin de l'entretien du Jardinier Robert à toutes ces explications.

Quelques Lecteurs mécontens du *tai-toi Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de ſi beau dans l'action d'Alexandre ? Infortunés ! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous ? c'eſt qu'Alexandre croyoit à la vertu ; c'eſt qu'il y croyoit ſur ſa tête, ſur ſa propre vie ; c'eſt que ſa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profeſſion de foi ! Non jamais mortel n'en fit une ſi ſublime : s'il eſt quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

S'il n'y a point de ſcience de mots, il n'y a point d'étude propre aux enfans. S'ils n'ont pas de vraies idées, ils n'ont point de véritable mémoire ; car je n'appelle pas ainſi celle qui ne retient que des ſenſations. Que ſert d'inſcrire dans leur tête un catalogue de ſignes qui ne repréſentent rien pour eux ? En apprenant les choſes n'apprendront-ils pas les ſignes ? Pourquoi leur donner la peine inutile de les apprendre deux fois ? & cependant quels dangereux préjugés ne commence-t-on pas à leur inſpirer, en leur faiſant prendre pour de la ſcience des mots qui n'ont aucun ſens pour eux. C'eſt du premier mot dont l'enfant ſe paye, c'eſt de la premiere choſe qu'il apprend ſur la parole d'autrui, ſans en voir l'utilité lui-même, que ſon jugement eſt perdu : il

il aura long-tems à briller aux yeux des sots, avant qu'il répare une telle perte (15).

Non, si la nature donne au cerveau d'un enfant cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'un y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blazon, de sphère, de géographie, & tous ces mots sans aucun sens pour son âge, & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable sa triste & stérile enfance; mais c'est pour que toutes les idées qu'il peut concevoir & qui lui sont utiles, toutes celles qui se rapportent à son bonheur, & doivent l'éclairer un jour sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une maniere convenable à son être & à ses facultés.

Sans étudier dans les livres, l'espece de mémoire que peut avoir un enfant ne reste pas pour cela oisive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe & il s'en souvient; il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes, & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin

(15) La plûpart des Savans le sont à la maniere des enfans. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets isolés ou dénués d'idées se retiennent uniquement par la mémoire des signes, & rarement se rappelle-t-on quelqu'une de ces choses sans voir en même-tems le *recto* au le *verso* de la page où on l'a lue, ou la figure sous laquelle on la vit la premiere fois. Telle étoit à peu près la science à la mode les siecles derniers; celle de notre siécle est autre chose. On n'étudie plus, on n'observe plus, ou rêve, & l'on nous donne gravement pour de la Philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi; j'en conviens; mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher au Lecteur s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

de

de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il peut connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que conſiſte le véritable art de cultiver en lui cette premiere faculté ; & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant ſa jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les Gouvernantes & les Précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Emile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de Lafontaine, toute naïves, toute charmantes qu'elles ſont ; car les mots des fables ne ſont pas plus les fables, que les mots de l'Hiſtoire ne ſont l'Hiſtoire. Comment peut-on s'aveugler aſſez pour appeller les fables la morale des enfans ? ſans ſonger que l'apologue en les amuſant les abuſe, que ſéduits par le menſonge ils laiſſent échapper la vérité, & que ce qu'on fait pour leur rendre l'inſtruction agréable les empêche d'en profiter. Les fables peuvent inſtruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans ; ſitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne ſe donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de Lafontaine à tous les enfans, & il n'y en a pas un ſeul qui les entende. Quand ils les entendroient, ce ſeroit encore pis ; car le morale en eſt tellement mêlée & ſi diſproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce ſont encore là, direz-vous, des paradoxes ; ſoit : mais voyons ſi ce ſont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre ; parceque quelque effort qu'on faſſe pour les rendre ſimples, l'inſtruction

qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, & que le tour même de la poésie en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir ; en sorte qu'on achette l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfans, & qu'on leur fait indiscretement apprendre avec les autres parcequ'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'Auteur semble avoir faites spécialement pour eux.

Je ne connois dans tout le Recueil de Lafontaine, que cinq ou six fables où brille éminemment la naïveté peurile : de ces cinq ou six, je prens pour exemple la premiere de toutes, parceque c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfans saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que pour cela même l'Auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la suivre & de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD;

FABLE.

Maître Corbeau, sur un arbre perché.

Maître ! que signifie ce mot en lui-même ? que signifie-t-il au-devant d'un nom propre ? quel sens a-t-il dans cette occasion ?

Qu'est ce qu'un Corbeau ?

Qu'est-ce qu'*un arbre perché ?* l'on ne dit pas ; *sur un arbre perché :* l'on dit, *perché sur un arbre*. Par conséquent il faut parler des inversions de la Poésie ;

Poéſie ; il faut dire ce que c'eſt que Proſe & que Vers.

Tenoit dans ſon bec un fromage.

Quel fromage ? étoit-ce un fromage de Suiſſe, de Brie, ou de Hollande ? ſi l'enfant n'a point vû de Corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler ? s'il en a vû, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec ? Faiſons toujours des images d'après nature.

Maître Renard, par l'odeur alléché,

Encore un maître ! mais pour celui-ci, c'eſt à bon titre : il eſt maître paſſé dans les tours de ſon métier. Il faut dire ce que c'eſt qu'un Renard, & diſtinguer ſon vrai naturel, du caractere de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'eſt pas uſité. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne s'en ſert plus qu'en Vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en Vers qu'en Proſe. Que lui répondrez-vous ?

Alléché par l'odeur d'un fromage ! Ce fromage tenu par un Corbeau perché ſur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être ſenti par le Renard dans un taillis ou dans ſon terrier ! Eſt-ce ainſi que vous exercez votre Eleve à cet eſprit de critique judicieuſe, qui ne s'en laiſſe impoſer qu'à bonnes enſeignes, & ſait diſcerner la vérité, du menſonge, dans les narrations d'autrui ?

Lui tint à-peu-près ce langage :

Ce *langage !* les Renards parlent donc ? ils parlent donc la même langue que les Corbeaux ? Sage Précepteur, prens garde à toi : peſe bien ta réponſe avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as penſé.

Eh !

Eh ! bon jour, Monſieur le Corbeau !

Monſieur ! titre que l'enfant voir tourner en dériſion, même avant qu'il ſache que c'eſt un titre d'honneur. Ceux qui diſent *Monſieur du Corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du*.

Que vous êtes charmant ! que vous me ſemblez beau !

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même choſe en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance eſt un art de l'Auteur, & entre dans le deſſein du Renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles ; cette excuſe ſera bonne pour moi, mais non pas pour mon Eleve.

Sans mentir, ſi votre ramage.

Sans mentir ! on ment donc quelquefois ? Où en ſera l'enfant, ſi vous lui apprenez que le Renard ne dit, *ſans mentir*, que parcequ'il ment ?

Répondoit à votre plumage.

Répondoit ! Que ſignifie ce mot ? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités auſſi différentes que la voix & le plumage ; vous verrez comme il vous entendra !

Vous ſeriez le Phénix des hôtes de ces bois.

Le Phénix ! Qu'eſt-ce qu'un Phénix ? Nous voici tout-à-coup jettés dans la menteuſe antiquité ; preſque dans la mythologie.

Les hôtes de ces bois ! Quel diſcours figuré ! Le flatteur ennoblit ſon langage & lui donne plus de dignité pour le rendre plus ſéduiſant. Un enfant entendra-t-il cette fineſſe ? ſait-il ſeulement, peut-il ſavoir, ce que c'eſt qu'un ſtile noble & un ſtile bas ?

A ces

A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie.

Il faut avoir éprouvé déja des passions bien vives pour sentir cette expression proverbiale.

Et pour montrer sa belle voix,

N'oubliez pas que pour entendre ce vers & toute la fable, l'enfant doit savoir ce que c'est que la belle voix du corbeau.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Ce vers est admirable; l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert; j'entens tomber le fromage à travers les branches : mais ces sortes de beautés sont perdues pour les enfans.

Le renard s'en saisit; & dit, mon bon Monsieur.

Voilà donc déja la bonté transformée en bêtise : assurément on ne perd pas de tems pour instruire les enfans.

Apprenez que tout flatteur.

Maxime générale; nous n'y sommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

Ceci s'entend, & la pensée est très bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui sachent comparer une leçon à un fromage, & qui ne préféraſſent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfans!

Le corbeau, honteux & confus,

Autre pléonasme; mais celui ci est inexcusable.

Jura,

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Jura! Quel eſt le ſot de Maître qui oſe expliquer à l'enfant ce que c'eſt qu'un ſerment ?

Voilà bien des détails ; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyſer toutes les idées ſimples & élémentaires dont chacune d'elles eſt compoſée. Mais qui eſt-ce qui croit avoir beſoin de cette analyſe pour ce faire entendre à la jeuneſſe ? Nul de nous n'eſt aſſez philoſophe pour ſavoir ſe mettre à la place d'un enfant. Paſſons maintenant à la morale.

Je demande ſi c'eſt à des enfans de ſix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent & mentent pour leur profit ? On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il a des railleurs qui perſiflent les petits garçons, & ſe mocquent en ſecret de leur ſotte vanité : mais le fromage gate tout ; on leur apprend moins à ne pas le laiſſer tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'eſt ici mon ſecond paradoxe, & ce n'eſt pas le moins important.

Suivez les enfans apprenant leurs fables, & vous verrez que quand ils ſont en état d'en faire l'application, ils en font preſque toujours une contraire à l'intention de l'Auteur, & qu'au lieu de s'obſerver ſur le défaut dont on les veut guérir ou préſerver, ils panchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfans ſe mocquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui ſuit ; vous croyez leur donner la cigale pour exemple, & point du tout, c'eſt la fourmi qu'ils choiſiront. On n'aime point à s'humilier ; ils prendront toujours le beau rôle ; c'eſt le choix de l'amour-propre, c'eſt un choix très naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les monſtres ſeroit un enfant avare & dur, qui ſauroit ce qu'on

qu'on lui demande & ce qu'il refuſe. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ſes refus.

Dans toutes les fables où le lion eſt un des perſonnages, comme c'eſt d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de ſe faire lion ; & quand il préſide à quelque partage, bien inſtruit par ſon modelle, il a grand ſoin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terraſſe le lion, c'eſt une autre affaire ; alors l'enfant n'eſt plus lion, il eſt moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oſeroit attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre & du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avoit déſolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à ſavoir la cauſe de ſes pleurs, on la ſut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaîne : elle ſe ſentoit le cou pelé ; elle pleuroit de n'être pas loup.

Ainſi donc la morale de la premiere fable citée eſt pour l'enfant une leçon de la plus baſſe flatterie ; celle de la ſeconde une leçon d'inhumanité ; celle de la troiſieme une leçon d injuſtice ; celle de la quatrieme une leçon de ſatyre ; celle de la cinquieme une leçon d'independance. Cette derniere leçon, pour être ſuperflue à mon Eleve, n'en eſt pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui ſe contrediſent, quel fruit eſperez-vous de vos ſoins ? Mais peut-être, cela près, toute cette morale qui me ſert d'objection contre les fables, fournit-elle autant de raiſons de les conſerver. Il faut une morale en paroles & une en actions dans la ſociété, & ces deux morales ne ſe reſſemblent point. La premiere eſt dans le Catéchiſme, où on la laiſſe ; l'autre eſt dans les Fables de Lafontaine.

Lafontaine pour les enfans, & dans ſes Contes pour les meres. Le même Auteur ſuffit à tout.

Compoſons, Monſieur de Lafontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'inſtruire dans vos Fables ; car j'eſpere ne pas me tromper ſur leur objet. Mais pour mon Eleve, permettez que je ne lui en laiſſe pas étudier une ſeule, juſqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il eſt bon pour lui d'apprendre des choſes dont il ne comprendra pas le quart ; que dans celles qu'il pourra comprendre il ne prendra jamais le change, & qu'au lieu de ſe corriger ſur la dupe, il ne ſe formera pas ſur le fripon.

En ôtant ainſi tous les devoirs des enfans, j'ôte les inſtrumens de leur plus grande miſere, ſavoir les livres. La lecture eſt le fléau de l'enfance, & preſque la ſeule occupation qu'on lui fait donner. A peine à douze ans Emile ſaura-t-il ce que c'eſt qu'un livre. Mais il faut bien, au moins, dira-t-on, qu'il ſache lire. J'en conviens : il faut qu'il ſache lire quand la lecture lui eſt utile ; juſqu'alors elle n'eſt bonne qu'à l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des enfans par obéiſſance, il s'enſuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne ſentent l'avantage actuel & préſent, ſoit d'agrément ſoit d'utilité ; autrement quel motif les porteroit à l'apprendre ? L'art de parler aux abſens & de les entendre, l'art de leur communiquer au loin ſans médiateur nos ſentimens, nos volontés, nos deſirs, eſt un art dont l'utilité peut être rendue ſenſible à tous les âges. Par quel prodige cet art ſi utile & ſi agréable eſt-il devenu un tourment pour l'enfance ? parcequ'on la contraint de s'y appliquer malgré elle, & qu'on le met à des uſages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'eſt pas fort curieux de perfectionner l'inſtrument avec lequel on le tourmente ; mais faites que cet inſtrument

ment ſerve à ſes plaiſirs, & bien-tôt il s'y appliquera malgré vous.

On ſe fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre a lire ; on invente des bureaux, des cartes ; on fait de la chambre d'un enfant un attelier d'Imprimerie : Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dez. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée ? Quelle pitié ! Un moyen plus ſûr que tous ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, eſt le deſir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce deſir, puis laiſſez-là vos bureaux & vos dez ; toute méthode lui ſera bonne.

L'intérêt préſent ; voilà le grand mobile, le ſeul qui mene ſurement & loin. Emile reçoit quelquefois de ſon pere, de ſa mere, de ſes parens, de ſes amis, des billets d'invitation pour un dîné, pour une promenade, pour une partie ſur l'eau, pour voir quelque fête publique. Ces billets ſont courts, clairs, nets, bien écrits. Il faut trouver quelqu'un qui les lui liſe ; ce quelqu'un, ou ne ſe trouve pas toujours à point nommé, ou rend à l'enfant le peu de complaiſance que l'enfant eut pour lui la veille. Ainſi l'occaſion, le moment ſe paſſe. On lui lit enfin le billet, mais il n'eſt plus tems. Ah ! ſi l'on eût ſu lire ſoi-même ! On en reçoit d'autres ; ils ſont ſi courts ! le ſujet en eſt ſi intéreſſant ! on voudroit eſſayer de les déchiffrer, on trouve tantôt de l'aide & tantôt des refus. On s'évertue ; on déchiffre enfin la moitié d'un billet ; il s'agit d'aller demain manger de la crême .... on ne ſait où ni avec qui ..... combien on fait d'efforts pour lire le reſte ! je ne crois pas qu'Emile ait beſoin du bureau. Parlerai-je à-préſent de l'écriture ? Non, j'ai honte de m'amuſer à ces niaiſeries dans un traité de l'éducation.

J'ajouterai ce ſeul mot qui fait une importante maxime ; c'eſt que d'ordinaire on obtient très ſûrement

ment & très vîte ce qu'on n'eſt point preſſé d'obtenir Je ſuis preſque sûr qu'Emile ſaura parfaitement lire & écrire avant l'age de dix ans, préciſément parcequ'il m'importe fort peu qu'il le ſache avant quinze ; mais j'aimerois mieux qu'il ne sût jamais lire que d'acheter cette ſcience au prix de tout ce qui peut la rendre utile : dequoi lui ſervira la lecture quand on l'en aura rebute pour jamais ? *Id in primis cavere oportebit, ne ſtudia, qui amare nondum poterit, oderit, & amaritudinem ſemel perceptam etiam ultrà rudes annos reformidet* (*).

Plus j'inſiſte ſur ma méthode inactive, plus je ſens les objections ſe renforcer. Si votre Eleve n'apprend rien de vous, il apprendra des autres. Si vous ne prévenez l'erreur par la vérité, il apprendra des menſonges ; les préjugés que vous craignez de lui donner, il les recevra de tout ce qui l'environne ; ils entreront par tous ſes ſens ; ou ils corrompront ſa raiſon, même avant qu'elle ſoit formée, ou ſon eſprit engourdi par une longue inaction s'abſorbera dans la matiere. L'inhabitude de penſer dans l'enfance en ôte la faculté durant le reſte de la vie.

Il me ſemble que je pourrois aiſément répondre à cela ; mais pourquoi toujours des réponſes ? ſi ma methode répond d'elle-même aux objections, elle eſt bonne ; ſi elle n'y répond pas, elle ne vaut rien : je pourſuis.

Si ſur le plan que j'ai commencé de tracer, vous ſuivez des regles directement contraires à celles qui ſont établies, ſi au lieu de porter au loin l'eſprit de votre Eleve, ſi au lieu de l'égarer ſans ceſſe en d'autres lieux, en d'autres climats, en d'autres ſiécles, aux extrêmités de la terre & juſques dans les cieux, vous vous appliquez à le tenir toujours en

(*) Quint. l. i. c. 1.

lui-

lui-même & attentif à ce qui le touche immédiatement; alors vous le trouverez capable de perception, de mémoire, & même de raisonnement; c'est l'ordre de la nature. A mesure que l'être sensitif devient actif, il acquiert un discernement proportionnel à ses forces; & ce n'est qu'avec la force surabondante à celle dont il a besoin pour se conserver, que se développe en lui la faculté spéculative propre à employer cet excès de force à d'autres usages. Voulez-vous donc cultiver l'intelligence de votre Eleve, cultivez les forces qu'elle doit gouverner. Exercez continuellement son corps, rendez-le robuste & sain pour le rendre sage & raisonnable; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement; qu'il soit homme par la vigueur, & bientôt il le sera par la raison.

Vous l'abrutiriez, il est vrai, par cette méthode, si vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui disant, va, vien, reste, fais ceci, ne fais pas cela. Si votre tête conduit toujours ses bras, la sienne lui devient inutile. Mais souvenez-vous de nos conventions; si vous n'êtes qu'un pédant, ce n'est pas la peine de me lire.

C'est une erreur bien pitoyable d'imaginer que l'exercice du corps nuise aux opérations de l'esprit; comme si ces deux actions ne devoient pas marcher de concert, & que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre!

Il y a deux sortes d'hommes dont les corps sont dans un exercice continuel, & qui surement songent aussi peu les uns que les autres à cultiver leur ame, savoir, les Payfans & les Sauvages. Les premiers sont rustres, grossiers, mal-adroits; les autres, connus par leur grand sens, le sont encore par la subtilité de leur esprit: généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un Payfan, ni rien de plus fin qu'un Sauvage. D'où vient cette différence? c'est

que le premier faisant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à son pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès sa jeunesse, ne va jamais que par routine ; & dans sa vie presque automate, occupé sans cesse des mêmes travaux, l'habitude & l'obéissance lui tiennent lieu de raison.

Pour le Sauvage, c'est autre chose ; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche prescrite, n'obéissant à personne, sans autre loi que sa volonté, il est forcé de raisonner à chaque action de sa vie ; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, sans en avoir d'avance envisagé les suites. Ainsi, plus son corps s'exerce, plus son esprit s'éclaire ; sa force & sa raison croissent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

Savant Précepteur, voyons lequel de nos deux Eleves ressemble au Sauvage, & lequel ressemble au Payſan ? Soumis en tout à une autorité toujours enseignante, le vôtre ne fait rien que sur parole ; il n'ose manger quand il a faim, ni rire quand il est gai, ni pleurer quand il est triste, ni présenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on le lui prescrit, bientôt il n'osera respirer que sur vos regles. A quoi voulez-vous qu'il pense, quand vous pensez à tout pour lui ? Assuré de votre prévoyance, qu'a-t-il besoin d'en avoir ? Voyant que vous vous chargez de sa conservation, de son bien-être, il se sent délivré de ce soin ; son jugement se repose sur le vôtre ; tout ce que vous ne lui défendez pas, il le fait sans réflexion, sachant bien qu'il le fait sans risque. Qu'a-t-il besoin d'apprendre à prévoir la pluie ? Il sait que vous regardez au ciel pour lui. Qu'a-t-il besoin de regler sa promenade ? Il ne craint pas que vous lui laissiez passer l'heure du dîné. Tant que vous ne lui défendez pas de manger, il mange ; quand vous le lui défendez, il ne mange plus ; il n'écoute

n'écoute plus les avis de ſon eſtomac, mais les vôtres. Vous avez beau ramollir ſon corps dans l'inaction, vous n'en rendez pas ſon entendement plus flexible. Tout au contraire, vous achevez de décrediter la raiſon dans ſon eſprit, en lui faiſant uſer le peu qu'il en a ſur les choſes qui lui paroiſſent le plus inutiles. Ne voyant jamais à quoi elle eſt bonne, il juge enfin qu'elle n'eſt bonne à rien. Le pis qui pourra lui arriver de mal raiſonner ſera d'être repris, & il l'eſt ſi ſouvent qu'il n'y ſonge gueres; un danger ſi commun ne l'effraye plus.

Vous lui trouvez pourtant de l'eſprit, & il en a pour babiller avec les femmes, ſur le ton dont j'ai déja parlé; mais qu'il ſoit dans le cas d'avoir à payer de ſa perſonne, à prendre un parti dans quelque occaſion difficile, vous le verrez cent fois plus ſtupide & plus bête que le fils du plus gros manan.

Pour mon Eleve, ou plutôt celui de la nature, exercé de bonne heure à ſe ſuffire à lui-même, autant qu'il eſt poſſible, il ne s'accoutume point à recourir ſans ceſſe aux autres, encore moins à leur étaler ſon grand ſavoir. En revanche il juge, il prévoit, il raiſonne en tout ce qui ſe rapporte immédiatement à lui. Il ne jaſe pas, il agit; il ne ſait pas un mot de ce qui ſe fait dans le monde, mais il ſait fort bien faire ce que lui convient. Comme il eſt ſans ceſſe en mouvement, il eſt forcé d'obſerver beaucoup de choſes, de connoître beaucoup d'effets; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend ſes leçons de la nature & non pas des hommes; il s'inſtruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'inſtruire. Ainſi ſon corps & ſon eſprit s'exercent à la fois. Agiſſant toujours d'après ſa penſée, & non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations; plus il ſe rend fort & robuſte, plus il devient ſenſé & judi-

cieux. C'eſt le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, & ce que preſque tous les grands Hommes ont réuni : la force du corps & celle de l'ame ; la raiſon d'un ſage, & la vigueur d'un athlete.

Jeune Inſtituteur, je vous prêche un art difficile ; c'eſt de gouverner ſans préceptes, & de tout faire en ne faiſant rien. Cet art, j'en conviens, n'eſt pas de votre âge ; il n'eſt pas propre à faire briller d'abord vos talens, ni à vous faire valoir auprès des peres ; mais c'eſt le ſeul propre à réuſſir. Vous ne parviendrez jamais à faire des ſages, ſi vous ne faites d'abord des poliçons : c'étoit l'éducation des Spartiates ; au lieu de les coller ſur des livres, on commençoit par leur apprendre à voler leur dîné. Les Spartiates étoient-ils pour cela groſſiers étant grands ? Qui ne connoît la force & le ſel de leurs réparties ? Toujours faits pour vaincre, ils écraſoient leurs ennemis en toute eſpece de guerre, & les babillards Atheniens craignoient autant leurs mots que leurs coups.

Dans les éducations les plus ſoignées, le Maître commande & croit gouverner ; c'eſt en effet l'enfant qui gouverne. Il ſe ſert de ce que vous exigez de lui pour obtenir de vous ce qu'il lui plaît, & il ſait toujours vous faire payer une heure d'aſſiduité par huit jours de complaiſance. A chaque inſtant il faut pactiſer avec lui. Ces traités, que vous propoſez à votre mode, & qu'il exécute à la ſienne, tournent toujours au profit de ſes fantaiſies ; ſur-tout quand on a la mal-adreſſe de mettre en condition pour ſon profit ce qu'il eſt bien sûr d'obtenir, ſoit qu'il rempliſſe ou non la condition qu'on lui impoſe en échange. L'enfant, pour l'ordinaire, lit beaucoup mieux dans l'eſprit du Maître, que le Maître dans le cœur de l'enfant, & cela doit être ; car toute la ſagacité qu'eût employé l'enfant livré à lui-même à pourvoir

pourvoir à la conservation de sa personne, il l'emploie à sauver sa liberté naturelle des chaînes de son tyran. Au lieu que celui-ci, n'ayant nul intérêt si pressant à pénétrer l'autre, trouve quelquefois mieux son compte à lui laisser sa paresse ou sa vanité.

Prenez une route opposée avec votre Eleve ; qu'il croye toujours être le Maître, & que ce soit toujours vous qui le soyez. Il n'y a point d'assujettissement si parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté ; on captive ainsi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne fait rien, qui ne peut rien, qui ne connoît rien, n'est-il pas à votre merci ? Ne disposez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne ? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît ? Ses travaux, ses jeux, ses plaisirs, ses peines, tout n'est il pas dans vos mains sans qu'il le sache ? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut ; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse ; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire.

C'est alors qu'il pourra se livrer aux exercices du corps, que lui demande son âge, sans abrutir son esprit ; c'est alors qu'au lieu d'aiguiser sa ruse à éluder un incomode empire, vous le verrez s'occuper uniquement à tirer de tout ce qui l'environne le parti le plus avantageux pour son bien-être actuel ; c'est alors que vous serez étonné de la subtilité de ses inventions, pour s'approprier tous les objets auxquels il peut atteindre, & pour jouir vraiment des choses, sans le secours de l'opinion.

En le laissant ainsi maître de ses volontés, vous ne fomenterez point ces caprices. En ne faisant jamais que ce qui lui convient, il ne fera bientôt que ce qu'il doit faire ; & bien que son corps soit dans un mouvement continuel, tant qu'il s'agira de son intérêt présent & sensible, vous verrez toute la rai-

ſon dont il eſt capable ſe développer beaucoup mieux, & d'une maniere beaucoup plus appropriée à lui, que dans des études de pure ſpéculation.

Ainſi, ne vous voyant point attentif à le contrarier, ne ſe défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, il ne vous mentira point, il ſe montrera tel qu'il eſt ſans crainte; vous pourrez l'étudier tout à votre aiſe, & diſpoſer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, ſans qu'il penſe jamais en recevoir aucune.

Il n'épiera point, non plus, vos mœurs avec une curieuſe jalouſie, & ne ſe fera point un plaiſir ſecret de vous prendre en faute. Cet inconvénient que nous prévenons eſt très grand. Un des premiers ſoins des enfans eſt, comme je l'ai dit, de découvrir le foible de ceux qui les gouvernent. Ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas: il vient du beſoin d'éluder une autorité qui les importune. Surchargés du joug qu'on leur impoſe, ils cherchent à le ſecouer, & les défauts qu'ils trouvent dans les Maîtres, leur fourniſſent de bons moyens pour cela. Cependant l'habitude ſe prend d'obſerver les gens par leurs défauts, & de ſe plaire à leur en trouver. Il eſt clair que voilà encore une ſource de vices bouchée dans le cœur d'Emile; n'ayant nul intérêt à me trouver des défauts, il ne m'en cherchera pas, & ſera peu tenté d'en chercher à d'autres.

Toutes ces pratiques ſemblent difficiles parcequ'on ne s'en aviſe pas, mais dans le fond elles ne doivent point l'être. On eſt en droit de vous ſuppoſer les lumieres néceſſaires pour exercer le métier que vous avez choiſi; on doit préſumer que vous connoiſſez la marche naturelle du cœur humain, que vous ſavez étudier l'homme & l'individu, que vous ſavez d'avance à quoi ſe pliera la volonté de votre Eleve, à l'occaſion de tous les objets intéreſſans pour ſon âge

que

que vous ferez passer sous ses yeux. Or, avoir les instrumens & bien savoir leur usage, n'est-ce pas être maître de l'opération ?

Vous objectez les caprices de l'enfant : & vous avez tort. Le caprice des enfans n'est jamais l'ouvrage de la nature, mais d'une mauvaise discipline : c'est qu'ils ont obéi ou commandé ; & j'ai dit cent fois qu'il ne falloit ni l'un ni l'autre. Votre Eleve n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés ; il est juste que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier ? Cela se peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé, durant quelques semaines, d'un enfant accoutumé non-seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit. Au plus fort de mon sommeil il saute à-bas de son lit, prend sa robe-de-chambre, & m'appelle. Je me leve, j'allume la chandelle ; il n'en vouloit pas davantage : au bout d'un quart-d'heure le sommeil le gagne, & il se recouche content de son épreuve. Deux jours après, il la réitere avec le même succès, & de ma part sans le moindre signe d'impatience. Comme il m'embrassoit en se recouchant, je lui dis très posément : mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. Ce mot excita sa curiosité, & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oserois lui désobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure, & de m'appeller. Je lui demandai ce qu'il vouloit ? Il me dit qu'il ne pouvoit dormir. *Tant-pis*, repris-je, & je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle : *pourquoi faire ?* & je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarrasser. Il s'en fut à tâtons chercher le fusil, qu'il fit semblant de battre, & je ne

pouvois m'empêcher de rire en l'entendant ſe donner des coups ſur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendroit pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit : je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il ſe mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faiſant beaucoup de bruit, ſe donnant à la table & aux chaiſes des coups, qu'il avoit grand ſoin de modérer, & dont il ne laiſſoit pas de crier bien fort, eſpérant me cauſer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, & je vis que comptant ſur de belles exhortations ou ſur de la colere, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce ſang-froid.

Cependant, réſolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua ſon tintamarre avec un tel ſuccès qu'à la fin je m'échauffai, & preſſentant que j'allois tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre maniere. Je me levai ſans rien dire, j'allai au fuſil que je ne trouvai point; je le lui demande, il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fuſil, j'allume la chandelle, je prens par la main mon petit bon-homme, je le mene tranquillement dans un cabinet voiſin, dont les volets étoient bien fermés, & où il n'y avoit rien à caſſer ; je l'y laiſſe ſans lumiere, puis fermant ſur lui la porte à la clef, je retourne me coucher ſans lui avoir dit un ſeul mot. Il ne faut pas demander ſi d'abord il y eut du vacarme ; je m'y étois attendu, je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'appaiſe ; j'écoute, je l'entens s'arranger, je me tranquilliſe. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet, je trouve mon petit mutin couché ſur un lit de repos, & dormant d'un profond ſommeil, dont, après tant de fatigue, il devoit avoir grand beſoin.

L'affaire ne finit pas là. La mere apprit que l'enfant avoit paſſé les deux tiers de la nuit hors de ſon lit.

lit. Auſſitôt tout fut perdu, c'étoit un enfant autant que mort. Voyant l'occaſion bonne pour ſe venger, il fit le malade ſan prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le Médecin fut appellé. Malheureuſement pour la mere, ce Médecin étoit un plaiſant, qui, pour s'amuſer de ſes frayeurs, s'appliquoit à les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille : laiſſez-moi faire ; je vous promets que l'enfant ſera guéri pour quelque tems de la fantaiſie d'être malade : en effet la diete & la chambre furent preſcrites, & il fut recommandé à l'Apoticaire. Je ſoupirois de voir cette pauvre mere ainſi la dupe de tout ce qui l'environnoit, excepté moi ſeul, qu'elle prit en haine, préciſément parceque je ne la trompois pas.

Après des reproches aſſez durs, elle me dit que ſon fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de ſa famille, qu'il falloit le conſerver à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela j'étois bien d'accord avec elle ; mais elle entendoit par le contrarier ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il falloit prendre avec la mere le même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je aſſez froidement, je ne ſais point comment on éleve un héritier, &, qui plus eſt, je ne veux pas l'apprendre ; vous pouvez vous arranger là-deſſus. On avoit beſoin de moi pour quelque-tems encore : le pere appaiſa tout, la mere écrivit au Précepteur de hâter ſon retour, & l'enfant, voyant qu'il ne gagnoit rien à troubler mon ſommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même & de ſe bien porter.

On ne ſauroit imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avoit aſſervi ſon malheureux Gouverneur ; car l'éducation ſe faiſoit ſous les yeux de la mere, qui ne ſouffroit pas que l'heritier fût déſobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût ſortir, il falloit être prêt pour le mener, ou plutôt

pour le ſuivre, & il avoit toujours grand ſoin de choiſir le moment où il voyoit ſon Gouverneur le plus occupé. Il voulut uſer ſur moi du même empire, & ſe venger, le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laiſſer la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, & je commençai par bien conſtater à ſes propres yeux le plaiſir que j'avois à lui complaire. Après cela, quand il fut queſtion de le guérir de ſa fantaiſie, je m'y pris autrement.

Il fallut d'abord le mettre dans ſont tort, & cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne ſongent jamais qu'au préſent, je pris ſur lui le facile avantage de la prévoyance : j'eus ſoin de lui procurer au logis un amuſement que je ſavois être extrêmement de ſon goût ; & dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allai lui propoſer un tour de promenade ; il me renvoya bien loin : j'inſiſtai, il ne m'écouta pas ; il fallut me rendre, & il nota précieuſement en lui-même ce ſigne d'aſſujetiſſement.

Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avois pourvu : moi, au contraire, je paroiſſois profondément occupé. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail pour le mener promener au plus vîte. Je réfuſai, il s'obſtina ; non, lui dis-je, en faiſant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne ; je ne veux pas ſortir. Hé bien, reprit-il vivement, je ſortirai tout ſeul. Comme vous voudrez ; & je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je laiſſois faire, & que je ne l'imitois pas. Prêt à ſortir il vient me ſaluer, je le ſalue : il tâche de m'allarmer par le récit des courſes qu'il va faire ; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui ſouhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait bonne contenance,

nance, & prêt à ſortir, il dit à ſon Laquais de le ſuivre. Le Laquais, déja prévenu, répond qu'il n'a pas le tems, & qu'occupé par mes ordres il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y eſt plus. Comment concevoir qu'on le laiſſe ſortir ſeul, lui qui ſe croit l'être important à tous les autres, & penſe que le ciel & la terre ſont intéreſſés à ſa conſervation ? Cependant il commence à ſentir ſa foibleſſe ; il comprend qu'il ſe va trouver ſeul au milieu de gens qui ne le connoiſſent pas ; il voit d'avance les riſques qu'il va courir : l'obſtination ſeule le ſoutient encore ; il deſcend l'eſcalier lentement & fort interdit. Il entre enfin dans la rue, ſe conſolant un peu du mal qui lui peut arriver, par l'eſpoir qu'on m'en rendra reſponſable.

C'étoit-là que je l'attendois. Tout étoit préparé d'avance ; & comme il s'agiſſoit d'une eſpece de ſcéne publique, je m'étois muni du conſentement du pere. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il entend à-droite & à gauche différens propos ſur ſon compte. Voiſin, le joli Monſieur ! où va-t-il ainſi tout ſeul ? Il va ſe perdre : je veux le prier d'entrer chez nous. Voiſine, gardez-vous en bien. Ne voyez vous pas que c'eſt un petit libertin qu'on a chaſſé de la maiſon de ſon pere, parcequ'il ne vouloit rien valoir ? Il ne faut pas retirer les libertins ; laiſſez-le aller où il voudra. Hé bien donc ! que Dieu le conduiſe ; je ſerois fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin il rencontre des poliçons à-peu près de ſon âge, qui l'agacent & ſe mocquent de lui. Plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul & ſans protection, il ſe voit le jouet de tout le monde, & il éprouve avec beaucoup de ſurpriſe que ſon nœud d'épaule & ſon parement d'or ne le font pas plus reſpecter.

Cependant un de mes Amis qu'il ne connoiſſoit point, & que j'avois chargé de veiller ſur lui, le

suivoit pas à pas sans qu'il y prît garde, & l'accosta quand il en fut tems. Ce rôle, qui ressembloit à celui de Sbrigani dans Porceaugnac, demandoit un homme d'esprit, & fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide & craintif en le frappant d'un trop grand effroi, il lui fit si bien sentir l'imprudence de son équipée, qu'au bout d'une demi-heure il me le ramena souple, confus, & n'osant lever les yeux.

Pour achever le désastre de son expédition, précisément au moment qu'il rentroit, son pere descendoit pour sortir & le rencontra sur l'escalier. Il fallut dire d'où il venoit, & pourquoi je n'étois pas avec lui (16)? Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le pere lui dit sechement que je ne m'y serois attendu; quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maison, quand cela vous arrivera ayez soin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus sans reproche & sans raillerie, mais avec un peu de gravité; & de peur qu'il ne soupçonnât que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec grand plaisir qu'il passoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient mocqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout seul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de sortir sans moi.

C'est par ces moyens & d'autres semblables, que, durant le peu de tems que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois sans lui rien prescrire, sans lui rien défendre, sans sermons, sans exhortations, sans l'ennuyer de leçons

(16) En cas pareil on peut sans risque exiger d'un enfant la vérité, car il sait bien alors qu'il ne sauroit la déguiser, & que s'il osoit dire un mensonge, il en seroit à l'instant convaincu.

inutiles.

inutiles. Auſſi, tant que je parlois il étoit content, mais mon ſilence le tenoit en crainte ; il comprenoit que quelque choſe n'alloit pas bien, & toujours la leçon lui venoit de la choſe même ; mais revenons.

Non-ſeulement ces exercices continuels ainſi laiſſés à la ſeule direction de la nature en fortifiant le corps n'abrutiſſent point l'eſprit, mais au contraire ils forment en nous la ſeule eſpece de raiſon dont le premier âge ſoit ſuſceptible, & la plus néceſſaire à quelque age que ce ſoit. Ils nous apprennent à bien connoître l'uſage de nos forces, les rapports de nos corps aux corps environnans, l'uſage des inſtrumens naturels qui ſont à notre portée, & qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque ſtupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre & ſous les yeux de ſa mere, lequel ignorant ce que c'eſt que poids & que réſiſtance veut arracher un grand arbre, ou ſoulever un rocher ? La premiere fois que je ſortis de Geneve, je voulois ſuivre un cheval au galop, je jettois des pierres contre la montagne de Saleve, qui étoit à deux lieues de moi ; jouet de tous les enfans du village, j'étois un veritable idiot pour eux. A dix-huit ans on apprend en Philoſophie ce que c'eſt qu'un lévier : il n'y a point de petit Payſan à douze qui ne ſache ſe ſervir d'un lévier mieux que le premier Mécanicien de l'Académie. Les leçons que les Ecoliers prennent entr'eux dans la cour du Collége leur ſont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la Claſſe.

Voyez un chat entrer pour la premiere fois dans une chambre ; il viſite, il regarde, il flaire, il ne reſte pas un moment en repos, il ne ſe fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainſi fait un enfant commençant à marcher, & entrant, pour ainſi dire, dans l'eſpace du monde. Toute la différence eſt, qu'à la vûe commune à l'enfant & au chat,

chat, le premier joint, pour observer, les mains que lui donna la nature, & l'autre l'odorat subtil dont elle l'a doué. Cette disposition bien ou mal cultivée est ce qui rend les enfans adroits ou lourds, pesans ou dispos, étourdis ou prudens.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant donc de se mesurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa premiere étude est une sorte de Physique expérimentale relative à sa propre conservation, & dont on le détourne par des études spéculatives avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir, tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions, c'est le tems d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur sont propres, c'est les tems d'apprendre à connoître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la premiere raison de l'homme est une raison sensitive ; c'est elle qui sert de base à la raison intellectuelle : nos premiers Maîtres de Philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner, c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui ; c'est nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien savoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer les instrumens ; & pour pouvoir employer utilement ces instrumens, il faut les faire assez solides pour résister à leur usage. Pour apprendre à penser, il faut donc exercer nos membres, nos sens, nos organes, qui sont les instrumens de notre intelligence ; & pour tirer tout le parti possible de ces instrumens, il faut que le corps, qui les fournit, soi: robuste & sain. Ainsi, loin que la véritable raison

de l'homme se forme indépendamment du corps, c'est la bonne constitution du corps qui rend les opérations de l'esprit faciles & sûres.

En montrant à quoi l'on doit employer la longue oisiveté de l'enfance, j'entre dans un détail qui paroîtra ridicule. Plaisantes leçons, me dira-t-on, qui, retombant sous votre critique, se bornent à enseigner ce que nul n'a besoin d'apprendre ! Pourquoi consumer le tems à des instructions qui viennent toujours d'elles-mêmes, & ne coûtent ni peines ni soins ? Quel enfant de douze ans ne sait pas tout ce que vous voulez apprendre au vôtre, & de plus ce que ses Maîtres lui ont appris ?

Messieurs, vous vous trompez ; j'enseigne à mon Eleve un art très long, très pénible, & que n'ont assurément pas les vôtres ; c'est celui d'être ignorant ; car la science de quiconque ne croit savoir que ce qu'il sait, se réduit à bien peu de chose. Vous donnez la science, à la bonne heure ; moi je m'occupe de l'instrument propre à l'acquérir. On dit qu'un jour les Vénitiens montrant en grande pompe leur trésor de Saint Marc à un Ambassadeur d'Espagne, celui-ci pour tout compliment, ayant regardé sous les tables, leur dit : *Qui non c'è la radice.* Je ne vois jamais un Précepteur étaler le savoir de son disciple, sans être tenté de lui en dire autant.

Tous ceux qui ont réfléchi sur la maniere de vivre des Anciens, attribuent aux exercices de la gymnastique cette vigueur de corps & d'ame qui les distingue le plus sensiblement des Modernes. La maniere dont Montagne appuye ce sentiment, montre qu'il en étoit fortement pénétré ; il y revient sans cesse & de mille façons. En parlant de l'éducation d'un enfant ; pour lui roidir l'ame, il faut, dit-il, lui durcir les muscles ; en l'accoutumant au travail,

on

on l'accoutume à la douleur ; il ne faut rompre à l'âpreté des exercices, pour le dreſſer à l'âpreté de la diſlocation, de la colique & de tous les maux. Le ſage Locke, le bon Rollin, le ſavant Fleuri, le pédant de Crouſaz, ſi différens entr'eux dans tout le reſte, s'accordent tous en ce ſeul point d'exercer beaucoup les corps des enfans. C'eſt le plus judicieux de leurs préceptes ; c'eſt celui qui eſt & ſera toujours le plus négligé. J'ai déja ſuffiſamment parlé de ſon importance ; & comme on ne peut là-deſſus donner de meilleures raiſons ni des régles plus ſenſées que celles qu'on trouve dans le livre de Locke, je me contenterai d'y renvoyer, après avoir pris la liberté d'ajouter quelques obſervations aux ſiennes.

Les membres d'un corps qui croît, doivent être tous au large dans leur vêtement ; rien ne doit gêner leur mouvement ni leur accroiſſement ; rien de trop juſte, rien qui colle au corps, point de ligature. L'habillement françois, gênant & mal-ſain pour les hommes, eſt pernicieux ſur-tout aux enfans. Les humeurs, ſtagnantes, arrêtées dans leur circulation, croupiſſent dans un repos qu'augmente la vie inactive & ſédentaire, ſe corrompent & cauſent le ſcorbut, maladie tous les jours plus commune parmi nous, & preſque ignorée des Anciens, que leur maniere de ſe vêtir & de vivre en préſervoit. L'habillement de Houſſard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, & pour ſauver aux enfans quelques ligatures, les preſſe par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, eſt de les laiſſer en jacquette auſſi long-tems qu'il eſt poſſible, puis de leur donner un vêtement fort large, & de ne ſe point piquer de marquer leur taille, ce qui ne ſert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps & de l'eſprit viennent preſque tous de la même cauſe ; on les veut faire hommes avant le tems.

Il y a des couleurs gaies & des couleurs triſtes ; les premieres ſont plus du goût des enfans ; elles leur ſiéent mieux auſſi, & je ne vois pas pourquoi l'on ne conſulteroit pas en ceci des convenances ſi naturelles ; mais du moment qu'ils préferent une étoffe parcequ'elle eſt riche, leurs cœurs ſont déja livrés au luxe, à toutes les fantaiſies de l'opinion, & ce goût ne leur eſt sûrement pas venu d'eux-mêmes. On ne ſauroit dire combien le choix des vêtemens & les motifs de ce choix influent ſur l'éducation. Non ſeulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompenſe ; on voit même d'inſenſés Gouverneurs menacer leurs Eléves d'un habit plus groſſier & plus ſimple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, ſi vous ne conſervez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit Payſan. C'eſt comme s'ils leur diſoient : Sachez que l'homme n'eſt rien que par ſes habits, que votre prix eſt tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de ſi ſages leçons profitent à la Jeuneſſe, qu'elle n'eſtime que la parure, & qu'elle ne juge du mérite que ſur le ſeul extérieur ?

Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainſi gâté, j'aurois ſoin que ſes habits les plus riches fuſſent les plus incomodes ; qu'il y fût toujours gêné, toujours contraint, toujours aſſujetti de mille manieres : je ferois fuir la liberté, la gaité devant la magnificence : s'il vouloit ſe mêler aux jeux d'autres enfans plus ſimplement mis, tout ceſſeroit, tout diſparoîtroit à l'inſtant. Enfin, je l'ennuyerois, je le raſſaſierois tellement de ſon faſte, je le rendrois tellement l'eſclave de ſon habit doré, que j'en ferois le fléau de ſa vie, & qu'il verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de ſa parure. Tant qu'on n'a pas aſſervi l'enfant à nos préjuges, tre à ſon aiſe & libre eſt toujours ſon premier deſir ; le vête-

vêtement le plus ſimple, le plus comode, celui qui l'aſſujettit le moins, eſt toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices, & une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci, laiſſant aux humeurs un cours égal & uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air ; l'autre, le faiſant paſſer ſans ceſſe de l'agitation au repos, & de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations. Il ſuit de-là que les gens caſaniers & ſédentaires doivent s'habiller chaudement en tout tems, afin de ſe conſerver le corps dans une température uniforme, la même à-peu-près dans toutes les ſaiſons & à toutes les heurs du jour. Ceux, au contraire, qui vont & viennent, au vent, au ſoleil, à la pluie, qui agiſſent beaucoup, & paſſent la plûpart de leur tems *ſub dio*, doivent être toujours vêtus legérement, afin de s'habituer à toutes les viciſſitudes de l'air, & à tous les dégrés de température, ſans en être incomodés. Je conſeillerois aux uns & aux autres de ne point changer d'habits ſelon le ſaiſons, & ce ſera la pratique conſtante de mon Emile, en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ſes habits d'hiver, comme les gens ſédentaires, mais qu'il porte l'hiver ſes habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier uſage a été celui du Chevalier Newton pendant toute ſa vie, & il a vécu quatre-vingts ans.

Peu ou point de coëffure en toute ſaiſon. Les anciens Egyptiens avoient toujours la tête nue ; les Perſes la couvroient de groſſes tiares, & la couvrent encore de gros turbans, dont, ſelon Chardin, l'air du pays leur rend l'uſage néceſſaire. J'ai remarqué dans un autre endroit (17) la diſtinction

(17) Lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles. Page 109, premiere Edition.

que

que fit Hérodote sur un champ de bataille entre les crânes des Perses & ceux des Egyptiens. Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compactes, moins fragiles & moins poreux pour mieux armer le cerveau non-seulement contre les blessures, mais contre les rhumes, les fluxions, & toutes les impressions de l'air, accoutumez vos enfans à demeurer été & hiver, jour & nuit, toujours tête nue. Que si pour la propreté & pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coeffure durant la nuit, que ce soit un bonnet mince à claire voie, & semblable au rezeau dans lequel les Basques enveloppent leurs cheveux. Je sais bien que la plûpart des meres, plus frappées de l'observation de Chardin que de mes raisons, croiront trouver par tout l'air de Perse ; mais moi je n'ai pas choisi mon Eleve Européen pour en faire un Asiatique.

En général, on habille trop les enfans & sur-tout durant le premier âge. Il faudroit plutôt les endurcir au froid qu'au chaud ; le grand froid ne les incomode jamais quand on les y laisse exposés de bonne heure : mais le tissu de leur peau, trop tendre & trop lâche encore, laissant un trop libre passage à la transpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuisement inévitable. Aussi remarque-t-on qu'il en meurt plus dans le moins d'Août que dans aucun autre mois. D'ailleurs, il paroît constant, par la comparaison des Peuples du Nord & de ceux du Midi, qu'on se rend plus robuste en supportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur ; mais à mesure que l'enfant grandit, & que ses fibres se fortifient, accoutumez-le peu-à-peu à braver les rayons du soleil ; en allant par dégrés vous l'endurciriez sans danger aux ardeurs de la Zone torride.

Locke.

Locke, au milieu des préceptes mâles & ſenſés qu'il nous donne, retombe dans des contradictions qu'on n'attendroit pas d'un raiſonneur auſſi exact. Ce même homme qui veut que les enfans ſe baignent l'été dans l'eau glacée, ne veut pas, quand ils ſont échauffés, qu'ils boivent frais ni qu'ils ſe couchent par terre dans des endroits humides (18). Mais puiſqu'il veut que les ſouliers des enfans prennent l'eau dans tous les tems, la prendront-ils moins quand l'enfant aura chaud, & ne peuton pas lui faire du corps par rapport aux pieds les mêmes inductions qu'il fait des pieds par rapports aux mains, & du corps par rapport au viſage ? Si vous voulez, lui dirois-je, que l'homme ſoit tout viſage, pourquoi me blâmez-vous de vouloir qu'il ſoit tout pieds ?

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, il preſcrit de les accoutumer à manger préalablement un morceau de pain avant que de boire. Cela eſt bien étrange, que quand l'enfant a ſoif, il faille lui donner à manger ; j'aimerois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Jamais on ne me perſuadera que nos premiers appétits ſoient ſi déréglés, qu'on ne puiſſe les ſatisfaire ſans nous expoſer à périr. Si cela étoit, le genre humain ſe fût cent fois détruit avant qu'on eût appris ce qu'il faut faire pour le conſerver.

Toutes les fois qu'Emile aura ſoif, je veux qu'on lui donne à boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure & ſans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fût-il tout en nage, & fût-on dans

(18) Comme ſi les petits Payſans choiſiſſoient la terre bien ſéche pour s'y aſſéoir ou pour s'y coucher, & qu'on eût jamais ouï dire que l'humidité de la terre eût fait du mal à pas un d'eux ? A écouter là-deſſus les Médecins, on croiroit les Sauvages tout perclus de rhumatiſmes.

le

le cœur de l'hiver. Le seul soin que je recommande, est de distinguer la qualité des eaux. Si c'est de l'eau de riviere, donnez-la lui sur le-champ telle qu'elle sort de la riviere. Si c'est de l'eau de source, il la faut laisser quelque-tems à l'air avant qu'il la boive. Dans les saisons chaudes, les rivieres sont chaudes ; il n'en est pas de même des sources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air. Il faut attendre qu'elles soient à la température de l'athmosphere. L'hiver, au contraire, l'eau de source est a cet égard moins dangereuse que l'eau de riviere. Mais il n'est ni naturel ni fréquent qu'on se mette l'hiver en sueur, sur-tout en plein air. Car l'air froid, frappant incessamment sur la peau, répercute en dedans la sueur, & empêche les pores de s'ouvrir assez pour lui donner un passage libre. Or, je ne prétens pas qu'Emile s'exerce l'hiver au coin d'un bon feu, mais dehors en pleine campagne au milieu des glaces. Tant qu'il ne s'échauffera qu'à faire & lancer des balles de neige, laissons le boire quand il aura soif, qu'il continue de s'exercer après avoir bu, & n'en craignons aucun accident. Que si par quelqu'autre exercice il se met en sueur, & qu'il ait soif; qu'il boive froid, même en ce tems-là. Faites seulement en sorte de le mener au loin & à petits pas chercher son eau. Par le froid qu'on suppose, il sera suffisamment refraîchi en arrivant, pour la boire sans aucun danger. Sur-tout prenez ces précautions sans qu'il s'en apperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade que sans cesse attentif à sa santé.

Il faut un lõng sommeil aux enfans, parcequ'ils font un extrême exercice. L'un sert de correctif à l'autre ; aussi voit-on qu'ils ont besoin de tous deux. Le tems du repos est celui de la nuit, il est marqué par la nature. C'est une observation constante que le sommeil est plus tranquille & plus doux tandis

que le soleil est sous l'horizon ; & que l'air échauffé de ses rayons ne maintient pas nos sens dans un si grand calme. Ainsi l'habitude la plus salutaire est certainement de se lever & de se coucher avec le soleil. D'où il suit que dans nos climats l'homme & tous les animaux ont en général besoin de dormir plus long-tems l'hiver que l'été. Mais la vie civile n'est pas assez simple, assez naturelle, assez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme à cette uniformité, au point de la lui rendre nécessaire. Sans doute il faut s'assujettir aux regles ; mais la premiere est de pouvoir les enfreindre sans risque, quand la nécessité le veut. N'allez donc pas amollir indiscretement votre Eleve dans la continuité d'un paisible sommeil, qui ne soit jamais interrompu. Livrez-le d'abord sans gêne à la loi de la nature, mais n'oubliez pas que parmi nous il doit être au-dessus de cette loi ; qu'il doit pouvoir se coucher tard, se lever matin, être éveillé brusquement, passer les nuits debout, sans en être incomodé. En s'y prenant assez tôt, en allant toujours doucement & par dégrés, on forme le tempérament aux mêmes choses qui le détruisent, quand on l'y soumet déja tout formé.

Il importe de s'accoutumer d'abord à être mal couché ; c'est le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les sensations agréables : la vie molle en prépare une infinité de déplaisantes. Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le sommeil que sur le duvet ; les gens accoutumés à dormir sur des planches le trouvent partout : il n'y a point de lit dur pour qui s'endort en se couchant.

Un lit mollet, où l'on s'ensevelit dans la plume ou dans l'édredon, fond & dissout le corps, pour ainsi dire. Les reins enveloppés trop chaudement

ment s'échauffent. De-là réſultent ſouvent la pierre ou d'autres incomodités, & infailliblement une complexion délicate qui les nourrit toutes.

Le meilleur lit eſt celui qui procure un meilleur ſommeil. Voilà celui que nous nous préparons Emile & moi pendant la journée. Nous n'avons par beſoin qu'on nous amene des eſclaves de Perſe pour faire nos lits; en labourant la terre nous remuons nos matelats.

Je ſais par expérience que quand un enfant eſt en ſanté l'on eſt maître de le faire dormir & veiller preſqu'à volonté. Quand l'enfant eſt couché, & que de ſon babil il ennuie ſa bonne, elle lui dit, *dormez ;* c'eſt comme ſi elle lui diſoit, *portez-vous bien*, quand il eſt malade. Le vrai moyen de le faire dormir eſt de l'ennuyer lui-même. Parlez tant, qu'il ſoit forcé de ſe taire, & bientôt il dormira : les ſermons ſont toujours bons à quelque choſe ; autant vaut le prêcher que le bercer : mais ſi vous employez le ſoir ce narcotique, gardez-vous de l'employer le jour.

J'éveillerai quelquefois Emile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-tems, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé, même à être éveillé bruſquement. Au ſurplus j'aurois bien peu de talent pour mon emploi, ſi je ne ſavois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, & à ſe lever, pour ainſi dire, à ma volonté, ſans que je lui diſe un ſeul mot.

S'il ne dort pas aſſez, je lui laiſſe entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuſe, & lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra laiſſer au ſommeil : s'il dort trop, je lui montre à ſon réveil un amuſement de ſon goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis ; demain à ſix heures on part pour la pêche, on ſe va promener à tel endroit, voulez-vous en être ? il conſent,

consent, il me prie de l'éveiller ; je promets, ou je ne promets point, selon le besoin : s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur si bientôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même.

Au reste, s'il arrivoit, ce qui est rare, que quelqu'enfant indolent eût du penchant à croupir dans la paresse, il ne faut point le livrer à ce penchant, dans lequel il s'engourdiroit tout-à-fait, mais lui administrer quelque stimulant qui l'éveille. On conçoit bien qu'il n'est pas question de le faire agir par force, mais de l'émouvoir par quelque appétit qui l'y porte, & cet appétit, pris avec choix dans l'ordre de la nature, nous mene à la fois à deux fins.

Je n'imagine rien dont, avec un peu d'adresse, on ne pût inspirer le goût, même la fureur aux enfans, sans vanité, sans émulation, sans jalousie. Leur vivacité, leur esprit imitateur suffisent ; sur-tout leur gaité naturelle, instrument dont la prise est sûre, & dont jamais précepteur ne sut s'aviser. Dans tous les jeux où ils sont bien persuadés que ce n'est que jeu, ils souffrent sans se plaindre, & même en riant, ce qu'ils ne souffriroient jamais autrement, sans verser des torrens de larmes. Les longs jeûnes, les coups, la brulure, les fatigues de toute espece sont les amusemens des jeunes sauvages ; preuve que la douleur même a son assaisonnement, qui peut en ôter l'amertume ; mais il n'appartient pas à tous les maîtres de savoir apprêter ce ragoût, ni peut-être à tous les disciples de le savourer sans grimace. Me voilà de nouveau, si je n'y prends garde, égaré dans les exceptions.

Ce qui n'en souffre point est cependant l'assujettissement de l'homme à la douleur, aux maux de son espece, aux accidens, aux périls de la vie, enfin à la mort ; plus on le familiarisera avec toutes ces idées, plus on le guérira de l'importune sensibilité

lité qui ajoûte au mal l'impatience de l'endurer ; plus on l'apprivoiſera avec les ſouffrances qui peuvent l'atteindre, plus on leur ôtera, comme eût dit Montagne, la pointure de l'étrangeté, & plus auſſi l'on rendra ſon ame invulnérable & dure ; ſon corps ſera la cuiraſſe qui rebouchera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. Les approches mêmes de da mort n'étant point la mort, à peine la ſentira-t-il comme telle ; il ne mourra pas, pour ainſi dire : il ſera vivant ou mort ; rien de plus. C'eſt de lui que le même Montagne eût pu dire comme il a dit d'un Roi de Maroc, que nul homme n'a vécu ſi avant dans la mort. La conſtance & la fermeté ſont, ainſi que les autres vertus, des apprentiſſages de l'enfance : mais ce n'eſt pas en apprenant leurs noms aux enfans qu'on les leur enſeigne, c'eſt en les leur faiſant goûter ſans qu'ils ſachent ce que c'eſt.

Mais à-propos de mourir, comment nous conduirons-nous avec notre Eleve, relativement au danger de la petite vérole ? la lui ferons-nous inoculer en bas âge, ou ſi nons attendrons qu'il la prenne naturellement ? le premier parti, plus conforme à notre pratique, garantit du péril l'âge où la vie eſt la plus précieuſe, au riſque de celui où elle l'eſt le moins ; ſi toutefois on peut donner le nom de riſque à l'inoculation bien adminiſtrée.

Mais le ſecond eſt plus dans nos principes généraux, de laiſſer faire en tout la nature, dans les ſoins qu'elle aime à prendre ſeule, & qu'elle abandonne auſſi-tôt que l'homme veut s'en mêler. L'Homme de la nature eſt toujours préparé : laiſſons-le inoculer par le maître ; il choiſira mieux le moment que nous.

N'allez pas de-là conclure que je blâme l'inoculation : car le raiſonnement ſur lequel j'en exempte mon Eleve iroit très mal aux vôtres. Votre éduca-

tion les prépare à ne point échapper à la petite vérole au moment qu'ils en ſeront attaqués : ſi vous la laiſſez venir au haſard, il eſt probable qu'ils en périront. Je vois que dans les différens pays on réſiſte d'autant plus à l'inoculation qu'elle y devient plus neceſſaire, & la raiſon de cela ſe ſent aiſément. A peine auſſi daignerai-je traiter cette queſtion pour mon Emile. Il ſera inoculé, ou il ne le ſera pas, ſelon les tems, les lieux, les circonſtances : cela eſt preſque indifférent pour lui. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir & connoître ſon mal d'avance ; c'eſt quelque choſe mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préſervé du Medecin ; c'eſt encore plus.

Une éducation excluſive, qui tend ſeulement à diſtinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfere toujours les inſtructions les plus coûteuſes aux plus communes, & par cela même aux plus utiles. Ainſi les jeunes gens élevés avec ſoin apprennent tous à monter à cheval, parcequ'il en coûte beaucoup pour cela ; mais preſqu'aucun d'eux n'apprend à nager, parcequ'il n'en coûte rien, & qu'un Artiſan peut ſavoir nager auſſi bien que qui que ce ſoit. Cependant, ſans avoir fait ſon académie, un voyageur monte à cheval, s'y tient & s'en ſert aſſez pour le beſoin ; mais dans l'eau ſi l'on ne nage on ſe noye, & l'on ne nage point ſans l'avoir appris. Enfin, l'on n'eſt pas obligé de monter à cheval ſous peine de la vie, au lieu que nul n'eſt sûr d'éviter un danger auquel on eſt ſi ſouvent expoſé. Emile ſera dans l'eau comme ſur la terre ; que ne peut-il vivre dans tous les élémens ! Si l'on pouvoit apprendre à voler dans les airs, j'en ferois un aigle ; j'en ferois une ſalamandre, ſi l'on pouvoit s'endurcir au feu.

On craint qu'un enfant ne ſe noye en apprenant à nager ; qu'il ſe noye en apprenant ou pour n'avoir pas appris, ce ſera toujours votre faute. C'eſt la ſeule

le vanité qui nous rend téméraires ; on ne l'eſt point quand on n'eſt vû de perſonne : Emile ne le ſeroit pas quand il ſeroit vû de tout l'Univers. Comme l'exercice ne dépend pas du riſque, dans un canal du parc de ſon pere il apprendroit à traverſer l'Helleſpont ; mais il faut s'apprivoiſer au riſque même, pour apprendre à ne s'en pas troubler ; c'eſt une partie eſſencielle de l'apprentiſſage dont je parlois tout-à-l'heure. Au reſte, attentif à meſurer le danger à ſes forces, & de le partager toujours avec lui, je n'aurai guere d'imprudence à craindre, quand je réglerai le ſoin de ſa conſervation ſur celui que je dois à la mienne.

Un enfant eſt moins grand qu'un homme ; il n'a ni ſa force ni ſa raiſon ; mais il voit & entend auſſi-bien que lui, ou à très-peu près ; il a le goût auſſi ſenſible quoiqu'il l'ait moins délicat, & diſtingue auſſi-bien les odeurs quoiqu'il n'y mette pas la même ſenſualité. Les premieres facultés qui ſe forment & ſe perfectionnent en nous ſont les ſens. Ce ſont donc les premieres qu'il faudroit cultiver ; ce ſont les ſeules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les ſens n'eſt pas ſeulement en faire uſage, c'eſt apprendre à bien juger par eux, c'eſt apprendre, pour ainſi dire, à ſentir ; car nous ne ſavons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel & mécanique, qui ſert à rendre le corps robuſte, ſans donner aucune priſe au jugement : nager, courir, ſauter, fouetter un ſabot, lancer des pierres ; tout cela eſt fort bien : mais n'avons-nous que des bras & des jambes ? N'avons-nous pas auſſi des yeux, des oreilles, & ces organes ſont-ils ſuperflus à l'uſage des premiers ? N'exercez donc pas ſeulement les forces, exercez tous les ſens qui les dirigent, tirez de chacun d'eux tout

le parti poſſible, puis vérifiez l'impreſſion de l'un par l'autre. Meſurez, comptez, peſez, comparez. N'employez la force qu'après avoir eſtimé la réſiſtance : faites toujours en ſorte que l'eſtimation de l'effet précede l'uſage des moyens. Intéreſſez l'enfant à ne jamais faire d'efforts inſuffiſans ou ſuperflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainſi l'effet de tous ſes mouvemens, & à redreſſer ſes erreurs par l'expérience, n'eſt-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux ?

S'agit-il d'ébranler une maſſe ? s'il prend un lévier trop long il dépenſera trop de mouvement, s'il le prend trop court il n'aura pas aſſez de force : l'expérience lui peut apprendre à choiſir préciſément le bâton qu'il lui faut. Cette ſageſſe n'eſt donc pas au-deſſus de ſon âge. S'agit-il de porter un fardeau ? s'il veut le prendre auſſi peſant qu'il peut le porter, & n'en point eſſayer qu'il ne ſoulève ne ſera-t-il pas forcé d'en eſtimer le poids à la vûe ? Sait-il comparer des maſſes de même matiere & de différentes groſſeurs ? Qu'il choiſiſſe entre des maſſes de même groſſeur & de différentes matieres ; il faudra bien qu'il s'applique à comparer leurs poids ſpécifiques. J'ai vu un jeune homme, très bien élevé, qui ne voulut croire qu'après l'épreuve, qu'un ſeau plein de gros coupeaux de bois de chêne fût moins peſant que le même ſeau rempli d'eau.

Nous ne ſommes pas également maîtres de l'uſage de tous nos ſens. Il y en a un, ſavoir le toucher, dont l'action n'eſt jamais ſuſpendue durant la veille ; il a été répandu ſur la ſurface entiere de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenſer. C'eſt auſſi celui dont, bon gré malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conſéquent nous avons moins beſoin de donner une culture particuliere. Cependant nous obſervons que les aveugles ont le tact plus ſûr & plus fin que nous ; parceque,

parceque, n'étant pas guidés par la vue, ils ſont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier ſens les jugemens que nous fournit l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obſcurité, à connoître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit & ſans lumiere, tout ce qu'ils font de jour & ſans yeux? Tant que le ſoleil luit, nous avons ſur eux l'avantage; dans les ténebres ils ſont nos guides à leur tour. Nous ſommes aveugles la moitié de la vie; avec la différence que les vrais aveugles ſavent toujours ſe conduire, & que nous n'oſons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumiere, me dira-t-on: Eh quoi! toujours des machines! Qui vous répond qu'elles vous ſuivront par-tout au beſoin? Pour moi, j'aime mieux qu'Emile ait des yeux au bout de ſes doigts, que dans la boutique d'un Chandelier.

Etes-vous enfermé dans un édifice au milieu de la nuit, frappez des mains; vous appercevrez au réſonnement du lieu, ſi l'eſpace eſt grand ou petit, ſi vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant & plus réfléchi vous porte une autre ſenſation au viſage. Reſtez en place, & tournez vous ſucceſſivement de tous les côtés; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Etes-vous dans un bateau, vous connoîtrez, à la maniere dont l'air vous frappera le viſage, non ſeulement en quel ſens vous allez, mais ſi le fil de la riviere vous entraîne lentement ou vîte. Ces obſervations & mille autres ſemblables, ne peuvent bien ſe faire que de nuit; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous ſerons aidés ou diſtraits par la vue, elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains, ni bâton: que

de connoiſſances oculaires on peut acquérir par le toucher, même ſans rien toucher du tout !

Beaucoup de jeux de nuit. Cet avis eſt plus important qu'il ne ſemble. La nuit effraye naturellement les hommes, & quelquefois les animaux (19). La raiſon, les connoiſſances, l'eſprit, le courage délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raiſonneurs, des eſprits-forts, des Philoſophes, des Militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'un feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices, on ſe trompe ; il y a une cauſe naturelle. Quelle eſt cette cauſe ? La même qui rend les ſourds défians & le peuple ſuperſtitieux, l'ignorance des choſes qui nous environnent & de ce qui ſe paſſe autour de nous (20). Accoutumé d'appercevoir de loin les objets,

(19) Cet effroi devient trés manifeſte dans les grandes éclipſes de ſoleil.

(20) En voici encore une autre cauſe bien expliquée par un Philoſophe dont je cite ſouvent le Livre, & dont les grandes vues m'inſtruiſent encore plus ſouvent.

" Lorſque par des circonſtances particulieres nous ne pouvons " avoir une idée juſte de la diſtance, & que nous ne pouvons juger " des objets que par la grandeur de l'angle, ou plutôt de l'image " qu'ils forment dans nos yeux, nous nous trompons alors néceſ- " ſairement ſur la grandeur de ces objets ; tout le monde a éprouvé " qu'en voyageant la nuit, on prend un buiſſon dont on eſt près " pour un grand arbre dont on eſt loin, ou bien on prend un grand " arbre éloigné pour un buiſſon qui eſt voiſin : de même ſi on ne " connoît pas les objets par leur forme, & qu'on ne puiſſe avoir " par ce moyen aucune idée de diſtance, on ſe trompera en- " core néceſſairement ; une mouche qui paſſera avec rapidité à " quelques pouces de diſtance de nos yeux, nous paroîtra dans ce " cas être un oiſeau qui en ſeroit à une très grande diſtance ; un " cheval qui ſeroit ſans mouvement dans le milieu d'une campagne " & qui ſeroit dans un attitude ſemblable, par exemple, à celle d'un " mouton, ne nous paroîtra plus qu'un gros mouton, tant que nous " ne reconnoîtrons pas que c'eſt un cheval ; mais dès que nous l'au- " rons reconnu, il nous paroîtra dans l'inſtant gros comme un che- " val, & nous rectifierons ſur-le-champ, notre premier jugement.

" Toutes les fois qu'on ſe trouvera dans la nuit dans des lieux " inconnus où l'on ne pourra juger de la diſtance, & où l'on ne " pourra

objets, & de prévoir leurs impreſſions d'avance, comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y ſuppoſerois-je pas mille êtres, mille mouvemens qui peuvent me nuire, & dont il m'eſt impoſſible de me garantir ? J'ai beau ſavoir que je ſuis en

" pourra reconnoître la forme des choſes à cauſe de l'obſcurité, on " ſera en danger de tomber à tout inſtant dans l'erreur au ſujet des " jugemens que l'on fera ſur les objets qui ſe préſenteront ; c'eſt de- " là que vient la frayeur & l'eſpece de crainte intérieure que l'ob- " ſcurité de la nuit fait ſentir à preſque tous les hommes ; c'eſt ſur " cela qu'eſt fondée l'apparence des ſpectres & des figures gigantes- " ques & épouvantables que tant de gens diſent avoir vues : on leur " répond communément que ces figures étoient dans leur imagina- " tion ; cependant elles pouvoient être réellement dans leurs yeux, " & il eſt très poſſible qu'ils aient en effet vu ce qu'ils diſent avoir " vu : car il doit arriver néceſſairement toutes les fois qu'on ne " pourra juger d'un objet que par l'angle qu'il forme dans l'œil, que " cet objet inconnu groſſira & grandira, à meſure qu'on en ſera " plus voiſin, & que s'il a d'abord paru au ſpectateur qui ne peut " connoître ce qu'il voit, ni juger à quelle diſtance il le voit, que " s'il a paru, dis-je, d'abord de la hauteur de quelques pieds lorſ- " qu'il étoit à la diſtance de vingt ou trente pas, il doit paroître " haut de pluſieurs toiſes lorſqu'il n'en ſera plus éloigné que de " quelques pieds, ce qui doit en effet l'étonner & l'effrayer, juſqu'à " ce qu'enfin il vienne à toucher l'objet ou à le reconnoître ; car " dans l'inſtant même qu'il reconnoîtra ce que c'eſt, cet objet qui " lui paroiſſoit giganteſque, diminuera tout-à-coup, & ne lui pa- " roîtra plus avoir que ſa grandeur réelle ; mais ſi l'on fuit " ou qu'on n'oſe approcher, il eſt certain qu'on n'aura d'autre " idée de cet objet que celle de l'image qu'il formoit dans l'œil, " & qu'on aura réellement vu une figure giganteſque ou épouvant- " able par la grandeur & par la forme. Le préjugé des ſpectres eſt " donc fondé dans la nature, & ces apparences ne dépendent pas, " comme le croient les Philoſophes, uniquement de l'imagination." *Hiſt. Nat. T. VI. pag.* 22. *in*-12.

J'ai tâché de montrer dans le texte comment il en dépend toujours en partie, & quant à la cauſe expliquée dans ce paſſage, on voit que l'habitude de marcher la nuit, doit nous apprendre à diſtinguer les apparences que la reſſemblances des formes & la diverſité des diſtances font prendre aux objets à nos yeux dans l'obſcurité : car lorſque l'air eſt encore aſſez éclairé pour nous laiſſer appercevoir les contours des objets, comme il y a plus d'air interpoſé dans un plus grand éloignement, nous devons toujours voir ces contours moins marqués quand l'objet eſt plus loin de nous, ce qui ſuffit à force d'habitude pour nous garantir de l'erreur qu'explique ici M. de Buffon. Quelque explication qu'on préfere, ma méthode eſt donc toujours efficace, & c'eſt ce que l'expérience confirme parfaitement.

sûreté dans le lieu où je me trouve ; je ne le sais jamais aussi bien que si je le voyois actuellement : j'ai donc toujours un sujet de crainte que je n'avois pas en plein jour. Je sais, il est vrai, qu'un corps étranger ne peut guere agir sur le mien, sans s'annoncer par quelque bruit ; aussi, combien j'ai sans cesse l'oreille alerte ! Au moindre bruit dont je ne puis discerner la cause, l'intérêt de ma conservation me fait d'abord supposer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir sur mes gardes, & par conséquent tout ce qui est le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je absolument rien ? Je ne suis pas pour cela tranquille ; car enfin sans bruit on peut encore me surprendre. Il faut que je suppose les choses telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voye ce que je ne vois pas. Ainsi forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en suis plus maître, & ce que je fais pour me rassurer, ne sert qu'à m'allarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs ; si je n'entends rien, je vois des phantômes : la vigilance que m'inspire le soin de me conserver ne me donne que sujets de crainte. Tout ce qui doit me rassurer n'est que dans ma raison : l'instinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penser qu'on n'a rien à craindre, puisqu'alors on n'a rien à faire ?

La cause du mal trouvée indique le remede. En toute chose l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que lon voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio ;* car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument. Ne raisonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténebres ; menez-l'y souvent, & soyez sûr que tous les argumens de la Philosophie ne vaudront pas cet usage. La tête ne tourne point au

couvreurs

couvreurs sur les toits, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obscurité quiconque est accoutumé d'y être.

Voilà donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier : mais pour que ces jeux réussissent, je n'y puis trop recommander la gaité. Rien n'est si triste que les ténebres : n'allez pas enfermer votre enfant dans un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obscurité ; que le rire le reprenne avant qu'il en sorte ; que, tandis qu'il y est, l'idée des amusemens qu'il quitte, & de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations phantastiques qui pourroient l'y venir chercher.

Il est un terme de la vie au-delà duquel on rétrograde en avançant. Je sens que j'ai passé ce terme. Je recommence, pour ainsi dire, une autre carriere. Le vuide de l'âge mûr, qui s'est fait sentir à moi, me retrace le doux tems du premier âge. En vieillissant je redeviens enfant, & je me rappelle plus volontiers ce que j'ai fait à dix ans, qu'à trente. Lecteurs, pardonnez-moi donc de tirer quelque-fois mes exemples de moi-même ; car pour bien faire ce livre, il faut que je le fasse avec plaisir.

J'étois à la campagne en pension, chez un Ministre appellé M. Lambercier. J'avois pour camarade un Cousin plus riche que moi, & qu'on traitoit en héritier, tandis qu'éloigné de mon pere, je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand Cousin Bernard étoit singulierement poltron, sur-tout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyeé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisoit très obscur, il me donna la clef du Temple, & me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avoit laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumiere; si j'en avois eu, ç'auroit peut-être été pis encore. Il falloit passer par le cimetiere; je le traversai gaillardement; car tant que je me sentois en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, & qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer: mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En appercevant l'obscurité profonde qui regnoit dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux; je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les caresses me rassurerent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tachant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'Eglise. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête, & quoique la chaire fût à droite, & que je le susse très bien, ayant tourné sans m'en appercevoir, je la cherchai longtems à gauche, je m'embarrassai dans les bancs, je ne savois plus où j'étois; & ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'apperçois la porte, je viens à bout de sortir du Temple, & je m'en éloigne comme la premiere fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lambercier à de grand eclats de rire. Je les prends pour moi d'avance; & confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mademoiselle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la Servante de prendre la lanterne,

lanterne, & M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, & ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite: je cours, je vole au Temple, sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas, dans trois sauts je suis hors du Temple, dont j'oubliai même de fermer la porte, j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'étoit destiné.

On me demandera si je donne ce trait pour un modele à suivre, & pour un exemple de la gaité que j'exige dans ces sortes d'exercices? Non; mais je le donne pour preuve que rien n'est plus capable de rassurer quiconque est effrayé des ombres de la nuit, que d'entendre dans une chambre voisine une compagnie assemblée rire & causer tranquillement. Je voudrois qu'au lieu de s'amuser ainsi seul avec son Eleve, on rassemblât le soir beaucoup d'enfans de bonne humeur; qu'on ne les envoyât pas d'abord séparément, mais plusieurs ensemble, & qu'on n'en hasardât aucun parfaitement seul, qu'on ne le fut bien assuré d'avance qu'il n'en seroit pas trop effrayé.

Je n'imagine rien de si plaisant & de si utile que de pareils jeux, pour peu qu'on voulût user d'adresse à les ordonner. Je ferois dans une grande salle une espece de labyrinthe, avec des tables, des fauteuils, des chaises, des paravents. Dans les inextricables tortuosités de ce labyrinthe, j'arrangerois au milieu de huit ou dix boëtes d'attrapes un autre boëte presque semblable, bien garnie de bonbons; je designerois en termes clairs, mais succincts, le lieu précis où se trouve la bonne boëte; je donnerois le renseignement suffisant pour la distinguer à des gens plus attentifs & moins

étourdis que des enfans (21) ; puis, après avoir fait tirer au sort les petits concurrens, je les enverrois tous l'un après l'autre, jusqu'à ce que la bonne boëte fût trouvée; ce que j'aurois soin de rendre difficile, à proportion de leur habileté.

Figurez-vous un petit Hercule arrivant une boëte à la main, tout fier de son expédition. La boëte se met sur la table, on louvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire, les huées de la bande joyeuse, quand, au lieu des confitures qu'on attendoit, on trouve bien proprement arrangées sur de la mousse ou sur du coton, un hanneton, un escargot, du charbon, du gland, un navet, ou quelque autre pareille denrée. D'autres fois, dans une piece nouvellement blanchie on suspendra, près du mur, quelque jouet, quelque petit meuble qu'il s'agira d'aller chercher, sans toucher au mur. A peine celui qui l'apportera sera-t-il rentré, que, pour peu qu'il ait manqué à la condition, le bout de son chapeau blanchi, le bout de ses souliers, la basque de son habit, sa manche trahiront sa maladresse. En voilà bien assez, trop peut-être, pour faire entendre l'esprit de ces sortes de jeu. S'il faut tout vous dire, ne me lisez point.

Quels avantages un homme ainsi élevé n'aura-t-il pas la nuit sur les autres hommes ? Ses pieds accoutumés à s'affermir dans les ténebres, ses mains exercées à s'appliquer aisément à tous les corps environnans, le conduiront sans peine dans la plus épaisse obscurité. Son imagination pleine des jeux nocturnes de sa jeunesse, se tournera difficilement sur des objets effrayans. S'il croit entendre des éclats de rire, au lieu de ceux des esprits follets, ce seront ceux de ces anciens camarades : s'il se peint une assemblée, ce ne

(21) Pour les exercer à l'attention ne leur dites jamais que des choses qu'ils aient un intérêt sensible & présent à bien entendre ; sur-tout point de longueurs, jamais un mot superflu. Mais aussi ne laissez dans vos discours ni obscurité ni équivoque.

fera point pour lui le sabat, mais la chambre de son Gouverneur. La nuit ne lui rappellant que des idées gaies, ne lui sera jamais affreuse; au lieu de la craindre, il l'aimera. S'agit-il d'une expédition militaire, il sera prêt à toute heure, âussi-bien seul, qu'avec sa troupe. Il entrera dans le camp de Saül, il le parcourra sans s'égarer, il ira jusqu'à la tente du Roi sans éveiller personne, il s'en retournera sans être apperçu. Faut-il enlever les chevaux de Rhesus, adressez-vous à lui sans crainte. Parmi les gens autrement élevés, vous trouverez difficilement un Ulysse.

J'ai vu des gens vouloir, par des surprises, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode est très mauvaise; elle produit un effet tout-contraire à celui qu'on cherche, & ne sert qu'à les rendre toujours plus craintifs. Ni la raison, ni l'habitude ne peuvent rassurer sur l'idée d'un danger présent, dont on ne peut connoître le degré, ni l'espece, ni sur la crainte des surprises qu'on a souvent éprouvées. Cependant, comment s'assurer de tenir toujours votre Eleve exempt de pareils accidens? Voici le meilleur avis, ce me semble, dont on puisse le prévenir là-dessus. Vous êtes alors, dirois-je à mon Emile, dans le cas d'une juste défense; car l'aggresseur ne vous laisse pas juger s'il veut vous faire mal ou peur, & comme il a pris ses avantages, la fuite même n'est pas un réfuge pour vous. Saisissez donc hardiment celui qui vous surprend de nuit, homme ou bête, il n'importe; serrez-le, empoignez-le de toute votre force; s'il se débat, frappez, ne marchandez point les coups, & quoi qu'il puisse dire ou faire, ne lâchez jamais prise, que vous ne sachiez bien ce que c'est: l'éclaircissement vous apprendra probablement qu'il n'y avoit pas beaucoup à craindre, & cette maniere de traiter les plaisans doit naturellement les rebuter d'y revenir.

Quoique

Quoique le toucher ſoit de tous nos ſens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ſes jugemens reſtent pourtant, comme je l'ai dit, imparfaits & groſſiers, plus que ceux d'aucun autre; parceque nous mêlons continuellement à ſon uſage celui de la vue, & que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'eſprit juge preſque toujours ſans elle. En revanche, les jugemens du tact ſont les plus ſûrs, préciſément, parcequ'ils ſont les plus bornés: car ne s'étendant qu'auſſi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres ſens, qui s'élancent au loins ſur des objets qu'ils apperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît, la force des muſcles à l'action des nerfs, nous uniſſons, par une ſenſation ſimultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la ſolidité. Ainſi le toucher étant de tous les ſens celui qui nous inſtruit le mieux de l'impreſſion que les corps étrangers peuvent faire ſur le nôtre, eſt celui dont l'uſage eſt le plus frequent, & nous donne le plus immédiatement la connoiſſance néceſſaire à notre conſervation.

Comme le toucher exercé ſupplée à la vue, pourquoi ne pourroit il pas ainſi ſuppléer à l'ouie juſqu'à certain point, puiſque les ſons excitent dans les corps ſonores des ébranlemens ſenſibles au tact? En poſant une main ſur le corps d'un violoncelle, on peut, ſans le ſecours des yeux ni des oreilles diſtinguer à la ſeule maniere dont le bois vibre & frémit, ſi le ſon qu'il rend eſt grave ou aigu, s'il eſt tiré de la chanterelle ou du bourdon. Qu'on exerce le ſens à ces différences, je ne doute pas qu'avec le tems, on n'y pût devenir ſenſible au point d'entendre un air entier par les doigts. Or ceci ſuppoſé, il eſt clair qu'on pourroit aiſément parler aux ſourds en muſique; car

les

les ſons & les tems, n'étant pas moins ſuſceptibles de combinaiſons régulieres que les articulations & les voix, peuvent être pris de même pour les élémens du diſcours.

Il y a des exercices qui emouſſent le ſens du toucher, & le rendent plus obtus : d'autres au contraire l'aiguiſent & le rendent plus délicat & plus fin. Les premiers, joignant beaucoup de mouvement & de force à la continuelle impreſſion des corps durs, rendent la peau rude, calleuſe, & lui ôtent le ſentiment naturel ; les ſeconds ſont ceux qui varient ce même ſentiment par un tact léger & fréquent, en ſorte que l'eſprit attentif à des impreſſions inceſſamment répétées, acquiert la facilité de juger toutes leurs modifications. Cette difference eſt ſenſible dans l'uſage des inſtrumens de muſique : le toucher dur & meurtriſſant du violoncelle, de la contrebaſſe, du violon même, en rendant les doigts plus flexibles, raccornit leurs extrêmités. Le toucher lice & poli du clavecin les rend auſſi flexibles & plus ſenſibles en même tems. En ceci donc le clavecin eſt à préférer.

Il importe que la peau s'endurciſſe aux impreſſions de l'air, & puiſſe braver ſes altérations ; car c'eſt elle qui défend tout le reſte. A cela près, je ne voudrois pas que la main trop ſervilement appliquée aux mêmes travaux, vînt à s'endurcir, ni que ſa peau devenue preſque oſſeuſe perdît ce ſentiment exquis, qui donne à connoître quels ſont les corps ſur leſquels on la paſſe, &, ſelon l'eſpece de contact, nous fait quelquefois, dans l'obſcurité, friſſonner en diverſes manieres.

Pourquoi faut-il que mon Eleve ſoit forcé d'avoir toujours ſous ſes pieds une peau de bœuf? Quel mal y auroit-il que la ſienne propre pût au beſoin lui ſervir de ſemelle? Il eſt clair qu'en cette partie, la délicateſſe de la peau ne peut jamais être utile à rien, & peut ſouvent beaucoup nuire. Eveillés à minuit

minuit au cœur de l'hiver par l'ennemi dans leur ville, les Génevois trouverent plutôt leurs fusils que leurs souliers. Si nul d'eux n'avoit su marcher nuds pieds, qui sait si Genève n'eût point été prise ?

Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus. Qu'Emile coure les matins à pieds nuds, en toute saison, par la chambre, par l'escalier, par le jardin ; loin de l'en gronder, je l'imiterai ; seulement j'aurai soin d'écarter la verre. Je parlerai bientôt des travaux & des jeux manuels ; du reste, qu'il apprenne à faire tous les pas qui favorisent les évolutions du corps, à prendre dans toutes les attitudes une position aisée & solide ; qu'il sache sauter en éloignement, en hauteur, grimper sur un arbre, franchir un mur ; qu'il trouve toujours son équilibre ; que tous ses mouvemens, ses gestes soient ordonnés selon les loix de la pondération, longtems avant que la Statique se mêle de les lui expliquer. A la maniere dont son pied pose à terre, & dont son corps porte sur sa jambe, il doit sentir s'il est bien ou mal. Une assiette assurée a toujours de la graces, & les postures les plus fermes sont aussi les plus élégantes. Si j'étois Maître à danser, je ne ferois pas toutes les singeries de Marcel (22), bonnes pour le pays où il les fait : mais au lieu d'occuper éternellement mon Eleve à des gambades, je lui menerois au pied d'un rocher : là, je lui montrerois quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps & la tête, quel mouvement il faut faire, de quelle maniere il

(22) Célebre Maître à danser de Paris, lequel, connoissant bien son monde, faisoit l'extravagant par ruse, & donnoit à son art une importance qu'on feignoit de trouver ridicule, mais pour laquelle on lui portoit au fond le plus grand respect. Dans un autre art, non moins frivole, on voit encore aujourd'hui un Artiste Comedien faire ainsi l'important & le fou, & ne réussir pas moins bien. Cette méthode est toujours rire en France. Le vrai talent, plus simple & moins charlatan, n'y fait point fortune. La modestie y est la vertu des sots.

faut

faut poſer, tantôt le pied, tantôt la main, pour ſuivre légerement les ſentiers eſcarpés, raboteux & rudes, & s'élancer de pointe en pointe, tant en montant qu'en deſcendant. J'en ferois l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un Danſeur de l'Opera.

Autant le toucher concentre ſes opérations autour de l'homme, autant la vue étend les ſiennes au-delà de lui. C'eſt là ce qui rend celles-ci trompeuſes ; d'un coup d'œil un homme embraſſe la moitié de ſon horizon. Dans cette multitude de ſenſations ſimultanées & de jugemens qu'elles excites, comment ne ſe tromper ſur aucun ? Ainſi la vue eſt de tous nos ſens le plus fautif, préciſément parcequ'il eſt le plus étendu, & que, précédant de bien loin tous les autres, ſes opérations ſont trop promptes & trop vaſtes, pour pouvoir être rectifiés par eux. Il y a plus : les illuſions mêmes de la perſpective nous ſont néceſſaires pour parvenir à connoître l'étendue, & à comparer ſes parties. Sans les fauſſes apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement ; ſans les gradations de grandeur & de lumiere, nous ne pourrions eſtimer aucune diſtance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui eſt à cent pas de nous, nous paroiſſoit auſſi grand & auſſi diſtinct que celui qui eſt a dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimenſions des objets ſous leur veritable meſure, nous ne verrions aucun eſpace, & tout nous paroîtroit ſur notre œil.

Le ſens de la vue n'a, pour juger la grandeur des objets & leur diſtance, qu'une même meſure, ſavoir l'ouverture de l'angle qu'ils font dans notre œil ; & comme cette ouverture eſt un effet ſimple d'une cauſe compoſée, le jugement qu'il excite en nous laiſſe chaque cauſe particuliere indéterminée, ou devient néceſſairement fautif. Car comment diſtinguer à la ſimple vue ſi l'angle par lequel je vois un objet plus

plus petit qu'un autre, eſt tel parceque ce premier objet eſt en effet plus petit, ou parcequ'il eſt plus éloigné ?

Il faut donc ſuivre ici une méthode contraire à la précédente ; au lieu de ſimplifier la ſenſation, la doubler, la vérifier toujours par une autre ; aſſujettir l'organe viſuel à l'organe tactile, & réprimer, pour ainſi dire, l'impétuoſité du premier ſens par la marche peſante & réglée du ſecond. Faute de nous aſſervir à cette pratique, nos meſures par eſtimation ſont très inexactes. Nous n'avons nulle préciſion dans le coup-d'œil pour juger les hauteurs, les longueurs, les profondeurs, les diſtances ; & la preuve que ce n'eſt pas tant la faute du ſens que de ſon uſage, c'eſt que les Ingenieurs, les Arpenteurs, les Architectes, les Maçons, les Peintres, ont en général le coup-d'œil beaucoup plus sûr que nous, & apprécient les meſures de l'étendue avec plus de juſteſſe ; parceque leur métier leur donnant en ceci l'expérience que nous négligeons d'acquérir, ils ôtent l'équivoque de l'angle, par les apparences qui l'accompagnent, & qui déterminent plus exactement a leurs yeux, le rapport des deux cauſes de cet angle.

Tout ce qui donne du mouvement au corps ſans le contraindre, eſt toujours facile à obtenir des enfans. Il y a mille moyens de les intéreſſer à meſurer, à connoître, à eſtimer les diſtances. Voilà un cerifier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des cerifes ? l'échelle de la grange eſt-elle bonne pour cela ? Voilà un ruiſſeau fort large, comment le traverſerons nous ? une des planches de la cour poſera-t-elle ſur les deux bords ? Nous voudrions de nos fenêtres pêcher dans les foſſés du Château ; combien de braſſes doit avoir notre ligne ? Je voudrois faire une balançoire entre ces deux arbres, une corde de deux toiſes nous ſuffira-t-elle ?

On

On me dit que dans l'autre maiſon notre chambre aura vingt-cinq pieds quarrés ; croyez-vous qu'elle nous convienne ? ſera-t-elle plus grande que celle-ci ? Nous avons grand faim, voilà deux villages, auquel des deux ferons-nous plutôt pour dîner, &c.

Il s'agiſſoit d'exercer à la courſe un enfant indolent & pareſſeux, qui ne ſe portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre, quoiqu'on le deſtinât à l'état militaire : il s'étoit perſuadé, je ne ſais comment, qu'un homme de ſon rang ne devoit rien faire ni rien ſavoir, & que ſa nobleſſe devoit lui tenir lieu de bras, de jambes, ainſi que de toute eſpece de mérite. A faire d'un tel Gentilhomme un Achille au piedleger, l'adreſſe de Chiron même eût en peine à ſuffire. La difficulté étoit d'autant plus grande que je ne voulois lui preſcrire abſolument rien : J'avois banni de mes droits les exhortations, les promeſſes, les menaces, l'émulation, le deſir de briller : comment lui donner celui de courir ſans lui rien dire ? courir moi-même eût été un moyen peu ſûr & ſujet à inconvénient. D'ailleurs, il s'agiſſoit encore de tirer de cet exercice quelque objet d'inſtruction pour lui, afin d'accoutumer les opérations de la machine & celles du jugement à marcher toujours de concert. Voici comment je m'y pris : moi, c'eſt-à-dire, celui qui parle dans cet exemple.

En m'allant promener avec lui les après-midi, je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une eſpece qu'il aimoit beaucoup ; nous en mangions chacun un à la promenade (23), & nous re-

(23) Promenade champêtre, comme on verra dans l'inſtant. Les promenades publiques des villes ſont pernicieuſes aux enfans de l'un & de l'autre ſexe. C'eſt là qu'ils commencent à ſe rendre vains & à vouloir être regardés ; c'eſt au Luxembourg, aux Tuileries, ſurtout au Palais-royal, que la belle Jeuneſſe de Paris va prendre cet air impertinent & fait qui la rend ſi ridicule, & la fait huer & deteſter dans toute l'Europe.

venions fort contens. Un jour il s'apperçut que j'avois trois gâteaux ; il en auroit pu manger ſix ſans s'incommoder : il dépêche promptement le ſien pour me demander le troiſieme. Non, lui dis-je, je le mangerois fort bien moi-même, ou nous le partagerions, mais j'aime mieux le voir diſputer à la courſe par ces deux petits garçons que voilà. Je les appellai, je leur montrai le gâteau & leur propoſai la condition. Ils ne demanderent pas mieux. Le gâteau fut poſé ſur une grande pierre qui ſervit de but. La carriere fut marquée, nous allâmes nous aſſeoir ; au ſignal donné les petits garçons partirent : le victorieux ſe ſaiſit du gâteau, & le mangea ſans miſéricorde aux yeux des ſpectateurs & du vaincu.

Cet amuſement valoit mieux que le gâteau, mais il ne prit pas d'abord & ne produiſit rien. Je ne me rebutai ni ne me preſſai ; l'inſtitution des enfans eſt un métier où il faut ſavoir perdre du tems pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades ; ſouvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, & de tems à autre il y en avoit un, même deux pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand, ceux qui le diſputoient n'étoient pas ambitieux ; celui qui le remportoit étoit loué, fêté, tout ſe faiſoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions & augmenter l'intérêt, je marquois la carriere plus longue, j'y ſouffrois pluſieurs concurrence. A peine étoient-ils dans la lice que tous les paſſans s'arrêtoient pour les voir ; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient ; je voyois quelquefois mon petit bon homme treſſaillir, ſe lever, s'écrier quand l'un étoit prêt d'atteindre ou de paſſer l'autre : c'étoient pour lui les Jeux Olympiques.

Cependant les concurrens uſoient quelquefois de ſupercherie ; ils ſe retenoient mutuellement ou ſe faiſoient

faiſoient tomber, ou pouſſoient des cailloux au paſſage l'un de l'autre. Cela me fournit un ſujet de les ſéparer, & de les faire partir de différens termes, quoiqu'également éloignés du but; on verra bientôt la raiſon de cette prévoyance ; car je dois traiter cette importante affaire dans un grand detail.

Ennuyé de voir toujours manger ſous ſes yeux des gateaux qui lui faiſoient grande envie, Monſieur le Chevalier s'aviſa de ſoupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon à quelque choſe, & voyant qu'il avoit auſſi deux jambes il commença de s'eſſayer en ſecret. Je me gardai d'en rien voir ; mais je compris que mon ſtratagême avoit réuſſi. Quand il ſe crut aſſez fort (& je lus avant lui dans ſa penſée) il affecta de m'importuner pour avoir le gâteau reſtant. Je le refuſe ; il s'obſtine, & d'un air dépité il me dit à la fin : Hé bien, mettez le ſur la pierre, marquez le champ, & nous verrons. Bon ! lui dis-je en riant, eſt-ce qu'un Chevalier ſait courir ? Vous gagnerez plus d'appétit, & non de quoi le ſatisfaire. Piqué de ma raillerie, il s'évertue & remporte le prix d'autant plus aiſément que j'avois fait la lice très courte, & pris ſoin d'écarter le meilleur coureur. On conçoit comment ce premier pas étant fait, il me fut aiſé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût à cet exercice, que, ſans faveur, il étoit preſque ſûr de vaincre mes poliçons à la courſe, quelque longue que fût la carriere.

Cet avantage obtenu en produiſit un autre auquel je n'avois pas ſongé. Quand il remportoit rarement le prix, il le mangeoit preſque toujours ſeul, ainſi que faiſoient ſes concurrens ; mais en s'accoutumant à la victoire, il devint généreux, & partageoit ſouvent avec les vaincus. Cela me fournit à moi-même une obſervation morale, & j'appris par-là quel étoit le vrai principe de la généroſité.

En

En continuant avec lui de marquer en différens lieux les termes d'où chacun devoit partir à-la-fois, je fis, sans qu'il s'en apperçût, les distances inégales, de sorte que l'un, ayant à faire plus de chemin que l'autre pour arriver au même but, avoit un désavantage visible : mais quoique je laissasse le choix à mon Disciple, il ne savoit pas s'en prévaloir. Sans s'embarrasser de la distance, il préféroit toujours le beau chemin; de sorte que, prévoyant aisément son choix, j'étois à-peu-près la maître de lui faire perdre ou gagner le gâteau à ma volonté, & cette adresse avoit aussi son usage à plus d'une fin. Cependant, comme mon dessein étoit qu'il s'apperçût de la différence, je tâchois de la lui rendre sensible ; mais quoiqu'indolent dans le calme, il étoit si vif dans ses jeux, & se défioit si peu de moi, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire appercevoir que je le trichois. Enfin, j'en vins à bout malgré son étourderie ; il m'en fit des reproches. Je lui dis, dequoi vous plaignez-vous ? Dans un don que je veux bien faire, ne suis-je pas maître de mes conditions ? Qui vous force à courir ? Vous ai-je promis de faire les lices égales ? N'avez-vous pas le choix ? Prenez la plus courte, on ne vous en empêche point : comment ne voyez-vous pas que c'est vous que je favorise, & que l'inégalité dont vous murmurez est toute à votre avantage si vous savez vous en prévaloir ? Cela étoit clair, il le comprit, & pour choisir, il fallut y regarder de plus près. D'abord on voulut compter les pas ; mais la mesure des pas d'un enfant est lente & fautive ; de plus, je m'avisai de multiplier les courses dans un même jour, & alors l'amusement devenant une espece de passion, l'on avoit regret de perdre à mesurer les lices le tems destiné à les parcourir. La vivacité de l'enfance s'accomode mal de ces lenteurs;

on

on s'exerça donc à mieux voir, à mieux eſtimer une diſtance a la vue. Alors j'eus peu de peine à étendre & nourrir ce goût. Enfin, quelques moins d'épreuves & d'erreurs corrigées, lui formerent tellement le compas viſuel, que quand je lui mettois par la penſée un gâteau ſur quelque objet éloigné, il avoit le coup-d'œil preſque auſſi ſûr que la chaîne d'un Arpenteur.

Comme la vue eſt de tous les ſens celui dont on peut le moins ſéparer les jugemens d' l'eſprit, il faut beaucoup de tems pour apprendre à voir ; il faut avoir long-tems comparé la vue au toucher pour accoutumer le premier de ces deux ſens à nous faire un rapport fidele des figures & des diſtances : ſans le toucher, ſans le mouvement progreſſif, les yeux du monde les plus perçans ne ſauroient nous donner aucune idée de l'étendue. L'univers entier ne doit être qu'un point pour une huître ; il ne lui paroîtroit rien de plus quand même une ame humaine informeroit cette huître. Ce n'eſt qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de meſurer les dimenſions qu'on apprend à les eſtimer : mais auſſi ſi l'on meſuroit toujours, le ſens ſe repoſant ſur l'inſtrument n'acquerroit aucune juſteſſe. Il ne faut pas non plus que l'enfant paſſe tout-d'un-coup de la meſure à l'eſtimation ; il faut d'abord que, continuant à comparer par parties ce qu'il ne ſauroit comparer tout-d'un-coup, à des aliquotes préciſes, il ſubſtitue des aliquotes par appréciation, & qu'au lieu d'appliquer toujours avec la main la meſure, il s'accoutume à l'appliquer ſeulement avec les yeux. Je voudrois pourtant qu'on vérifiât ſes premieres opérations par des meſures réelles afin qu'il corrigeât ſes erreurs, & que s'il reſte dans le ſens quelque fauſſe apparence, il apprît à la rectifier par un meilleur jugement. On a des meſures naturelles qui ſont à-peu-près les mêmes en tous lieux ; les pas d'un homme,

homme, l'étendue de ſes bras, ſa ſtature. Quand l'enfant eſtime la hauteur d'un étage, ſon Gouverneur peut lui ſervir de toiſe ; s'il eſtime la hauteur d'un clocher, qu'il le toiſe avec les maiſons. S'il veut ſavoir les lieues de chemin, qu'il compte les heurs de marche ; & ſur-tout qu'on ne faſſe rien de tout cela pour lui, mais qu'il le faſſe lui-même.

On ne ſauroit apprendre à bien juger de l'étendue & de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connoître auſſi leurs figures & même à les imiter ; car au fond cette imitation ne tient abſolument qu'aux loix de la perſpective, & l'on ne peut eſtimer l'étendue ſur ſes apparences, qu'on n'ait quelque ſentiment de ces loix. Les enfans, grands imitateurs, eſſayent tous de deſiner ; je voudrois que le mien cultivât cet art, non préciſément pour l'art même, mais pour ſe rendre l'œil juſte & la main flexible ; & en général il importe fort peu qu'il ſache tel ou tel exercice, pourvu qu'il acquiere la perſpicacité du ſens & la bonne habitude du corps qu'on gagne par cet exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un Maître a deſſiner, qui ne lui donneroit à imiter que des imitations, & ne le feroit deſſiner, que ſur des deſſeins : je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modele que les objects. Je veux qu'il ait ſous les yeux l'original même & non pas le papier que le repréſente, qu'il crayonne une maiſon ſur une maiſon, un arbre ſur un arbre, un homme ſur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien obſerver les corps & leur apparences, & non pas à prendre des imitations fauſſes & conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'abſence des objets, juſqu'à ce que, par des obſervations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans ſon imagination ; de peur que, ſubſtituant à la vérité des choſes, des figures bizar-

res & fantaſtiques, il ne perde la connoiſſance des proportions, & le goût des beautés de la nature.

Je ſais bien que de cette maniere, il barbouillera long-tems ſans rien faire de reconnoiſſable, qu'il prendra tard l'élégance des contours & le trait leger des Deſſinateurs, peut-être jamais le diſcernement des effets pittoreſques & le bon goût du deſſein ; en revanche il contractera certainement un coup-d'œil plus juſte, une main plus ſûre, le connoiſſance des vrais rapports de grandeur & de figure qui ſont entre les animaux, les plantes, les corps naturels, & une plus prompte expérience du jeu de la perſpective : voilà préciſément ce que j'ai voulu faire, & mon intention n'eſt pas tant qu'il ſache imiter les objets que les connoître ; j'aime mieux qu'il me montre une plante d'acanthe, & qu'il trace moins bien le feuillage d'un chapiteau.

Au reſte, dans cet exercice, ainſi que dans tous les autres, je ne prétends pas que mon Eleve en ait ſeul l'amuſement. Je veux le lui rendre plus agréable encore en le partageant ſans ceſſe avec lui. Je ne veux point qu'il ait d'autre émule que moi, mais je ſerai ſon émule ſans relâche & ſans riſque ; cela mettra de l'intérêt dans ſes occupations ſans cauſer de jalouſie entre nous. Je prendrai le crayon à ſon exemple, je l'employerai d'abord auſſi mal-adroitement que lui. Je ſerois un Apelles que je ne me trouverai qu'un barbouilleur. Je commencerai par tracer un homme, comme les laquais les tracent contre les murs ; une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, & les doigts plus gros que le bras. Bien long tems après nous nous appercevrons l'un ou l'autre de cette diſproportion ; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaiſſeur, que cette épaiſſeur n'eſt pas par-tout la même, que le bras a ſa longueur déterminée par rapport au corps, &c. Dans ce progrès je marcherai tout au

plus à côté de lui, ou je le devancerai de ſi peu, qu'il lui ſera toujours aiſé de m'atteindre, & ſouvent de me ſurpaſſer. Nous aurons des couleurs, des pinceaux ; nous tâcherons d'imiter le coloris des objets & toute leur apparence auſſi bien que leur figure. Nous enluminerons, nous peindrons, nous barbouillerons ; mais dans tous nos barbouillages nous ne ceſſerons d'épier la nature ; nous ne ferons jamais rien que ſous les yieux du Maître.

Nous étions en peine d'ornemens pour notre chambre, en voilà de tout trouvés. Je fais encadrer nos deſſeins ; je les fais couvrir de beaux verres, afin qu'on n'y touche plus, & que, les voyant reſter dans l'état où nous les avons mis, chacun ait intérêt de ne pas négliger les ſiens. Je les arrange par ordre autour de la chambre, chaque deſſein répété vingt, trente fois, & montrant à chaque exemplaire le progrès de l'Auteur, depuis le moment où la maiſon n'eſt qu'un quarré preſqu'informe, juſqu'à celui où ſa façade, ſon profil, ſes proportions, ſes ombres, ſont dans la plus exacte vérité. Ces gradations ne peuvent manquer de nous offrir ſans ceſſe des tableaux intéreſſans pour nous, curieux pour d'autres, & d'exciter toujours plus notre émulation. Aux premiers, aux plus groſſiers de ces deſſeins je mets des cadres bien brillans, bien dorés, qui les rehauſſent ; mais quand l'imitation devient plus exacte, & que le deſſein eſt véritablement bon, alors je ne lui donne plus qu'un cadre noir très ſimple ; il n'a plus beſoin d'autre ornement que lui-même, & ce ſeroit dommage que la bordure partageât l'attention que mérite l'objet. Ainſi, chacun de nous aſpire à l'honneur du cadre uni ; & quand l'un veut dédaigner un deſſein de l'autre, il le condamne au cadre doré. Quelque jour, peut-être, ces cadres dorés paſſeront entre nous en proverbes, & nous

nous admirerons combien d'hommes ſe rendent juſtice, en ſe faiſant encardrer ainſi.

Ja'i dit que la Géométrie n'étoit pas à la portée des enfans ; mais c'eſt notre faute. Nous ne ſentons pas que leur méthode n'eſt point la nôtre, & que ce qui devient pour nous l'art de raiſonner, ne doit être pour eux que l'art de voir. Au lieu de leur donner notre méthode, nous ferions mieux de prendre la leur. Car notre maniere d'apprendre la Géométrie eſt bien autant une affaire d'imagination que de raiſonnement. Quand la propoſition eſt énoncée, il faut en imaginer la démonſtration, c'eſt-à-dire, trouver de quelle propoſition déja ſue celle-la doit être une conſéquence, & de toutes les conſéquences qu'on peut tirer de cette même propoſition, choiſir préciſément celle dont il s'agit.

De cette maniere le raiſonneur le plus exact, s'il n'eſt inventif, doit reſter court. Auſſi qu'arrive-t-il de là ? Qu'au lieu de nous faire trouver les démonſtrations, on nous les dicte ; qu'au lieu de nous apprendre à raiſonner, le Maitre raiſonne pour nous, & n'exerce que notre mémoire.

Faites des figures exactes, combinez-les, poſez-les l'une ſur l'autre, examinez leurs rapports, vous trouverez toute la Géométrie élémentaire en marchant d'obſervation en obſervation, ſans qu'il ſoit queſtion ni de définitions ni de problêmes, ni d'aucune autre forme démonſtrative que la ſimple ſuperpoſition. Pour moi je ne prétens point apprendre la Géométrie à Emile, c'eſt lui qui me l'apprendra ; je chercherai les rapports & il les trouvera ; car je les chercherai de maniere à les lui faire trouver. Par exemple, au lieu de me ſervir d'un compas pour tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe au bout d'un fil tournant ſur un pivot. Après cela,

quand je voudrai comparer les rayons entr'eux, Emile se mocquera de moi, & il me fera comprendre que le même fil toujours tendu ne peut avoir tracé des distances inégales.

Si je veux mesurer un angle de soixante dégrés, je décris du sommet de cet angle, non pas un arc, mais un cercle entier ; car avec les enfans il ne faut jamais rien sous-entendre. Je trouve que la portion du cercle, compriſe entre les deux côtés de l'angle, est la sixieme partie du cercle. Après cela je décris du même sommet un autre plus grand cercle, & je trouve que ce second arc est encore la sixieme partie de son cercle, je décris un troisieme cercle concentrique sur lequel je fais la même épreuve, & je la continue sur de nouveaux cercles, jusqu'à ce qu'Emile, choqué de ma stupidité, m'avertisse que chaque arc grand ou petit compris par le même angle sera toujours la sixieme partie de son cercle, &c. Nous voilà tout-à-l'heure à l'usage du rapporteur.

Pour prouver que les angles de suite sont égaux à deux droits, on décrit un cercle ; moi, tout au contraire, je fais en sorte qu'Emile remarque cela, premierement dans le cercle, & puis je lui dis ; si l'on ôtoit le cercle, & qu'on laissât les lignes droites, les angles auroient-ils changé de grandeur ? &c.

On néglige la justesse des figures, on la suppose, & l'on s'attache à la démonstration. Entre nous, au contraire, il ne sera jamais question de démonstration. Notre plus importante affaire sera de tirer des lignes bien droites, bien justes, bien égales ; de faire un quarré bien parfait, de tracer un cercle bien rond. Pour vérifier la justesse de la figure, nous l'examinerons par toutes ces propriétés sensibles, & cela nous donnera occasion d'en découvrir chaque jour de nouvelles. Nous plierons par le diametre les deux demi-cercles, par la diagonale les deux

deux moitiés du quarré : nous comparerons nos deux figures pour voir celle dont les bords conviennent le plus exactement, & par conſéquent la mieux faite ; nous diſputerons ſi cette égalité de partage doit avoir toujours lieu dans les parallelogrames, dans les trapezes, &c. On eſſayera quelquefois de prévoir le ſuccès de l'expérience avant de la faire, on tâchera de trouver des raiſons, &c.

La Géométrie n'eſt pour mon Eleve que l'art de ſe bien ſervir de la régle & du compas ; il ne doit point la confondre avec le deſſein, où il n'employera ni l'un ni l'autre de ces inſtrumens. La régle & le compas ſeront renfermés ſous la clef, & l'on ne lui en accordera que rarement l'uſage & pour peu de tems, afin qu'il ne s'accoutume pas à barbouiller ; mais nous pourrons quelquefois porter nos figures a la promenade & cauſer de ce que nous aurons fait ou de ce que nous voudrons faire.

Je n'oublierai jamais d'avoir vû à Turin un jeune homme, à qui, dans ſon enfance, on avoit appris les rapports des contours & des ſurfaces, en lui donnant chaque jour à choiſir dans toutes les figures géométriques des gauffres iſopérimetres. Le petit gourmand avoit épuiſé l'art d'Archimede pour trouver dans laquelle il y avoit le plus à manger.

Quand un enfant joue au volant, il s'exerce l'œil & le bras à la juſteſſe ; quand il fouette un ſabot, il accroît ſa force en s'en ſervant, mais ſans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans les mêmes jeux d'adreſſe qu'ont les hommes : la paume, le mail, le billard, l'arc, le balon, les inſtrumens de muſique. On m'a répondu que quelques-uns de ces jeux étoient au-deſſus de leurs forces, & que leurs membres & leurs organes n'etoient pas aſſez formés pour les autres. Je trouve ces raiſons mauvaiſes : un enfant n'a pas la taille d'un homme, & ne laiſſe pas de porter un

habit fait comme le ſien. Je n'entens pas qu'il joue avec nos maſſes ſur un billard haut de trois pieds ; je n'entens pas qu'il aille peloter dans nos tripots, ni qu'on charge ſa petite main d'une raquette de Paulmier, mais qu'il joue dans une ſalle dont on aura garanti les fenêtres ; qu'il ne ſe ſerve que de balles molles, que ſes premieres raquettes ſoient de bois, puis de parchemin, & enfin de corde à boyau bandée à proportion de ſon progrès. Vous préférez le volant, parcequ'il fatigue moins & qu'il eſt ſans danger. Vous avez tort pas ces deux raiſons. Le volant eſt un jeu de femmes ; mais il n'y en a pas une que ne fît fuir une balle en mouvement. Leurs blanches peaux ne doivent pas s'endurcir aux meurtriſſures, & ce ne ſont pas des contuſions qu'attendent leurs viſages. Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir ſans peine ; & de quelle défenſe ſerons-nous capables, ſi nous ne ſommes jamais attaqués ? On joue toujours lâchement les jeux où l'on peut être mal-adroit ſans riſque ; un volant qui tombe ne fait de mal à perſonne ; mais rienne dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête, rien ne rend le coup d'œil ſi juſte que d'avoir à garantir les yeux. S'élancer du bout d'une ſalle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte & ſûre, de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne ſervent à le former.

Les fibres d'un enfant, dit-on, ſont trop molles ; elles ont moins de reſſort, mais elles en ſont plus flexibles ; ſon bras eſt foible, mais enfin c'eſt un bras ; on en doit faire, proportion gardée, tout ce qu'on fait d'une autre machine ſemblable. Les enfans n'ont dans les mains nulle adreſſe ; c'eſt pour cela que je veux qu'on leur en donne : un homme auſſi peu exercé qu'eux n'en auroit pas davantage ; nous

nous ne pouvons connoître l'uſage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes, & cette expérience eſt la véritable étude à laquelle on ne peut trop-tôt nous appliquer.

Tot ce qui ſe fait eſt faiſable. Or rien n'eſt plus commun que de voir des enfans adroits & découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir une homme. Dans preſque toutes les Foires on en voit faire des équilibres, marcher ſur les mains, ſauter, danſer ſur la corde. Durant combien d'années des troupes d'enfans n'ont-elles pas attiré par leurs ballets des Spectateurs à la Comédie Italienne ? Qui eſt-ce qui n'a pas oui parler en Allemagne & en Italie de la Troupe pantomime du célebre Nicolini ? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins développés, des attitudes moins gracieuſes, une oreille moins juſte, une danſe moins légere que dans les Danſeurs tout formés ? Qu'on ait d'abord les doigts épais, courts, peu mobiles, les mains potelées & peu capables de rien empoigner, cela empêche-t-il que pluſieurs enfans ne ſachent écrire ou deſſiner à l'âge où d'autres ne ſavent pas encore tenir le crayon ni la plume ? Tout Paris ſe ſouvient encore de la petite Angloiſe qui faiſoit à dix ans des prodiges ſur le clavecin. J'ai vû chez un Magiſtrat, ſon fils, petit bon-homme de huit ans, qu'on mettoit ſur la table au deſſert comme une ſtatue au milieu des plateaux, jouer là d'un violon preſqu'auſſi grand que lui, & ſurprendre par ſon exécution les Artiſtes mêmes.

Tous ces exemples & cent mille autres prouvent, ce me ſemble, que l'inaptitude qu'on ſuppoſe aux enfans pour nos exercices eſt imaginaire, & que, ſi

on ne les voit point réuſſir dans quelques-uns, c'eſt qu'on ne les y a jamais exercés.

On me dira que je tombe ici par rapport au corps dans le défaut de la culture prématurée que je blâme dans les enfans par rapport à l'eſprit. La différence eſt très grande ; car l'un de ces progrès n'eſt qu'apparent, mais l'autre eſt réel. J'ai prouvé que l'eſprit qu'ils paroiſſent avoir ils ne l'ont pas, au lieu que tout ce qu'ils paroiſſent faire ils le font. D'ailleurs on doit toujours ſonger que tout ceci n'eſt ou ne doit être que jeu, direction facile & volontaire des mouvemens que la nature leur demande, art de varier leurs amuſemens pour les leur rendre plus agréables, ſans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail : car enfin de quoi s'amuſeront-ils, dont je ne puiſſe faire un objet d'inſtruction pour eux ? & quand je ne le pourrois pas, pourvu qu'ils s'amuſent ſans inconvénient & que le tems ſe paſſe, leur progrès en toute choſe n'importe pas quant à préſent ; au lieu que lorſqu'il faut néceſſairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on s'y prenne, il eſt toujours impoſſible qu'on en vienne à bout ſans contrainte, ſans fâcherie & ſans ennui.

Ce que j'ai dit ſur les deux ſens dont l'uſage eſt le plus continu & le plus important, peut ſervir d'exemple de la maniere d'exercer les autres. La vûe & le toucher s'appliquent également ſur les corps en repos & ſur les corps qui ſe meuvent ; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puiſſe émouvoir le ſens de l'ouie, il n'y a qu'un corps en mouvement qui faſſe du bruit ou du ſon, & ſi tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui ſe meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de pouvoir juger par la ſenſation qui nous frappe, ſi le corps qui la cauſe eſt grand ou petit,

petit, éloigné ou proche, ſi ſon ébranlement eſt violent ou foible. L'air ebranlé eſt ſujet à des répercuſſions qui le réfléchiſſent, qui produiſant des échos répétent la ſenſation, & font entendre le corps bruyant ou ſonore en un autre lieu que celui où il eſt. Si dans une plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux de beaucoup plus loin qu'en reſtant debout.

Comme nous avons comparé la vue au toucher, il eſt bon de la comparer de même à l'ouie, & de ſavoir laquelle des deux impreſſions partant à la fois du même corps arrivera le plutôt à ſon organe. Quand on voit le feu d'un canon on peut encore ſe mettre à l'abri du coup ; mais ſitôt qu'on entend le bruit, il n'eſt plus tems, le boulet eſt-là. On peut juger de la diſtance où ſe fait le tonnerre, par l'intervalle de tems qui ſe paſſe de l'éclair au coup. Faites en ſorte que l'enfant connoiſſe toutes ces expériences ; qu'il faſſe celles qui ſont à ſa portée, & qu'il trouve les autres par induction ; mais j'aime cent fois mieux qu'il les ignore, que s'il faut que vous les lui diſiez.

Nous avons un organe qui répond à l'ouie, ſavoir celui de la voix ; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vûe, & nous ne rendons pas les couleurs comme les ſons. C'eſt un moyen de plus pour cultiver le premier ſens, en exerçant l'organe actif & l'organe paſſif l'un par l'autre.

L'homme a trois ſortes de voix, ſavoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuſe, & la voix pathétique ou accentuée, qui ſert de langage aux paſſions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois ſortes de voix ainſi que l'homme, ſans les ſavoir allier de même : il a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémiſſemens, mais

il ne fait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique-là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent ; ils crient, mais ils n'accentuent pas ; & comme il y a peu d'énergie dans leur discours, il y a peu d'accent dans leur voix. Notre Eleve aura le parler plus uni, plus simple encore, parceque ses passions n'étant pas éveillées ne mêleront point leur langage au sien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôles de Tragédie & de Comédie, ni vouloir lui apprendre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de sens pour savoir donner un ton à des choses qu'il ne peut entendre, & de l'expression à des sentimens qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler, à prononcer exactement & sans affectation, à connoître & à suivre l'accent grammatical & la prosodie, à donner toujours assez de voix pour être entendu, mais à n'en donner jamais plus qu'il ne faut ; défaut ordinaire aux enfans élevés dans les Colléges : en toute chose rien de superflu.

De même dans le chant rendez sa voix juste, égale, flexible, sonore, son oreille sensible à la mesure & à l'harmonie, mais rien de plus. La musique imitative & théatrale n'est pas de son âge. Je ne voudrois pas même qu'il chantât des paroles ; s'il en vouloit chanter, je tâcherois de lui faire des chansons exprès, interessantes pour son âge, & aussi simples que ses idées.

On pense bien qu'étant si peu pressé de lui apprendre à lire l'écriture, je ne le ferai pas, non plus, de lui apprendre à lire la musique. Ecartons de son cerveau toute attention trop pénible, & ne nous hâtons point de fixer son esprit sur des signes de convention. Ceci, je l'avoue, semble avoir sa difficulté ;

culté; car ſi la connoiſſance des notes ne paroît pas d'abord plus néceſſaire pour ſavoir chanter que celle des lettres pour ſavoir parler, il y a pourtant cette différence, qu'en parlant nous rendons nos propres idées, & qu'en chantant nous ne rendons gueres que celles d'autrui. Or pour les rendre, il faut les lire.

Mais premierement, au lieu de les lire on les peut ouir, & un chant ſe rend à l'oreille encore plus fidelement qu'à l'œil. De plus, pour bien ſavoir la muſique il ne ſuffit pas de la rendre, il la faut compoſer, & l'un doit s'apprendre avec l'autre, ſans quoi l'on ne la ſait jamais bien. Exercez votre petit Muſicien d'abord à faire des phraſes bien régulieres, bien cadencées; enſuite à les lier entr'elles par une modulation très ſimple; enfin à marquer leurs différens rapports par une ponctuation correcte, ce qui ſe fait par le bon choix des cadences & des repos. Sur-tout jamais de chant bizarre, jamais de pathétique ni d'expreſſion. Une mélodie toujours chantante & ſimple, toujours dérivante des cordes eſſencielles du ton, & toujours indiquant tellement la baſſe qu'il la ſente & l'accompagne ſans peine; car pour ſe former la voix & l'oreille, il ne doit jamais chanter qu'au clavecin.

Pour mieux marquer les ſons on les articule en les prononçant; de-là l'uſage de ſolfier avec certaines ſyllabes. Pour diſtinguer les dégrés, il faut donner des noms & à ces dégrés & à leurs différens termes fixes; de-là les noms des intervalles, & auſſi les lettres de l'alphabet dont on marque les touches du clavier & les notes de la gamme. C & A déſignent des ſons fixes, invariables, toujours rendus par les mêmes touches. *Ut* & *la* ſont autre choſe. *Ut* eſt conſtamment la tonique d'un mode majeur, ou la médiante d'un mode mineur. *La* eſt conſtamment la tonique d'un mode mineur, ou la ſixieme note

d'un mode majeur. Ainſi les lettres marquent les termes immuables des rapports de notre ſyſtême muſical, & les ſyllabes marquent les termes homologues des rapports ſemblables en divers tons. Les lettres indiquent les touches du clavier, & les ſyllabes les dégrés du mode. Les Muſiciens François ont étrangement brouillé ces diſtinctions ; ils ont confondu le ſens des ſyllabes avec le ſens des lettres, & doublant inutilement les ſignes des touches, ils n'en ont point laiſſé pour exprimer les cordes des tons ; en ſorte que pour eux *ut* & C ſont toujours la même choſe, ce qui n'eſt pas, & ne doit pas être, car alors dequoi ſerviroit C ? Auſſi leur maniere de ſolfier eſt-elle d'une difficulté exceſſive ſans être d'aucune utilité, ſans porter aucune idée nette à l'eſprit, puiſque par cette méthode ces deux ſyllabes *ut* & *mi*, par exemple, peuvent également ſignifier une tierce majeure, mineure, ſuperflue, ou diminuée. Par quelle étrange fatalité le pays du monde où l'on écrit les plus beaux livres ſur la muſiques, eſt-il préciſément celui où on l'apprend le plus difficilement ?

Suivons avec notre Eleve une pratique plus ſimple & plus claire ; qu'il n'y ait pour lui que deux modes dont les rapports ſoient toujours les mêmes & toujours indiquées par les mêmes ſyllabes. Soit qu'il chante ou qu'il joue d'un inſtrument, qu'il ſache établir ſon mode ſur chacun des douze tons qui peuvent lui ſervir de baſe, & que, ſoit qu'on module en D, en C, en G, &c. la finale ſoit toujours *ut* ou *la* ſelon le mode. De cette maniere il vous concevra toujours, les rapports eſſenciels du mode pour chanter & jouer juſte ſeront toujours préſens à ſon eſprit, ſon exécution ſera plus nette & ſon progrès plus rapide. Il n'y a rien de plus bizarre que ce que les François appellent ſolfier au naturel ; c'eſt éloigner les idées de la choſe pour en ſubſtituer d'étrangeres qui ne ſont qu'égarer. Rien n'eſt plus

naturel

naturel que de solfier par transposition, lorsque le mode est transposé. Mais c'en est trop sur la musique ; enseignez-la comme vous voudrez, pourvu qu'elle ne soit jamais qu'un amusement.

Nous voilà bien avertis de l'état de corps étrangers par rapport au nôtre, de leur poids, de leur figure, de leur couleur, de leur solidité, de leur grandeur, de leur distance, de leur température, de leur repos, de leur mouvement. Nous sommes instruits de ceux qu'il nous convient d'approcher ou d'éloigner de nous, de la maniere dont il faut nous y prendre pour vaincre leur résistance, ou pour leur en opposer une qui nous préserve d'en être offensés ; mais ce n'est pas assez ; notre propre corps s'épuise sans-cesse, il a besoin d'être sans-cesse renouvellé. Quoique nous ayons la faculté d'en changer d'autres en notre propre substance, le choix n'est pas indifférent : tout n'est pas aliment pour l'homme ; & des substances qui peuvent l'être, il y en a de plus ou de moins convenables, selon la constitution de son espece, selon le climat qu'il habite, selon son tempéramment particulier, & selon la maniere de vivre que lui prescrit son état.

Nous mourrions affamés ou empoisonnés, s'il falloit attendre, pour choisir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choisir : mais la suprême bonté qui a fait, du plaisir des êtres sensibles, l'instrument de leur conservation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin plus sûr que son propre appetit ; & à le prendre dans son état primitif, je ne doute point qu'alors les aliment qu'il trouvoit les plus agréables ne lui fussent aussi les plus sains.

Il y a plus. L'Auteur des choses ne pourvoit pas seulement aux besoins qu'il nous donne, mais encore

encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes ; & c'eſt pour mettre toujours le deſir à côté du beſoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'alterent avec nos manieres de vivre. Plus nous nous éloignons de l'etat de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels ; ou plutôt l'habitude nous fait une ſeconde nature que nous ſubſtituons tellement à la premiere, que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci.

Il ſuit de-là, que les goûts les plus naturels doivent être auſſi les plus ſimples ; car ce ſont ceux qui ſe transforment le plus aiſément ; au lieu qu'en s'aiguiſant, en s'irritant par nos fantaiſies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'eſt encore d'aucun pays ſe fera ſans peine aux uſages de quelque pays que ce ſoit, mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

Ceci me paroît vrai dans tous les ſens, & bien plus, appliqué au goût proprement dit. Notre premier aliment eſt le lait, nous ne nous accoutumons que par degrés aux ſaveurs fortes, d'abord elles nous répugnent. Des fruits, des légumes, des herbes, & enfin quelques viandes grillées, ſans aſſaiſonnement & ſans ſel, firent les feſtins des premiers hommes (24). La premiere fois qu'un Sauvage boit du vin, il fait la grimace & le rejette, & même parmi nous, quiconque a vécu juſqu'à vingt ans ſans goûter de liqueurs fermentées, ne peut plus s'y accoutumer ; nous ſerions tous abſtêmes ſi l'on ne nous eut donné du vin dans nos jeunes ans. Enfin, plus nos goûts ſont ſimples, plus ils ſont univerſels ; les répugnances les plus communes tombent ſur des mets compoſés. Vit-on jamais perſonne avoir en dégoût l'eau ni le pain ? voilà la trace de la na-

(24) Voyez l'Arcadie de Pauſanias ; voyez auſſi le morceau de Plutarque tranſcrit ci-après.

ture,

ture, voilà donc auſſi notre regle. Conſervons a l'enfant ſon goût primitif le plus qu'il eſt poſſible ; que ſa nourriture ſoit commune & ſimple, que ſon palais ne ſe familiariſe qu'à des ſaveurs peu relevées, & ne ſe forme point un goût excluſif.

Je n'examine pas ici ſi cette maniere de vivre eſt plus ſaine ou non, ce n'eſt pas ainſi que je l'enviſage. Il me ſuffit de ſavoir, pour la préférer, que c'eſt la plus conforme à la nature, & celle qui peut le plus aiſément ſe plier à toute autre. Ceux qui diſent qu'il faut accoutumer les enfans aux alimens dont ils uſeront étant grands, ne raiſonnent pas bien, ce me ſemble. Pourquoi leur nourriture doit-elle être la même tandis que leur maniere de vivre eſt ſi différente ? Un homme épuiſé de travail, de ſoucis, de peines, a beſoin d'alimens ſucculens qui lui portent de nouveaux eſprits au cerveau ; un enfant qui vient de s'ébattre, & dont le corps croît, a beſoin d'une nourriture abondante qui lui faſſe beaucoup de chile. D'ailleurs, l'homme-fait a déja ſon état, ſon emploi, ſon domicile ; mais qui eſt-ce qui peut-être sûr de ce que la fortune réſerve à l'enfant ? En toute choſe ne lui donnons point une forme ſi déterminée, qu'il lui en coûte trop d'en changer au beſoin. Ne faiſons pas qu'il meure de faim dans d'autres pays s'il ne traîne par-tout à ſa ſuite un cuiſinier François, ni qu'il diſe un jour qu'on ne ſait manger qu'en France. Voilà, par parenthèſe, un plaiſant éloge ! Pour moi, je dirois au contraire, quil n'y a que les François qui ne ſavent pas manger, puiſqu'il faut un art ſi particulier pour leur rendre les mets mangeables.

De nos ſenſations diverſes, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Auſſi ſommes-nous plus intéreſſés à bien juger des ſubſtances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne font que l'environner. Mille choſes

ſont

ſont indifférentes au toucher, à l'ouie, à la vue ; mais il n'y a preſque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce ſens eſt toute phyſique & matérielle, il eſt le ſeul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les ſenſations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imitation & l'imagination mêlent ſouvent du moral à l'impreſſion de tous les autres. Auſſi généralement les cœurs tendres & voluptueux, les caracteres paſſionnés & vraiment ſenſibles, faciles à émouvoir par les autres ſens, ſont-ils aſſez tiédes ſur celui-ci. De cela même qui ſemble mettre le goût au deſſous d'eux, & rendre plus mépriſable le penchant qui nous y livre, je conclurois au contraire, que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfans eſt de les mener par leur bouche. Le mobile de la gourmandiſe eſt ſur-tout préférable à celui de la vanité, en ce que la premiere eſt un appétit de la nature, tenant immédiatement au ſens, & que la ſeconde eſt un ouvrage de l'opinion, ſujet au caprice des hommes & à toutes ſortes d'abus. La gourmandiſe eſt la paſſion de l'enfance ; cette paſſion ne tient devant aucune autre ; à la moindre concurrence elle diſparoît. Eh croyez-moi ! l'enfant ne ceſſera que trop tôt de ſonger à ce qu'il mange, & quand ſon cœur ſera trop occupé, ſon palais ne l'occupera gueres. Quand il ſera grand, mille ſentimens impétueux donneront le change à la gourmandiſe, & ne feront qu'irriter la vanité ; car cette derniere paſſion ſeule fait ſon profit des autres, & à la fin les engloutit toutes. J'ai quelquefois examiné ces gens qui donnoient de l'importance aux bons morceaux, qui ſongeoient en s'éveillant ce qu'ils mangeroient dans la journée, & décrivoient un repas avec plus d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat. J'ai trouvé que tous ces prétendus hommes n'étoient que des enfans de quarante ans, ſans vigueur & ſans conſiſtance,

fruges

fruges consumere nati. La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe. L'ame d'un gourmand eſt toute dans ſon palais, il n'eſt fait que pour manger ; dans ſa ſtupide incapacité il n'eſt qu'à table à ſa place, il ne ſait juger que des plats : laiſſons-lui ſans regret cet emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

Craindre que la gourmandiſe ne s'enracine dans un enfant capable de quelque choſe, eſt une précaution de petit eſprit. Dans l'enfance on ne ſonge qu'à ce qu'on mange ; dans l'adoleſcence on n'y ſonge plus, tout nous eſt bon, & l'on a bien d'autres affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'on allât faire un uſage indiſcret d'un reſſort ſi bas, ni étayer d'un bon morceau l'honneur de faire une belle action. Mais je ne vois pas pourquoi, toute l'enfance n'étant ou ne devant être que jeux & folâtres amuſemens, des exercices purement corporels n'auroient pas un prix matériel & ſenſible. Qu'un petit Majorquain, voyant un panier ſur le haut d'un arbre, l'abbatte à coups de fronde, n'eſt-il pas bien juſte qu'il en profite, & qu'un bon déjeûner répare la force qu'il uſe à le gagner (25) ? Qu'un jeune Spartiate à travers les riſques de cent coups de fouet ſe gliſſe habilement dans une cuiſine, qu'il y vole un renardeau tout vivant, qu'en l'emportant dans ſa robe il en ſoit égratigné, mordu, mis en ſang, & que pour n'avoir pas la honte d'être ſurpris, l'enfant ſe laiſſe déchirer les entrailles ſans ſourciller, ſans pouſſer un ſeul cri, n'eſt-il pas juſte qu'il profite enfin de ſa proie, & qu'il la mange après en avoir été mangé ? Jamais un bon repas ne doit être une récompenſe, mais pourquoi ne ſeroit-il pas l'effet

(25) Il y a bien des ſiecles que les Majorquains ont perdu cet uſage ; il eſt du tems de la célébrité de leurs Frondeurs.

des

des soins qu'on a pris pour se le procurer ? Emile ne regarde point le gâteau que j'ai mis sur la pierre comme le prix d'avoir bien couru ; il sait seulement que le seule moyen d'avoir ce gâteau est d'y arriver plutôt qu'un autre.

Ceci ne contredit point les maximes que j'avançois tout-à-l'heure sur la simplicité des mets : car pour flatter l'appétit des enfans, il ne s'agit pas d'exciter leur sensualité, mais seulement de la satisfaire ; & cela s'obtiendra par les choses du monde les plus communes, si l'on ne travaille pas à leur rafiner le goût. Leur appétit continuel qu'excite le besoin de croître, est un assaisonnement sûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits, du laitage, quelque piece de four un peu plus délicate que le pain ordinaire, sur-tout l'art de dispenser sobrement tout cela, voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du monde, sans leur donner du goût pour les saveurs vives, ni risquer de leur blazer le palais.

Une des preuves que le gout de la viande n'est pas naturel à l'homme, est l'indifférence que les enfans ont pour ce mets-là, & la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage, la pâtisserie, les fruits, &c. Il importe sur-tout de ne pas dénaturer ce goût primitif, & de ne point rendre les enfans carnassiers : si ce n'est pour leur santé, c'est pour leur caractere ; car de quelque maniere qu'on explique l'expérience, il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels & féroces plus que les autres hommes ; cette observation est de tous les lieux & de tous les tems : la barbarie angloise est connue (26) ; les

(26) Je sais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité & le bon naturel de leur Nation, qu'ils appellent *Good natured people* ; mais

les Gaures, au contraire, ſont les plus doux des hommes (27). Tous les Sauvages ſont cruels, & leurs mœurs ne les portent point à l'être, cette cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chaſſe, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même les Bouchers ne ſont pas reçus en témoignage, non plus que les Chirurgiens ; les grands ſcélerats s'endurciſſent au meurtre en buvant du ſang. Homere fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, & des Lotophages un peuple ſi aimable, qu'auſſitôt qu'on avoit eſſayé de leur commerce, on oublioit juſqu'à ſon pays pour vivre avec eux.

" Tu me demandes," diſoit Plutarque, " pourquoi Pithagore s'abſtenoit de manger de la chair " des bêtes ; mais moi je te demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui " approcha de ſa bouche une chair meurtrie, qui " briſa de ſa dent les os d'une bête expirante, qui " fit ſervir devant lui des corps morts, des cadavres, " & engloutit dans ſon eſtomac des membres, qui le " moment d'auparavant bêloient, mugiſſoient, marchoient & voyoient ? Comment ſa main put-elle " enfoncer un fer dans le cœur d'un être ſenſible ? " Comment ſes yeux purent-il ſupporter un meurtre ? Comment put-il voir ſaigner, écorcher, démembrer un pauvre animal ſans défenſe ? Comment put-il ſupporter l'aſpect des chairs pantelantes ? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas " ſoulever le cœur ? Comment ne fut-il pas dégouté, repouſſé, ſaiſi d'horreur, quand il vint a

mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, perſonne ne le répete après eux.

(27) Les Banians, qui s'abſtiennent de toute chair plus ſeverement que les Gaures, ſont preſque auſſi doux qu'eux ; mais comme leur morale eſt moins pure & leur culte moins raiſonnable, ils ne ſont pas ſi honnêtes gens.

" manier

" manier l'ordure de ces bleſſures, à nétoyer le ſang
" noir & figé qui les couvroit ?

" *Les peaux rampoient ſur la terre écorchées ;*
" *Les chairs au feu mugiſſoient embrochées ;*
" *L'homme ne put les manger ſans frémir,*
" *Et dans ſon ſein les entendit gémir.*

" Voilà ce qu'il dut imaginer & ſentir la premi-
" ere fois qu'il ſurmonta la nature pour faire cet
" horrible repas, la premiere fois qu'il eut faim
" d'une bête en vie, qu'il voulut ſe nourrir d'un
" animal qui paiſſoit encore, & qu'il dit comment
" il falloit égorger, d'épecer, cuire la brebis qui lui
" léchoit les mains. C'eſt de ceux qui commen-
" cerent ces cruels feſtins, & non de ceux qui les
" quittent, qu'on a lieu de s'étonner : encore ces
" premiers-là pourroient-ils juſtifier leur barbarie
" par des excuſes qui manquent à la nôtre, & dont
" le défaut nous rend cent fois plus barbares
" qu'eux.

" Mortels bien-aimés des Dieux, nous diroient ces
" premiers hommes, comparez les tems ; voyez
" combien vous êtes heureux & combien nous
" étions miſérables ! La terre nouvellement formée
" & l'air chargé de vapeurs étoient encore indociles
" à l'ordre des ſaiſons ; le cours incertain des ri-
" vieres dégradoit leurs rives de toutes parts : des
" étangs, des lacs, de profonds marécages inondoient
" les trois quarts de la ſurface du monde, l'autre
" quart étoit couvert de bois & de forêts ſtériles.
" La terre ne produiſoit nuls bons fruits ; nous
" n'avions nuls inſtrumens de labourage, nous igno-
" rions l'art de nous en ſervir, & le tems de la
" moiſſon ne venoit jamais pour qui n'avoit rien ſe-
" mé. Ainſi la faim ne nous quittoit point. L'hi-
" ver, la mouſſe & l'écorce des arbres étoient nos

" mets

" mets ordinaires. Quelques racines vertes de chien-
" dent & de bruyere étoient pour nous un régal ;
" & quand les hommes avoient pu trouver des
" feines, des noix & du gland, ils en danſoient de
" joie autour d'un chêne ou d'un hêtre au ſon de
" quelque chanſon ruſtique, appellant la terre leur
" nourrice & leur mere ; c'étoit-là leur unique
" fête, c'étoient leurs uniques jeux : tout le reſte
" de la vie humaine n'étoit que douleur, peine &
" miſere.

" Enfin, quand la terre dépouillée & nue ne
" nous offroit plus rien, forcés d'outrager la nature
" pour nous conſerver, nous mangeâmes les com-
" pagnons de notre miſere plutôt que de périr avec
" eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force
" à verſer du ſang ? Voyez quelle affluence de biens
" vous environne ! Combien de fruits vous produit
" la terre ! Que de richeſſes vous donnent les
" champs & les vignes ! Que d'animaux vous of-
" frent leur lait pour vous nourrir, & leur toiſon
" pour vous habiller ! Que leur demandez-vous de
" plus, & quelle rage vous porte à commettre tant
" de meurtres, raſſaſſiés de biens & regorgeant de
" vivres ? Pourquoi mentez-vous contre notre mere en
" l'accuſant de ne pouvoir vous nourrir ? Pourquoi
" péchez-vous contre Cerès, inventrice des ſaintes
" loix, & contre le gracieux Bacchus, conſolateur
" des hommes, comme ſi leurs dons prodigués ne
" ſuffiſoient pas à la conſervation du genre humain ?
" Comment avez-vous le cœur de mêler avec leurs
" doux fruits des oſſemens ſur vos tables, & de
" manger avec le lait le ſang des bêtes qui vous le
" donnent ? Les panthéres & les lions, que vous
" appellez bêtes féroces, ſuivent leur inſtinct par
" force & tuent les autres animaux pour vivre. Mais
" vous, cent fois plus féroces qu'elles, vous com-
" battez l'inſtinct ſans néceſſité pour vous livrer à

" vos

" vos cruelles délices ; les animaux que vous man-
" gez ne ſont pas ceux qui mangent les autres ;
" vous ne les mangez pas ces animaux carnaſſiers,
" vous les imitez. Vous n'avez faim que des bêtes
" innocentes & douces, qui ne font de mal à per-
" ſonne, qui s'attachent à vous, qui vous ſervent,
" & que vous dévorez pour prix de leurs ſer-
" vices.

" O meurtrier contre nature, ſi tu t'obſtines à
" ſoutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes ſembla-
" bles, des êtres de chair & d'os, ſenſibles & vivans
" comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inſpire
" pour ces affreux repas ; tue les animaux toi-
" même, je dis de tes propres mains ; ſans ferre-
" mens, ſans coutelas ; déchire-les avec tes ongles,
" comme font les lions & les ours ; mords ce bœuf
" & le mets en pieces, enfonce tes griffes dans ſa
" peau ; mange cet agneau tout vif, dévore ſes
" chairs toutes chaudes, bois ſon ame avec ſon
" ſang. Tu frémis, tu n'oſes ſentir palpiter ſous
" ta dent une chair vivante ? Homme pitoyable ! tu
" commences par tuer l'animal, & puis tu le manges,
" comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'eſt
" pas aſſez, la chair morte te répugne encore, tes
" entrailles ne peuvent la ſupporter, il la faut tranſ-
" former par le feu, la bouillir, la rôtir, l'aſſai-
" ſonner de drogues qui la déguiſent ; il te faut des
" Chaircuitiers, des Cuiſiniers, des Rotiſſeurs, des
" gens pour t'ôter l'horreur du meurtre & t'ha-
" biller des corps morts, afin que le ſens du goût
" trompé par ces déguiſemens ne rejette point ce
" qui lui eſt étrange, & ſavoure avec plaiſir des
" cadavres dont l'œil même eût peine à ſouffrir
" l'aſpect."

Quoique ce morceau ſoit étranger à mon ſujet, je n'ai pu réſiſter à la tentation de le tranſcrire, & je

je crois que peu de Lecteurs m'en ſauront mauvais gré.

Au reſte, quelque ſorte de régime que vous donniez aux enfans, pourvû que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs & ſimples, laiſſez-les manger, courir & jouer tant qu'il leur plaît, & ſoyez ſûrs qu'ils ne mangeront jamais trop & n'auront point d'indigeſtions : mais ſi vous les affamez la moitié du tems, & qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils ſe dédomageront de toute leur force, ils mangeront juſqu'à regorger, juſqu'à crever. Notre appétit n'eſt démeſuré que parceque nous voulons lui donner d'autres régles que celles de la nature. Toujours réglant, preſcrivant, ajoutant, retranchant, nous ne faiſons rien que la balance à la main ; mais cette balance eſt à la meſure de nos fantaiſies, & non pas à celle de notre eſtomac. J'en reviens toujours à mes exemples. Chez les Payſans, la huche & le fruitier ſont toujours ouverts, & les enfans, non plus que les hommes, n'y ſavent ce que c'eſt qu'indigeſtions.

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant mangeât trop, ce que je ne crois pas poſſible par ma méthode, avec des amuſemens de ſon goût, il eſt ſi aiſé de le diſtraire, qu'on parviendroit à l'épuiſer d'inanition ſans qu'il y ſongeat. Comment des moyens ſi sûrs & ſi faciles échappent-ils à tous les Inſtituteurs ? Herodote raconte que les Lydiens, preſſés d'un extrême diſette, s'aviſérent d'inventer les jeux & d'autre divertiſſemens avec leſquels ils donnoient le change à leur faim, & paſſoient des jours entiers ſans ſonger à manger (28). Vos ſavans Inſtituteurs ont peut-être lû

(28) Les anciens Hiſtoriens ſont remplis de vues dont on pourroit faire uſage, quand même les faits qui les préſentent ſeroient faux : mais nous ne ſavons tirer aucun vrai parti de l'Hiſtoire ; la critique d'érudition abſorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai,

lû cent fois ce paſſage, ſans voir l'application qu'on en peut faire aux enfans. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne quitte pas volontiers ſon dîner pour aller étudier ſa leçon. Maître, vous avez raiſon : je ne penſois pas à cet amuſement-là.

Le ſens de l'odorat eſt au goût ce que celui de la vûe eſt au toucher : il le prévient, il l'avertit de la maniere dont telle ou telle ſubſtance doit l'affecter, & diſpoſe à la rechercher ou à la fuir, ſelon l'impreſſion qu'on en reçoit d'avance. J'ai oui dire que les Sauvages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, & jugeoient tout différemment des bonnes & des mauvaiſes odeurs. Pour moi, je le croirois bien. Les odeurs par elles-mêmes ſont des ſenſations foibles ; elles ébranlent plus l'imagination que le ſens, & n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela ſuppoſé, les goûts des uns devenus, par leurs manieres de vivre, ſi différens des goûts des autres, doivent leur faire porter des jugemens bien oppoſés des ſaveurs, & par conſéquent des odeurs qui les annoncent. Un Tartare doit flairer avec autant de plaiſir un quartier puant de cheval mort, qu'un de nos chaſſeurs une perdrix à moitié pourrie.

Nos ſenſations oiſeuſes, comme d'être embaumé des fleurs d'un parterre, doivent être inſenſibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à ſe promener, & qui ne travaillent pas aſſez pour ſe faire une volupté du repos. Des gens toujours affamés ne ſauroient prendre un grand plaiſir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat eſt le ſens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter

vrai, pourvu qu'on en pût tirer une inſtruction utile. Les hommes ſenſés doivent regarder l'Hiſtoire comme un tiſſu de fables dont la morale eſt très appropriée au cœur humain.

le cerveau ; c'eſt pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuiſe à la longue. Il a dans l'amour des effets aſſez connus : le doux parfum d'un cabinet de toilette n'eſt pas un piége auſſi foible qu'on penſe ; & je ne ſais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme ſage & peu ſenſible, que l'odeur des fleurs que ſa Maîtreſſe a ſur le ſein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination que peu de paſſions ont encore animée n'eſt gueres ſuſceptible d'émotion, & où l'on n'a pas encore aſſez d'expérience pour prévoir avec un ſens ce que nous en promet un autre. Auſſi cette conſéquence eſt-elle parfaitement confirmée par l'obſervation ; & il eſt certain que ce ſens eſt encore obtus & preſque hébété chez la plûpart des enfans. Non que la ſenſation ne ſoit en eux auſſi fine & peut-être plus que dans les hommes ; mais parceque, n'y joignant aucune autre idée, ils ne s'en affectent pas aiſément d'un ſentiment de plaiſir ou de peine, & qu'ils n'en ſont ni flattés ni bleſſés comme nous. Je crois que ſans ſortir du même ſyſtême, & ſans recourir à l'anatomie comparée des deux ſexes, on trouveroit aiſément la raiſon pourquoi les femmes en général s'affectent plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les Sauvages du Canada ſe rendent dès leur jeuneſſe l'odorat ſi ſubtil, que, quoiqu'ils aient des chiens, ils ne daignent pas s'en ſervir à la chaſſe, & ſe ſervent de chiens à eux-mêmes. Je conçois en effet que ſi l'on élevoit les enfans à éventer leur diner, comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut-être à leur perfectionner l'odorat au même point ; mais je ne vois pas au fond qu'on puiſſe en eux tirer de ce ſens un uſage fort utile, ſi ce n'eſt pour leur faire connoître ſes rapports avec celui du goût. La nature a pris ſoin de nous forcer

à nous mettre au fait de ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier ſens preſque inſéparable de celle de l'autre en rendant leurs organes voiſins, & plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux, en ſorte que nous ne goûtons rien ſans le flairer. Je voudrois ſeulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant en couvrant, par exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine ; car la diſcorde des deux ſens eſt trop grande alors pour pouvoir l'abuſer ; le ſens le plus actif abſorbant l'effet de l'autre, il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût ; ce dégoût s'étend à toutes les ſenſations qui le frappent en même-tems ; à la préſence de la plus foible ſon imagination lui rappelle auſſi l'autre ; un parfum très ſuave n'eſt plus pour lui qu'une odeur dégoutante, & c'eſt ainſi que nos indiſcretes précautions augmentent la ſomme des ſenſations déplaiſantes aux dépens des agréables.

Il me reſte à parler dans les livres ſuivans de la culture d'une eſpece de ſixieme ſens appellé ſens-commun, moins parcequ'il eſt commun à tous les hommes, que parcequ'il réſulte de l'uſage bien réglé des autres ſens, & qu'il nous inſtruit de la nature des choſes par le concours de toutes leurs apparences. Ce ſixieme ſens n'a point par conſéquent d'organe particulier ; il ne réſide que dans le cerveau, & ſes ſenſations purement internes s'appellent perceptions ou idées. C'eſt par le nombre de ces idées que ſe meſure l'étendue de nos connoiſſances ; c'eſt leur netteté, leur clarté qui fait la juſteſſe de l'eſprit ; c'eſt l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raiſon humaine. Ainſi ce que j'appellois raiſon ſenſitive ou puérile, conſiſte à former des idées ſimples par le concours de pluſieurs ſenſations, & ce que j'appelle raiſon intellectuelle ou humaine, conſiſte

consiste à former des idées complexes par le concours de plusieurs idées simples.

Supposant donc que ma méthode soit celle de la nature & que je ne me sois pas trompé dans l'application, nous avons amené notre Eleve à travers les pays des sensations jusqu'aux confins de la raison puérile : le premier pas que nous allons faire au-delà doit être un pas d'homme. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carriere, jettons un moment les yeux sur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge, chaque état de la vie a sa perfection convenable, sa sorte de maturité que lui est propre. Nous avons souvent ouï parler d'un homme-fait, mais considerons un enfant-fait : ce spectacle sera plus nouveau pour nous, & ne sera peut-être pas moins agréable.

L'existence des êtres finis est si pauvre & si bornée, que quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimeres qui ornent les objets réels, & si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, & laisse toujours le cœur froid. La terre parée des trésors de l'automne étale une richesse que l'œil admire, mais cette admiration n'est point touchante ; elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Au printems la campagne presque nue n'est encore couverte de rien ; les bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que poindre, & le cœur est touché à son aspect. En voyant renaître ainsi la nature, on se sent ranimer soi-même ; l'image du plaisir nous environne : Ces compagnes de la volupté, ces douces larmes toujours prêtes à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déja sur le bord de nos paupieres ; mais l'aspect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable ; on le voit toujours d'un œil sec.

Pourquoi cette différence ? c'eſt qu'au ſpectacle du printems l'imagination joint celui des ſaiſons qui le doivent ſuivre ; à ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les myſteres qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des tems qui ſe doivent ſuccéder, & voit moins les objets comme ils ſeront que comme elle les deſire, parcequ'il dépend d'elle de les choiſir. En automne au contraire, on n'a plus à voir que ce qui eſt. Si l'on veut arriver au printems, l'hiver nous arrête, & l'imagination glacée expire ſur la neige & ſur les frimats.

Telle eſt la ſource du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance, préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand eſt-ce que nous goûtons un vrai plaiſir à voir un homme ? c'eſt quand la mémoire des ſes actions nous fait rétrograder ſur ſa vie & le rajeunit, pour ainſi dire, à nos yeux. Si nous ſommes réduits à le conſiderer tel qu'il eſt, ou à le ſuppoſer tel qu'il ſera dans ſa vieilleſſe, l'idée de la nature déclinante efface tout notre plaiſir. Il n'y en a point à voir avancer un homme à grands pas vers ſa tombe, & l'image de la mort enlaidit tout.

Mais quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour ſon âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne ſoit agréable, ſoit pour le préſent, ſoit pour l'avenir : je le vois bouillant, vif, animé, ſans ſouci rongeant, ſans longue & pénible prévoyance ; tout entier à ſon être actuel, & jouiſſant d'une plénitude de vie qui ſemble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge exerçant le ſens, l'eſprit, les forces qui ſe développent en lui de jour en jour, & dont il donne à chaque inſtant de nouveaux indices : je le contemple enfant, & il me plaît ; je l'imagine homme,

homme, & il me plaît davantage ; ſon ſang ardent ſemble réchauffer le mien ; je crois vivre de ſa vie & ſa vivacité me rajeunit.

L'heure ſonne, quel changement ! A l'inſtant ſon œil ſe ternit, ſa gaité s'efface, adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme ſévere & fâché le prend par la main, lui dit gravement, *allons Monſieur,* & l'emmene. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres ! quel triſte ameublement pour ſon âge ! le pauvre enfant ſe laiſſe entraîner, tourne un œil de regret ſur tout ce qui l'environne, ſe taît, & part les yeux gonflés de pleurs qu'il n'oſe répandre, & le cœur gros de ſoupirs qu'il n'oſe exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul tems de la vie n'eſt un tems de gêne & d'ennui, toi qui vois venir le jour ſans inquiétude, la nuit ſans impatience, & ne comptes les heures que par tes plaiſirs, viens mon heureux, mon aimable Eleve, nous conſoler par ta préſence du départ de cet infortuné, viens ..... il arrive, & je ſens à ſon approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'eſt ſon ami, ſon camarade, c'eſt le compagnon de ſes jeux qu'il aborde ; il eſt bien ſûr en me voyant qu'il ne reſtera pas long-tems ſans amuſement ; nous ne dépendons jamais l'un de l'autre, mais nous nous accordons toujours, & nous ne ſommes avec perſonne auſſi bien qu'enſemble.

Sa figure, ſon port, ſa contenance annoncent l'aſſurance & le contentement ; la ſanté brille ſur ſon viſage ; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur ; ſon teint délicat encore ſans être fade n'a rien d'une molleſſe efféminée, l'air & le ſoleil y ont déja mis l'empreinte honorable de ſon ſexe ; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante ; ſes yeux que le feu du ſentiment n'anime point encore,

ont au moins toute leur ſérénité native (29) ; de longs chagrins ne les ont point obſcurcis, des pleurs ſans fin n'ont point ſilloné ſes joues. Voyez dans ſes mouvemens prompts, mais ſûrs, la vivacité de ſon âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas inſolent ni vain ; ſon viſage qu'on n'a pas collé ſur des livres ne tombe point ſur ſon eſtomac : on n'a pas beſoin de lui dire, *levez la tête* ; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baiſſer.

Faiſons-lui place au milieu de l'aſſemblée ; Meſſieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance ; ne craignez ni ſes importunités, ni ſon babil, ni ſes queſtions indiſcretes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui ſeul, & que vous ne puiſſiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous diſe ce que je lui aurai dicté ; n'en attendez que la vérité naïve & ſimple, ſans ornement, ſans apprêt, ſans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il penſe, tout auſſi librement que le bien, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte de l'effet que fera ſur vous ce qu'il aura dit ; il uſera de la parole dans toute la ſimplicité de ſa premiere inſtitution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient preſque toujours renverſer les eſpérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuſe rencontre, qui par haſard leur tombe ſur la langue. Si le mien donne rarement de telles eſpérances, il ne donnera jamais ce regret ; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un babil qu'il ſait qu'on n'écoute

(29) *Natia.* J'emploie ce mot dans une acception Italienne, faute de lui trouver un ſynonyme en François. Si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'entende.

point.

point. Ses idées ſont bornées, mais nettes ; s'il ne ſait rien par cœur, il ſait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; ſon eſprit n'eſt pas dans ſa langue, mais dans ſa tête ; il a moins de mémoire que de jugement ; il ne ſait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas ſi bien que les autres diſent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne ſait ce que c'eſt que routine, uſage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point ſur ce qu'il fait aujourd'hui (30) : il ne ſuit jamais de formule, ne cede point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainſi n'attendez pas de lui des diſcours dictés ni des manieres étudiées, mais toujours l'expreſſion fidele de ſes idées, & la conduite qui naît de ſes penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui ſe rapportent à ſon état actuel, aucune ſur l'état relatif des hommes : & dequoi lui ſerviroient-elles, puiſqu'un enfant n'eſt pas encore un membre actif de la ſociété ? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en ſavoir juſques-là ; il ſait pourquoi ce qui eſt à lui eſt à lui, & pourquoi ce qui n'eſt pas à lui n'eſt pas à lui. Paſſé cela, il ne ſait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéiſſance, il ne ſait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque choſe, il ne vous entendra pas ; mais dites-lui ; ſi vous me

(30) L'attrait de l'habitude vient de la pareſſe naturelle à l'homme, & cette pareſſe augmente en s'y livrant : on fait plus aiſement ce qu'on a déja fait, la route étant frayée en devient plus facile à ſuivre. Auſſi peut on remarquer que l'empire de l'habitude eſt très grand ſur les Vieillards & ſur les gens indolens, très petit ſur la Jeuneſſe & ſur les gens vifs. Ce régime n'eſt bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit davantage de jour en jour. La ſeule habitude utile aux enfans eſt de s'aſſervir ſans peine à la néceſſité des choſes, & la ſeule habitude utile aux hommes, eſt de s'aſſervir ſans peine à la raiſon. Toute autre habitude eſt un vice.

faisiez tel plaisir, je vous le rendrois dans l'occasion : à l'instant il s'empressera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine, & d'acquérir sur vous des droits qu'il sait être inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose ; mais s'il a ce dernier mortif, le voilà déja sorti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à son laquais : tous les hommes sont encore égaux à ses yeux. Vous voyez à l'air dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui doit rien. Il sait que ce qu'il demande est une grace, il sait aussi que l'humanité porte à en accorder. Ses expressions sont simples & laconiques. Sa voix, son regard, son geste, sont d'un être également accoutumé à la complaisance & au refus. Ce n'est ni la rempante & servile soumission d'un esclave, ni l'impérieux accent d'un Maître ; c'est une modeste confiance en son semblable, c'est la noble & touchante douceur d'un être libre, mais sensible & foible, qui implore l'assistance d'un être libre, mais fort & bienfaisant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il sentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refusez, il ne se plaindra point, il n'insistera point, il sait que cela seroit inutile : il ne se dira point ; on ma refusé : mais il se dira ; cela ne pouvoit pas être ; &, comme je l'ai déja dit, on ne se mutine guere contre la necessité bien reconnue.

Laissez-le seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire ; considerez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même ;

ne

ne fait-il pas qu'il eſt toujours maître de lui ? Il eſt alerte, leger, diſpos ; ſes mouvemens ont toute la vivacité de ſon âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui ſoit au-deſſus de ſes forces, car il les a bien éprouvées & les connoît ; ſes moyens ſont toujours appropriés à ſes deſſeins, & rarement il agira ſans être aſſuré du ſuccès. Il aura l'œil attentif & judicieux ; il n'ira pas niaiſement interrogeant les autres ſur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & ſe fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il ſe troublera moins qu'un autre ; s'il y a du riſque il s'effrayera moins auſſi. Comme ſon imagination reſte encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui eſt, n'eſtime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours ſon ſang-froid. La neceſſité s'appéſantit trop ſouvent ſur lui pour qu'il régimbe encore contre elle ; il en porte le joug dès ſa naiſſance, l'y voilà bien accoutumé ; il eſt toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuſe, l'un & l'autre eſt égal pour lui, ſes jeux ſont ſes occupations, il n'y ſent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de ſon eſprit & la ſphère de ſes connoiſſances. N'eſt-ce pas le ſpectacle de cet âge, un ſpectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & ſerein, la phyſionomie ouverte & riante, faire en ſe jouant les choſes les plus ſérieuſes, ou profondément occupé des plus frivoles amuſemens ?

Voulez-vous à préſent le juger par comparaiſon ? Mêlez-le avec d'autres enfans, & laiſſez-le faire. Vous verrez bientôt lequel eſt le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur

leur âge. Parmi les enfans de la ville nul n'eſt plus adroit que lui, mais il eſt plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payſans, il les égale en force & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à portée de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes, d'eſtimer des diſtances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix? on diroit que la nature eſt à ſes ordres, tant il fait aiſément plier toute choſe à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux: le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera partout, il deviendra partout le chef des autres; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir comander il ſera le maître, ſans croire obéir ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux depens de ſon bonheur: au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faux vient moiſſonner en lui la fleur de nos eſperances, nous n'aurons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort, nous n'aigrirons point nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui auront cauſées; nous nous dirons; au moins il a joui de ſon enfance; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette premiere éducation, eſt qu'elle n'eſt ſenſible qu'aux hommes clairvoyans, & que dans un enfant élevé avec tant de ſoin, des yeux vulgaires ne voyent qu'un poliçon. Un Précepteur ſonge à ſon intérêt plus qu'à celui de ſon Diſciple, il s'attache à prouver qu'il ne perd pas

ſon

ſon tems & qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne ; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage & qu'on puiſſe montrer quand on veut ; il n'importe que ce qu'il lui apprend ſoit utile pourvu qu'il ſe voye aiſément. Il accumule ſans choix, ſans diſcernement, cent fatras dans ſa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer ſa marchandiſe, il l'étale, on eſt content, puis il replie ſon balot & s'en va. Mon éleve n'eſt pas ſi riche, il n'a point de balot à déployer, il n'a rien à montrer que lui-même. Or un enfant, non plus qu'un homme, ne ſe voit pas en un moment. Où ſont les Obſervateurs qui ſachent ſaiſir au premier coup d'œil les traits qui le caractériſent ? Il en eſt, mais il en eſt peu, & ſur cent mille peres, il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les queſtions trop multipliées ennuyent & rebutent tout le monde, à plus forte raiſon les enfans. Au bout de quelques minutes leur attention ſe laſſe, ils n'écoutent plus ce qu'un obſtiné queſtionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au haſard. Cette maniere de les examiner eſt vaine & pédanteſque ; ſouvent un mot pris à la volée peint mieux leur ſens & leur eſprit que ne feroient de longs diſcours : mais il faut prendre garde que ce mot ne ſoit ni dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement ſoi-même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai oui raconter à feu Milord Hyde, qu'un de ſes amis revenu d'Italie après trois ans d'abſence, voulut examiner les progrès de ſon fils âgé de neuf à dix ans. Ils vont un ſoir ſe promener, avec ſon Gouverneur & lui, dans une plaine où des Ecoliers s'amuſoient à guider des cerf-volans. Le pere en paſſant dit à ſon fils, *où eſt le cerf-volant dont voilà l'ombre ?* ſans héſiter, ſans lever la tête, l'enfant dit, *ſur le grand chemin.* Et en effet, ajoûtoit Milord Hyde,

Hyde, le grand chemin étoit entre le ſoleil & nous. Le pere à ce mot embraſſe ſon fils, & finiſſant-là ſon examen, s'en va ſans rien dire. Le lendemain il envoya au Gouverneur l'acte d'une penſion viagere outre ſes appointemens.

Quel homme que ce pere là, & quel fils lui étoit promis ? La queſtion eſt préciſement de l'âge : la réponſe eſt bien ſimple ; mais voyez quelle netteté de judiciaire enfantine elle ſuppoſe ! C'eſt ainſi que l'Eleve d'Ariſtote apprivoiſoit ce Courſier célebre qu'aucun Ecuyer n'avoit pu dompter.

FIN

du Livre deuxieme & du Tome premier.

ERRATA.

Page 16. *ligne* 7. ſait, *liſez* lait.

—— 100. —— 5. c'eſt d'en prendre, *liſez* c'eſt d'en perdre.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

TOME SECOND.

A FRANCFORT.

M. DCC. LXII.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE III.

QUOIQUE jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un tems de foiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il seroit très-foible ; comme enfant il est très-fort.

D'où vient la foiblesse de l'homme ? De l'inégalité qui se trouve entre sa force & ses desirs. Ce sont nos passions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les desirs, c'est comme si vous augmentiez les forces ; celui qui peut plus qu'il ne desire, en

a de reſte : il eſt certainement un être très-fort. Voilà le troiſiéme état de l'enfance & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adoleſcence, ſans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui ; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble pour en ſortir attendre que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge ; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort ; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ; ſes deſirs ne vont pas plus loin que ſes bras : non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'eſt le ſeul tems de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Je preſſens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de beſoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne ſongera pas que je parle de mon éleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caiſſe, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne ſe manifeſte qu'avec le virilité, que les eſprits vitaux élaborés dans les vaiſſeaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent ſeuls donner aux muſcles la conſiſtance, l'activité, le ton, le reſſort d'où réſulte une véritable force. Voilà la philoſophie du cabinet, mais

moi

moi j'en appelle à l'experience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere ; on les prendroit pour des hommes, ſi le ſon de leur voix ne les trahiſſoit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que les maîtres, & ne ſeroient gueres moins adroits ſi on les eût exercés à tems. S'il y a de la difference, & je conviens qu'il y en a, elle eſt beaucoup moindre, je le répéte, que celle des deſirs fougueux d'un homme aux deſirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'eſt pas ici queſtion ſeulement de forces phyſiques, mais ſur-tout de la force & capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne deſire, bien qu'il ne ſoit pas le tems de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le tems le plus précieux de la vie ; tems qui ne vient qu'une ſeule fois ; tems très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel : l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible : mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres ; pour s'approprier veritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux,

des instructions, des études ; & remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes, & non-seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le peu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque proposition fausse est une verité, le nombre des verités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner, ainsi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoissances qui sont à notre portée, les unes sont fausses, les autres sont inutiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être est seul digne des recherches d'un homme sage, & par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les verités qui demandent pour être compriſes un entendement déjà tout formé ; celles qui supposent la connoissance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir ; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, disposent une ame inexperimentée à penser faux sur d'autres sujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'existence des choses ; mais que ce cercle forme encore une sphere immense pour la mesure de l'esprit d'un enfant ! Ténébres de l'entendement humain, quelle main téméraire osa toucher à votre voile ? Que d'abymes je vois creuser par nos vaines sciences autour de ce jeune infortuné ! O toi qui vas le conduire dans ces perilleux sentiers, & tirer devant ses yeux le rideau

deau ſacré de la Nature, tremble. Aſſûre-toi bien premierement de ſa tête & de la tienne ; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut être à tous les deux. Crains l'attrait ſpécieux du menſonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, ſouviens-toi ſans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur ſeule eſt funeſte, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne ſait pas, mais par ce qu'on croit ſavoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le développement de ſon intelligence ; mais ſi tôt qu'il peut diſcerner ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, il importe d'uſer de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études ſpéculatives. Voulez vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes ? commencez par faire enſorte qu'il ait beſoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné : s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intereſſant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui diſtinguent le bien & le mal ! Juſqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la néceſſité : maintenant nous avons égard à ce qui eſt utile ; nous arriverons bientôt à ce qui eſt convenable & bon.

Le même inſtinct anime les diverſes facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à ſe développer, ſuccéde l'activité de l'eſprit qui cherche à s'inſtruire. D'abord les enfans ne ſont que remuans ; enſuite ils ſont curieux, & cette curioſité bien dirigée eſt le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Diſtingons toujours les penchans qui viennent de la Nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il eſt une ardeur de ſavoir qui n'eſt

fondée que sur le desir d'être estimé savant; il en est une autre qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le desir inné du bien-être & l'impossibilité de contenter pleinement ce desir, lui fait rechercher sans cesse de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel est le premier principe de la curiosité; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne se fait qu'en proportion de nos passions & de nos lumieres. Supposez un Philosophe relégué dans une Isle déserte avec des instrumens & des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours; il ne s'embarrassera plus gueres du système du monde, des loix de l'attraction, du calcul differenciel: il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre; mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son Isle jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être. Rejettons donc encore de nos premieres études les connoissances dont le goût n'est point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'instinct nous porte à chercher.

L'Isle du genre humain c'est la terre; l'objet le plus frappant pour nos yeux c'est le soleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres observations doivent tomber sur l'une & sur l'autre. Aussi la philosophie de presque tous les peuples sauvages roule-t-elle uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre & sur la divinité du soleil.

Quel écart! dira-t-on, peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement: tout-à-coup nos voilà parcourant le globe, & sautant aux extrémités de l'univers! Cet écart est l'effet du progrès de nos forces & de la pente de

notre

notre esprit. Dans l'état de foiblesse & d'insuffisance, le soin de nous conserver nous concentre au-dedans de nous ; dans l'état de puissance & de force, le desir d'étendre notre être nous porte au-delà, & nous fait élancer aussi loin qu'il nous est possible : mais comme le monde intellectuel nous est encore inconnu, notre pensée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'espace qu'il mesure.

Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres operations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire ; il ne s'instruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre éleve attentif aux phénoménes de la Nature, bientôt vous le rendrez curieux ; mais pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, & laissez-les lui résoudre. Qu'il ne sache rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la science ; qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus ; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des spheres, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces représentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, & l'on observe les objets qui rendent reconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flâmes : à leur éclat on attend l'astre long-tems avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussi-tôt tout l'espace : le voile des ténébres s'efface & tombe : L'homme reconnoît son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent & saluent de concert le pere de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore, est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénetrer jusqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant ; il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui même. Pure bétise ! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vue du spectacle de la Nature ; pour le voir il faut le sentir. L'enfant

apperçoit

apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une experience qu'il n'a point acquiſe, il faut des ſentimens qu'il n'a point éprouvés, pour ſentir l'impreſſion compoſée qui réſulte à la fois de toutes ces ſenſations. S'il n'a long tems parcouru des plaines arides, ſi des ſables ardens n'ont brûlé ſes pieds, ſi la réverberation ſuffoquante des rochers frappés du ſoleil ne l'oppreſſa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la roſée, le marcher mol & doux ſur la pelouſe, enchanteront-ils ſes ſens ? Comment le chant des oiſeaux lui cauſera-t-il une émotion voluptueuſe, ſi les accens de l'amour & du plaiſir lui ſont encore inconnus ? Avec quels tranſports verra-t-il naître une ſi belle journée, ſi ſon imagination ne ſait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il ſur la beauté du ſpectacle de la Nature, s'il ignore quelle main prit ſoin de l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des diſcours qu'il ne peut entendre. Point de deſcriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poëſie. Il n'eſt pas maintenant queſtion de ſentiment ni de goût. Continuez d'être clair, ſimple & froid ; le tems ne viendra que trop-tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'eſprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ſes inſtrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu ſon inſuffiſance, à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine long-tems ſans rien dire. Il eſt penſif & non queſtionneur. Contentez-vous donc de

lui présenter à propos les objets ; puis quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voye de la résoudre.

Dans cette occasion après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz ; Je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché-là, & qu'il s'est levé-là ce matin. Comment cela se peut-il faire? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des questions n'y répondez point ; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, & soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il soit bien frappé de quelque verité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, & ce moyen c'est de retourner la question. S'il ne sait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher ; ses yeux seuls le lui apprennent. Eclaircissez donc la premiere question par l'autre : ou votre éleve est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa premiere leçon de cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons long-tems avec la même avant de passer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre éleve d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoissance du cours du soleil

foleil & de la figure de la terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps céleſtes tiennent au même principe, & que la premiere obſervation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipſes, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puiſque le ſoleil tourne autour du monde il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous ſavons déjà cela. Ce centre ne ſauroit ſe voir, car il eſt au cœur de la terre, mais on peut ſur la ſurface marquer deux points qui lui correſpondent. Une broche paſſant par les trois points & prolongée juſqu'au ciel de part & d'autre, ſera l'axe du monde & du mouvement journalier du ſoleil. Un toton rond tournant ſur ſa pointe repréſente le ciel tournant ſur ſon axe, les deux pointes du toton ſont les deux poles, l'enfant ſera fort aiſe d'en connoître un ; je le lui montre à la queue de la petite ourſe. Voilà de l'amuſement pour la nuit ; peu-à-peu l'on ſe familiariſe avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planetes, & d'obſerver les conſtellations.

Nous avons vu lever le ſoleil à la ſaint Jean ; nous l'allons voir auſſi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver : car on ſait que nous ne ſommes pas pareſſeux & que nous nous faiſons un jeu de braver le froid. J'ai ſoin de faire cette ſeconde obſervation dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyennant quelque adreſſe pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier, Oh, oh ! voilà qui eſt plaiſant ! le ſoleil ne ſe leve plus à la même place ! Ici ſont nos anciens renſeignemens, & à préſent il s'eſt levé-là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c..... Jeune maître,

vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très-clairement la sphere, en prenant le monde pour le monde, & le soleil pour le soleil.

En général ne substituez jamais le signe à la chose, que quand il vous est impossible de la montrer. Car le signe absorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la chose représentée.

La sphere armillaire me paroît une machine mal composée, & exécutée dans de mauvaises proportions. Cette confusion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'esprit des enfans. La terre est trop petite, les cercles sont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, sont parfaitement inutiles; chaque cercle est plus large que la terre; l'épaisseur du carton leur donne un air de solidité qui les fait prendre pour des masses circulaires réellement existantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne sait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leurs prêtons les nôtres, & suivant toujours nos propres raisonnemens, avec des chaînes de verités, nous n'entassons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthèse pour étudier les sciences. Il n'est pas toujours besoin de choisir? Quelquefois on peut résoudre & composer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enseignante, lorsqu'il croit ne faire qu'analyser. Alors en employant en même tems l'un & l'autre, elles se serviroient mutuellement de preuves. Partant à la

fois des deux points opposés, sans penser faire la même route, il seroit tout surpris de se rencontrer, & cette surprise ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la géographie par ses deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphere & se transporte ainsi dans les cieux, ramenez le à la division de la terre & montrez-lui d'abord son propre séjour.

Ses deux premiers points de géographie seront la ville où il demeure & la maison de campagne de son pere ; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivieres du voisinage, enfin l'aspect du soleil & la maniere de s'orienter. C'est ici le point de réunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela ; carte très-simple & d'abord formée de deux seuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à mesure qu'il sait, ou qu'il estime, leur distance & leur position. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute, il faudra le guider un peu, mais très peu, sans qu'il y paroisse. S'il se trompe, laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs. Attendez en silence qu'il soit en état de les voir & de les corriger lui-même, ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque operation qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais, il n'apprendroit pas si bien. Au reste, il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire ; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la difference qu'il y a

du

du ſavoir de vos éleves à l'ignorance du mien ! Ils ſavent les cartes, & lui les faits. Voici de nouveaux ornemens pour ſa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit de mon inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cerveau que des idées juſtes & claires. Quand il ne ſauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne ſe trompe pas, & je ne mets des verités dans ſa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raiſon, le jugement viennent lentement, les préjugés accourent en foule, c'eſt d'eux qu'il le faut préſerver. Mais ſi vous regardez la ſcience en elle-même vous entrez dans une mer ſans fond, ſans rives, toute pleine d'écueils ; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſéduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre ſans ſavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage amaſſant des coquilles, & commençant par s'en charger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, juſqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne ſachant plus que choiſir, il finiſſe par tout jetter & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long ; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'eſt tout le contraire, & nous n'en avons pas aſſez pour faire tout ce qui ſeroit utile. Songez que les paſſions approchent, & que ſi-tôt qu'elles frapperont à la porte, votre éleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paiſible d'intelligence eſt ſi court, il paſſe ſi rapidement, il a tant d'autres uſages néceſſaires, que c'eſt une folie de vouloir qu'il ſuffiſe à rendre un enfant ſavant. Il ne s'agit point de lui enſeigner les ſciences,

ſciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre, quand ce goût ſera mieux développé. C'eſt-là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems auſſi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention ſuivie au même objet; mais ce n'eſt jamais la contrainte, c'eſt toujours le plaiſir ou le deſir qui doit produire cette attention; il faut avoir grand ſoin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas juſqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, &, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne faſſe rien malgré lui.

S'il vous queſtionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir ſa curioſité, non pour la raſſaſier: ſurtout quand vous voyez qu'au lieu de queſtionner pour s'inſtruire, il ſe met à battre la campagne & à vous accabler de ſottes queſtions, arrêtez-vous à l'inſtant; ſûr qu'alors il ne ſe ſoucie plus de la choſe, mais ſeulement de vous aſſervir à ſes interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertiſſement, juſqu'ici moins néceſſaire, devient de la derniere importance auſſitôt que l'enfant commence à raiſonner.

Il y a une chaîne de verités générales, par laquelle toutes les ſciences tiennent à des principes communs & ſe développent ſucceſſivement. Cette chaîne eſt la méthode des Philoſophes; ce n'eſt point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute differente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le ſuit. Cet ordre qui nourrit par une curioſité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, eſt celui

celui que suivent la plupart des hommes, & surtout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des meridiennes. Deux points d'intersection entre les ombres égales du matin & du soir, donnent une meridienne excellente pour un Astronome de treize ans. Mais ces meridiennes s'effacent ; il faut du tems pour les tracer ; elles assujettissent à travailler toujours dans le même lieu ; tant de soins, tant de gêne l'ennuyeroient à la fin. Nous l'avons prévu ; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minucieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point sacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti sur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes.

Depuis long-tems nous nous étions apperçus mon éleve & moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus singuliere encore : c'est d'attirer à quelque distance, & sans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuse sans que nous puissions y rien voir de plus ? Enfin, nous trouvons qu'elle se communique au fer-même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire ; un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas, C'est un Sorcier car nous ne savons ce que c'est qu'un Sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, & nous restons en repos dans

dans notre ignorance, jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos ; c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, & si-tôt que le Joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, & que lui-même en fera bien autant : il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer : en approchant de la table le cœur lui bat ; il présente le pain presque en tremblant ; le canard vient & le suit ; l'enfant s'écrie & treffaillit d'aise. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée la tête lui tourne, il est hors de lui. Le Batelleur interdit, vient pourtant l'embrasser, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste enorgueilli veut

ba-

babiller ; mais sur le champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant jusqu'au lendemain compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de sa gloire : il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la salle est déjà pleine. En entrant son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le Joueur de gobelets se surpasse, & fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite, il sue, il respire à peine ; il passe son tems à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient ; le maître l'annonce au Public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain.... nouvelle vicissitude des choses humaines! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui ; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit ; il évite le pain & la main qui le présente, avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles & toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets sans répondre prend un morceau de pain, le présente au canard : à l'instant le canard suit le pain & vient à la main qui le retire : l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du bassin ; il s'éloigne enfin tout confus & n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en ſert avec autant de ſuccès que du ſien ; il en tire le fer devant tout le monde ; autre riſée à nos dépens ; puis de ce pain, ainſi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même choſe avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce ; il en fait autant avec ſon gant, avec le bout de ſon doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & du ton d'emphaſe propre à ces gens-là, déclarant que ſon canard n'obéira pas moins à ſa voix qu'à ſon geſte, il lui parle & le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne ; le mouvement eſt auſſi prompt que l'ordre. Les applaudiſſemens redoublés ſont autant d'affronts pour nous ; nous nous évadons ſans être apperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre ſans aller raconter nos ſuccès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre ; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite ; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain ? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme ? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois gueres de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là deſſus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'é-

taler

taler étourdiment ce qu'on fait ; j'ai toujours soin de conserver mes meilleurs tours pour l'occasion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, Messieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce secret qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas abuser pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre sa machine, & nous voyons avec la derniere surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisoit mouvoir sans qu'on s'en apperçut.

L'homme replie sa machine, & après lui avoir fait nos remercimens & nos excuses, nous voulons lui faire un présent ; il le refuse. " Non, " Messieurs, je n'ai pas assez à me louer de vous " pour accepter vos dons ; je vous laisse obligés " à moi malgré vous ; c'est ma seule vengeance. " Apprenez qu'il y a de la générosité dans tous " les états : je fais payer mes tours & non mes " leçons.

En sortant, il m'adresse à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant ; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monsieur, qui deviez connoître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire ? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils : votre experience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part & nous laisse tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité ; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son in-

terêt,

terêt, & de l'avertir de ſes fautes avant qu'il en faſſe ; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la ſéverité du maître doit ſuccéder à la complaiſance du camarade : ce changement doit s'amener par dégrés ; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre Bateleur-Socrate ; à peine oſons-nous lever les yeux ſur lui : Il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire ; mais il s'amuſe & ſe complaît long-tems à celui du canard, en nous regardant ſouvent d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout & nous ne ſoufflons pas. Si mon éleve oſoit ſeulement ouvrir la bouche, ce ſeroit un enfant à écraſer.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne ſemble. Que de leçons dans une ſeule ! Que de ſuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité ! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec ſoin. Si vous ſavez en faire ſortir ainſi l'humiliation, les diſgraces, ſoyez sûr qu'il n'en reviendra de long-tems un ſecond. Que d'apprêts, direz-vous ! j'en conviens ; & le tout pour nous faire une bouſſole qui nous tienne lieu de meridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preſſé que de faire une machine ſemblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un baſſin très-plat ajuſté ſur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de ſoin, &c. Souvent attentifs autour du baſſin, nous remarquons enfin que le canard

en

en repos affecte toujours à-peu-près la même direction. Nous suivons cette experience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle est du midi au nord ; il n'en faut pas davantage, notre boussole est trouvée, ou autant vaut ; nous voilà dans la physique.

Il y a divers climats sur la terre, & diverses temperatures à ces climats. Les saisons varient plus sensiblement à mesure qu'on approche du pole ; tous les corps se resserrent au froid & se dilatent à la chaleur ; cet effet est plus mesurable dans les liqueurs, & plus sensible dans les liqueurs spiritueuses : de-là le thermometre. Le vent frappe le visage ; l'air est donc un corps, un fluide, on le sent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renversez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laissiez à l'air une issue ; l'air est donc capable de résistance : enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'espace d'air, sans pouvoir remplir tout-à-fait cet espace ; l'air est donc capable de compression jusqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matiere ; l'air est donc un corps élastique. Etant étendu dans le bain, soulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le sentirez chargé d'un poids terrible ; l'air est donc un corps pesant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut mesurer son poids : de là le barometre, le syphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la statique & de l'hydrostatique se trouvent par des experiences tout aussi grossieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de physique experimentale. Tout cet appareil d'instrumens & de machines

me

me déplaît. L'air ſcientifique tue la ſcience. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & derobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous faſſions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'inſtrument avant l'experience ; mais je veux qu'après avoir entrevu l'experience, comme par hazard, nous inventions peu-à-peu l'inſtrument qui doit la verifier. J'aime mieux que nos inſtrumens ne ſoient point ſi parfaits & ſi juſtes ; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des operations qui doivent en réſulter. Pour ma premiere leçon de ſtatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe, je meſure la longueur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux ; & le tirant ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre réſulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des leviers. Voilà déjà mon petit phyſicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus sûres des choſes qu'on apprend ainſi de ſoi-même, que de celles qu'on tient des enſeignemens d'autrui ; & outre qu'on n'accoutume point ſa raiſon à ſe ſoumettre ſervilement à l'autorité, l'on ſe rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des inſtrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laiſſons affaiſſer notre eſprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chauſſé,

chauffé, ſervi par ſes gens, & traîné par ſes chevaux, perd à la fin la force & l'uſage de ſes membres. Boileau ſe vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement: parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des ſciences, nous aurions grand beſoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus ſenſible de ces lentes & laborieuſes recherches, eſt de maintenir, au milieu des études ſpéculatives, le corps dans ſon activité, les membres dans leur ſoupleſſe, & de former ſans ceſſe les mains au travail & aux uſages utiles à l'homme. Tant d'inſtrumens inventés pour nous guider dans nos experiences & ſuppléer à la juſteſſe des ſens, en font négliger l'exercice. Le graphometre diſpenſe d'eſtimer la grandeur des angles ; l'œil qui meſuroit avec préciſion les diſtances, s'en fie à la chaîne qui les meſure pour lui ; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits : à force de raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adreſſe qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la ſagacité qu'il falloit pour nous en paſſer, nous gagnons ſans rien perdre, nous ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux ſans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant ſur des livres, ſi je l'occupe dans un attelier, ſes mains travaillent au profit de ſon eſprit, il devient philoſophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres uſages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la philoſophie

loſophie on peut s'élever aux veritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoiſſances purement ſpéculatives ne convenoient gueres aux enfans, même approchans de l'adoleſcence ; mais ſans les faire entrer bien avant dans la phyſique ſyſtématique, faites pourtant que toutes leurs experiences ſe lient l'une à l'autre par quelque ſorte de déduction ; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puiſſent les placer par ordre dans leur eſprit, & ſe les rappeller au beſoin ; car il eſt bien difficile que des faits, & même des raiſonnemens iſolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de priſe pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus ſenſibles ; & accoutumez votre éleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raiſons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poſer en l'air ; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Émile attentif à ce que je fais, & je lui dis : Pourquoi cette pierre eſt-elle tombée ?

Quel enfant reſtera court à cette queſtion ? Aucun, pas même Émile, ſi je n'ai pris grand ſoin de le préparer à n'y ſavoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle eſt peſante ; & qu'eſt-ce qui eſt peſant ? c'eſt ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe ? Ici mon petit philoſophe eſt arrêté tout de bon. Voilà ſa premiere leçon de phyſique ſyſtématique, &, ſoit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce ſera toujours une leçon de bon-ſens.

A meſure que l'enfant avance en intelligence, d'autres conſiderations importantes nous obligent

à plus de choix dans ſes occupations. Si-tôt qu'il parvient à ſe connoître aſſez lui-même pour concevoir en quoi conſiſte ſon bien-être, ſi-tôt qu'il peut ſaiſir des rapports aſſez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il eſt en état de ſentir la difference du travail à l'amuſement, & de ne regarder celui-ci que comme le délaſſement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ſes études, & l'engager à y donner une application plus conſtante qu'il n'en donnoit à de ſimples amuſemens. La loi de la néceſſité toujours renaiſſante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tèl eſt l'uſage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la ſageſſe ou toute la miſere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par ſavoir ce que c'eſt que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel eſt auſſi ſimple que ſa vie; il conſiſte à ne pas ſouffrir: la ſanté, la liberté, le néceſſaire le conſtituent. Le bonheur de l'homme moral eſt autre choſe; mais ce n'eſt pas de celui-là qu'il eſt ici queſtion. Je ne ſaurois trop répeter qu'il n'y a que des objets purement phyſiques qui puiſſent intereſſer les enfans, ſur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poiſon de l'opinion.

Lorſqu'avant de ſentir leurs beſoins ils les prévoyent, leur intelligence eſt déjà fort avancée, ils commencent à connoître le prix du tems. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi ſur des objets utiles, mais d'une utilité ſen-

ſenſible à leur âge & à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'uſage de la ſociété ne doit point ſi-tôt leur être préſenté, parce qu'ils ne ſont pas en état de l'entendre. C'eſt une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choſes qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, ſans qu'ils ſachent quel eſt ce bien, & dont on les aſsûre qu'ils tireront du profit étant grands, ſans qu'ils prennent maintenant aucun interêt à ce prétendu profit qu'ils ne ſauroient comprendre.

Que l'enfant ne faſſe rien ſur parole ; rien n'eſt bien pour lui, que ce qu'il ſent être tel. En le jettant toujours en avant de ſes lumieres, vous croyez uſer de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains inſtrumens dont il ne ſera peut-être jamais d'uſage, vous lui ôtez l'inſtrument le plus univerſel de l'homme, qui eſt le bon ſens ; vous l'accoutumez à ſe laiſſer toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il ſoit docile étant petit ; c'eſt vouloir qu'il ſoit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites ſans ceſſe : *Tout ce que je vous demande eſt pour votre avantage ; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous faſſiez ou non ce que j'exige ? C'eſt pour vous ſeul que vous travaillez.* Avec tous ces beaux diſcours que vous lui tenez maintenant pour le rendre ſage, vous préparez le ſuccès de ceux que lui tiendra quelque jour un viſionnaire, un ſouffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute eſpece pour le prendre à ſon piége, ou pour lui faire adopter ſa folie.

Il importe qu'un homme ſache bien des choſes dont un enfant ne ſauroit comprendre l'utilité ;

mais faut-il, & se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, & vous verrez que tout son tems sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, sera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu d'en faire usage ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'il est impossible de l'apprendre plutôt ; car nos vrais maîtres sont l'experience & le sentiment, & jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, sont des occasions d'instruction pour lui ; mais sur les idées de cet état qui ne sont pas à sa portée, il doit rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Si-tôt que nous sommes parvenus à donner à notre élève une idée du mot *utile*, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner ; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge, & qu'il en voit clairement le rapport à son bien-être actuel. Vos enfans ne sont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui soit à leur portée, & que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes & ne savent ce que c'est qu'utilité.

A quoi cela eſt-il bon? Voilà déſormais le mot ſacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la queſtion qui de ma part ſuit infailliblement toutes ſes queſtions, & qui ſert de frein à ces multitudes d'interrogations ſottes & faſtidieuſes, dont les enfans fatiguent ſans relâche & ſans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer ſur eux quelque eſpece d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour ſa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien ſavoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une queſtion ſans s'en rendre à lui-même la raiſon qu'il ſait qu'on lui en va demander avant que de la réſoudre.

Voyez quel puiſſant inſtrument je vous mets entre les mains pour agir ſur votre éleve. Ne ſachant les raiſons de rien, le voilà preſque réduit au ſilence quand il vous plaît; & vous, au contraire, quel avantage vos connoiſſances & votre experience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui propoſez? car, ne vous y trompez pas, lui faire cette queſtion, c'eſt lui apprendre à vous la faire à ſon tour, & vous devez compter ſur tout ce que vous lui propoſerez dans la ſuite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire; *à quoi cela eſt-il bon?*

C'eſt ici peut être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si ſur la queſtion de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une ſeule raiſon qu'il ne ſoit pas en état d'entendre, voyant que vous raiſonnez ſur vos idées & non ſur les ſiennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le ſien; il ne ſe fiera plus à vous, & tout

eſt perdu : mais où eſt le maître qui veuille bien reſter court, & convenir de ſes torts avec ſon éleve ? Tous ſe font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raiſons à ſa portée: ainſi ma conduite, toujours nette dans ſon eſprit, ne lui ſeroit jamais ſuſpecte, & je me conſerverois plus de crédit en me ſuppoſant des fautes, qu'ils ne ſont en cachant les leurs.

Premierement, ſongez bien que c'eſt rarement à vous de lui propoſer ce qu'il doit apprendre ; c'eſt à lui de le deſirer, de le chercher, de le trouver ; à vous de le mettre à ſa portée, de faire naître adroitement ce deſir, & de lui fournir les moyens de le ſatisfaire. Il ſuit de-là que vos queſtions doivent être peu fréquentes, mais bien choiſies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous ſerez toujours moins à découvert & plus ſouvent dans le cas de lui dire ; *En quoi ce que vous me demandez eſt il utile à ſavoir ?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'uſage de ce qu'il apprend, ſitôt que vous n'avez pas à lui donner ſur ce que vous lui dites un éclairciſſement qui ſoit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui ſans ſcrupule : Je n'ai pas de bonne réponſe à vous faire ; j'avois tort, laiſſons cela. Si votre inſtruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; ſi elle ne l'étoit pas, avec un peu de ſoin vous trouverez bien-tôt l'occaſion de lui en rendre l'utilité ſenſible.

Je

Je n'aime point les explications en discours ; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent gueres. Les choses, les choses ! Je ne répeterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon éleve le cours du soleil & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire ! De combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien ! * Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat, des mœurs des differens peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de se conduire sur mer & de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon éleve une grande idée de toutes ces sciences, & un grand desir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi sert de s'orienter ; mais il n'ose,

* J'ai souvent remarqué que dans les doctes instructions qu'on donne aux enfans, on songe moins à se faire écouter d'eux que des grandes personnes qui sont présentes. Je suis très-sûr de ce que je dis-là, car j'en ai fait l'observation sur moi-même.

de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux ſon compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainſi ſe pratiquent les belles éducations.

Mais notre Émile plus ruſtiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laiſſer perorer tout ſeul. Cherchons une ſolution plus groſſiere ; mon appareil ſcientifique ne vaut rien pour lui.

Nous obſervions la poſition de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par ſon importune queſtion, *à quoi ſert cela?* Vous avez raiſon, lui dis je, il y faut penſer à loiſir, & ſi nous trouvons que ce travail n'eſt bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amuſemens utiles. On s'occupe d'autre choſe, & il n'eſt plus queſtion de géographie du reſte de la journée.

Le lendemain matin je lui propoſe un tour de promenade avant le déjeûner : il ne demande pas mieux : pour courir les enfans ſont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne ſavons plus où nous ſommes, & quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems ſe paſſe, la chaleur vient ; nous avons faim, nous nous preſſons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renſeignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faiſons avec nos courſes que nous égarer davantage. Nous nous aſſeyons enfin pour nous repoſer

poſer, pour déliberer. Émile, que je ſuppoſe élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleure; il ne ſait pas que nous ſommes à la prote de Montmorenci, & qu'un ſimple taillis nous le cache; mais ce taillis eſt une forêt pour lui, un homme de ſa ſtature eſt enterré dans des buiſſons.

Après quelques momens de ſilence, je lui dis d'un air inquiet; Mon cher Émile, comment ferons-nous pour ſortir d'ici?

Emile, en nage,
& pleurant à chaudes larmes.

Je n'en ſais rien: je ſuis las; j'ai faim; j'ai ſoif; je n'en puis plus.

Jean-Jaques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & penſez-vous que je me fiſſe faute de pleurer ſi je pouvois déjeûner de mes larmes? il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de ſe reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure eſt-il?

Emile.

Il eſt midi, & je ſuis à jeûn.

Jean-Jaques.

Cela eſt vrai; il eſt midi, & je ſuis à jeûn.

Emile.

Oh! que vous devez avoir faim!

Jean-Jaques.

Le malheur eſt que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi? c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier, de Montmorenci, la poſition de la forêt; ſi nous pouvions de

même observer de la forêt la position de Montmorenci ? . . .

Emile.

Oui ; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jaques.

Voilà le mal . . . . Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position . . . .

Emile.

Oh ! mon bon ami !

Jean-Jaques.

Ne disions-nous pas que la forêt étoit . . . .

Emile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jaques.

Par conséquent Montmorenci doit être. . . .

Emile.

Au sud de la forêt.

Jean-Jaques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jaques.

Mais le sud ?

Emile.

Comment faire ?

Jean-

Jean-Jaques.

Le ſud eſt l'oppoſé du nord.

Emile.

Cela eſt vrai ; il n'y a qu'à chercher l'oppoſé de l'ombre. Oh ! voilà le ſud, voilà le ſud ! ſûrement Montmorenci eſt de ce côté ; cherchons de ce côté.

Jean-Jaques.

Vous pouvez avoir raiſon ; prenons ce ſentier à travers le bois.

Emile frappant des mains, & pouſſant un cri de joie.

Ah ! je vois Montmorenci ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner ; courons vîte : l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette derniere phraſe, il la penſera ; peu importe, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez sûr qu'il n'oubliera de ſa vie la leçon de cette journée ; au lieu que ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le mépriſe aſſez, pour lui donner un exemple ſur chaque eſpece d'étude : mais de quoi qu'il ſoit queſtion, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien meſurer ſa preuve ſur la capacité de l'éleve ; car encore une fois, le mal n'eſt pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me ſouviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré pluſieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment ſe faiſoit l'encre. Je lui diſois que ſa noirceur ne venoit que d'un fer très deviſé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma queſtion que je lui avois appriſe : me voilà fort embarraſſé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maiſon, & d'autre vin à huit ſols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la diſſolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux differens vins *, je lui parlai ainſi.

On falſifie pluſieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne ſont. Ces falſifications trompent l'œil & le goût ; mais elles ſont nuiſibles, & rendent la choſe falſifiée pire, avec ſa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falſifie ſur-tout les boiſſons & ſur-tout les vins, parce que la tromperie eſt plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falſification des vins verds ou aigres ſe fait avec de la litarge : la litarge eſt une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un ſel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui eſt un poiſon pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin ſuſpect,

* A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précéde ſert beaucoup à le rendre attentif.

de ſavoir s'il eſt litargiré ou s'il ne l'eſt pas. Or voici comment je raiſonne pour découvrir cela

La liqueur du vin ne contient pas ſeulement de l'eſprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire auſſi.

L'acide a du rapport aux ſubſtances métalliques & s'unit avec elles par diſſolution pour former un ſel compoſé, tel par exemple que la rouille qui n'eſt qu'un fer diſſout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel auſſi que le verd-de-gris qui n'eſt qu'un cuivre diſſout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux ſubſtances alcalines qu'aux ſubſtances métalliques, en ſorte que par l'intervention des premieres, dans les ſels compoſés dont je viens de vous parler, l'acide eſt forcé de lâcher le métal auquel il eſt uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la ſubſtance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit diſſoute, ſe précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins eſt litargiré, ſon acide tient la litarge en diſſolution. Que j'y verſe de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter priſe pour s'unir à elle ; le plomb n'étant plus tenu en diſſolution reparoîtra, troublera la liqueur & ſe précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb * ni d'aucun métal dans

* Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne ſoient pas tous litargirés, ſont rare-

dans le vin, l'alcali s'unira paisiblement * avec l'acide, le tout restera dissout, & il ne se sera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alcaline successivement dans les deux verres : celui du vin de la maison resta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui sait bien comment se fait l'encre, sait connoître aussi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de tems pour sentir que je n'avois fait qu'une sotise. Car sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette experience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué; ces autres mots *mal-sain*, *poi-*

---

rarement exempt de plomb; parce que les comptoirs de ces marchands sont garnis de ce métal, & que le vin qui se répand dans la mesure en passant & sejournant sur ce plomb en dissout toujours quelque partie. Il est étrange qu'un abus si manifeste & si dangereux soit souffert par la police. Mais il est vrai que les gens aisés ne buvant gueres de ces vins-là sont peu sujets à en être empoisonnés.

* L'acide végétal est fort doux. Si c'étoit un acide mineral & qu'il fût moins étendu, l'union ne se feroit pas sans effervescence.

ſon, n'avoient même aucun ſens pour lui, il étoit là deſſus dans le cas de l'hiſtorien du Médecin Philippe ; c'eſt le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux cauſes dont nous n'appercevons pas la liaiſon, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les beſoins que nous n'avons jamais ſentis ſont nuls pour nous ; il eſt impoſſible de nous intereſſer par eux à rien faire qui s'*y* rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme ſage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de choſe pour les acquérir, & quand même on les concevroit, on fera peu de choſe encore ſi on ne les déſire, ſi on ne les ſent convenables à ſoi. Il eſt aiſé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enſeigner eſt utile ; mais ce n'eſt rien de le convaincre ſi l'on ne ſait le perſuader. En vain la tranquille raiſon nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la paſſion qui nous faſſe agir, & comment ſe paſſionner pour des interêts qu'on n'a point encore ?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puiſſe voir. Tandis que l'humanité lui eſt preſque étrangere, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaiſſez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En ſongeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès-à-préſent l'utilité. Du reſte jamais de comparaiſons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la courſe, auſſi-tôt qu'il commence à raiſonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalouſie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il

qu'il fera l'année ſuivante; je lui dirai, Vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le foſſé que vous ſautiez, le fardeau que vous portiez; voici la diſtance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainſi ſans le rendre jaloux de perſonne; il voudra ſe ſurpaſſer, il le doit; je ne vois nul inconvénient qu'il ſoit émule de lui-même.

Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas. On dit qu'Hermès grava ſur des colonnes les élemens des ſciences, pour mettre ſes découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elle s'y ſeroient conſervées par tradition. Des cerveaux bien préparés ſont les monumens où ſe gravent le plus ſûrement les connoiſſances humaines

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparſes dans tant de livres? de les réunir ſous un objet commun qui pût être facile à voir, intereſſant à ſuivre, & qui pût ſervir de ſtimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une ſituation où tous les beſoins naturels de l'homme ſe montrent d'une maniere ſenſible à l'eſprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes beſoins ſe développent ſucceſſivement avec la même facilité, c'eſt par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à ſon imagination.

Philoſophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en fraix; cette ſituation eſt trouvée, elle eſt décrite, & ſans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même: du moins avec plus de verité & de ſimplicité. Puis qu'il nous faut abſolument des livres,

livres, il en exiſte un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre ſera le premier que lira mon Émile : ſeul il compoſera durant long-tems toute ſa bibliothéque, & il y tiendra toujours une place diſtinguée. Il ſera le texte auquel tous nos entretiens ſur les ſciences naturelles ne ſerviront que de commentaire. Il ſervira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne ſera pas gâté, ſa lecture nous plaira toujours. Quel eſt donc ce merveilleux livre ? Eſt-ce Ariſtote, eſt-ce Pline, eſt-ce Buffon ? Non ; c'eſt Robinſon Cruſoé.

Robinſon Cruſoé dans ſon iſle, ſeul, dépourvu de l'aſſiſtance de ſes ſemblables & des inſtrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à ſa ſubſiſtance, à ſa conſervation, & ſe procurant même une ſorte de bien-être ; voilà un objet intereſſant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réaliſons l'iſle déſerte qui me ſervoit d'abord de comparaiſon. Cet état n'eſt pas, j'en conviens, celui de l'homme ſocial ; vraiſemblablement il ne doit pas être celui d'Émile ; mais c'eſt ſur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus ſûr moyen de s'élever au-deſſus des préjugés, & d'ordonner ſes jugemens ſur les vrais rapports des choſes, eſt de ſe mettre à la place d'un homme iſolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à ſa propre utilité.

Ce roman, débarraſſé de tout ſon fatras, commençant au naufrage de Robinſon près de ſon iſle, & finiſſant à l'arrivée du vaiſſeau qui vient l'en tirer, ſera tout à la fois l'amuſement & l'inſtruction d'Émile durant l'époque dont il eſt ici queſtion. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe

ſans

ſans ceſſe de ſon château, de ſes chevres, de ſes plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais ſur les choſes, tout ce qu'il faut ſavoir en pareil cas; qu'il penſe être Robinſon lui-même; qu'il ſe voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand ſabre, tout le groteſque équipage de la figure, au paraſol près dont il n'aura pas beſoin. Je veux qu'il s'inquiette des meſures à prendre, ſi ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de ſon heros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ſes fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas; car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établiſſement ſemblable; c'eſt le vrai château en Eſpagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le néceſſaire & la liberté.

Quelle reſſource que cette folie pour un homme habile, qui n'a ſu la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant preſſé de ſe faire un magaſin pour ſon iſle, ſera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enſeigner. Il voudra ſavoir tout ce qui eſt utile, & ne voudra ſavoir que cela; vous n'aurez plus beſoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reſte, dépêchons-nous de l'établir dans cette iſle, tandis qu'il y borne ſa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre ſeul; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guere, ne lui ſuffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, aux-quels peut ſuffire un ſeul homme, mene à la recherche des arts d'induſtrie, & qui ont beſoin du concours de pluſieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des ſolitaires, par des ſauvages; mais les autres

tres ne peuvent naître que dans la société, & la rendent néceſſaire. Tant qu'on ne connoît que le beſoin phyſique, chaque homme ſe ſuffit à lui-même ; l'introduction du ſuperflu rend indiſpenſable le partage & la diſtribution du travail : car bien qu'un homme travaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſtance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire ſubſiſter deux cens. Si-tôt donc qu'une partie des hommes ſe repoſe, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent ſupplée au travail de ceux qui ne ſont rien.

Votre plus grand ſoin doit être d'écarter de l'eſprit de votre éleve toutes les notions des relations ſociales qui ne ſont pas à ſa portée ; mais quand l'enchaînement des connoiſſances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voye aucun travail ſans mettre lui-même la main à l'œuvre ; ni qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé, Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple : pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif ; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux differens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre

nombre des ouvriers se proportionne au besoin des hommes, & que le travail nécessaire à tout le monde reste forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles ; & comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage ; mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona nisi quibus populus inviderit* *.

Que deviendront vos éleves, si vous leur laissez adopter ce sot préjugé, si vous le favorisez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfévre que dans celle d'un ferrurier ? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la veritable valeur des choses, quand ils verront partout le prix de fantaisie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la chose coûte, moins elle vaut ? Au premier moment que vous laisserez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur éducation ; malgré vous ils seront élevés comme tout le monde ; vous avez perdu quatorze ans de soins.

Émile songeant à meubler son isle, aura d'autres manieres de voir. Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-respectable, & l'autre un petit charlatan.

---

* Petron.

« Mon

" Mon fils eſt fait pour vivre dans le monde ; " il ne vivra pas avec des ſages, mais avec des " foux ; il faut donc qu'il connoiſſe leurs folies, " puiſque c'eſt par elles qu'ils veulent être con- " duits. La connoiſſance réelle des choſes peut " être bonne, mais celle des hommes & de leurs " jugemens vaut encore mieux ; car dans la ſo- " ciété humaine le plus grand inſtrument de " l'homme eſt l'homme, & le plus ſage eſt celui " qui ſe ſert le mieux de cet inſtrument. A quoi " bon donner aux enfans l'idée d'un ordre ima- " ginaire tout contraire à celui qu'ils trouveront " établi, & ſur lequel il faudra qu'ils ſe reglent ? " Donnez leur premierement des leçons pour " être ſages, & puis vous leur en donnerez pour " juger en quoi les autres ſont foux."

Voilà-les ſpécieuſes maximes ſur leſquelles la fauſſe prudence des peres travaille à rendre leurs enfans eſclaves des préjugés dont ils les nourriſſent, & jouets eux-mêmes de la tourbe inſenſée dont ils penſent faire l'inſtrument de leurs paſſions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choſes il faut connoître avant lui ! l'homme eſt la derniere étude du ſage & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant ! Avant de l'inſtruire de nos ſentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier : eſt-ce connoître une folie que de la prendre pour la raiſon ? Pour être ſage, il faut diſcerner ce qui ne l'eſt pas : comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne ſait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs ? C'eſt un mal de ſavoir ce qu'ils penſent, quand on ignore ſi ce qu'ils penſent eſt vrai ou faux. Apprenez-lui donc premierement ce que ſont les choſes en elles mêmes ; & vous lui apprendrez après ce qu'elles ſont à nos yeux : c'eſt ainſi qu'il

ſaura

ſaura comparer l'opinion à la verité, & s'élever au-deſſus du vulgaire : car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui reſſemble. Mais ſi vous commencez par l'inſtruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, aſſurez-vous que, quoique vous puiſſiez faire, elle devienne la ſienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ſes jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que juſqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon éleve, il auroit eu trop de bon-ſens pour m'entendre ; ſes relations avec ſon eſpece ne lui ſont pas encore aſſez ſenſibles pour qu'il puiſſe juger des autres par lui. Il ne connoît d'Etre humain que lui ſeul, & même il eſt bien éloigné de ſe connoître : mais s'il porte peu de jugemens ſur ſa perſonne, au moins il n'en porte que de juſtes. Il ignore quelle eſt la place des autres ; mais il ſent la ſienne & s'y tient. Au lieu des loix ſociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la néceſſité. Il n'eſt preſque encore qu'un être phyſique ; continuons de le traiter comme tel.

C'eſt par leur rapport ſenſible avec ſon utilité, ſa ſûreté, ſa conſervation, ſon bien-être qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainſi le fer doit être à ſes yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe ; un pâtiſſier eſt ſur-tout, à ſes yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Academie des Sciences pour le moindre confiſeur de

de la rue des Lombards. Les orfévres, les graveurs, les doreurs ne ſont, à ſon avis, que des fainéans qui s'amuſent à des jeux parfaitement inutiles ; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du tems ſans en être eſclave ; il en profite & n'en connoît pas le prix. Le calme des paſſions qui rend pour lui ſa ſucceſſion toujours égale, lui tient lieu d'inſtrument pour le meſurer au beſoin *. En lui ſuppoſant une montre, auſſi-bien qu'en le faiſant pleurer, je me donnois un Émile vulgaire, pour être utile & me faire entendre ; car quant au veritable, un enfant ſi different des autres ne ſerviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on conſidere les arts ſelon les rapports de néceſſité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes conſiderations ſur celui de la ſociété génerale, eſt ſemblable au précédent & ſoumis au même renverſement dans l'eſtime des hommes ; en ſorte que l'emploi des matieres premieres ſe fait dans des métiers ſans honneur, preſque ſans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eſt vrai que l'induſtrie ſoit plus grande & mérite plus de récompenſe dans les arts minucieux qui donnent la derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les con-

* Le tems perd pour nous ſa meſure, quand nos paſſions veulent régler ſon cours à leur gré. La montre du ſage eſt l'égalité d'humeur & la paix de l'ame ; il eſt toujours à ſon heure, & il la connoît toujours.

vertit

vertit à l'uſage des hommes ; mais je dis qu'en chaque choſe l'art dont l'uſage eſt le plus général & le plus indiſpenſable, eſt inconteſtablement celui qui mérite le plus d'eſtime, & que celui à qui moins d'autres arts ſont néceſſaires la mérite encore par-deſſus les plus ſubordonnés, parce qu'il eſt plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les veritables regles de l'appréciation des arts & de l'induſtrie ; tout le reſte eſt arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus reſpectable de tous les arts eſt l'agriculture : je mettrois la forge au ſecond rang, la charpente au troiſiéme, & ainſi de ſuite. L'enfant qui n'aura point été ſéduit par les préjugés vulgaires en jugera préciſément ainſi. Que de réflexions importantes notre Émile ne tirera-t-il point là-deſſus de ſon Robinſon ? Que penſera-t-il en voyant que les arts ne ſe perfectionnent qu'en ſe ſubdiviſant, en multipliant à l'infini les inſtrumens des uns & des autres ? Il ſe dira ; tous ces gens-là ſont ſottement ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur ſervent à quelque choſe, tant ils inventent d'inſtrumens pour s'en paſſer. Pour exercer un ſeul art ils ſont aſſervis à mille autres, il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adreſſe ; nous nous faiſons des outils que nous puiſſions porter partout avec nous. Tous ces gens ſi fiers de leurs talens dans Paris ne ſauroient rien dans notre iſle, & ſeroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adreſſe des mains de notre éleve ; mais conſiderez quelle direction nous donnons à ſes curioſités enfantines ; conſiderez le ſens, l'eſprit

prit inventif, la prévoyance, conſiderez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra ſavoir la raiſon de tout : d'inſtrument en inſtrument il voudra toujours remonter au premier ; il n'admettra rien par ſuppoſition ; il refuſeroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoiſſance anterieure qu'il n'auroit pas : s'il voit faire un reſſort, il voudra ſavoir comment l'acier a été tiré de la mine ; s'il voit aſſembler les piéces d'un coffre, il voudra ſavoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il ſe ſert il ne manquera pas de ſe dire ; Si je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois je pour en faire un ſemblable ou pour m'en paſſer ?

Au reſte, une erreur difficile à éviter dans les occupations pour leſquelles le maître ſe paſſionne, eſt de ſuppoſer toujours le même goût à l'enfant ; gardez, quand l'amuſement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuye ſans vous l'oſer témoigner. L'enfant doit être tout à la choſe ; mais vous devez être tout à l'enfant, l'obſerver, l'épier ſans relâche & ſans qu'il y paroiſſe, preſſentir tous ſes ſentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir ; l'occuper enfin de maniere que non-ſeulement il ſe ſente utile à la choſe, mais qu'il s'y plaiſe à force de bien comprendre à quoi ſert ce qu'il fait.

La ſociété des arts conſiſte en échanges d'induſtrie, celle du commerce en échanges de choſes, celle des banques en échanges de ſignes & d'argent ; toutes ces idées ſe tiennent, & les notions élémentaires ſont déjà priſes ; nous avons jetté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reſte main-

tenant qu'à généraliser ces mêmes idées, & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, & rendu sensible par les détails d'histoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts & de sciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, & nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute société a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien differente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à dire le gouvernement & les loix. Les connoissances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées: il ne doit connoître gouvernement en général que ce qui se rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choses, a fait inventer la monnoie; car la monnoie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de differentes especes, & en ce sens la monnoie est le vrai lien de la société; mais tout peut être monnoie; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le sont encore chez plusieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suéde, l'or & l'argent le sont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à transporter, ont été généralement choisis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la mesure ou le poids

poids à chaque échange : car la marque de la monnoie n'eſt qu'une atteſtation que la piéce ainſi marquée eſt d'un tel poids, & le Prince ſeul a droit de battre monnoie, attendu que lui ſeul a droit d'exiger que ſon témoignage faſſe autorité parmi tout un peuple.

L'uſage de cette invention ainſi expliquée ſe fait ſentir au plus ſtupide. Il eſt difficile de comparer immédiatement des choſes de differentes natures, du drap, par exemple, avec du bled ; mais quand on a trouvé une meſure commune, ſavoir la monnoie, il eſt aiſé au fabricant & au laboureur de rapporter la valeur des choſes qu'ils veulent échanger à cette meſure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle ſomme d'argent, & que telle quantité de bled vaille auſſi la même ſomme d'argent, il s'enſuit que le marchand recevant ce bled pour ſon drap fait un échange équitable. Ainſi c'eſt par la monnoie que les biens d'eſpeces diverſes deviennent commenſurables, & peuvent ſe comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette inſtitution. En toute choſe il importe de bien expoſer les uſages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les ſignes font négliger les choſes, comment de la monnoie ſont nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non-ſeulement en philoſophes, mais en homme ſages, & vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philoſophes mêmes ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéreſſans ne peut-on point tourner ainſi la curioſité d'un éleve, ſans jamais quitter les rapports réels & materiels

qui ſont à ſa portée, ni ſouffrir qu'il s'éleve dans ſon eſprit une ſeule idée qu'il ne puiſſe pas concevoir? L'art du maître eſt de ne laiſſer jamais appeſantir ſes obſervations ſur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher ſans ceſſe des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la ſociété civile. Il faut ſavoir aſſortir les entretiens dont on l'amuſe au tour d'eſprit qu'on lui a donné. Telle queſtion qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Émile durant ſix mois.

Nous allons dîner dans une maiſon opulente; nous trouvons les apprêts d'un feſtin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un ſervice élégant & fin. Tout cet appareil de plaiſir & de fête a quelque choſe d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y eſt pas accoutumé. Je preſſens l'effet de tout cela ſur mon jeune éleve. Tandis que le repas ſe prolonge, tandis que les ſervices ſe ſuccédent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de ſon oreille, & je lui dis: Par combien de mains eſtimeriez-vous bien qu'ait paſſé tout ce que vous voyez ſur cette table, avant que d'y arriver? Quelle foule d'idées j'éveille dans ſon cerveau par ce peu de mots! A l'inſtant voilà toutes les vapeurs du délire abatues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiéte. Tandis que les philoſophes égayés par le vin, peut-être par leurs voiſines, radotent & font les enfans, le voilà lui philoſophant tout ſeul dans ſon coin; il m'interroge, je refuſe de répondre, je le renvoie à un autre tems; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à ſon aiſe. Quel objet pour ſa curioſité!

osité ! quel texte pour son instruction ! Avec un jugement fin que rien n'a pu corrompre, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont longtems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe ?

Epiez avec soin les conclusions secrettes qu'il tire en son cœur de toutes ses observations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le suppose, il peut être tenté de tourner ses réflections dans un autre sens, & de se regarder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir pour apprêter son dîner. Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussi-tôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance materielle, il ne peut juger de leur convenance ou disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple & rustique préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique & si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin, ne lui ayant donné aucun profit reel, & son estomac sortant tout aussi content de la table du payfan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller veritablement sien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rappellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir ; auquel avez-vous remarqué le plus de joie ? auquel a-t-on mangé

de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus long-tems ſans ennui, & ſans avoir beſoin d'être renouvellé par d'autres ſervices ? Cependant voyez la difference : ce pain bis que vous trouvez ſi bon, vient du bled recueilli par ce payſan ; ſon vin noir & groſſier, mais déſalterant & ſain, eſt du crû de ſa vigne ; le linge vient de ſon chanvre, filé l'hiver par ſa femme, par ſes filles, par ſa ſervante : nulles autres mains que celles de ſa famille n'ont fait les apprêts de ſa table ; le moulin le plus proche & le marché voiſin ſont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes ſur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance ? qu'y avoit-il-là qui fût fait pour vous ? Si vous euſſiez été le maître de la maiſon, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût reſté plus étranger encore ; car le ſoin d'étaler aux yeux des autres votre jouiſſance eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine & eux le plaiſir.

Ce diſcours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Émile dont il paſſe la portée, & à qui l'on ne dicte point ſes réflexions. Parlez-lui donc plus ſimplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin ; Où dînerons-nous aujourd'hui ? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on ſert au deſſert ſur des miroirs ? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne ſavez pas ? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent ſi joieuſement, & nous donnent

donnent de ſi bonne crême? Le choix d'Emile n'eſt pas douteux; car il n'eſt ni babillard ni vain; il ne peut ſouffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaiſent point; mais il eſt toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens *. Chemin faiſant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne ſongent guere à nos plaiſirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un ſujet, ſeront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'eſprit, on ſaura bien les varier au beſoin, le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occaſions qu'on leur offre de ſe montrer. On n'imaginera pas que dans l'eſpace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puiſſions donner à l'enfant le plus heureuſement né, une idée de tous les arts & de toutes les ſciences naturelles, ſuffiſante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faiſant ainſi paſſer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer ſon goût, ſon talent, de faire les

* Le goût que je ſuppoſe à mon éleve pour la campagne eſt un fruit naturel de ſon éducation. D'ailleurs n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en eſt moins fêté que d'autres enfans; par conſéquent il le plaît moins avec elles & ſe gâte moins dans leur ſociété dont il n'eſt pas encore en état de ſentir le charme. Je me ſuis gardé de lui apprendre à leur baiſer la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur ſont dûs: je me ſuis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raiſon ne fût à ſa portée, & il n'y a point de bonne raiſon pour un enfant de traiter un ſexe autrement que l'autre.

premiers pas vers l'objet où le porte son génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour seconder la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoissances bornées, mais justes, est de les lui montrer par leurs liaisons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans son estime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie, & qui la connoît à fond, peut être un savant homme; l'autre est un homme judicieux, & vous vous souvenez que ce que nous nous proposons d'acquérir est moins la science que le jugement.

Quoi qu'il en soit, ma méthode est indépendante de mes exemples; elle est fondée sur la mesure des facultés de l'homme à ses différens âges, & sur le choix des occupations qui conviennent à ces facultés. Je crois qu'on trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux; mais si elle étoit moins appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde periode, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins, pour nous porter hors de nous: nous nous sommes élancés dans les cieux; nous avons mesuré la terre; nous avons recueilli les loix de la Nature; en un mot, nous avons parcouru l'isle entiere; maintenant nous revenons à nous; nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer!

Que

Que nous reſte-t-il à faire après avoir obſervé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre uſage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curioſité pour l'avantage de notre bien-être. Juſqu'ici nous avons fait proviſion d'inſtrumens de toute eſpece, ſans ſavoir deſquels nous aurions beſoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils ſervir à d'autres ; & peut-être, à notre tour, aurons-nous beſoin des leurs. Ainſi nous trouverions tous notre compte à ces échanges ; mais pour les faire il faut connoître nos beſoins mutuels, il faut que chacun ſache ce que d'autres ont à ſon uſage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Suppoſons dix hommes, dont chacun a dix ſortes de beſoins. Il faut que chacun, pour ſon néceſſaire, s'applique à dix ſortes de travaux ; mais vu la difference de génie & de talent, l'un réuſſira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverſes choſes, feront les mêmes & ſeront mal ſervis. Formons une ſociété de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui ſeul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux ; chacun profitera des talens des autres comme ſi lui ſeul les avoit tous ; chacun perfectionnera le ſien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du ſurabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos inſtitutions. Il n'eſt pas de mon ſujet d'en examiner ici les conſéquences ; c'eſt ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit ſe regarder comme un être iſolé, ne tenant du tout à rien & ſe ſuffiſant à lui même, ne pourroit être que miſerable. Il lui ſeroit même impoſſible de

subsister ; car trouvant la terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que son corps, d'où tireroit-il son nécessaire ? En sortant de l'état de Nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi ; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce seroit réellement en sortir, que d'y vouloir rester dans l'impossibilité d'y vivre. Car la premiere loi de la Nature est le soin de se conserver.

Ainsi se forment peu-à-peu dans l'esprit d'un enfant, les idées des relations sociales, même avant qu'il puisse être réellement membre actif de la société. Émile voit que pour avoir des instrumens à son usage, il lui en faut encore à l'usage des autres, par lesquels il puisse obtenir en échange les choses qui lui sont nécessaires, & qui sont en leur pouvoir. Je l'amene aisément à sentir le besoin de ces échanges, & à se mettre en état d'en profiter.

Monseigneur, il faut que je vive ; disoit un malheureux auteur satyrique au Ministre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la nécessité*, lui répartit froidement l'homme en place. Cette réponse, excellente pour un Ministre, eût été barbare & fausse en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît sans réplique pour celui que le fait, relativement à lui-même. Puisque de toutes les aversions que nous donne la Nature, la plus forte est celle de mourir, il s'ensuit que tout est permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie & à l'immoler à son devoir, sont bien loin de cette

simplicité

ſimplicité primitive. Heureux les peuples chez leſquels on peut être bon ſans effort & juſte ſans vertu ! S'il eſt quelque miſerable état au monde, où chacun ne puiſſe pas vivre ſans mal faire, & où les citoyens ſoient fripons par néceſſité, ce n'eſt pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'eſt celui qui le force à le devenir.

Si-tôt qu'Émile ſaura ce que c'eſt que la vie, mon premier ſoin ſera de lui apprendre à la conſerver. Juſqu'ici je n'ai point diſtingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les diſtinguerai gueres plus dans la ſuite, parce que l'homme eſt le même dans tous les états ; que le riche n'a pas l'eſtomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui ; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de ſon eſclave ; qu'un Grand n'eſt pas plus grand qu'un homme du peuple ; & qu'enfin les beſoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'eſt point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former excluſivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre ; & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans ſa miſere les préjugés de ſa naiſſance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, ſe ſouvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, ſe ſent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute reſſource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la ſociété, ſans ſonger que cet ordre eſt ſujet à des révolu-

tions inévitables, & qu'il vous eſt impoſſible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient ſujet: les coups du ſort ſont-ils ſi rares que vous puiſſiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de criſe & du ſiécle des révolutions *. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire: Il n'y a de caracteres inéfaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands Seigneurs. Que ſera donc, dans la baſſeſſe, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? Que ſera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne ſait vivre que d'or? Que ſera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône; moi je le mépriſe; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout s'il n'eſt Roi: mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul;

* Je tiens pour impoſſible, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille eſt ſur ſon déclin. J'ai de mon opinion des raiſons plus particulieres que cette maxime; mais il n'eſt pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

& quand.

& quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir s'il ne regne pas; que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois*, jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant par-tout des affronts, faute de ſavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

L'homme & le Citoyen, quel qu'il ſoit, n'a d'autre bien à mettre dans la ſociété que lui-même, tous ſes autres biens y ſont malgré lui; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entiere, tant qu'il ne paye que de ſon bien. Mais mon pere, en le gagnant, a ſervi la ſociété.... Soit; il a payé ſa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que ſi vous fuſſiez né ſans bien; puiſque vous êtes né favoriſé. Il n'eſt point juſte que ce qu'un homme a fait pour la ſociété, en décharge un autre de ce qu'il lui doit: car chacun ſe devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut tranſmettre à ſon fils de droit d'être inutile à ſes ſemblables; or c'eſt pourtant ce qu'il fait, ſelon vous, en lui tranſmettant ſes richeſſes, qui ſont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire, ne differe guere, à mes

* Vonone fils de Phraate Roi des Parthes.

yeux,

yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des paſſans. Hors de la ſociété, l'homme iſolé ne devant rien à perſonne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la ſociété, où il vit néceſſairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de ſon entretien ; cela eſt ſans exception. Travailler eſt donc un devoir indiſpenſable à l'homme ſocial. Riche ou pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la ſubſiſtance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature eſt le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes eſt celle de l'artiſan. L'artiſan ne dépend que de ſon travail ; il eſt auſſi libre que le laboureur eſt eſclave : car celui-ci tient à ſon champ dont la récolte eſt à la diſcrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voiſin puiſſant, un procès lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manieres : mais par-tout où l'on veut vexer l'artiſan, ſon bagage eſt bientôt fait ; il emporte ſes bras & s'en va. Toutefois l'agriculture eſt le premier métier de l'homme ; c'eſt le plus honnête, le plus utile, & par conſéquent le plus noble qu'il puiſſe exercer. Je ne dis pas à Émile, Apprends l'agriculture ; il la ſait. Tous les travaux ruſtiques lui ſont familiers ; c'eſt par eux qu'il a commencé ; c'eſt à eux qu'il revient ſans ceſſe. Je lui dis donc, Cultive l'héritage de tes peres ; mais ſi tu perds cet heritage, ou ſi tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artiſan ! Monſieur, y penſez-vous ? J'y penſe mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais

mais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien ; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puiſſe perdre, un rang qui l'honore dans tous les tems, & quoique vous en puiſſiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'eſprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour ſavoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le mépriſent. Vous ne ſerez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh ! tant-pi, tant-pis pour vous ! Mais n'importe, ne travaillez point par néceſſité, travaillez par gloire. Abbaiſſez-vous à l'état d'artiſan pour être au-deſſus du vôtre. Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour regner par l'opinion, commencez par regner ſur elle.

Souvenez-vous que ce n'eſt point un talent que je vous demande ; c'eſt un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en paſſer. Dans des maiſons fort au-deſſus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pouſſer la prévoyance juſqu'à joindre au ſoin d'inſtruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoiſſances, dont, à tout évenement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croyent beaucoup faire : ils ne font rien ; parce que les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-deſſus de laquelle ils les veulent mettre. En ſorte qu'avec tous ces beaux talens, ſi celui qui les a, ne ſe trouve dans des circonſtances favorables

pour

pour en faire usage, il perira de misere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il est question de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à se maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du sein de la misere, de quoi remonter à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste; si vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous servira tout cela, quand justement dégoûté du monde vous dédaignerez les moyens, sans lesquels on n'y peut réussir? Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes: voilà qui va fort bien; mais que ferez-vous de ces connoissances, si vous ne savez parvenir aux ministres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux, si vous n'avez le secret de leur plaire; si tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient? Vous êtes architecte ou peintre: soit, mais il faut faire connoître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc exposer un ouvrage au sallon? Oh! qu'il n'en va pas ainsi! Il faut être de l'Académie; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obscure. Quittez-moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte; c'est ainsi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez savoir que toutes ces illustres portes ont des suisses ou des portiers qui n'entendent que par geste, & dont les oreilles sont dans leurs mains. Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de mathematique, ou de langue, ou de musique, ou de dessein? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que

que ſi vous ne ſavez de métier que le vôtre, jamais vous ne ſerez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes reſſources ſont peu ſolides, & combien d'autres reſſources vous ſont néceſſaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abbaiſſement? Les revers, ſans vous inſtruire, vous aviliſſent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-deſſus des préjugés, arbitres de votre ſort? Comment mépriſerez-vous la baſſeſſe & les vices dont vous avez beſoin pour ſubſiſter? Vous ne dépendiez que des richeſſes, & maintenant vous dépendez des riches; vous n'avez fait qu'empirer votre eſclavage, & le ſurcharger de votre miſere. Vous voilà pauvre ſans être libre; c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoiſſances qui ſont faites pour nourrir l'ame & non le corps, ſi vous recourez au beſoin, à vos mains & à l'uſage que vous en ſavez faire, toutes les difficultés diſparoiſſent, tous les manéges deviennent inutiles; la reſſource eſt toujours prêt au moment d'en uſer; la probité, l'honneur ne ſont plus un obſtacle à la vie; vous n'avez plus beſoin d'être lâche & menteur devant les grands, ſouple & rampant devant les fripons, vil complaiſant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui eſt à peu près la même choſe quand on n'a rien: l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à perſonne, point de ſot à flater, point de ſuiſſe à fléchir, point de courtiſanne à payer, &, qui pis eſt, à encenſer. Que des coquins ménent les grandes affaires; peu vous im-

importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai besoin d'ouvrage ; compagnon, mettez-vous-là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîné : si vous êtes diligent & sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste : ce n'est pas perdre son tems que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Émile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz vous. Que signifie ce mot ? Tout métier utile au public n'est il pas honnête ? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur comme le gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres. A ces professions près, & celles qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poëte ; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point : mais passons, j'avois tort ; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses, & incompatibles avec l'humanité. Ainsi revenant au premier mot, prenons un métier honnête ; mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un

Un célèbre Auteur de ce siécle, dont les livres sont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre ; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il réparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espece, par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit, en ce genre, il peuploit la classe des artisans. Si tôt que ces enfans étoient en âge, il leur faisoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les professions oiseuses, futiles ou sujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'est jamais nécessaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne se rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Émile ; ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui ; car les maximes dont il est imbu, conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais il ne voudra consumer son tems en travaux de nulle valeur, & il ne connoît de valeur aux choses, que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son isle.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la Nature & de l'art ; en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, & de voir briller la premiere étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune &

dont

dont il faut vous préserver, c'eſt d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occaſion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'eſprit imitatif commun à l'homme & au ſinge, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, ſans trop ſavoir à quoi cela eſt bon. Le monde eſt plein d'artiſans & ſur-tout d'artiſtes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a pouſſés dès leur bas âge, ſoit déterminé par d'autres convenances, ſoit trompé par un zele apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer auſſitôt. Tel entend un tambour & ſe croit Général; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun eſt tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit eſtimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & deſſiner ſon maître, ſe mit dans la tête d'être peintre & deſſinateur. Dès l'inſtant qu'il eut formé cette réſolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de ſa vie. Sans leçons & ſans regles il ſe mit à deſſiner tout ce qui lui tomboit ſous la main. Il paſſa trois ans entiers collé ſur ſes barbouillages, ſans que jamais rien pût l'en arracher que ſon ſervice, & ſans jamais ſe rebuter du peu de progrès que de médiocres diſpoſitions lui laiſſoient faire. Je l'ai vu durant ſix mois d'un été très-ardent, dans une petite antichambre au midi, où l'on ſuffoquoit au paſſage, aſſis, ou plutôt cloué tout le jour ſur ſa chaiſe, devant un globe, deſſiner ce globe, le redeſſiner, commencer & recommencer ſans ceſſe avec une invincible obſtination, juſqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-boſſe aſſez bien pour

être

être content de ſon travail. Enfin, favoriſé de ſon maître & guidé par un artiſte, il eſt parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de ſon pinceau. Juſqu'à certain terme la perſéverance ſupplée au talent; il a atteint ce terme, & ne le paſſera jamais. La conſtance & l'émulation de cet honnête garçon ſont louables. Il ſe fera toujours eſtimer par ſon aſſiduité, par ſa fidelité, par ſes mœurs; mais il ne peindra jamais que des deſſus de porte. Qui eſt-ce qui n'eût pas été trompé par ſon zele, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la difference entre ſe plaire à un travail, & y être propre. Il faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que ſes diſpoſitions; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très-important à connoître: les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puiſqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'eſt rien pour Émile; & ſon apprentiſſage eſt déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé juſqu'à preſent. Que voulez-vous qu'il faſſe? Il eſt prêt à tout: il ſait déjà manier la bêche & la houe; il ſait ſe ſervir du tour, du marteau, du rabot, de la lime; les outils de tous les métiers lui ſont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un uſage aſſez prompt, aſſez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en ſervent, & il a ſur ce point un grand avantage par-deſſus tous, c'eſt d'avoir le

corps

corps agile, les membres flexibles, pour prendre, sans peine, toutes sortes d'attitudes, & prolonger, sans effort, toutes sortes de mouvemens. De plus, il a les organes justes & bien exercés ; toute la méchanique des arts lui est déjà connue. Pour savoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude ; & l'habitude ne se gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de tems pour s'y rendre diligent ? Ce n'est plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, & au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire & casaniere, qui efféminе & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur ; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le sexe pour lequel il n'est pas fait *. L'aiguille & l'épée ne sauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent-ils de ceux qu'a fait la Nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reste pour le besoin. Tout homme foible, délicat, craintif, est condamné par elle à la vie sédentaire ; il est fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quelqu'un des

* Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens : les habits des hommes se faisoient dans la maison par les femmes.

métiers qui leur ſont propres, à la bonne heure; & s'il faut abſolument de vrais eunuques, qu'on réduiſe à cet état les hommes qui deſhonorent leur ſexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature: corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon éleve les métiers mal-ſains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers perilleux. Ils exercent à la fois la force & le courage; ils ſont propres aux hommes ſeules, les femmes n'y prétendent point: comment n'ont-ils pas honte d'empiéter ſur ceux qu'elles font?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathiſque peracta refertis
*Vellera. . . . .**

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques; & l'on ne peut rien imaginer de plus triſte que le coup-d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui ſont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rezeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groſſes mains, faites pour ſouffler la forge & frapper ſur l'enclume. Je me diſois; Dans ce pays les femmes devroient, par repréſailles, lever des boutiques de fourbiſſeurs & d'armuriers. Eh! que chacun faſſe & vende les armes de ſon ſexe. Pour les connoître, il les faut employer.

* Juven. Sat. II.

Jeune

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la ſcie, à équarrir une poutre, à monter ſur un comble, à poſer le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits ; puis crie à ta ſœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te diſoit de travailler à ſon point-croiſé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le ſens ; mais je me laiſſe quelquefois entraîner à la force des conſéquences. Si quelque homme que ce ſoit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un eſclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, ſi-tôt qu'on ſe rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'eſt pas néceſſaire d'exercer toutes les profeſſions utiles pour les honorer toutes ; il ſuffit de n'en eſtimer aucune au-deſſous de ſoi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne conſulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les profeſſions de même rang ? Les travaux des métaux ſont utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raiſon particuliere ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ferrurier, un forgeron ; je n'aimerois pas à lui voir, dans ſa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers ſe faſſent ; mais qui peut choiſir, doit avoir égard à la propreté ; car il n'y a point-là d'opinion : ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions, dont les ou-

ouvriers, ſans induſtrie & preſque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tiſſerands, les faiſeurs de bas, les ſcieurs de pierre ; à quoi ſert d'employer à ces métiers des hommes de ſens ? c'eſt une machine qui en mene une autre.

Tout bien conſidéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon éleve, eſt celui de ménuiſier. Il eſt propre, il eſt utile, il peut s'exercer dans la maiſon ; il tient ſuffiſamment le corps en haleine ; il exige, dans l'ouvrier de l'adreſſe & de l'induſtrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne ſont pas exclus.

Que ſi par hazard le génie de votre éleve étoit décidément tourné vers les ſciences ſpéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ſes inclinations ; qu'il apprît, par exemple, à faire des inſtrumens de mathématiques, des lunettes, des téleſcopes, &c.

Quand Émile apprendra ſon métier, je veux l'apprendre avec lui ; car je ſuis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons enſemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentiſſage, & nous ne prétendrons point être traités en Meſſieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le ſont pas pour rire : pourquoi ne le ſerions-nous pas tout de bon ? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ſes propres troupes : penſez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la naiſſance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'eſt point à Émile que je dis cela ; c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez être.

Malheureuſement nous ne pouvons paſſer tout notre tems à l'établi. Nous ne ſommes pas ſeule-

ment apprentifs ouvriers, nous ſommes apprentifs hommes; & l'apprentiſſage de ce dernier métier eſt plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danſer? Non, nous ne ſerions pas des apprentifs, mais des diſciples; & notre ambition n'eſt pas tant d'apprendre la menuiſerie, que de nous élever à l'état de ménuiſier. Je ſuis donc d'avis que nous allions toutes les ſemaines une ou deux fois, au moins, paſſer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à ſon heure, que nous ſoyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à ſa table, que nous travaillions ſous ſes ordres: & qu'après avoir eu l'honneur de ſouper avec ſa famille, nous retournions, ſi nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend pluſieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, ſans négliger l'autre apprentiſſage.

Soyons ſimples en faiſant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos ſoins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'eſt s'y ſoumettre. On dit que par un ancien uſage de la Maiſon Ottomane, le Grand Seigneur eſt obligé de travailler de ſes mains, & chacun ſait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il diſtribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage eſt payé ſelon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'eſt pas cette prétendue vexation; car, au contraire, elle eſt un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince eſt d'autant moins obligé de piller

piller le peuple directement. C'eſt un ſoulagement néceſſaire au deſpotiſme, & ſans lequel cet horrible Gouvernement ne ſauroit ſubſiſter.

Le vrai mal d'un pareil uſage, eſt l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de ſon mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche; mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouſſer. Pour en conſerver de courtes à notre Émile, préſervons ſes mains de ce riche talent; que ce qu'il fait ne tire pas ſon prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne ſouffrons jamais qu'on juge du ſien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que ſon travail ſoit priſé par le travail même, & non parce qu'il eſt de lui. Dites de ce qui eſt bien fait, *Voilà qui eſt bien fait*; mais n'ajoutez point, *Qui eſt-ce qui a fait cela?* S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *C'eſt moi qui l'ai fait*; ajoutez froidement; *Vous ou un autre, il n'importe; c'eſt toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préſerve-toi ſur-tout des menſonges qu'on te prépare. Si ton fils ſait beaucoup de choſes, défie-toi de tout ce qu'il ſait: s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il eſt perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artiſtes, il aura tous leurs talens; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche ſait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale eſt pleine d'amateurs & ſurtout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ſes couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe; on devient

artiſte & juge des artiſtes comme on devient Docteur en droit & Magiſtrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il eſt beau de ſavoir un métier, vos enfans le ſauroient bientôt ſans l'apprendre : ils paſſeroient maîtres comme les Conſeillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Émile ; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne diſe pas qu'il ſait ; mais qu'il apprenne en ſilence. Qu'il faſſe toujours ſon chef-d'œuvre, & que jamais il ne paſſe maître ; qu'il ne ſe montre pas ouvrier par ſon titre, mais par ſon travail.

Si juſqu'ici je me ſuis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne inſenſiblement à mon éleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la pareſſe qui réſulteroit de ſon indifference pour les jugemens des hommes, & du calme de ſes paſſions. Il faut qu'il travaille en payſan, & qu'il penſe en philoſophe, pour n'être pas auſſi fainéant qu'un ſauvage. Le grand ſecret de l'éducation eſt de faire que les exercices du corps & ceux de l'eſprit ſervent toujours de délaſſement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper ſur les inſtructions qui demandent un eſprit plus mûr. Émile ne ſera pas long-tems ouvrier, ſans reſſentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui ſont à ſa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi ſeul, en ſe voyant ſi près de l'état des pauvres, il voudra ſavoir pourquoi j'en ſuis ſi loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des queſtions ſcabreuſes. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, &*

je

je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société, puisqu'il est homme. Mais vous, que faites vous donc pour elle? Que diroit à cela un beau gouverneur ? je l'ignore. Il seroit peut-être assez sot pour parler à l'enfant des soins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente question. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y serez pour vous-même une réponse dont vous soyez content. En attendant j'aurai soin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par semaine, afin de n'être pas tout à fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous mêmes. Voilà notre enfant prêt à cesser de l'être, rentré dans son individu. Le voilà sentant plus que jamais la nécessité qui l'attache aux choses. Apres avoir commencé par exercer son corps & ses sens, nous avons exercé son esprit & son jugement. Enfin nous avons réuni l'usage de ses membres à celui de ses facultés. Nous avons fait un être agissant & pensant; il ne nous reste plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & sensible ; c'est-à-dire de perfectionner la raison par le sentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choses, jettons les yeux sur celui d'où nous sortons, & voyons le plus exactement qu'il est possible jusqu'où nous sommes parvenus.

Notre éleve n'avoit d'abord que des sensations, maintenant il a des idées ; il ne faisoit que sentir, maintenant il juge. Car de la comparaison de plusieurs sensations successives ou simultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une sorte de sensation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports apparens, eſt un eſprit ſuperficiel: celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux: celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit, &c.

Les idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des jugemens dans les ſimples ſenſations auſſi bien que dans les ſenſations complexes que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation, le jugement eſt purement paſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée, le jugement eſt actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle eſt grande. Jamais la Nature ne nous trompe; c'eſt toujours nous qui nous trompons.

Je vois ſervir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuillier à ſa bouche, ſans ſavoir ce que c'eſt, & ſaiſi du froid, s'écrie: *Ah! cela me brûle!* Il éprouve une ſenſation très-vive; il n'en connoît point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit ſentir celle-là. Cependant il s'abuſe; le ſaiſiſſement du froid le bleſſe, mais il ne le brûle pas, & ces deux ſenſations ne ſont pas ſemblables, puiſque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'eſt donc pas la ſenſation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il

Il en eſt de même de celui qui voit, pour la premiere fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiéde une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croiſés une petite boule, &c. s'il ſe contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il ſent, ſon jugement étant purement paſſif, il eſt impoſſible qu'il le trompe; mais quand il juge de la choſe par l'apparence, il eſt actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il ſe trompe ou peut ſe tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a beſoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre éleve des nuages paſſant entre la lune & lui, il croira que c'eſt la lune qui paſſe en ſens contraire, & que les nuages ſont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets ſe mouvoir préferablement aux grands, & que les nuages lui ſemblent plus grands que la lune dont il ne peut eſtimer l'éloignement. Lorſque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne ſe ſentant point en mouvement il regarde le bateau, la mer ou la riviere, & tout ſon horizon, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui ſemble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton briſé, la ſenſation eſt vraie; & elle ne laiſſeroit pas de l'être, quand même nous ne ſaurions point la raiſon de cette apparence. Si donc

vous lui demandez ce qu'il voit, il dit : un bâton brisé, & il dit vrai ; car il est très-sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand trompé par son jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux : pourquoi cela ? Parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir que le jugement qu'il reçoit par un sens seroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il est clair que si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre ; nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper ; nous serions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les savans ne sachent mille choses vraies que les ignorans ne sauront jamais ? Les savans sont-ils pour cela plus près de la verité ? Tout au contraire ; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumieres, chaque verité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il est de la derniere évidence que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges ; & très-sûrement il y a plus d'erreurs dans la Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puisque plus les hommes savent, plus ils se trompent ; le seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuserez jamais ? C'est la leçon de la Nature aussi-bien que de la raison. Hors les rapports im-

immédiats en très-petit nombre & très-ſenſibles que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifference pour tout le reſte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout; & notre curioſité s'étend néceſſairement avec nos beſoins. Voila pourquoi j'en donne une très-grande au Philoſophe & n'en donne point au Sauvage. Celui-ci n'a beſoin de perſonne; l'autre a beſoin de tout le monde, & ſur-tout d'admirateurs.

On me dira que je ſors de la Nature; je n'en crois rien. Elle choiſit ſes inſtrumens & les régle, non ſur l'opinion, mais ſur le beſoin. Or les beſoins changent ſelon la ſituation des hommes. Il y a bien de la difference entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature, & l'homme naturel vivant dans l'état de ſociété. Émile n'eſt pas un ſauvage à reléguer dans les déſerts; c'eſt un ſauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il ſache y trouver ſon néceſſaire, tirer parti de leurs habitans; & vivre, ſinon comme eux, du moins avec eux.

Puiſqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, eſt celle qui tend le plus à ſimplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en paſſer ſans tomber dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir long-tems verifié les rapports des ſens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à verifier

les rapports de chaque ſens par lui-même, ſans avoir beſoin de recourir à un autre ſens ; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, & cette idée ſera toujours conforme à la verité. Telle eſt la ſorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troiſiéme âge de la vie humaine.

Cette maniere de procéder exige une patience & une circonſpection dont peu de maîtres ſont capables, & ſans laquelle jamais le diſciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorſque celui ci s'abuſe ſur l'apparence du bâton briſé, pour lui montrer ſon erreur vous vous preſſez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être ; mais que lui apprendrez-vous ? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'eſt pas-là ce qu'il faut faire ! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la verité. Pour mieux l'inſtruire, il ne faut pas le détromper ſi-tôt. Prenons Émile & moi pour exemple.

Premierement, à la ſeconde des deux queſtions ſuppoſées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'eſt ſûrement, dira-t-il, un bâton briſé. Je doute fort qu'Émile me faſſe la même réponſe. Ne voyant point la néceſſité d'être ſavant ni de le paroître, il n'eſt jamais preſſé de juger ; il ne juge que ſur l'évidence, & il eſt bien éloigné de la trouver dans cette occaſion, lui qui ſait combien nos jugemens ſur les apparences ſont ſujets à l'illuſion, ne fût-ce que dans la perſpective.

D'ailleurs, comme il ſait par experience que mes queſtions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au con-

contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même ; & il est difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de savoir la verité des choses ; mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en point trouver de tout. *Je ne sais*, est un mot qui nous va si bien à tous deux, & que nous répetons si souvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais soit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne sais*, ma réplique est la même ; Voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau, est fixé dans une situation perpendiculaire. Pour savoir s'il est brisé, comme il le paroît, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main ?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la brisure tourne comme nous. C'est donc notre œil seul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à plomb sur le bout du bâton qui est hors de l'eau, alors le bâton n'est plus courbe, le bout voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redressé le bâton ?

3°. Nous agitons la surface de l'eau nous voyons le bâton se plier en plusieurs pieces, se mouvoir en zigzag, & suivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau suffit-il pour briser, amollir & fondre ainsi le bâton ?

4°. Nous faisons écouler l'eau, & nous voyons le bâton se redresser peu-à-peu à mesure que l'eau baisse. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction? Il n'est donc pas vrai que la vûe nous trompe, puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat de ces experiences; c'est alors qu'il faut appeller le toucher au secours de la vûe. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation; & que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira point d'angle: le bâton n'est donc pas brisé.

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugemens; mais des raisonnemens en forme. Il est vrai; mais ne voyez-vous pas que si-tôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement. La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc si-tôt que l'on compare une sensation à une autre, on raisonne. L'art de juger & l'art de raisonner, sont exactement le même.

Émile ne saura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point disséqué d'insectes; il n'aura point compté les taches du soleil; il ne saura ce que c'est qu'un microscope & un télescope Vos doctes éleves se moqueront de son ignorance. Ils n'auront pas tort; car avant de se servir de ces instrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas si-tôt.

Voilà l'esprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre

entre deux doigts croisés, & qu'il croye sentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne soit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclaircissemens suffiront, je pense, pour marquer nettement le progrès qu'a fait jusqu'ici l'esprit de mon éleve, & la route par laquelle il a suivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choses que j'ai fait passer devant lui. Vous craignez que je n'accable son esprit sous ces multitudes de connoissances. C'est tout le contraire ; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les savoir. Je lui montre la route de la science aisée, à la verité ; mais longue, immense, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoisse l'entrée ; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il use de sa raison & non de celle d'autrui ; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit résulter une vigueur d'esprit, semblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage est qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insçu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Émile a peu de connoissances, mais celles qu'il a sont veritablement siennes ; il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait, & qu'il sait bien, la plus importante est, qu'il

qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut ſavoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes ſavent & qu'il ne ſaura de ſa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne ſaura jamais. Il a un eſprit univerſel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir ; un eſprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, ſi-non inſtruit, du moins inſtruiſable. Il me ſuffit qu'il ſache trouver l'*à quoi bon*, ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, ſur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eſt point de lui donner la ſcience, mais de lui apprendre à l'acquérir au beſoin, de la lui faire eſtimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la verité par-deſſus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'eſt point forcé de rétrograder.

Émile n'a que des connoiſſances naturelles & purement phyſiques. Il ne ſait pas même le nom de l'hiſtoire, ni ce que c'eſt que métaphyſique & morale. Il connoît les rapports eſſentiels de l'homme aux choſes, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il ſait peu généraliſer d'idées, peu faire d'abſtractions. Il voit des qualités communes à certains corps ſans raiſonner ſur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abſtraite à l'aide des figures de la géométrie, il connoît la quantité abſtraite à l'aide des ſignes de l'algébre. Ces figures & ces ſignes ſont les ſupports de ces abſtractions, ſur leſquels ſes ſens ſe repoſent. Il ne cherche point à connoître les choſes par leur nature, mais ſeulement par les relations qui l'intéreſſent. Il n'eſtime ce qui lui eſt étranger que par rapport à lui ; mais cette eſtimation eſt exacte & ſûre. La fantaiſie, la convention

vention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui eſt plus utile, & ne ſe départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Émile eſt laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui groſſit jamais les dangers ; il eſt ſenſible à peu de maux ; & il ſait ſouffrir avec conſtance, parce qu'il n'a point appris à diſputer contre la deſtinée. A l'égard de la mort, il ne ſait pas encore bien ce que c'eſt ; mais accoutumé à ſubir ſans réſiſtance la loi de la néceſſité, quand il faudra mourir, il mourra ſans gémir & ſans ſe débattre ; c'eſt tout ce que la Nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choſes humaines, eſt le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Émile a de la vertu tout ce qui ſe rapporte à lui-même. Pour avoir auſſi les vertus ſociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumieres que ſon eſprit eſt tout prêt à recevoir.

Il ſe conſidere ſans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne penſent point à lui. Il n'exige rien de perſonne, & ne croit rien devoir à perſonne Il eſt ſeul dans la ſociété humaine, il ne compte que ſur lui ſeul. Il a droit auſſi plus qu'un autre de compter ſur lui-même, car il eſt tout ce qu'on peut être à ſon âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous ſont inévitables ; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut ſe garantir. Il a le corps ſain, les membres agiles, l'eſprit juſte & ſans préjugés, le cœur libre & ſans paſſions. L'amour-

propre,

propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y eſt encore à peine exalté. Sans troubler le repos de perſonne, il a vêcu content, heureux & libre autant que la Nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainſi parvenu à ſa quinziéme année ait perdu les précédentes ?

Fin du Livre troiſiéme.

LIVRE

LIVRE IV.

QUE nous paſſons rapidement ſur cette terre ! le premier quart de la vie eſt écoulé, avant qu'on en connoiſſe l'uſage; le dernier quart s'écoule encore, après qu'on a ceſſé d'en jouir. D'abord nous ne ſavons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus; &, dans l'intervalle qui ſépare ces deux extrémités inutiles, les trois quarts du tems qui nous reſte ſont conſumés par le ſommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute eſpece. La vie eſt courte, moins par le peu de tems qu'elle dure, que parce que, de ce peu de tems, nous n'en avons preſque point pour la goûter. L'inſtant de la mort a beau être éloigné de celui de la naiſſance, la vie eſt toujours trop courte, quand cet eſpace eſt mal rempli.

Nous naiſſons, pour ainſi dire, en deux fois : l'une pour exiſter, & l'autre pour vivre; l'une pour l'eſpece, & l'autre pour le ſexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, ſans doute; mais l'analogie exterieure eſt pour eux. Juſqu'à l'âge nubile, les enfans des deux ſexes n'ont rien d'apparent qui les diſtingue; même viſage, même figure, même teint, même voix, tout eſt égal; les filles ſont des enfans, les garçons ſont des enfans; le même nom ſuffit à des êtres ſi ſemblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ulterieur du ſexe gardent cette conformité toute leur vie; ils ſont toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant

dant point cette même conformité, ſemblent, à bien des égards, ne jamais être autre choſe.

Mais l'homme en général n'eſt pas fait pour reſter toujours dans l'enfance. Il en ſort au tems preſcrit par la Nature, & ce moment de criſe, bien qu'aſſez court, a de longues influences.

Comme le mugiſſement de la mer précéde de loin la tempête, cette orageuſe révolution s'annonce par le murmure des paſſions naiſſantes: une fermentation ſourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'eſprit, rendent l'enfant preſque indiſciplinable. Il devient ſourd à la voix qui le rendoit docile: c'eſt un lion dans ſa fiévre; il méconnoît ſon guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux ſignes moraux d'une humeur qui s'altere, ſe joignent des changemens ſenſibles dans la figure. Sa phyſionomie ſe développe & s'empreint d'un caractere; le coton rare & doux qui croît au bas de ſes joues brunit & prend de la conſiſtance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd: il n'eſt ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici, trouvent un langage & de l'expreſſion; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité: il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir; il devient ſenſible, avant de ſavoir ce qu'il ſent; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre, s'il verſe des

pleurs

pleurs ſans ſujet, ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne le fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle; Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe! prends garde à toi; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes; les vents ſont déjà déchaînés; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

C'eſt ici la ſeconde naiſſance dont j'ai parle; c'eſt ici que l'homme naît veritablement à la vie, & que rien d'humain n'eſt étranger à lui. Juſqu'ici nos ſoins n'ont été que des jeux d'enfant, ils ne prennent qu'à préſent une veritable importance. Cette époque, où finiſſent les éducations ordinaires, eſt proprement celle où la nôtre doit commencer: mais pour bien expoſer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choſes qui s'y rapportent.

Nos paſſions ſont les principaux inſtrumens de notre conſervation; c'eſt donc une entrepriſe auſſi vaine que ridicule de vouloir les détruire; c'eſt controller la Nature, c'eſt réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu diſoit à l'homme d'anéantir les paſſions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il ſe contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre inſenſé, rien de pareil n'eſt écrit dans le cœur humain; & ce que Dieu veut qu'un homme faſſe, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les paſſions de naître, preſqu'auſſi fou que celui qui voudroit les anéantir; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet juſqu'ici, m'auroient ſûrement fort mal entendu.

Mais

Mais raisonneroit-on bien, si, de ce qu'il est dans la nature de l'homme d'avoir des passions, on alloit conclurre que toutes les passions que nous sentons en nous, & que nous voyons dans les autres, sont naturelles ? Leur source est naturelle, il est vrai ; mais mille ruisseaux étrangers l'ont grossie ; c'est un grand fleuve qui s'accroît sans cesse, & dans lequel on retrouveroit à peine quelques gouttes de ses premieres eaux. Nos passions naturelles sont très-bornées ; elles sont les instrumens de notre liberté, elles tendent à nous conserver. Toutes celles qui nous subjuguent & nous détruisent, nous viennent d'ailleurs ; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à son préjudice.

La source de nos passions, l'origine & le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, est l'amour de soi : passion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne sont, en un sens, que des modifications. En ce sens toutes, si l'on veut, sont naturelles. Mais la plûpart de ces modifications ont des causes étrangeres, sans lesquelles elles n'auroient jamais lieu ; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuses, nous sont nuisibles ; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe : c'est alors que l'homme se trouve hors de la Nature, & se met en contradiction avec soi.

L'amour de soi-même est toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, le premier & le plus important de ses soins, est, & doit être, d'y veiller sans cesse ; & comment y veilleroit-il ainsi, s'il n'y prenoit le plus grand interêt ?

Il

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conſerver ; & par une ſuite immédiate du même ſentiment, nous aimons ce qui nous conſerve. Tout enfant s'attache à ſa nourrice : Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement eſt purement machinal. Ce qui favoriſe le bien-être d'un individu l'attire, ce qui lui nuit le repouſſe ; ce n'eſt-là qu'un inſtinct aveugle. Ce qui transforme cet inſtinct en ſentiment, l'attachement en amour, l'averſion en haine, c'eſt l'intention manifeſtée de nous nuire ou de nous être utile. On ne ſe paſſionne pas pour les êtres inſenſibles qui ne ſuivent que l'impulſion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur diſpoſition interieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inſpirent des ſentimens ſemblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous ſert, on le cherche ; mais ce qui nous veut ſervir, on l'aime : ce qui nous nuit, on le fuit ; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier ſentiment d'un enfant eſt de s'aimer lui-même ; & le ſecond, qui dérive du premier, eſt d'aimer ceux qui l'approchent ; car dans l'état de foibleſſe où il eſt, il ne connoît perſonne que par l'aſſiſtance & les ſoins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour ſa nourrice & ſa gouvernante n'eſt qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a beſoin d'elles, & qu'il ſe trouve bien de les avoir ; c'eſt plutôt connoiſſance que bienveuillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-ſeulement elles lui ſont utiles, mais qu'elles veulent l'être ; & c'eſt alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant eſt donc naturellement enclin à la bienveuillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche eſt porté à l'aſſiſter, & qu'il prend de

cette

cette observation l'habitude d'un sentiment favorable à son espece ; mais à mesure qu'il étend ses relations, ses besoins, ses dépendances actives ou passives, le sentiment de ses rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs & des préferences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéissance ; ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il se mutine. Si on lui obéit à lui-même ; aussi-tôt que quelque chose lui résiste, il y voit une rébellion, une intention de lui résister, il bat la chaise ou la table pour avoir désobéi. L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content & ne sauroit l'être ; parce que ce sentiment, en nous préferant aux autres, exige aussi que les autres nous préferent à eux ; ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces & affectueuses naissent de l'amour de soi, & comment les passions haineuses & irascibles naissent de l'amour-propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins & de peu se comparer aux autres ; ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il est aisé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les passions des enfans & des hommes. Il est vrai que ne pouvant vivre toujours seuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera nécessairement avec leurs relations ; & c'est en ceci, sur-tout, que les dangers de la société nous rendent l'art & les soins plus indispensables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ses nouveaux besoins.

L'étude convenable à l'homme eſt celle de ſes rapports. Tant qu'il ne ſe connoît que par ſon être phyſique, il doit s'étudier par ſes rapports avec les choſes ; c'eſt l'emploi de ſon enfance : quand il commence à ſentir ſon être moral, il doit s'étudier par ſes rapports avec les hommes ; c'eſt l'emploi de ſa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Si-tôt que l'homme a beſoin d'une compagne, il n'eſt plus un être iſolé, ſon cœur n'eſt plus ſeul. Toutes ſes relations avec ſon eſpece, toutes les affections de ſon ame naiſſent avec celle-là. Sa premiere paſſion fait bien-tôt fermenter les autres.

Le penchant de l'inſtinct eſt indéterminé. Un ſexe eſt attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préferences, l'attachement perſonnel ſont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude : il faut du tems & des connoiſſances pour nous rendre capables d'amour ; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces jugemens ſe font ſans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en ſont pas moins réels. Le veritable amour, quoi qu'on en diſe, ſera toujours honoré des hommes ; car, bien que ſes emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le ſent des qualités odieuſes & même qu'il en produiſe, il en ſuppoſe pourtant toujours d'eſtimables ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de le ſentir. Ce choix qu'on met en oppoſition avec la raiſon nous vient d'elle ; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme ſeroit également bonne, & la premiere venue

nue ſeroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il eſt la régle & le frein de ſes penchans : c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

La préference qu'on accorde, on veut l'obtenir ; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut ſe rendre aimable ; pour être préferé, il faut ſe rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. De-là les premiers regards ſur ſes ſemblables ; de-là les premieres comparaiſons avec eux ; de-là l'émulation, les rivalités, la jalouſie. Un cœur plein d'un ſentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du beſoin d'une maîtreſſe naît bientôt celui d'un ami ; celui qui ſent combien il eſt doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne ſauroient vouloir de préference, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. Avec l'amour & l'amitié naiſſent les diſſenſions, l'inimitié, la haine. Du ſein de tant de paſſions diverſes je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les ſtupides mortels aſſervis à ſon empire, ne fonder leur propre exiſtence que ſur les jugemens d'autrui.

Etendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle ; & comment l'amour de ſoi, ceſſant d'être un ſentiment abſolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites ; &, dans toutes, ſe nourrit ſans ceſſe aux dépens du prochain. L'eſpece de ces paſſions, n'ayant point ſon germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même ; c'eſt nous ſeuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute ; mais il n'en eſt plus ainſi du cœur du jeune homme ; quoi que nous puiſſions faire, elles

y naîtront malgré nous. Il eſt donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes ſur l'état critique dont il s'agit ici. Le paſſage de l'enfance à la puberté n'eſt pas tellement déterminé par la Nature qu'il ne varie dans les individus ſelon les temperamens, & dans les peuples ſelon les climats. Tout le monde ſait les diſtinctions obſervées ſur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les temperamens ardens ſont formés plutôt que les autres; mais on peut ſe tromper ſur les cauſes, & ſouvent attribuer au phyſique ce qu'il faut imputer au moral; c'eſt un des abus les plus fréquens de la Philoſophie de notre ſiécle. Les inſtructions de la Nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue. Une obſervation plus générale & plus ſûre que celle de l'effet des climats, eſt que la puberté & la puiſſance du ſexe eſt toujours plus hâtive chez les peuples inſtruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares *. Les enfans ont une ſagacité ſinguliere

* *Dans les Villes*, dit M. de Buffon, *& chez les gens aiſés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & ſucculentes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans ſont plus tardifs, parce qu'ils ſont mal & trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus.* Hiſt. Nat. T. IV. p. 238. J'admets l'obſervation, mais non l'explication, puiſque dans les pays où le villageois ſe nourrit très-bien & mange beaucoup, comme

guliere pour démêler à travers toutes les singeries de la décence, les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mistere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité. A la maniere dont on s'y prend, il est clair que ce qu'on feint de leur cacher n'est que pour le leur apprendre, & c'est, de toutes les instructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Consultez l'experience, vous comprendrez à quel point cette méthode insensée accélere l'ouvrage de la Nature & ruine le temperament. C'est ici l'une des principales causes qui font dégénerer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuisés de bonne heure, restent petits, foibles, malfaits, vieillissent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printems, languit & meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples grossiers & simples pour connoître jusqu'à quel âge, une heureuse ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'est un spectacle à la fois touchant &

---

dans le Valais, & même en certains cantons montueux de l'Italie comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux sexes est également plus tardif qu'au sein des Villes, où pour satisfaire la vanité, l'on met souvent dans le manger une extrême parcimonie, & où la plûpart font, comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de son.* On est étonné dans ces montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aigue & le menton sans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun signe periodique de leur sexe. Difference qui me paroît venir uniquement de ce que dans la simplicité de leurs mœurs, leur imagination plus long-tems paisible & calme fait plus tard fermenter leur sang, & rend leur temperament moins précoce.

risible

risible d'y voir les deux sexes livrés à la sécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaisirs. Quand enfin cette aimable Jeunesse vient à se marier, les deux époux se donnant mutuellement les prémices de leur personne, en sont plus chers l'un à l'autre ; des multitudes d'enfans sains & robustes deviennent le gage d'une union que rien n'altere, & le fruit de la sagesse de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conscience de son sexe, differe autant par l'effet de l'éducation que par l'action de la Nature, il suit de-là qu'on peut accélerer & retarder cet âge selon la maniere dont on élevera les enfans ; & si le corps gagne ou perd de la consistance à mesure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il suit encore que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement physiques ; on verra bientôt qu'ils ne se bornent pas-là.

De ces réflexions je tire la solution de cette question si souvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modestes erreurs? Je pense qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premierement, cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en sorte qu'ils ne l'aient pas. En second lieu, des questions qu'on n'est pas forcé de résoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui imposer silence que de lui répondre en mentant. Il sera peu surpris de cette loi, si l'on a pris soin de l'y asservir dans les choses indifferentes. Enfin si l'on

prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus grande simplicité, sans mistere, sans embarras, sans sourire. Il y a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponses soient toujours graves, courtes, décidées, & sans jamais paroître hésiter. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, sans sentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un seul mensonge averé du maître à l'éleve, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance absolue sur certaines matieres, est, peut-être, ce qui conviendroit le mieux aux enfans: mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il est impossible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curiosité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle soit satisfaite avant l'âge où elle n'est plus sans danger. Votre conduite avec votre éleve dépend beaucoup, en ceci, de sa situation particuliere, des sociétés qui l'environnent, des circonstances où l'on prévoit qu'il pourra se trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hazard, & si vous n'êtes pas sûr de lui faire ignorer jusqu'à seize ans la difference des sexes, ayez soin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on fasse de longs détours, dont ils s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choses leur veritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de simplicité; mais des imaginations souillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de rafiner sans cesse sur les expressions. Les termes

termes groſſiers ſont ſans conſéquence ; ce ſont les idées laſcives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur ſoit naturelle à l'eſpece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoiſſance du mal : & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoiſſance, auroient-ils le ſentiment qui en eſt l'effet ? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'eſt leur apprendre qu'il y a des choſes honteuſes & déshonnêtes ; c'eſt leur donner un deſir ſecret de connoître ces choſes-là. Tôt ou tard ils en viennent à bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup ſûr l'embraſement des ſens. Quiconque rougit eſt déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien

Les enfans n'ont pas les mêmes deſirs que les hommes ; mais ſujets, comme eux, à la malpropreté qui bleſſe les ſens, ils peuvent de ce ſeul aſſujettiſſement recevoir les même leçons de bienſéance. Suivez l'eſprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaiſirs ſecrets, & ceux des beſoins dégoûtans, nous inſpire les mêmes ſoins à differens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre ; à l'homme par la modeſtie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conſerver aux enfans leur innocence ; c'eſt que tous ceux qui les entourent la reſpectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'uſer avec eux ſe dément tôt ou tard ; un ſourire, un clin d'œil, un geſte échappé, leur diſent tout ce qu'on cherche à leur taire : il leur ſuffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicateſſe de tours & d'expreſſions dont ſe ſervent entre eux les gens polis, ſuppoſant des lumieres

que les enfans ne doivent point avoir, eſt tout-à-fait déplacée avec eux ; mais quand on honore vraiment leur ſimplicité, l'on prend aiſément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui ſied & qui plaît à l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuſe curioſité. En lui parlant ſimplement de tout, on ne lui laiſſe pas ſoupçonner qu'il reſte rien de plus à lui dire. En joignant aux mots groſſiers les idées déplaiſantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées ; mais on lui donne, ſans qu'il y ſonge, de la répugnance à les rappeller ; & combien d'embarras cette liberté naïve ne ſauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, diſent toujours ce qu'il faut dire, & le diſent toujours comme ils l'ont ſenti ?

Comment ſe font les enfans ! Queſtion embarraſſante qui vient aſſez naturellement aux enfans, & dont la réponſe indiſcrette ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur ſanté pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarraſſer ſans tromper ſon fils, eſt de lui impoſer ſilence : cela ſeroit bon, ſi on l'y eût accoutumé de longue main dans des queſtions indifferentes, & qu'il ne ſoupçonnât pas du miſtere à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient-là. *C'eſt le ſecret des gens mariés*, lui dira-t-elle ; *de petits garçons ne doivent point être ſi curieux.* Voila qui eſt fort bien pour tirer d'embarras la mere ; mais qu'elle ſache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le ſecret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on

Qu'on me permette de rapporter une réponſe bien differente que j'ai entendu faire à la même queſtion, & qui me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme auſſi modeſte dans ſes diſcours que dans ſes manieres, mais qui ſavoit au beſoin fouler aux pieds, pour le bien de ſon fils & pour la vertu, la fauſſe crainte du blâme & les vains propos des plaiſans. Il n'y avoit pas long-tems que l'enfant avoit jetté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré l'uretre; mais le mal paſſé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment ſe font les enfans? Mon fils*, répond la mere ſans héſiter, *les femmes les piſſent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie.* Que les foux rient, que les ſots ſoient ſcandaliſés; mais que les ſages cherchent ſi jamais ils trouveront une réponſe plus judicieuſe. & qui aille mieux à ſes fins.

D'abord l'idée d'un beſoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une operation miſterieuſe. Les idées acceſſoires de la douleur & de la mort couvrent celle-là d'un voile de triſteſſe, qui amortit l'imagination & réprime la curioſité: tout porte l'eſprit ſur les ſuites de l'accouchement, & non pas ſur ſes cauſes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de ſouffrance, voilà les éclairciſſemens où mene cette réponſe, ſi la répugnance qu'elle inſpire permet à l'enfant de les demander. Par où l'inquiétude des deſirs aura-t-elle occaſion de naître dans des entretiens ainſi dirigés? & cependant vous voyez que la verité n'a point été alterée, & qu'on n'a point eu beſoin d'abuſer ſon éleve au lieu de l'inſtruire.

Vos enfans liſent; ils prennent dans leurs lectures des connoiſſances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lû. S'ils étudient, l'imagination

s'allume & s'aiguise dans le silence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voyent des exemples dont ils sont frappés ; on leur a si bien persuade qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que font les hommes en leur présence, ils cherchent aussi-tôt comment cela peut leur convenir ; il faut bien que les actions d'autrui leur servent de modele, quand les jugemens d'autrui leur servent de loi. Des domestiques qu'on fait dépendre d'eux, par conséquent interessés a leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs ; des gouvernantes rieuses leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oseroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit ; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens polissons préparent les mœurs libertines ; le laquais fripon rend l'enfant débauché, & le secret de l'un sert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé selon son âge est seul. Il ne connoît d'attachemens que ceux de l'habitude ; il aime sa sœur comme sa montre, & son ami comme son chien. Il ne se sent d'aucun sexe, d'aucune espece ; l'homme & la femme lui sont également étrangers ; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils disent : il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention ; leurs discours ne l'interessent pas plus que leurs exemples : tout cela n'est point fait pour lui. Ce n'est pas une erreur artificieuse qu'on lui donne par cette méthode, c'est l'ignorance de la Nature. Le tems vient où la même Nature prend soin d'éclairer son eleve ; & c'est alors seulement qu'elle l'a mis en état de profiter sans risque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe : le détail des regles n'est pas de mon sujet : & les moyens

que

que je propose en vue d'autres objets, servent encore d'exemple pour celui ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la regle dans les passions naissantes ? étendez l'espace durant lequel elles se développent, afin qu'elles aient le tems de s'arranger à mesure qu'elles naissent. Alors ce n'est pas l'homme qui les ordonne, c'est la Nature elle-même ; votre soin n'est que de la laisser arranger son travail. Si votre éleve étoit seul, vous n'auriez rien à faire ; mais tout ce qui l'environne, enflamme son imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne ; pour le retenir il faut le pousser en sens contraire. Il faut que le sentiment entraîne l'imagination, & que la raison fasse taire l'opinion des hommes. La source de toutes les passions est la sensibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres, pour savoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des passions : 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

Mais l'homme est-il maître d'ordonner ses affections selon tels ou tels rapports ? sans doute, s'il est maître de diriger son imagination sur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un

homme peut faire sur lui-même que de ce que nous pouvons faire sur notre éleve par le choix des circonstances où nous le plaçons. Exposer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la nature, c'est dire assez comment il en peut sortir.

Tant que sa sensibilité reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions; ce n'est que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord les sentimens, & ensuite les notions du bien & du mal, qui le constituent veritablement homme & partie intégrante de son espece. C'est donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos observations.

Elles sont difficiles, en ce que pour les faire, il faut rejetter les exemples qui sont sous nos yeux, & chercher ceux où les développemens successifs se font selon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civilisé, qui n'attend que la puissance de mettre en œuvre les instructions prématurées qu'il a reçues, ne se trompe jamais sur le moment où cette puissance lui survient. Loin de l'attendre, il l'accélere; il donne à son sang un fermentation précoce; il sait quel doit être l'objet de ses desirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'est pas la Nature qui l'excite, c'est lui qui la force: elle n'a plus rien à lui apprendre en le faisant homme. Il l'étoit par la pensée long-tems avant de l'être en effet.

La veritable marche de la Nature est plus graduelle & plus lente. Peu-à-peu le sang s'enflamme, les esprits s'élaborent, le temperament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique, a soin de perfectionner tous ses instrumens avant de les mettre en œuvre; une longue inquiétude précéde

précéde les premiers desirs, une longue ignorance leur donne le change, on desire sans savoir quoi : le sang fermente & s'agite ; une surabondance de vie cherche à s'étendre au dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres ; on commence à prendre interêt à ceux qui nous environnent ; on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul ; c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, & l'espece l'affecte avant le sexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée ; c'est de profiter de la sensibilité naissante, pour jetter dans le cœur du jeune adolescent les premieres semences de l'humanité: Avantage d'autant plus précieux, que c'est le seul tems de la vie où les mêmes soins puissent avoir un vrai succès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels : la fougue du temperament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste ; ils ne connoissoient ni pitié ni misericorde ; ils auroient sacrifié pere mere & l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la Nature vers les passions tendres & affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade,

ſes bras ſavent trouver des étreintes careſſantes, ſes yeux ſavent verſer des larmes d'attendriſſement ; il eſt ſenſible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de ſon cœur dans l'effuſion de ſon repentir ; il pleure, il gémit ſur la bleſſure qu'il a faite, il voudroit au prix de ſon ſang racheter celui qu'il a verſé ; tout ſon emportement s'éteint ; toute ſa fierté s'humilie devant le ſentiment de ſa faute. Eſt-il offenſé lui-même ? au fort de ſa fureur une excuſe, un mot le déſarme ; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens. L'adoleſcence n'eſt l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle eſt celui de la commiſeration, de la clémence, de la généroſité. Oui je le ſoutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de ſemblable ; je le crois bien : vos Philoſophes élevés dans toute la corruption des Colléges, n'ont garde de ſavoir cela.

C'eſt la foibleſſe de l'homme qui le rend ſociable ; ce ſont nos miſeres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien ſi nous n'étions pas hommes. Tout attachement eſt un ſigne d'inſuffiſance : ſi chacun de nous n'avoit nul beſoin des autres, il ne ſongeroit guere à s'unir à eux. Ainſi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux eſt un être ſolitaire : Dieu ſeul jouit d'un bonheur abſolu, mais qui de nous en a l'idée ? Si quelque être imparfait pouvoit ſe

suffire à lui-même, de quoi jouiroit-il selon nous ? Il seroit seul, il seroit misérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puisse être heureux.

Il suit de-là que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentiment de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre Nature, & les garants de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par interêt, nos miseres communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuseroit volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas, en se faisant un bonheur exclusif ; & l'amour-propre souffre encore, en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir ? Qui est-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ses maux, s'il n'en coûtoit qu'un souhait pour cela ? L'imagination nous met à la place du misérable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on sent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amere, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la sensibilité naissante, & tourner son caractere vers la bienfaisance & vers la bonté ?

N'allez

N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuſe image du bonheur des hommes; n'expoſez point d'abord à ſes yeux la pompe des cours, le faſte des palais, l'attrait des ſpectacles: ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes aſſemblées. Ne lui montrez l'exterieur de la grande ſociété qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoiſſe les hommes, ce n'eſt pas le former; c'eſt le corrompre: ce n'eſt pas l'inſtruire; c'eſt le tromper.

Les hommes ne ſont naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtiſans, ni riches. Tous ſont nés nuds & pauvres, tous ſujets aux miſeres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux beſoins, aux douleurs de toute eſpece; enfin tous ſont condamnés à la mort. Voilà ce qui eſt vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'eſt exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en eſt le plus inſéparable, ce qui conſtitue le mieux l'humanité.

A ſeize ans l'adoleſcent ſait ce que c'eſt que ſouffrir, car il a ſouffert lui-même: mais à peine ſait-il que d'autres êtres ſouffrent auſſi: le voir ſans le ſentir, n'eſt pas le ſavoir, & comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que ſentent les autres, ne connoît de maux que les ſiens; mais quand le premier développement des ſens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à ſe ſentir dans ſes ſemblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à ſouffrir de leurs douleurs. C'eſt alors que le triſte tableau de l'humanité ſouffrante doit porter à ſon cœur le premier attendriſſement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'eſt pas facile à remarquer dans vos

vos enfans, à qui vous en prenez-vous ? Vous les inſtruiſez de ſi bonne heure à jouer le ſentiment, vous leur en apprenez ſi-tôt le langage, que parlant toujours ſur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, & ne vous laiſſent nul moyen de diſtinguer quand, ceſſant de mentir, ils commencent à ſentir ce qu'ils diſent. Mais voyez mon Émile ; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni ſenti ni menti. Avant de ſavoir ce que c'eſt qu'aimer, il n'a dit à perſonne : *je vous aime bien* ; on ne lui a point preſcrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de ſon pere, de ſa mere ou de ſon gouverneur malade ; on ne lui a point montré l'art d'affecter la triſteſſe qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer ſur la mort de perſonne ; car il ne ſait ce que c'eſt que mourir. La même inſenſibilité qu'il a dans le cœur, eſt auſſi dans ſes manieres. Indifferent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend interêt à perſonne ; tout ce qui le diſtingue, eſt qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'eſt pas faux comme eux.

Émile ayant peu réfléchi ſur les êtres ſenſibles, ſaura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ſes entrailles, l'aſpect du ſang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulſions d'un animal expirant lui donneront je ne ſais quelle angoiſſe, avant qu'il ſache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit reſté ſtupide & barbare, il ne les auroit pas ; s'il étoit plus inſtruit, il en connoîtroit la ſource : il a déja trop comparé d'idées pour ne rien ſentir, & pas aſſez pour concevoir ce qu'il ſent.

Ainſi

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la Nature. Pour devenir sensible & pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal souffrant ? en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien ? nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime & commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent par-tout retrouver hors de lui ; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, & tendent le ressort du moi humain ? c'est-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes & douces qui plaisent naturellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes & cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non-seulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je

Je crois pouvoir réſumer toutes les reflexions précédentes en deux ou trois maximes préciſes, claires & faciles à ſaiſir.

Premiere Maxime.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles ſont plus apparentes que réelles. Ainſi l'on ne ſe met pas à la place du riche ou du Grand auquel on s'attache ; même en s'attachant ſincerement on ne fait que s'approprier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes malheurs : mais tant qu'il proſpere, il n'a de veritable ami que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſperité.

On eſt touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & paſtorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'eſt point empoiſonné par l'envie : on s'intereſſe à eux veritablement : pourquoi cela ? parce qu'on ſe ſent maître de deſcendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'eſt un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il ſuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaiſir à voir ſes reſſources, à contempler ſon propre bien, même quand on n'en veut pas uſer.

Il ſuit de-là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le ſort brillant des autres, il faut le lui montrer, par les côtés triſtes, il faut le lui faire craindre. Alors,

par

par une conſéquence évidente, il doit ſe frayer une route au bonheur, qui ne ſoit ſur les traces de perſonne.

Deuxiéme Maxime.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.

Je ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai que de vers-là.

Pourquoi les Rois ſont-ils ſans pitié pour leurs ſujets? c'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres? c'eſt qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple? c'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous? c'eſt que dans leur gouvernement, tout-à fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancellantes, ils ne regardent point l'abbaiſſement & la miſere comme un état étranger à eux *; chacun peut être demain ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il aſſiſte. Cette réflexion, qui revient ſans ceſſe dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne ſais quoi d'attendriſſant que n'a point tout l'apprêt de notre ſeche morale.

N'accoutumez donc pas votre éleve à regarder du haut de ſa gloire les peines des infortunés, les

* Cela paroît changer un peu maintenant: les états ſemblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent auſſi plus durs.

tra-

travaux des miſerables, & n'eſperez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les conſidere comme lui étant étrangers. Faites lui bien comprendre que le ſort de ces malheureux peut être le ſien, que tous leurs maux ſont ſous ſes pieds, que mille évenemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni ſur la naiſſance, ni ſur la ſanté, ni ſur les richeſſes, montrez-lui toutes les viciſſitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui d'un état plus élevé que le ſien ſont tombés au deſſous de ces malheureux: que ce ſoit par leur faute ou non, ce n'eſt pas maintenant de quoi il eſt queſtion; ſait il ſeulement ce que c'eſt que faute? n'empiétez jamais ſur l'ordre de ſes connoiſſances, & ne l'éclairez que par les lumieres qui ſont à ſa portée; il n'a pas beſoin d'être fort ſavant pour ſentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre ſi dans une heure il ſera vivant ou mourant; ſi les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, ſi dans un mois il ſera riche ou pauvre, ſi dans un an, peut-être, il ne ramera point ſous le nerf-de-bœuf, dans les galeres d'Alger. Surtout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme ſon catéchiſme: qu'il voye, qu'il ſente les calamités humaines: ébranlez, effrayez ſon imagination des perils dont tout homme eſt ſans ceſſe environné; qu'il voye autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire il ſe preſſe contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la ſuite, mais quant-à-préſent commençons par le rendre humain; voilà ſurtout ce qui nous importe.

Troisiéme Maxime.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné qu'il ne semble; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voila je pense une des causes qui nous endurcissent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune doit également nous identifier avec eux. On ne plaint guere un cheval de chartier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il sera bientôt égorgé; parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes, & les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ses semblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise. Ne vous étonnez donc plus si les politiques parlent du peuple avec tant de dedain, ni si la plupart des Philosophes affectent de faire l'homme si méchant.

C'est

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain ; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états ; ſi cela eſt, les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme illuſtre ; il n'y diſcerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté, & ſi quelque difference eſſencielle les diſtingue, elle eſt un préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent ; s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

Il y a, diſent encore nos ſages, même doſe de bonheur & de peine dans tous les états : maxime auſſi funeſte qu'inſoutenable ; car ſi tous ſont également heureux, qu'ai-je beſoin de m'incomoder pour perſonne ? Que chacun reſte comme il eſt : que l'eſclave ſoit maltraité, que l'infirme ſouffre, que le gueux periſſe ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumeration des peines du riche & montrent l'inanité de ſes vains plaiſirs : quel groſſier ſophiſme ! les peines du riche ne lui viennent point de ſon état, mais de lui ſeul, qui en abuſe. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'eſt point à plaindre, parce que ſes maux ſont tous ſon ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du miſerable lui vient des choſes, de la rigueur du ſort qui s'appeſantit ſur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puiſſe ôter le ſentiment phyſique de la fatigue,

de

de l'épuiſement, de la faim : le bon eſprit ni la ſageſſe ne ſervent de rien pour l'exempter des maux de ſon état. Que gagne Épictete de prévoir que ſon maître va lui caſſer la jambe ? la lui caſſe-t-il moins pour cela ? il a par-deſſus ſon mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple ſeroit auſſi ſenſé que nous le ſuppoſons ſtupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il eſt, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? étudiez les gens de cet ordre, vous verrez que ſous un autre langage ils ont autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. Reſpectez donc votre eſpece ; ſongez qu'elle eſt compoſée eſſenciellement de la collection des peuples, que quand tous les Rois & tous les Philoſophes en ſeroient ôtés, il n'y paroîtroit gueres, & que les choſes n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre éleve à aimer tous les hommes & même ceux qui les dépriſent ; faites en ſorte qu'il ne ſe place dans aucune claſſe, mais qu'il ſe retrouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendriſſement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déſhonore point l'homme.

C'eſt par ces routes & d'autres ſemblables, bien contraires à celles qui ſont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adoleſcent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre ſur ſes ſemblables ; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'interêt perſonnel qu'il eſt poſſible ; ſur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces ſentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres ; car ces comparaiſons ne ſe font jamais ſans quelque impreſſion de haine contre ceux qui nous diſputent

la préference, ne fût-ce que dans notre propre eſtime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un ſot ; tâchons d'éviter cette alternative. Ces paſſions ſi dangereuſes naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas ; chaque choſe a ſon tems & ſon lieu, je dis ſeulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'eſprit de la méthode qu'il faut ſe preſcrire. Ici les exemples & les détails ſont inutiles, par ce qu'ici commence la diviſion preſque infinie des caracteres, & que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut être à un ſur cent mille. C'eſt à cet âge auſſi que commence, dans l'habile maître, la veritable fonction de l'obſervateur & du Philoſophe qui ſait l'art de ſonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne ſonge point encore à ſe contrefaire, & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui préſente, on voit dans ſon air, dans ſes yeux, dans ſon geſte, l'impreſſion qu'il en reçoit ; on lit ſur ſon viſage tous les mouvemens de ſon ame ; à force de les épier on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en géneral que le ſang, les bleſſures, les cris, les gémiſſemens, l'appareil des operations douloureuſes, & tout ce qui porte aux ſens des objets de ſouffrance, ſaiſit plutôt & plus géneralement tous les hommes. L'idée de deſtruction étant plus compoſée, ne frappe pas de même ; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par devers ſoi l'experience de mourir ; il faut avoir vu des cadavres pour ſentir les angoiſſes des agoniſans. Mais quand une fois cette image s'eſt bien formée dans notre eſprit, il n'y a point de ſpectacle

plus

plus horrible à nos yeux ; soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parce que sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes, on se sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ses habitudes antérieures ; mais elles sont universelles, & nul n'en est tout-à-fait exempt. Il en est de plus tardives & de moins générales, qui sont plus propres aux ames sensibles. Ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris & des pleurs ; les longs & sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs ; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne sont rien pour eux ; ils sont jugés, la leur ne sent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être integres & justes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

Mais ne vous pressez pas de juger les jeunes gens par cette régle, surtout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoissent ; & cette apparente insensibilité, qui ne vient que d'ignorance, se change bientôt en attendrissement, quand

quand ils commencent à sentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoissoient pas. Pour mon Émile, s'il a eu de la simplicité & du bon sens dans son enfance, je suis bien sûr qu'il aura de l'ame & de la sensibilité dans sa jeunesse ; car la verité des sentimens tient beaucoup à la justesse des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici ? Plus d'un Lecteur me reprochera, sans doute, l'oubli de mes premieres résolutions, & du bonheur constant que j'avois promis à mon éleve. Des malheureux, des mourans, des spectacles de douleur & de misere ! Quel bonheur ! quelle jouissance pour un jeune cœur qui naît à la vie ! son triste instituteur qui lui destinoit une éducation si douce, ne le fait naître que pour souffrir. Voilà ce qu'on dira : Que m importe ? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Est-ce ma faute si, toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité ?

Prenons deux jeunes gens sortant de la premiere éducation, & entrant dans le monde par deux portes directement opposées. L'un monte tout à-coup sur l'Olympe, & se répand dans la plus brillante société. On le mene à la Cour, chez les Grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le suppose fêté par-tout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil sur sa raison ; je suppose qu'elle y resiste. Les plaisirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amusent, il se livre à tout avec un interêt qui vous séduit. Vous le voyez attentif, empressé, curieux ; sa premiere admiration vous frappe, vous l'estimez content, mais voyez l'etat de son ame : vous croyez qu'il jouit : moi je crois qu'il souffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux ? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoissoit pas, & dont la plupart n'étant qu'un moment à sa portée, ne semblent se montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais ? Vous voyez à son inquiete curiosité qu'il se demande pourquoi sa maison paternelle n'est pas ainsi. Toutes ses questions vous disent qu'il se compare sans cesse au maître de cette maison ; & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguise sa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en secret contre l'avarice de ses parens. Est-il plus paré qu'un autre ? Il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par sa naissance ou par son esprit, & toute sa dorure humiliée devant un simple habit de drap. Brille-t-il seul dans une assemblée ? s'éleve t-il sur la pointe du pied pour être mieux vû ? Qui-est-ce qui n'a pas une disposition secrette à rabaisser l'air superbe & vain d'un jeune fat ? Tout s'unit bientôt comme de concert ; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un caustique ne tardent pas d'arriver jusqu'à lui ; & ne fût-il dédaigné que d'un seul homme, le mépris de cet homme empoisonne à l'instant les applaudissemens des autres.

Donnons-lui tout ; prodigons-lui les agrémens, le mérite ; qu'il soit bien fait, plein d'esprit, aimable ; il sera recherché des femmes ; mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux ; il aura des bonnes fortunes, mais il n'aura ni transports ni passion pour les goûter. Ses desirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le tems de naître, au sein des plaisirs il ne sent que l'ennui de la gêne ; le sexe fait pour

pour le bonheur du sien le dégoûte & le rassasie même avant qu'il le connoisse ; s'il continue à le voir, ce n'est plus que par vanité ; & quand il s'y attacheroit par un goût veritable, il ne sera pas seul jeune, seul brillant, seul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ses maîtresses des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracasseries, des trahisons, des noirceurs, des repentirs de toute espece inséparables d'une pareille vie. L'experience du monde en dégoûte, on le sait ; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illusion.

Quel contraste pour celui qui, renfermé jusqu'ici dans le sein de sa famille & de ses amis, s'est vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre des choses où il est compté pour si peu, de se trouver comme noyé dans une sphere étrangere, lui qui fit si long-tems le centre de la sienne ! Que d'affronts ! que d'humiliations ne faut il pas qu'il essuye, avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de son importance pris & nourris parmi les siens ! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empressoit autour de lui ; jeune homme, il faut qu'il céde à tout le monde ; ou, pour peu qu'il s'oublie & conserve ses anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même ! L'habitude d'obtenir aisément les objets de ses desirs, le porte à beaucoup desirer, & lui fait sentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente ; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir ; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout ; la vanité le ronge, l'ardeur des desirs effrénés enflamme son jeune cœur, la jalousie & la haine y naissent avec eux ; toutes les passions dévorantes y prennent à la fois leur

essor ; il en porte l'agitation dans le tumulte du monde ; il la rapporte avec lui tous les soirs ; il rentre mécontent de lui & des autres ; il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaisies ; & son orgueil lui peint jusques dans ses songes les chimeriques biens dont le desir le tourmente, & qu'il ne possédera de sa vie. Voilà votre éleve ; voyons le mien.

Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensoit l'être. Il partage les peines de ses semblables ; mais ce partage est volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte ; il se sent dans cet état de force qui nous étend au-de-là de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité superflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent ; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si, tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commiseration doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante, qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences ; nous le supposons où il est le moins ; nous le cherchons où il ne sauroit être : la gaité n'en est qu'un signe très équivoque. Un homme gai

gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi rians, ſi ouverts, ſi ſereins dans un cercle, ſont preſque tous triſtes & grondeurs chez eux, & leurs domeſtiques portent la peine de l'amuſement qu'ils donnent à leurs ſociétés. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre ; jaloux d'un ſentiment ſi doux, en le goûtant on y penſe, on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere ; il reſſerre, pour ainſi dire, le bonheur autour de ſon cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eſt amie de la volupté : l'attendriſſement & les larmes accompagnent les plus douces jouiſſances, & l'exceſſive joie elle même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amuſemens paroît contribuer au bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuſe ; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une moderation de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au deſir & au dégoût. L'inquiétude des deſirs produit la curioſité, l'inconſtance ; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui. On ne s'ennuye jamais de ſon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages ſont les moins curieux & les moins ennuyés ; tout leur eſt indifferent : ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux ; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuyent jamais.

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il

eſt forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroît eſt tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me repréſenter ſur le viſage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne ſais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui deplaît, qui rebute les gens unis ; & ſur celui du mien, une phyſionomie intéreſſante & ſimple qui montre le contentement, la veritable ſérénité de l'ame, qui inſpire l'eſtime, la confiance, & qui ſemble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la ſienne à ceux qui l'approchent. On croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développement de traits déjà marqués par la Nature. Pour moi je penſerois qu'outre ce développement, les traits du viſage d'un homme viennent inſenſiblement à ſe former & prendre de la phyſionomie par l'impreſſion fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections ſe marquent ſur le viſage, rien n'eſt plus certain ; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laiſſer des impreſſions durables. Voilà comment je conçois que la phyſionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, ſans aller chercher des explications miſterieuſes, qui ſuppoſent des connoiſſances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur ; il rit ou il pleure, les intermédiaires ne ſont rien pour lui : ſans ceſſe il paſſe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne faſſent ſur ſon viſage aucune impreſſion conſtante, & qu'il ne prenne de la phyſionomie ; mais dans l'âge où, devenu plus ſenſible, il eſt plus vivement, ou plus conſtamment affecté, les impreſſions

preſſions plus profondes laiſſent des traces plus difficiles à détruire, & de l'état habituel de l'ame réſulte un arrangement de traits que le tems rend inéfaçable Cependant il n'eſt pas rare de voir des hommes changer de phyſionomie à differens âges. J'en ai vu pluſieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien obſerver & ſuivre, avoient auſſi changé de paſſions habituelles. Cette ſeule obſervation bien confirmée me paroîtroit déciſive, & n'eſt pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les ſignes exterieurs.

Je ne ſais ſi, pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention, & à feindre des ſentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme ſera moins aimable ; ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici ; je ſais ſeulement qu'il ſera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puiſſe aſſez bien ſe déguiſer pour plaire autant que celui qui tire de ſon attachement pour les autres, un nouveau ſentiment de bonheur. Mais quant à ce ſentiment même, je crois en avoir aſſez dit pour guider ſur ce point un Lecteur raiſonnable, & montrer que je ne me ſuis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis ; quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des ſpectacles qui les retiennent, & non des ſpectacles qui les excitent : donnez le change à leur imagination naiſſante par des objets, qui, loin d'enflammer leurs ſens, en répriment l'activité. Éloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodeſtie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout préſente à leurs yeux des plaiſirs qu'ils ne doivent connoître que

quand ils sauront les choisir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la simplicité champêtre laisse les passions de leur âge se développer moins rapidement; ou si leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuse oisiveté. Choisissez avec soin leurs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modestes, qui les remuent sans les séduire, & qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a partout quelques excès à craindre, & que les passions immoderées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre éleve un garde-malade, un frere de la charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs & de souffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la grève aux prisons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aspect des miseres humaines. Longtems frappé des mêmes spectacles, on n'en sent plus les impressions, l'habitude accoutume à tout; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui; c'est ainsi qu'à force de voir mourir & souffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre éleve connoisse donc le sort de l'homme & les miseres de ses semblables; mais qu'il n'en soit pas trop souvent le témoin. Un seul objet bien choisi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement & de réflexion. Ce n'est pas tant ce qu'il voit, que son retour sur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte; & l'impression durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point

point de vue ſous lequel on le porte à ſe le rappeller. C'eſt ainſi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émouſſerez long-tems l'aiguillon des ſens, & donnerez le change à la Nature, en ſuivant ſes propres directions.

A meſure qu'il acquiert des lumieres, choiſiſſez des idées qui s'y rapportent ; à meſure que ſes deſirs s'allument, choiſiſſez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'eſt diſtingué par ſes mœurs, autant que par ſon courage, m'a raconté que, dans ſa premiere jeuneſſe, ſon pere, homme de ſens, mais très-dévot, voyant ſon temperament naiſſant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir ; mais enfin malgré tous ſes ſoins, le ſentant prêt à lui échapper, il s'aviſa de le mener dans un hôpital de verolés, & ſans le prévenir de rien, le fit entrer dans une ſalle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le deſordre qui les y avoit expoſés. A ce hideux aſpect, qui révoltoit à la fois tous les ſens, le jeune homme faillit à ſe trouver mal. *Va, miſérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *ſuis le vil penchant qui t'entraîne ; bientôt tu ſeras trop heureux d'être admis dans cette ſalle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impreſſion qui ne s'effaça jamais. Condamné, par ſon état, à paſſer ſa jeuneſſe dans des garniſons, il aima mieux eſſuyer toutes les railleries de ſes camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il ; *j'ai eu des foibleſſes ; mais parvenu juſqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une*

fille publique sans horreur. Maître ! peu de discours ; mais apprenez à choisir les lieux, les tems, les personnes ; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & soyez sûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance est peu de chose. Le mal qui s'y glisse n'est point sans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard ; mais il n'en est pas ainsi du premier âge où l'homme commence veritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais assez pour l'usage qu'on en doit faire, & son importance exige une attention sans relâche : voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture est, de tout retarder tant qu'il est possible. Rendez les progrès lents & surs ; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés à donner du baume au sang & de la force aux fibres, se forment & s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours different, & que ce qui est destiné à perfectionner un individu serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de foiblesse, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les operations de l'esprit se sentent à leur tour de cette alteration, & l'ame aussi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languissantes. Des membres gros & robustes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux substances sont mal disposés. Mais quelque bien disposés qu'ils puissent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un sang épuisé, appauvri, & dépourvu de cette substance qui donne de la force & du jeu à tous les ressorts de la machine. Généralement

ralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'eſt, ſans doute, une des raiſons pourquoi les peuples qui ont des mœurs ſurpaſſent ordinairement en bon ſens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne ſais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit, ſagacité, fineſſe; mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des ſoins veritablement utiles, ne ſe trouvent guere que dans les premiers.

Les maîtres ſe plaignent que le feu de cet âge rend la jeuneſſe indiſciplinable, & je le vois; mais n'eſt-ce pas leur faute? Si-tôt qu'ils ont laiſſé prendre à ce feu ſon cours par les ſens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre? Les longs & froids ſermons d'un pédant effaceront-ils dans l'eſprit de ſon éleve l'image des plaiſirs qu'il a conçus? Banniront-ils de ſon cœur les deſirs qui le tourmentent? Amortiront-ils l'ardeur d'un temperament dont il ſait l'uſage? Ne s'irritera-t-il pas contre les obſtacles qui s'oppoſent au ſeul bonheur dont il ait l'idée; & dans la dure loi qu'on lui preſcrit ſans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, ſinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter? Eſt-il étrange qu'il ſe mutine & le haïſſe à ſon tour?

Je conçois bien qu'en ſe rendant facile, on peut ſe rendre plus ſupportable, & conſerver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à

quoi ſert l'autorité qu'on ne garde ſur ſon éleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer; c'eſt comme ſi pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faiſoit ſauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adoleſcence ſoit un obſtacle à l'éducation, c'eſt par lui qu'elle ſe conſomme & s'acheve; c'eſt lui qui vous donne une priſe ſur le cœur d'un jeune homme, quand il ceſſe d'être moins fort que vous. Ses premieres affections ſont les rênes avec leſquelles vous dirigez tous ſes mouvemens; il étoit libre, & je le vois aſſervi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ſes beſoins; ſi tôt qu'il aime, il dépend de ſes attachemens. Ainſi ſe forment les premiers liens qui l'uniſſent à ſon eſpece. En dirigeant ſur elle ſa ſenſibilité naiſſante, ne croyez pas qu'elle embraſſera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain ſignifiera pour lui quelque choſe. Non, cette ſenſibilité ſe bornera premierement à ſes ſemblables, & ſes ſemblables ne ſeront point pour lui des inconnus; mais ceux avec leſquels il a des liaiſons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou néceſſaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penſer & de ſentir communes, ceux qu'il voit expoſés aux peines qu'il a ſouffertes, & ſenſibles aux plaiſirs qu'il a goûtés; ceux, en un mot, en qui l'identité de Nature plus manifeſtée lui donne une plus grande diſpoſition à s'aimer. Ce ne ſera qu'après avoir cultivé ſon naturel en mille manieres, après bien des réflexions ſur ſes propres ſentimens, & ſur ceux qu'il obſervera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliſer ſes notions individuelles, ſous l'idée abſtraite d'humanité,

nité, & joindre à ſes affections particulières celles qui peuvent l'identifier avec ſon eſpece.

En devenant capable d'attachement, il devient ſenſible à celui des autres *, & par-là même, attentif aux ſignes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir ſur lui? Que de chaînes vous avez miſes autour de ſon cœur avant qu'il s'en apperçût! Que ne ſentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux ſur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui; quand il pourra ſe comparer aux autres jeunes gens de ſon âge, & vous comparer aux autres gouverneurs? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire; ſi vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéiſſance en retour des ſoins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez ſurpris: il ſe dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point conſenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'eſt que pour lui-même; vous exigez, enfin; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait ſans ſon aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & ſe trouve enrollé malgré lui, vous criez à l'injuſtice; n'êtes-vous pas plus injuſte encore de demander à votre éleve le prix des ſoins qu'il n'a point acceptés?

* L'attachement peut ſe paſſer de retour, jamais l'amitié. Elle eſt un échange, un contrat comme les autres: mais elle eſt le plus ſaint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'eſt pas l'ami de ſon ami eſt très-ſûrement un fourbe; car ce n'eſt qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

L'in-

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'est un sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme ; mais l'interêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix ; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissent libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, & reste autour de lui sans défiance ; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur, le poisson est-il l'ingrat ? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie ? Au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement : s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement interieur il satisfait alors sa gratitude ! avec quelle douce joie il se fait reconnoître ! avec quel transport il lui dit : mon tour est venu ! Voilà vraiment la voix de la Nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoissance est un sentiment naturel, & que vous n'en détruisiez pas l'effet par votre faute, assurez-vous que votre éleve, commençant à voir le prix de vos soins, y sera sensible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix ; & qu'ils vous donneront dans son cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien assuré de

de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faisant valoir auprès de lui. Lui vanter vos services, c'est les lui rendre insupportables ; les oublier, c'est l'en faire souvenir. Jusqu'à ce qu'il soit tems de le traiter en homme, qu'il ne soit jamais question de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit. Pour le rendre docile, laissez lui toute sa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez son ame au noble sentiment de la reconnoissance, en ne lui parlant jamais que de son interêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faisoit étoit pour son bien, avant qu'il fût en état de l'entendre ; dans ce discours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour son valet. Mais maintenant qu'il commence à sentir ce que c'est qu'aimer, il sent aussi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime ; & dans le zéle qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids sur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre interêt. On peut croire qu'un ami se trompe ; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils ; mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'essayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conscience ; & comment des sentimens d'amour & de haine naissent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *justice* & *bonté* ne sont point seulement des mots abstraits, de purs êtres moraux formés par l'en-

l'entendement; mais de veritables affections de l'ame éclairée par la raison, & qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives; que par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle; & que tout le droit de la Nature n'est qu'une chimere, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain *. Mais je songe que je n'ai point à faire ici des Traités de Métaphysique & Morale, ni des cours d'études d'aucune espece; il me suffit de marquer l'ordre & le progrès de nos sentimens & de nos connoissances, relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

* Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agisse avec nous, n'a de vrai fondement que la conscience & le sentiment; car où est la raison précise d'agir étant moi comme si j'étois un autre, surtout quand je suis moralement sûr de ne jamais me trouver dans le même cas; & qui me répondra qu'en suivant bien fidelement cette maxime j'obtiendrai qu'on la suive de même avec moi? Le méchant tire avantage de la probité du juste & de sa propre injustice; il est bien aise que tout le monde soit juste excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en dise, n'est pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expansive m'identifie avec mon semblable & que je me sens pour ainsi dire en lui, c'est pour ne pas souffrir que je ne veux pas qu'il souffre; je m'interesse à lui pour l'amour de moi, & la raison du précepte est dans la Nature elle même, qui m'inspire le desir de mon bien-être en quelque lieu que je me sente exister. D'où je conclus qu'il n'est pas vrai que les préceptes de la loi naturelle soient fondés sur la raison seule; ils ont une base plus solide & plus sûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de soi est le principe de la justice humaine. Le sommaire de toute la morale est donné dans l'évangile par celui de la loi.

Mon

Mon Émile n'ayant juſqu'à préſent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette ſur ſes ſemblables le porte à ſe comparer avec eux ; & le premier ſentiment qu'excite en lui cette comparaiſon, eſt de deſirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de ſoi ſe change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les paſſions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider ſi celles de ces paſſions qui domineront dans ſon caractere, ſeront humaines & douces, ou cruelles & malfaiſantes, ſi ce ſeront des paſſions de bienfaiſance & de commiſeration, ou d'envie & de convoitiſe, il faut ſavoir à quelle place il ſe ſentira parmi les hommes, & quels genres d'obſtacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'eſpece, il faut maintenant les lui montrer par leurs differences. Ici vient la meſure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre ſocial.

Il faut étudier la ſociété par les hommes, & les hommes par la ſociété : ceux qui voudront traiter ſéparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles paſſions en doivent naître. On voit que c'eſt réciproquement par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des bras que la moderation de cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque deſire peu de choſes tient à peu de gens ; mais confondant toujours nos vains deſirs avec nos beſoins phyſiques,

ceux

ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de Nature une égalité de fait réelle & indestructible, parce qu'il est impossible dans cet état que la seule difference d'homme à homme soit assez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimerique & vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux *. De cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'interêt public à l'interêt particulier. Toujours ces noms spécieux de justice & de subordination serviront d'instrumens à la violence & d'armes à l'iniquité: d'où il suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles aux autres, ne sont, en effet, utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres; par où l'on doit juger de la consideration qui leur est dûe selon la justice & selon la raison. Reste à voir si le rang qu'ils se sont donné est plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour savoir quel jugement chacun de nous doit porter de son propre sort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

* L'esprit universel des Loix de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le foible, & celui qui a, contre celui qui n'a rien; cet inconvénient est inévitable, & il est sans exception.

S'il

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reſte; mais puiſque le maſque n'eſt pas l'homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, en leur peignant les hommes peignez-les leur tels qu'ils ſont; non pas afin qu'ils les haïſſent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas reſſembler. C'eſt, à mon gré, le ſentiment le mieux entendu que l'homme puiſſe avoir ſur ſon eſpece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route oppoſée à celle que nous avons ſuivie juſqu'à préſent, & d'inſtruire plutôt le jeune homme par l'experience d'autrui, que par la ſienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais ſi reſpecté d'eux il les voit ſe tromper mutuellement, il en aura pitié. Le ſpectacle du monde, diſoit Pitagore, reſſemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit; les autres y payent de leur perſonne, & cherchent la gloire; d'autres ſe contentent de voir les jeux, & ceux-ci ne ſont pas les pires.

Je voudrois qu'on choiſît tellement les ſociétés d'un jeune homme, qu'il penſât bien de ceux qui vivent avec lui; & qu'on lui apprît à ſi bien connoître le monde, qu'il penſât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il ſache que l'homme eſt naturellement bon, qu'il le ſente, qu'il juge de ſon prochain par lui-même; mais qu'il voye comment la ſociété dépraye & pervertit les hommes: qu'il trouve dans leurs préjugés la ſource de tous leurs vices: qu'il ſoit porté à eſtimer chaque individu, mais qu'il mépriſe la multitude: qu'il voye que tous les hommes portent à peu près

le

le même masque ; mais qu'il sache aussi qu'il y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ses inconvéniens, & n'est pas facile dans la pratique ; car s'il devient observateur de trop bonne heure, si vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médisant & satyrique, décisif & prompt à juger ; il se fera un odieux plaisir de chercher à tout de sinistres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui est bien. Il s'accoutumera du moins au spectacle du vice, & à voir les méchans sans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux sans pitié. Bientôt la perversité générale lui servira moins de leçon que d'exemple ; il se dira, que si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain l'application des causes externes qui tournent nos penchans en vices, en le transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de comprendre ; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de substituer dans son esprit l'experience & l'autorité du maître à sa propre experience, & au progrès de sa raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles, & pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems ou dans d'autres lieux, & de sorte qu'il pût voir la scène sans jamais y pouvoir agir.

Voilà

Voilà le moment de l'Hiſtoire; c'eſt par elle qu'il lira dans les cœurs ſans les leçons de la philoſophie; c'eſt par elle qu'il les verra, ſimple ſpectateur, ſans interêt & ſans paſſion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accuſateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs diſcours & cachent leurs actions; mais dans l'Hiſtoire elles ſont dévoilées, & on les juge ſur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils ſont à ce qu'ils diſent, on voit à la fois ce qu'ils ſont & ce qu'ils veulent paroître; plus ils ſe déguiſent, mieux on les connoît.

Malheureuſement cette étude a ſes dangers, ſes inconvéniens de plus d'une eſpece. Il eſt difficile de ſe mettre dans un point de vue, d'où l'on puiſſe juger ſes ſemblable avec équité. Un des grands vices de l'Hiſtoire eſt, qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons; comme elle n'eſt intereſſante que par les révolutions, les cataſtrophes, tant qu'un peuple croît & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, ou les laiſſe prendre part aux ſiennes; elle ne l'illuſtre que quand il eſt déjà ſur ſon déclin: toutes nos Hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent, ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux: & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont

ceux

ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule ; & voilà comment l'Histoire, ainsi que la Philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Histoire, ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Historien, ils se moulent sur ses interêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le Lecteur au lieu de la scène, pour voir un événement tel qu'il s'est passé ? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces differentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du spectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la verité, de me dire un fait veritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de poussiere élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, sans que personne s'en soit apperçu ? Cela empêche-t-il que l'Historien ne vous dise la cause de la défaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été par-tout ? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raison m'en reste inconnue ; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cause ? L'Historien m'en donne une, mais il la controuve ; & la critique elle-même, dont on fait

fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer; l'art de choiſir entre pluſieurs menſonges, celui qui reſſemble le mieux à la verité.

N'avez-vous jamais lû Cléopatre ou Caſſandre, ou d'autres livres de cette eſpece? L'Auteur choiſit un événement connu; puis l'accommodant à ſes vues, l'ornant de détails de ſon invention, de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & de portraits imaginaires, entaſſe fictions ſur fictions pour rendre ſa lecture agréable. Je vois peu de difference entre ces Romans & vos Hiſtoires, ſi ce n'eſt que le Romancier ſe livre davantage à ſa propre imagination, & que l'Hiſtorien s'aſſervit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, ſi l'on veut, que le premier ſe propoſe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne ſe ſoucie guere.

On me dira que la fidélité de l'Hiſtoire intereſſe moins que la verité des mœurs & des caracteres; pourvu que le cœur humain ſoit bien peint, il importe peu que les événemens ſoient fidelement rapportés; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raiſon, ſi les portraits ſont bien rendus d'après Nature; mais ſi la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Hiſtorien, n'eſt-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître? Si mon éleve ne dóit voir que des tableaux de fantaiſie, j'aime mieux qu'ils ſoient tracés de ma main que d'une autre; ils lui ſeront, du moins, mieux appropriés.

Les pires Hiſtoriens pour un jeune homme, ſont ceux qui jugent. Les faits, & qu'il juge lui-même: c'eſt ainſi qu'il apprend à connoître les

les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre ; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'Histoire moderne ; non seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie, & que nos hommes se ressemblent tous ; mais parce que nos Historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui souvent ne représentent rien *. Généralement les anciens sont moins de portraits, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire ; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste ; Tacite est le livre des vieillards, les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir sonder les profondeurs ; il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La Philosophie en maximes ne convient qu'à l'experience. La jeunesse ne doit rien généraliser ; toute son instruction doit être en régles particulieres.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modele des Historiens. Il rapporte les faits sans les juger ; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du Lecteur ; loin

* Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot est presque le seul qui savoit peindre sans faire de portraits.

de

de s'interpoſer entre les événemens & les Lecteurs, il ſe dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureuſement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit preſque dans ſes récits que la choſe du monde la moins inſtructive, ſavoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de Céſar, ont à peu près la même ſageſſe & le même défaut. Le bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intereſſer & de plaire, ſeroit, peut-être, le meilleur des Hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégéneroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeuneſſe qu'à le former : il faut déjà du diſcernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, ſon tour viendra ; mais il eſt politique, il eſt rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Hiſtoire en général eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates ; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. On trouve ſouvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raiſon d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guere que manifeſter des événemens déjà déterminés par des cauſes morales que les Hiſtoriens ſavent rarement voir.

L'eſprit philoſophique a tourné de ce côté les réflexions de pluſieurs écrivains de ce ſiécle ; mais je doute que la verité gagne à leur travail. La fureur des ſyſtêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choſes comme

elles ſont, mais comme elles s'accordent avec ſon ſyſtême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains momens choiſis, dans leurs vêtemens de parade ; elle n'expoſe que l'homme public qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon cabinet, dans ſa famille, au milieu de ſes amis, elle ne le peint que quand il repréſente ; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'Hiſtorien le pourſuit par-tout ; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du ſpectateur, & c'eſt quand l'un croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amuſent plus aux conſeils qu'aux événemens, plus à ce qui ſe paſſe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors ; ceux-là me ſont plus propres ; voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plutarque.*

Il eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples eſt fort different du caractere de l'homme en particulier, & que ſe ſeroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raiſons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractériſtiques étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que ſur la ſcène du monde. La décence, non moins ſévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire ; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentans toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones *.

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans leſquels nous n'oſons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choſes, & il eſt ſi heureux dans le choix de ſes traits, que ſouvent un mot, un ſourire, un geſte lui ſuffit pour caracteriſer ſon heros. Avec un mot plaiſant Annibal raſſure ſon armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie : Ageſilas à cheval ſur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand Roi ; Céſar traverſant un pauvre village & cauſant avec ſes amis, décele ſans y penſer le fourbe qui diſoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un ſeul mot ; c'eſt le plus beau moment de ſa vie : Ariſtide écrit ſon propre nom ſur une coquille, & juſtifie ainſi ſon ſurnom : Philopemen, le man-

* Un ſeul de nos Hiſtoriens qui a imité Tacite dans les grands traits, a oſé imiter Suétone & quelquefois tranſcrire Comines dans les petits, & cela même qui ajoute au prix de ſon Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

teau bas, coupe du bois dans la cuiſine de ſon hôte. Voilà le veritable art de peindre. La phyſionomie ne ſe montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions: c'eſt dans les bagatelles que le naturel ſe découvre. Les choſes publiques ſont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'eſt preſque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiécle dernier fut inconteſtablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre ſa vie intereſſante par de petits détails qui le font connoître & aimer; mais combien s'eſt-on vu forcé d'en ſupprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramſai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit ſu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veſte blanche & en bonnet étoit à la fenêtre dans ſon antichambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuiſine, avec lequel ce domeſtique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas legere lui applique un grand coup ſur les feſſes. L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant. Le valet voit en frémiſſant le viſage de ſon maître. Il ſe jette à genoux tout éperdu. *Monſeigneur, j'ai cru que c'étoit George....* *Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en ſe frottant le derriere; *il ne falloit pas frapper ſi fort.* Voilà donc ce que vous n'oſez dire? miſerables! ſoyez donc à jamais ſans naturel, ſans entrailles: trempez, durciſſez vos cœurs de fer dans

dans votre vile décence : rendez-vous mépriſables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement ; lis auſſi les petiteſſes de ce grand homme, dès qu'il étoit queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maiſon ſouveraine. Rapproche ces contraſtes, aime la Nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que ces lectures, ainſi dirigées, peuvent operer ſur l'eſprit tout neuf d'un jeune homme. Appeſantis ſur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire ſans penſer, ce que nous liſons nous frappe d'autant moins, que, portant déjà dans nous-mêmes les paſſions & les préjugés qui rempliſſent l'hiſtoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel, parce que nous ſommes hors de la Nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on ſe repreſente un jeune homme élevé ſelon mes maximes : Qu'on ſe figure mon Émile, auquel dix-huit ans de ſoins aſſidus n'ont eu pour objet que de conſerver un jugement integre & un cœur ſain ; qu'on ſe le figure au lever de la toile, jettant, pour la premiere fois, les yeux ſur la ſcène du monde ; ou, plutôt, placé derriere le théatre, voyant les acteurs prendre & poſer leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le groſſier preſtige abuſe les yeux des ſpectateurs. Bientôt à ſa premiere ſurpriſe ſuccéderont des mouvemens de honte & de dédain pour ſon eſpece ; il s'indignera de voir ainſi tout le genre hu-

main dupe de lui même, s'avilir à ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir ses freres s'entredéchirer pour des rêves, & se changer en bêtes feroces pour n'avoir pas su se contenter d'être hommes.

Certainement avec les dispositions naturelles de l'éleve, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie pratique, meilleur sûrement, & mieux entendu, que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir dès-à-présent sans tant de tourment ; nous ne voyons-là qu'un bon mot qui passe ; mais Emile y verra une réflexion très-sage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de son esprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse en empêcher l'impression. Quand ensuite en lisant la vie de cet insensé, il trouvera que tous ses grands desseins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme ; au lieu d'admirer cet heroïsme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un si grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un si grand politique, si ce n'est autant de pas pour aller chercher cette malheureuse tuile, qui devoit terminer sa vie & ses projets par une mort déshonorante ?

Tous les conquerans n'ont pas été tués : tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises ; plusieurs paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur

heur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miseres dans leurs succés mêmes, il verra leurs desirs & leurs soucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra semblables à ces voyageurs inexperimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, & quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguste après avoir soumis ses concitoyens, & détruit ses rivaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait existé ; mais tout cet immense pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de sa tête, & de remplir son vaste palais de ses cris, en redemandant à Varus ses légions exterminées ? Quand il auroit vaincu tous ses ennemis, de quoi lui auroient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espece naissoient sans cesse autour de lui, tandis que ses plus chers amis attentoient à sa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches ? L'infortuné voulut gouverner le monde, & ne sut pas gouverner sa maison ! Qu'arriva-t-il de cette négligence ? Il vit perir à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre ; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa misérable vie ; sa fille & sa petite-fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de misere & de faim dans une isle déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le

sort de ce maître du monde, tant célébré pour sa gloire & pour son bonheur : croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix ?

J'ai pris l'ambition pour exemple ; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'Histoire pour se connoître, & se rendre sage aux dépens des morts. Le tems approche où la vie d'Anto ne aura, pour le jeune homme, une instruction plus prochaine que celle d'Auguste. Émile ne se reconnoîtra guere dans les étranges objets qui frapperont ses regards durant ces nouvelles études ; mais il saura d'avance écarter l'illusion des passions avant qu'elles naissent, & voyant que de tous les tems elles ont aveuglé les hommes, il sera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à son tour, si jamais il s'y livre. Ces leçons, je le sais, lui sont mal appropriées ; peut-être au besoin seront elles tardives, insuffisantes ; mais souvenez-vous que ce ne sont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant je me proposois un autre objet ; & sûrement si cet objet est mal rempli, ce sera la faute du maître.

Songez qu'aussi tôt que l'amour-propre est développé, le *moi* relatif se met en jeu sans cesse, & que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même & se comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang il se mettra parmi ses semblables, après les avoir examinés. Je vois à la maniere dont on fait lire l'Histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire, dans tous les personnages qu'ils voyent ; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de

de les décourager lorſqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que ſoi. Cette méthode a certains avantages dont je ne diſconviens pas ; mais quant à mon Émile, s'il arrive une ſeule fois dans ces paralleles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût il Socrate, fût-il Caton, tout eſt manqué ; celui qui commence à ſe rendre étranger à lui même ne tarde pas à s'oublier tout-à fait.

Ce ne ſont point les Philoſophes qui connoiſſent le mieux les hommes ; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philoſophie, & je ne ſache aucun état où l'on en ait tant. Un Sauvage nous juge plus ſainement que ne fait Philoſophe. Celui-ci ſent ſes vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même : nous ſommes tous méchans ; l'autre nous regarde ſans s'émouvoir, & dit : vous êtes des foux. Il a raiſon, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon éleve eſt ce ſauvage, avec cette difference qu'Émile ayant plus réflechi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, ſe tient plus en garde contre lui-même & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce ſont nos paſſions qui nous irritent contre celles des autres ; c'eſt notre interêt qui nous fait haïr les méchans ; s'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils ſe font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aiſément leurs vices, ſi nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous ſentons l'offenſe & nous ne voyons pas le châtiment ; les avantages ſont apparens, la peine eſt interieure. Celui qui croit jouir du fruit de ſes vices n'eſt pas moins tourmenté que s'il n'eût point réuſſi ; l'objet eſt

changé, l'inquiétude eſt la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un ſemblable.

Les paſſions que nous partageons nous ſéduiſent ; celles qui choquent nos interêts nous révoltent, & par une inconſéquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'averſion & l'illuſion ſont inévitables, quand on eſt forcé de ſouffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit ſi l'on étoit à ſa place.

Que faudroit-il donc pour bien obſerver les hommes ? Un grand interêt à les connoître, une grande impartialité à les juger : un cœur aſſez ſenſible pour concevoir toutes les paſſions humaines, & aſſez calme pour ne les pas éprouver. S'il eſt dans la vie un moment favorable à cette étude, c'eſt celui que j'ai choiſi pour Émile ; plus tôt ils lui euſſent été étrangers, plus tard il leur eût été ſemblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis ſur lui d'empire. Les paſſions dont il ſent l'effet, n'ont point agité ſon cœur. Il eſt homme, il s'intereſſe à ſes freres ; il eſt équitable, il juge ſes pairs. Or ſûrement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens qu'ils ſe donnent étant fondé ſur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il deſire eſt à ſa portée. De qui dépendroit-il, ſe ſuffiſant à lui-même, & libre de préjugés ? Il a des bras, de la ſanté *, de la mo-

* Je crois pouvoir compter hardiment la ſanté & la bonne conſtitution au nombre des avantages acquis par ſon éducation ; ou plutôt au nombre des dons de la Nature que ſon éducation lui a conſervés.

deration, peu de beſoins, & de quoi les ſatisfaire. Nourri dans la plus abſolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit eſt la ſervitude. Il plaint ces miſerables Rois eſclaves de tout ce qui leur obéit; il plaint ces faux ſages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches ſots, martyrs de leur faſte; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui, pour paroître avoir du plaiſir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ſes méchancetés il verroit ſa miſere. Il ſe diroit; en ſe donnant le beſoin de me nuire, cet homme a fait dépendre ſon ſort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal. Émile en conſiderant ſon rang dans l'eſpece humaine & s'y voyant ſi heureuſement placé, ſera tenté de faire honneur à ſa raiſon de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à ſon mérite l'effet de ſon bonheur. Il ſe dira, je ſuis ſage & les hommes ſont foux. En les plaignant il les mépriſera, en ſe félicitant il s'eſtimera davantage, & ſe ſentant plus heureux qu'eux, il ſe croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle eſt la plus difficile à détruire. S'il reſtoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos ſoins; & s'il falloit opter, je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux encore l'illuſion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abuſent point ſur leur ſuperiorité; ils la voient, la ſentent, & n'en ſont pas moins modeſtes. Plus ils ont, plus ils connoiſſent tout ce qui leur manque. Ils ſont moins vains de leur élevation ſur nous, qu'humi-

liés du ſentiment de leur miſere, & dans les biens excluſifs qu'ils poſſédent, ils ſont trop ſenſés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne ſe ſont pas fait. L'homme de bien peut être fier de ſa vertu, parce qu'elle eſt à lui ; mais de quoi l'homme d'eſprit eſt-il fier ? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon ? qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin ?

Ici c'eſt toute autre choſe encore. Reſtons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai ſuppoſé dans mon éleve ni un génie tranſcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choiſi parmi les eſprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation ſur l'homme. Tous les cas rares ſont hors de régles. Quand donc en conſéquence de mes ſoins, Émile préfere ſa maniere d'être, de voir, de ſentir à celle des autres hommes, Émile a raiſon. Mais quand il ſe croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureuſement né qu'eux, Émile a tort. Il ſe trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne ſoit trop tard enſuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe déſabuſer un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, ſi toutes fois quelque choſe en peut guérir ; à ſa naiſſance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raiſonnemens, pour prouver à l'adoleſcent qu'il eſt homme comme les autres & ſujet aux mêmes foibleſſes. Faites-le lui ſentir ou jamais il ne le ſaura. C'eſt encore ici un cas d'exception à mes propres régles ; c'eſt le cas d'expoſer volontairement mon éleve à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'eſt pas plus ſage que nous. L'aventure du Bateleur ſeroit répétée en mille manieres ;

manieres ; je laiſſerois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui ; ſi des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laiſſerois courir le danger : ſi des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe*; je le laiſſerois encenſer, plumer, dévaliſer par eux ; & quand, l'ayant mis à ſec, ils finiroient par ſe moquer de lui, je les remercierois encore, en ſa préſence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les ſeuls piéges dont je le garantirois avec ſoin, ſeroient ceux des Courtiſanes. Les ſeuls ménagemens que j'aurois pour lui, ſeroient de partager tous les dangers que je lui laiſſerois courir, & tous les affronts que je lui laiſſerois recevoir. J'endurerois tout en ſilence, ſans plainte, ſans reproche, ſans jamais lui en dire un ſeul mot ; & ſoyez ſûr qu'avec cette diſcrétion bien ſoutenue, tout ce qu'il m'aura vu ſouffrir pour lui, fera plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que ce qu'il aura ſouffert lui-même.

---

* Au reſte, notre élève donnera peu dans ce piége, lui que tant d'amuſemens environnent, lui qui ne s'ennuya de ſa vie, & qui ſait à peine à quoi ſert l'argent. Les deux mobiles avec leſquels on conduit les enfans étant l'intérêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles ſervent aux courtiſanes & aux eſcrocs pour s'emparer d'eux dans la ſuite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenſes, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au Collége, vous voyez comment on leur fera laiſſer à vingt leur bourſe dans un brelan & leur ſanté dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus ſavant de ſa claſſe deviendra le plus joueur & le plus débauché. Or les moyens dont on n'uſa point dans l'enfance n'ont point dans la jeuneſſe le même abus. Mais on doit ſe ſouvenir qu'ici ma conſtante maxime eſt de mettre par-tout la choſe au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice, & puis je le ſuppoſe, afin d'y remédier.

Je

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fauſſe dignité des gouverneurs qui, pour jouer ſotement les ſages, rabaiſſent leurs éleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de ſe diſtinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainſi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame; faites en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, deſcendez à eux ſans honte, ſans ſcrupule. Songez que votre honneur n'eſt plus dans vous, mais dans votre éleve; partagez ſes fautes pour l'en corriger; chargez-vous de ſa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir ſon armée & ne pouvant la rallier, ſe mit à fuir à la tête de ſes ſoldats, en criant: *ils ne fuyent pas, ils ſuivent leur capitaine.* Fut-il déshonoré pour cela? tant s'en faut: en ſacrifiant ainſi ſa gloire il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos ſuffrages & renverſent nos inſenſés préjugés. Si je recevois un ſoufflet en rempliſſant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce ſoufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde en homme aſſez vil pour ne pas m'en reſpecter davantage.

Ce n'eſt pas que l'éleve doive ſuppoſer dans le maître des lumieres auſſi bornées que les ſiennes, & la même facilité à ſe laiſſer ſéduire. Cette opinion eſt bonne pour un enfant qui ne ſachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à ſa portée, & ne donne ſa confiance qu'à ceux qui ſavent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Émile, & auſſi ſenſé que lui, n'eſt plus aſſez ſot pour prendre ainſi le change, & il ne ſeroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il

qu'il doit avoir en ſon gouverneur eſt d'une autre eſpece ; elle doit porter ſur l'autorité de la raiſon, ſur la ſuperiorité des lumieres, ſur les avantages que le jeune homme eſt en état de connoître, & dont il ſent l'utilité pour lui. Une longue experience l'a convaincu qu'il eſt aimé de ſon conducteur ; que ce conducteur eſt un homme ſage, éclairé, qui, voulant ſon bonheur, ſait ce qui peut le lui procurer. Il doit ſavoir que, pour ſon propre interêt, il lui convient d'écouter ſes avis. Or ſi le maître ſe laiſſoit tromper comme le diſciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déference & de lui donner des leçons. Encore moins l'éleve doit-il ſuppoſer que le maître le laiſſe, à deſſein, tomber dans des piéges, & tend des embuches à ſa ſimplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel, etre ſimple & vrai comme lui, l'avertir des perils auxquels il s'expoſe, les lui motrer clairement, ſenſiblement, mais ſans exageration, ſans humeur, ſans pédanteſque étalage ; ſur-tout ſans lui donner vos avis pour des ordres, juſqu'à ce qu'ils le ſoient devenus, & que ce ton imperieux ſoit abſolument néceſſaire. S'obſtine-t-il après cela, comme il fera très-ſouvent ? Alors ne lui dites plus rien ; laiſſez-le en liberté, ſuivez-le, imitez-le, & cela gaiment, franchement ; livrez-vous, amuſez-vous autant que lui, s'il eſt poſſible. Si les conſéquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours-là pour les arrêter ; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaiſance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre ? Toutes ſes fautes ſont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au beſoin. Or ce qui fait

ici

ici le plus grand art du maître, c'eſt d'amener les occaſions & de diriger les exhortations, de maniere qu'il ſache d'avance quand le jeune homme cédera & quand il s'obſtinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'experience, ſans jamais l'expoſer à de trop grands dangers.

Avertiſſez-le de ſes fautes avant qu'il y tombe; quand il y eſt tombé ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner ſon amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il ſe ſouvienne de ce qu'on lui a dit, eſt de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera ſûrement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraſer, vous le conſolez. Mais ſi à ſon chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & ſe fera une loi de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne penſe pas comme vous ſur l'importance de vos avis.

Le tour de vos conſolations peut encore être pour lui une inſtruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui diſant, je ſuppoſe, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de ſon compte, vous le corrigez en ne paroiſſant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'eſt une excuſe bien mortifiante que de ſe conſoler par leur exemple ; c'eſt concevoir que le plus qu'il peut prétendre, eſt qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes eſt celui des fables. En cenſurant le coupable ſous un maſque étranger, on l'inſtruit ſans l'offenſer ; & il comprend alors que l'apologue n'eſt pas un menſonge, par la verité dont il ſe fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un ſot. Ainſi d'un fait il tire une maxime ; & l'experience, qu'il eût bientôt oubliée, ſe grave, au moyen de la fable, dans ſon jugement. Il n'y a point de connoiſſance morale qu'on ne puiſſe acquérir par l'experience d'autrui ou par la ſienne. Dans les cas où cette experience eſt dangereuſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'Hiſtoire. Quand l'épreuve eſt ſans conſéquence, il eſt bon que le jeune homme y reſte expoſé ; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui ſont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'eſt ſi vain, ſi mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables ; comme ſi cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre ſenſible au Lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaiſir de la trouver de ſon chef. Le talent d'inſtruire eſt de faire que le diſciple ſe plaiſe à l'inſtruction. Or, pour qu'il s'y plaiſe, il ne faut pas que ſon eſprit reſte tellement paſſif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait abſolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laiſſe toujours quelque priſe au ſien ; il faut qu'il ſe puiſſe dire ; je conçois, je pénetre, j'agis,

j'agis, je m'inſtruis. Une des choſes qui rendent ennuyeux le pantalon de la Comédie italienne, eſt le ſoin qu'il prend toujours d'interpréter au parterre des platiſes qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur ſoit pantalon, encore moins un Auteur. Il faut toujours ſe faire entendre ; mais il ne faut pas toujours tout dire : celui qui dit tout dit peu de choſes, car à la fin on ne l'écoute plus. Que ſignifient ces quatre vers que la Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle ? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il beſoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-deſſous des objets qu'il peint ? Loin de généraliſer par-là ſa morale, il la particulariſe, il la reſtreint, en quelque ſorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces concluſions, par leſquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire auſſi clairement qu'agréablement. Si votre éleve n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, ſoyez ſûr qu'il ne l'entendra pas même ainſi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des ſentimens & des lumieres du jeune adoleſcent. Conçoit on rien de moins raiſonnable que d'aller ſuivre exactement l'ordre numerique du livre, ſans égard au beſoin ni à l'occaſion ? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai ſur le cœur ces deux mulets, parce que je me ſouviens d'avoir vû un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdiſſoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'ap-

l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois, ſans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit deſtiné. Non-ſeulement je n'ai jamais vû d'enfans faire aucune application ſolide des fables qu'ils apprenoient ; mais je n'ai jamais vû que perſonne ſe ſouciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude eſt l'inſtruction morale ; mais le veritable objet de la mere & de l'enfant, n'eſt que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite ſes fables : auſſi les oublie-t-il toutes en grandiſſant, lorſqu'il n'eſt plus queſtion de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'inſtruire dans les fables, & voici pour Émile le tems de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en ſuivant celle que j'ai marquée, votre éleve achetera la connoiſſance des hommes & de ſoi-même au meilleur marché qu'il eſt poſſible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune ſans envier le ſort de ſes favoris, & d'être content de lui ſans ſe croire plus ſage que les autres. Vous avez auſſi commencé à le rendre acteur pour le rendre ſpectateur, il faut achever ; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroiſſent ; mais de la ſcène on les voit tels qu'ils ſont. Pour embraſſer le tout il faut ſe mettre dans le point de vue ; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde ? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces miſteres ténébreux ? Des intrigues de plaiſir bornent les interêts de ſon âge ; il ne diſpoſe encore que de lui-même, c'eſt comme s'il ne diſpoſoit de rien.

L'homme

L'homme eſt la plus vile des marchandiſes ; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perſonne eſt toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement ſpéculatives, & qu'après, ſans la moindre experience, ils ſont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raiſon que la Nature, & je ne ſuis plus ſurpris que ſi peu de gens ſachent ſe conduire. Par quel bizarre tour d'eſprit nous apprend-on tant de choſes inutiles, tandis que l'art d'agir eſt compté pour rien ? On prétend nous former pour la ſociété, & l'on nous inſtruit comme ſi chacun de nous devoit paſſer ſa vie à penſer ſeul dans ſa cellule, ou à traiter des ſujets en l'air avec des indifferens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enſeignant certaines contorſions du corps & certaines formules de paroles qui ne ſignifient rien. Moi auſſi, j'ai appris à vivre à mon Émile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à ſavoir gagner ſon pain : mais ce n'eſt pas aſſez. Pour vivre dans le monde il faut ſavoir traiter avec les hommes, il faut connoître les inſtrumens qui donnent priſe ſur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'interêt particulier dans ſociété civile, & prévoir ſi juſte les événemens, qu'on ſoit rarement trompé dans ſes entrepriſes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réuſſir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de diſpoſer de leur propre bien ; mais que leur ſerviroient ces précautions, ſi, juſqu' à l'âge preſcrit, ils ne pouvoient acquérir aucune experience ? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & ſeroient tout

tout auſſi neufs a vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par ſon ignorance ou trompé par ſes paſſions, ne ſe faſſe du mal à lui-même ; mais à tout âge il eſt permis d'être bienfaiſant, à tout âge on peut protéger, ſous la direction d'un homme ſage, les malheureux qui n'ont beſoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les ſoins qu'elles leur rendent ; l'exercice des vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité ; c'eſt en faiſant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus ſûre. Occupez votre éleve à toutes les bonnes actions qui ſont à ſa portée ; que l'interêt des indigens ſoit toujours le ſien ; qu'il ne les aſſiſte pas ſeulement de ſa bourſe, mais de ſes ſoins ; qu'il les ſerve, qu'il les protége, qu'il leur conſacre ſa perſonne & ſon tems ; qu'il ſe faſſe leur homme d'affaires, il ne remplira de ſa vie un ſi noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront juſtice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu ; quand il forcera les portes des Grands & des riches ; quand il ira, s'il le faut, juſqu'aux pieds du Trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords ſont fermés par leur miſere, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oſer s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Émile un chevalier errant, un redreſſeur des torts, un paladin ? Ira-t-il s'ingerer dans les affaires publiques, faire le ſage & le défenſeur des loix chez les Grands, chez les Magiſtrats, chez le Prince, faire le ſolliciteur chez les Juges & l'Avocat dans les tribunaux ?

Je

Je ne sais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il fera tout ce qu'il sait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il sait que rien n'est utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à son âge. Il sait que son premier devoir est envers lui même, que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspects dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus & discrets à parler sans sujet, modestes dans les choses indifferentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la verité. Tels étoient ces illustres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, passoient leur jeunesse à poursuivre le crime & à défendre l'innocence, sans autre interêt que celui de s'instruire, en servant la justice & protégeant les bonnes mœurs.

Émile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-seulement entre les hommes *, pas même entre les

* Mais si on lui cherche querelle à lui-même, comment se conduira-t-il? je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour en avoir. Mais enfin poursuivra-t-on, qui est-ce qui est à l'abri d'un soufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, qui pour avoir le plaisir de tuer son homme, commence par le déshonorer? C'est autre chose; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chute d'une tuile. Un soufflet & un démenti reçu & enduré ont des effets civil, que nulle sagesse ne peut prévenir & dont nul Tribunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des Loix lui rend donc en cela son indépendance; il est alors seul Magistrat, seul Juge entre l'offenseur & lui: il est seul interprète & Ministre de la Loi Naturelle, il se doit justice & peut seul se la rendre, & il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insense

les animaux. Il n'excita jamais deux chiens à ſe battre; jamais il ne fit pourſuivre un chat par un chien. Cet eſprit de paix eſt un effet de ſon éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui même, l'a détourné de chercher ſes plaiſirs dans la domination & dans la melheur d'autrui. Il ſouffre quand il voit ſouffrir; c'eſt un ſentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & ſe complaît à voir tourmenter un être ſenſible, c'eſt quand un retour de vanité le fait ſe regarder comme exempt des mêmes peines par ſa ſageſſe ou par ſuperiorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'eſprit, ne ſauroit tomber dans le vice qui en eſt l'ouvrage. Émile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte; & quand il peut contribuer à le produire, c'eſt un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas ſuppoſé, qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié ſterile & cruelle, qui ſe contente de plaindre les maux qu'elle peut guerir. Sa bienfaiſance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquiſes, ou qu'il eût acquiſes beaucoup plus tard. S'il

---

inſenſé pour le punir de ſe l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'eſt une extravagance; je dis qu'il ſe doit juſtice & qu'il en eſt le ſeul diſpenſateur. Sans tant de vains Edits contre les duels, ſi j'étois Souverain je réponds qu'il n'y auroit jamais ni ſoufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort ſimple dont les Tribunaux ne ſe mêleroient point. Quoiqu'il en ſoit, Emile ſait en pareil cas la juſtice qu'il ſe doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la ſûreté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'inſulte, mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne ſe vante long-tems de l'avoir inſulté.

voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines : s'il voit deux hommes se haïr, il veut connoître la cause de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puissant & du riche, il cherche de quelles manœuvres se couvrent ces vexations ; & dans l'interêt qu'il prend à tous les miserables, les moyens de finir leurs maux ne sont jamais indifferens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces dispositions d'une maniere convenable à son âge ? De régler ses soins & ses connoissances, & d'employer son zele à les augmenter.

Je ne me lasse point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'experience peut leur enseigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler sans sujet de rien dire ; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un Collége, l'énergie du langage des passions, & toute la force de l'art de persuader, sans interêt de rien persuader à personne ! Tous les préceptes de la Rhétorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit. Qu'importe à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes ? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son Préfet à lui donner congé, soyez sûr qu'il seroit plus attentif à vos régles.

Si je voulois enseigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les passions fussent déjà développées, je lui présenterois sans cesse des objets propres à flatter ces passions, & j'examinerois avec

avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriſer ſes deſirs. Mais mon Émile n'eſt pas dans une ſituation ſi avantageuſe à l'art oratoire. Borné preſque au ſeul néceſſaire phyſique, il a moins beſoin des autres que les autres n'ont beſoin de lui ; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur perſuader ne le touche pas d'aſſez près pour l'émouvoir exceſſivement. Il ſuit de-là qu'en général il doit avoir un langage ſimple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & ſeulement pour être entendu. Il eſt peu ſentencieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliſer ſes idées ; il a peu d'images parce qu'il eſt rarement paſſionné.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il ſoit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni ſon âge, ni ſes mœurs, ni ſes goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adoleſcence, les eſprits vivifians retenus & cohobés dans ſon ſang portent à ſon jeune cœur une chaleur qui brille dans ſes regards, qu'on ſent dans ſes diſcours, qu'on voit dans ſes actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhemence. Le noble ſentiment qui l'inſpire lui donne de la force & de l'élevation ; pénétré du tendre amour de l'humanité, il tranſmet en parlant les mouvemens de ſon ame ; ſa généreuſe franchiſe a je ne ſais quoi de plus enchanteur que l'artificieuſe éloquence des autres, ou plutôt lui ſeul eſt veritablement éloquent, puiſqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il ſent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y penſe, plus je trouve qu'en mettant ainſi la bienfaiſance en action & tirant de nos bons ou mauvais ſuccès des réflexions ſur leurs cauſes, il y a peu de connoiſſances utiles qu'on

ne puiſſe cultiver dans l'eſprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai ſavoir qu'on peut acquérir dans les Colléges, il acquerra de plus une ſcience plus importante encore, qui eſt l'application de cet acquis aux uſages de la vie. Il n'eſt pas poſſible que, prenant tant d'interêt à ſes ſemblables, il n'apprenne de bonne heure à péſer & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaiſirs, & à donner en géneral une plus juſte valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéreſſant à perſonne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, ſe paſſionnent trop pour juger ſainement des choſes. Rapportant tout à eux ſeuls & réglant ſur leur ſeul interêt les idées du bien & du mal, ils ſe rempliſſent l'eſprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voyent auſſi-tôt le bouleverſement de tout l'univers.

Étendons l'amour-propre ſur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait ſa racine. Moins l'objet de nos ſoins tient immédiatement à nous-même, moins l'illuſion de l'interêt particulier eſt à craindre, plus on géneraliſe cet interêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'eſt autre choſe en nous que l'amour de la juſtice. Voulons-nous donc qu'Émile aime la verité, voulons-nous qu'il la connoiſſe ? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ſes ſoins ſeront conſacrés au bonheur d'autrui, plus ils ſeront éclairés & ſages, & moins il ſe trompera ſur ce qui eſt bien ou mal : mais ne ſouffrons jamais en lui de préference aveugle, fondée uniquement ſur des acceptions de perſonnes ou

ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour servir l'autre? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concourre au plus grand bonheur de tous: c'est-là le premier interêt du sage, après l'interêt privé; car chacun est partie de son espece, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitie de dégénerer en foiblesse, il faut donc la généraliser, & l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espece encore plus que de notre prochain, & c'est une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reste il faut se souvenir que tous ces moyens par lesquels je jette ainsi mon éleve hors de lui-même ont cependant toujours un rapport direct à lui; puisque non-seulement il en résulte une jouissance interieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans sa tête! Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions! Quelle netteté de judiciaire! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'experience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des possibles & fait qu'un homme superieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure, fait s'abbaisser à la leur! Les vrais principes du juste, les vrais modeles du beau, tous les rapports mo-

raux des êtres, toutes les idées de l'ordre se gravent dans son entendement ; il voit la place de chaque chose & la cause qui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les passions humaines il connoît leurs illusions & leur jeu.

J'avance attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-tems ils me voyent dans le pays des chimeres ; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires, je ne cesse de les avoir présentes à mon esprit ; je les examine, je les médite, non pour les suivre ni pour les fuir, mais pour les péser à la balance du raisonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas ; je sais que s'obstinant à n'imaginer que ce qu'ils voyent, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantastique, parce qu'il differe de ceux auxquels ils le comparent ; sans songer qu'il faut bien qu'il en differe, puisqu'élevé tout differemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il seroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât que d'être tel que je le suppose. Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la Nature. Assurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne supposois rien que tout le monde ne pût observer ainsi que moi, parce qu'il est un point, savoir la naissance de l'homme, duquel nous partons tous également ; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon éleve a six ans

ans differoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le tems de défigurer ; maintenant ils n'ont plus rien de ſemblable, & l'âge de l'homme-fait dont il approche, doit le montrer ſous une forme abſolument differente, ſi je n'ai pas perdu tous mes ſoins. La quantité d'acquis eſt peut-être aſſez égale de part & d'autre ; mais les choſes acquiſes ne ſe reſſemblent point. Vous êtes étonnez de trouver à l'un des ſentimens ſublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais conſiderez auſſi que ceux-ci ſont déjà tous Philoſophes & Théologiens, avant qu'Émile ſache ce que c'eſt que philoſophie & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous ſuppoſez n'exiſte ; les jeunes gens ne ſont point faits ainſi ; ils ont telle ou telle paſſion ; ils font ceci ou cela ; c'eſt comme ſi l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges ſi prompts à la cenſure de conſiderer que ce qu'ils diſent-là je le ſais tout auſſi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus long tems, & que n'ayant nul interêt à leur en impoſer, j'ai droit d'exiger qu'ils ſe donnent au moins le tems de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la conſtitution de l'homme, qu'ils ſuivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonſtance, afin de voir combien un individu peut differer d'un autre par la force de l'éducation, qu'enſuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils diſent en quoi j'ai mal raiſonné ; je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excuſable de l'être, c'eſt qu'au lieu de me livrer à

l'esprit de système, je donne le moins qu'il est possible au raisonnement, & ne me fie qu'à l'observation. Je ne me fonde point sur ce que j'ai imaginé, mais sur ce que j'ai vû. Il est vrai que je n'ai pas renfermé mes experiences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un seul ordre de gens: mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie passée à les observer, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre; & n'ai regardé, comme appartenant inconteſtablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, si suivant cette méthode vous suivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra le moins qu'il est possible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui, de mon éleve ou des vôtres, pensez-vous qu'il ressemblera le plus? Voilà, ce me semble, la question qu'il faut résoudre, pour savoir si je me suis égaré.

L'homme ne commence pas aisément à penser; mais si-tôt qu'il commence il ne cesse plus. Quiconque a pensé pensera toujours; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus rester en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'esprit humain n'est point naturellement si prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-tems inscrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais considerez premierement que, voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage, & de le reléguer au fond

fond des bois ; mais qu'enfermé dans le tourbillon ſocial, il ſuffit qu'il ne s'y laiſſe entraîner ni par les paſſions, ni par les opinions des hommes, qu'il voye par ſes yeux, qu'il ſente par ſon cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de ſa propre raiſon. Dans cette poſition il eſt clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens ſentimens dont il eſt affecté, les divers moyens de pourvoir à ſes beſoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquiſes plus lentement. Le progrès naturel à l'eſprit eſt accéleré, mais non renverſé. Le même homme qui doit reſter ſtupide dans les forêts, doit devenir raiſonnable & ſenſé dans les villes, quand il y ſera ſimple ſpectateur. Rien n'eſt plus propre à rendre ſage que les folies qu'on voit ſans les partager ; & celui même qui les partage s'inſtruit encore, pourvu qu'il n'en ſoit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Conſiderez auſſi que, bornés par nos facultés aux choſes ſenſibles, nous n'offrons preſque aucune priſe aux notions abſtraites de la philoſophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous ſommes ſi fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & preſque d'un ſaut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'eſt pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abſtraite eſt le premier de ces échelons ; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'aviſe de le conſtruire.

L'Etre incompréhenſible qui embraſſe tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le ſyſtême des êtres, n'eſt ni viſible à nos yeux, ni

palpable à nos mains ; il échappe à tous nos ſens. L'ouvrage ſe montre ; mais l'ouvrier ſe cache. Ce n'eſt pas une petite affaire de connoître enfin qu'il exiſte, & quand nous ſommes parvenus-là, quand nous nous demandons quel eſt-il, où eſt-il ? notre eſprit ſe confond, s'égare, & nous ne ſavons plus que penſer.

Locke veut qu'on commence par l'étude des eſprits, & qu'on paſſe enſuite à celle des corps : cette méthode eſt celle de la ſuperſtition, des préjugés, de l'erreur ; ce n'eſt point celle de la raiſon, ni même de la Nature bien ordonnée, c'eſt ſe boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long-tems étudié les corps pour ſe faire une veritable notion des eſprits & ſoupçonner qu'ils exiſtent. L'ordre contraire ne ſert qu'à établir le materialiſme.

Puiſque nos ſens ſont les premiers inſtrumens de nos connoiſſances, les êtres corporels & ſenſibles ſont les ſeuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *eſprit*, n'a aucun ſens pour quiconque n'a pas philoſophé. Un eſprit n'eſt qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des eſprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit ? or on m'avouera que des eſprits qui ont des bras & des langues reſſemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, ſans excepter les Juifs, ſe ſont faits des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Eſprit, de Trinité, de Perſonnes, ſommes pour la plupart de vrais antropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu eſt par-tout ; mais nous croyons auſſi que l'air eſt par-tout, au moins dans notre atmoſphere, & le mot *eſprit* dans ſon origine ne ſignifie lui-même que *ſouffle* & *vent*. Si-tôt qu'on accoutume

tume les gens à dire des mots ſans les entendre, il eſt facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le ſentiment de notre action ſur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agiſſoient ſur nous, c'étoit d'une maniere ſemblable à celle dont nous agiſſons ſur eux. Ainſi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il ſentoit l'action. Se ſentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiſſance, il la ſuppoſée illimitée, & il en fit des Dieux auſſi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vû de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas été moins lente à ſe former en eux que celle de l'eſprit, puiſque cette premiere idée eſt une abſtraction elle-même. Ils ont ainſi rempli l'univers de Dieux ſenſibles. Les aſtres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maiſons mêmes, tout avoit ſon ame, ſon Dieu, ſa vie. Les marmouſets de Laban, les manitou des Sauvages, les fétiches des Négres, tous les ouvrages de la Nature & des hommes ont été les premieres divinités des mortels : le polythéiſme a été leur premiere religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pû reconnoître un ſeul Dieu que quand, généraliſant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cauſe, de réunir le ſyſtême total des êtres ſous une ſeule idée, & de donner un ſens au mot *ſubſtance*, lequel eſt au fond la plus grande des abſtractions. Tout enfant qui croit en Dieu eſt donc néceſſairement idolâtre, ou du moins antropomorphite ; & quand une fois l'imagination

tion a vû Dieu, il eſt bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà préciſément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne ſais comment, à l'idée abſtraite de la ſubſtance, on voit que pour admettre une ſubſtance unique, il lui faudroit ſuppoſer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la penſée & l'étendue, dont l'une eſt eſſenciellement diviſible, & dont l'autre exclut toute diviſibilité. On conçoit d'ailleurs que la penſée, ou ſi l'on veut le ſentiment, eſt une qualité primitive & inſéparable de la ſubſtance à laquelle elle appartient, qu'il en eſt de même de l'étendue par rapport à ſa ſubſtance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la ſubſtance à laquelle elle appartient; que par conſéquent la mort n'eſt qu'une ſéparation de ſubſtances, & que les êtres où ces deux qualités ſont réunies, ſont compoſés des deux ſubſtances auſquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, conſiderez maintenant quelle diſtance reſte encore entre la notion des deux ſubſtances & celle de la nature divine; entre l'idée incompréhenſible de l'action de notre ame ſur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu ſur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puiſſance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à ſi peu d'hommes de voir auſſi confuſes & auſſi obſcures qu'elles le ſont, & qui n'ont rien d'obſcur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment ſe préſenteront-elles dans toute leur force, c'eſt à-dire, dans toute leur obſcurité, à de jeunes eſprits encore occupés aux premieres operations des ſens, &

qui

qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'eſt en vain que les abymes de l'infini ſont ouverts tout autour de nous; un enfant n'en fait point être épouvanté, ſes foibles yeux n'en peuvent ſonder la profondeur. Tout eſt infini pour les enfans, ils ne ſavent mettre des bornes à rien; non qu'ils faſſent la meſure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-de-là qu'au de-çà des dimenſions qui leur ſont connues. Ils eſtimeront un eſpace immenſe, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir; mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puiſſance de Dieu, ils l'eſtimeront preſque auſſi fort que leur pere. En toute choſe leur connoiſſance étant pour eux la meſure des poſſibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils ſavent. Tels ſont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foibleſſe d'eſprit. Ajax eût craint de ſe meſurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît Achille et ne connoît pas Jupiter. Un payſan Suiſſe qui ſe croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tachoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier ſi le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs ſeront ſurpris de me voir ſuivre tout le premier âge de mon éleve ſans lui parler de religion. A quinze ans il ne ſavoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'eſt-il pas encore tems qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court riſque de ne le ſavoir jamais.

Si j'avois à peindre la ſtupidité fâcheuſe, je peindrois un pédant enſeignant le catéchiſme à

des

des enfans ; ſi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en diſant ſon catéchiſme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Chriſtianiſme étant des miſteres, attendre que l'eſprit humain ſoit capable de les concevoir, ce n'eſt pas attendre que l'enfant ſoit homme, c'eſt attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela je réponds premierement, qu'il y a des miſteres qu'il eſt non-ſeulement impoſſible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les miſteres, il faut comprendre, au moins, qu'ils ſont incompréhenſibles ; & les enfans ne ſont pas même capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout eſt miſtere, il n'y a point de miſteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être ſauvé. Ce dogme mal entendu eſt le principe de la ſanguinaire intolerance, & la cauſe de toutes ces vaines inſtructions qui portent le coup mortel à la raiſon humaine en l'accoutumant à ſe payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le ſalut éternel : mais ſi pour l'obtenir il ſuffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de ſanſonets & de pies, tout auſſi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en ſuppoſe la poſſibilité. Le Philoſophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il uſe mal de la raiſon qu'il à cultivée, & qu'il eſt en état d'entendre les verités qu'il rejette. Mais l'enfant qui profeſſe la religion chrétienne, que croit-il ? ce qu'il conçoit, & il conçoit ſi peu ce qu'on lui fait dire, que ſi vous lui dites le con-

contraire, il l'adoptera tout auſſi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes eſt une affaire de géographie. Seront-ils récompenſés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet eſt le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet eſt le Prophete de Dieu ; on dit à l'autre que Mahomet eſt un fourbe, & il dit que Mahomet eſt un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils ſe fuſſent trouvés tranſpoſés. Peut-on partir de deux diſpoſitions ſi ſemblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'eſt pas en Dieu, qu'il croit, c'eſt à Pierre ou à Jaques qui lui diſent qu'il y a quelque choſe qu'on appelle Dieu ; & il le croit à la maniere d'Euripide.

O Jupiter! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom *.

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé du bonheur éternel ; les Catholiques croient la même choſe de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, quand l'eſprit humain eſt incapable des opérations néceſſaires pour reconnoître la Divinité. Toute la difference que je vois ici entre vous & moi, eſt que vous préten-

* *Plutarque, Traité de l'Amour, trad. d'Amyot.* C'eſt ainſi que commençoit d'abord la Tragédie de Ménalippe ; mais les clameurs du Peuple d'Athènes forcerent Euripide à changer ce commencement.

dez que les enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie ſi ſon aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Vous en convenez pour les inſenſés qu'une maladie prive de leurs facultés ſpirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conſéquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir auſſi pour ceux qui, ſequeſtrés de toute ſociété dès leur enfance, auroient mené une vie abſolument ſauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes * ? Car il eſt d'une impoſſibilité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ſes réflexions juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu. La raiſon nous dit qu'un homme n'eſt puniſſable que par les fautes de ſa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui ſauroit être imputée à crime. D'où il ſuit que devant la juſtice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres néceſſaires, eſt reputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur ſe ferme à la verité.

Gardons-nous d'annoncer la verité à ceux qui ne ſont pas en état de l'entendre, car c'eſt y vouloir ſubſtituer l'erreur. Il vaudroit mieux

* Sur l'état naturel de l'eſprit humain & ſur la lenteur de ſes progrès : *Voyez la premiere partie du diſcours ſur l'inégalité.*

n'avoir

n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées baſſes, fantaſtiques, injurieuſes, indignes d'elle; c'eſt un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que ſi l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, envieux, jaloux, & ſi tiran, qu'il exige plus qu'il ne laiſſe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'eſprit des enfans eſt qu'elles y reſtent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiſſe une bonne & pieuſe mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inſtruire ſon fils de la religion dans le premier âge, de peur que content de cette inſtruction groſſiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raiſon. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & réverence, & ſi-tôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui impoſoit ſilence, comme ſur un ſujet trop ſublime & trop grand pour lui. Cette réſerve excitoit ſa curioſité, & ſon amour-propre aſpiroit au moment de connoître ce miſtere qu'on lui cachoit avec tant de ſoin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on ſouffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit: cet enfant voyoit Dieu par-tout; & ce que je craindrois de cet air de miſtere indiſcretement affecté, ſeroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'alterât ſa tête, & qu'enfin l'on n'en fît un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Émile, qui, refusant constament son attention à tout ce qui est au-dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifference les choses qu'il n'entend pas. Il y en a tant sur lesquelles il est habitué à dire, cela n'est pas de mon ressort, qu'une de plus ne l'embarrasse guere; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais c'est quand le progrès de ses lumieres porte ses recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'esprit humain cultivé s'approche de ces misteres, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement au sein de la société même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même société des causes inévitables par lesquelles le progrès des passions est accéleré; si l'on n'accéleroit de même le progrès des lumieres qui servent à régler ces passions, c'est alors qu'on sortiroit veritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre seroit rompu. Quand on n'est pas maître de moderer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre, en sorte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point séparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de sa vie, ne soit pas à tel point par une de ses facultés, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici! difficulté d'autant plus grande, qu'elle est moins dans les choses que dans la pusillanimité de ceux qui n'osent la résoudre: commençons, au moins, par oser la proposer. Un enfant doit être élevé dans

dans la religion de ſon pere ; on lui prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle ſoit, eſt la ſeule veritable, que toutes les autres ne ſont qu'extravagance & abſurdité. La force des argumens dépend abſolument, ſur ce point, du pays où l'on les propoſe. Qu'un Turc, qui trouve le Chriſtianiſme ſi ridicule à Conſtantinople, aille voir comment on trouve le Mahométiſme à Paris : c'eſt ſur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphé. Mais nous qui prétendons ſecouer ſon joug en toute choſe, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enſeigner à notre Émile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous ? à quelle ſecte aggrégerons-nous l'homme de la Nature ? La réponſe eſt fort ſimple, ce me ſemble ; nous ne l'aggrégerons ni à celle-ci, ni à celle-là, mais nous le mettrons en état de choiſir celle où le meilleur uſage de ſa raiſon doit le conduire.

Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

N'importe ; le zele & la bonne foi m'ont juſqu'ici tenu lieu de prudence. J'eſpere que ces garants ne m'abandonneront point au beſoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la verité : je n'oublierai jamais ma deviſe ; mais il m'eſt trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je penſe, je vous dirai ce que penſoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la verité des faits qui vont être rapportés ; ils ſont réellement arrivés à l'au-

teur du papier que je vais tranſcrire : c'eſt à vous de voir ſi l'on peut en tirer des réflexions utiles ſur le ſujet dont il s'agit. Je ne vous propoſe point le ſentiment d'un autre ou le mien pour régle ; je vous l'offre à examiner.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES MATIERES,
POUR LES DEUX PREMIERS VOLUMES.

i. Désigne le Tome premier.
ii. Le Tome second.
n. Les Notes.

ABBE de St. Pierre; comment etabliſſoit ſes enfans, T. ii. p. 67
Comment appelloit les hommes, i. 55
Academies, ſont des ecoles publiques de menſonges, ii. 80
Accent, s'il faut ſe piquer de n'en point avoir, i. 65
Ce que le François met a la place, *ibid.*
Les enfans en ont peu, i. 202
Achille, allegorie de ſon immerſion dans le Styx, i. 19
Comment le Poëte lui ôte le merite de la valeur, i. 33
Activite, ſurabondante dans les enfans, defaillante dans les vieillards, i. 56
Adoleſcence, ſignes des approches de cet âge, ii. 90
Peut être accelerée ou retardée par l'education, ii. 99
Affaires, comment un jeune homme peut les apprendre, ii. 163
Ceux qui ne traitent que les leurs propres, s'y paſſionnent trop, ii. 170
Affectation d'un parler modeſte, mauvaiſe avec les enfans, ii. 100
Affronts deſhonorans, a qui en appartient la vengeance, ii. 167 *n*.
Age de force, ii. 8
Son emploi, ii. 3
Age prodigieux, i. 35 *n*.
Ajax, eût craint Achille & defie Jupiter, ii 179
Alexandre, croyoit a la vertu, i. 133

Alimens solides, nourrissent mieux que les liquides, i. 40 *n.*
Alimens des premiers hommes, i. 206
Amateurs & Amatrices, comment font a Paris leurs ouvrages, ii. 75
Exceptions, *ibid.*
Amour, exige des connoissances, ii. 95
A de meilleurs yeux que nous, *ibid.*
Fixe & rend exclusif le penchant de la Nature, *ibid.*
Passions qu'il entraîne a sa suite, ii. 96
Amour de soi, principe de toutes nos passions, ii. 92
Toujours bon & conforme a l'ordre, *ibid.*
Quelles sortes de passions en naissent, ii. 94
Amour-propre, pourquoi n'est jamais content, ii. 94
Quelles sortes de passions en naissent, *ibid.*
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites, ii. 96
Comment se transforme en vertu, ii. 179
Analyse, ii. 12
Analogie grammaticale, les enfans la suivent mieux que nous, i. 62
Angle visuel, comment nous trompe, i. 186
Anglois, se disent un peuple de bon naturel, i. 210 *n.*
Angloise, à dix ans, excelloit sur le clavecin, i. 199
Animaux, ont tous quelque éducation, i. 47
Dorment plus l'hiver que l'été, i. 166
Antoine (Marc), tems où l'histoire de sa vie est instructive, ii. 150
Anthropomorphites, ii. 177, 179
Appétit des enfans, i. 210
Apprentissages, comment Emile en fait deux à la fois, ii. 90
Araignées, quels enfans en ont peur, i. 48
Arme-à feu, i. 50
Art de gouverner sans préceptes, i. 148
Art d'observer les enfans, ii. 69
Arts, en quel ordre l'estime publique les range, ii. 43
Arts, Emile les rangera dans la sienne en un ordre inverse, *ibid.*
Autre maniere d'ordonner les *Arts*, selon les rapports de nécessité qui les lient, ii. 47
Arts sauvages & Arts civils, distinction des uns & des autres, ii. 42
Artisan, son état est le plus indépendant de tous, ii. 62
Artisans des villes, sottement ingénieux, ii. 48
Astianax, i. 49

Attachement des enfans, n'eſt d'abord qu'habitude, ii. 93
En quoi l'*attachement* differe de l'*amitié*, ii. 133
Avertiſſemens négligés, s'il en faut reparler après coup, ii. 160
Auguſte, étoit le précepteur de ſes petits-fils, i. 22 *n.*
S'il eſt vrai qu'il ait été heureux, ii. 151
Autorité, il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner à l'opinion, ii. 85.
Si celle du maître doit ſe conſerver aux dépens des mœurs, ii. 131

BANIANS, ii. 211 *n.*
Bâton à moitié plongé dans l'eau, ii. 79
Berceau, i. 43 *n.*
Bibliothèque d'Emile, ii. 41
Bienfaiteurs intereſſés, plus communs que les obligés ingrats, ii. 143
Biens & maux de la vie humaine examinés, i. 76 *& ſuiv.*
Bonheur de l'homme naturel, en quoi conſiſte, ii. 26
Si la meſure du bonheur eſt égale dans tous les états, ii. 117
Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences, ii. 142
Bons-mots, ſecret pour en trouver, i. 122
Bonté, de tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, celui ſans lequel on la peut le moins concevoir, i. 55
Bouchers, en quel pays ne ſont pas reçus en témoignage, i. 211
Bouillie, nourriture peu ſaine, i. 61
Boule roulée entre deux doigts croiſés, ii. 79, 85
Bouſſole, comment nous l'inventons, ii. 20
Bruit d'une arme-à-feu, i. 50
Buffon, (M. de) cité, i. 12, 44 *n.* 174 *n.*

CADRES dorés, à quoi bons, i. 195
Campagne, renouvelle les générations des villes, i. 41
Canard de la foire, ii. 16
Caprice, ne vient point de la liberté, i. 149
N'eſt point l'ouvrage de la Nature, i. 151
Exemples de la maniere d'en guerir un enfant, i. 151, *& ſuiv.*
Cartes géographiques, ii. 13
Caton le Cenſeur, éleva ſon fils dès le berceau, i. 22 *n.*
Cerf-volant, i. 226

Chardin, cité, i. 162
Charité, maniere inepte dont on croit l'inſpirer aux enfans, i. 118
Chat, examine tous les objets nouveaux, i. 156
Châtiment, doit être ignoré des enfans, i. 98, 114
Cheval, réflexion ſur cet exercice, i. 170
Chimeres, ornent les objets réels, i. 219
Ciceron, cité, i. 10
Citoyenne, i. 7
Citoyens, ce qu'il faut faire quand ils ſont forcés d'être fripons, ii. 59
Climat, 28
Climats tempérés, leurs avantages, *ibid.*
Coiffures des enfans, i. 163, 164
Colléges, i. 8, 65
Colere, i. 105
Commander & obéir, mots qui doivent être inconnus à l'enfant, i. 92
Concurrence, quand doit ceſſer d'être un inſtrument de l'éducation, ii. 39
Confidentes, ſont ordinairement des nourrices dans les drames anciens, i. 38
Connoiſſances, leur choix relativement aux bornes de l'intelligence humaine, ii. 4
Bien vues par leurs rapports, préſervent des préjugés pour celle qu'on a cultivée, i. 54
Conſolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre, ii. 160
Contradictions de l'ordre ſocial, quelle eſt leur ſource, ii. 138
Conventions & devoirs, ouvrent la porte à tous les vices, i. 114
Corps débile affoiblit l'ame, i. 31, ii. 130
Corps humain, différence de l'habitude qui lui convient dans l'exercice ou dans l'inaction, i. 162
Cosmographie, ſa premiere leçon, ii. 10
Courage, en quels lieux il faut le chercher, i. 33
Courſe, i. 187
Inſtruction que l'enfant peut tirer de cet exercice, i. 189
Couvens, i. 65
Cris des enfans, i. 51
Curſive Françoiſe, i. 207
Culture, un de ſes grands préceptes eſt de tout retarder, ii. 130

Curiosité, sa premiere source, ii. 6
Comment se fait son développement, *ibid.*
Quelle seroit celle d'un Philosophe relegué dans une isle déserte, *ibid.*
Raison pourquoi le Philosophe en a tant, & le Sauvage si peu, ii. 80
Cyclopes, i. 212
Czar Pierre, ii. 142

DANSE, i. 184, 185
Définitions, comment pourroient être bonnes, i. 127 *n.*
Dents, moyen de faciliter leur éruption, i. 60 *& suiv.*
Dépendance des choses & dépendance des hommes, i. 85
La premiere ne nuit point à la liberté, *ibid.*
Désordre moral, par où commence, i. 17
Dessein, réflexions sur cet art, i. 192
Dette sociale, comment se paye, ii. 61
Devoir, imposé mal-à-propos aux enfans, i. 95
Effet de cette indiscrétion, *ibid.*
Ce qu'on doit mettre à la place, i. 96
Dialogue de morale entre le maître & l'enfant, i. 93, 94
Dieux du Paganisme, comment furent imaginés, ii. 177
Distances, moyen d'apprendre aux enfans à en juger, i. 51
Divinité, il vaut mieux n'en point parler aux enfans, que de leur en donner de fausses idées, ii. 183
Docilité, effets de celle qu'on exige des enfans, ii. 28
Domination, tient à l'opinion comme tout le reste, i. 82
Douleur, l'homme doit apprendre à la connoître, i. 72, 89
Comment perd son amertume au goût des enfans, i. 168

EAU, dans quel état l'enfant la doit boire, i. 164, 165
Education, ses diverses especes, i. 3, 7
Opposition entre elles, i. 4
Choix, i. 4, 9
But, i. 14
Sens de ce mot chez les Anciens, i. 10
Commence à la naissance, i. 46
Ne se partage pas, i. 28
Nouvelles difficultés, i. 25
Quel en doit être le veritable instrument, i. 97
Importance de la retarder, i. 100
Difficulté, i. 102
Doit être d'abord purement négative, i. 100
Progrès de ses differences, ii. 173

Education exclusive, préfere les instructions coûteuses, i. 170
Education naturelle, doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines, i. 29
Maintient l'enfant dans la seule dépendance des choses, i. 85
Education vulgaire, dispense les enfans d'apprendre à penser, i. 146
Quel esprit elle leur donne, i. 147
Egalité civile & naturelle, leur difference, ii. 138
Egalité conventionelle, rend nécessaires le droit positif & les loix, ii. 50
A fait inventer la monnoie, *ibid.*
Eleve imaginaire que l'Auteur se donne, i. 26
Eleve ne doit point s'envisager comme devant être un jour séparé de son gouverneur, i. 30
Inconvénient qu'il passe successivement par diverses mains, i. 38
Avantage qu'il n'apprît rien du tout jusqu'à douze ans, i. 100
Comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raisonnement, i. 145
Ne doit recevoir de leçons que de l'experience, i. 147
Doit toujours croire faire sa volonté en faisant la vôtre, i. 149
Le mal de son instruction est moins dans ce qu'il n'entend point, que dans ce qu'il croit n'entendre, ii. 35
Comment je m'y prends, pour que le mien ne soit pas aussi fainéant qu'un Sauvage, ii. 76
Utilité de ses travaux dans les arts, ii. 48
En parcourant les atteliers, doit mettre lui-même la main à l'œuvre, ii. 43
Choix de son métier, s'il a du gout pour les sciences spéculatives, ii. 73
En cessant d'être enfant, doit sentir la superiorité du maître, ii. 159
Difference du vôtre & du mien, ii. 172
Eleves, ce qu'on leur apprend, plutôt qu'à nager, i. 170
Eloquence, maniere inepte de l'enseigner aux jeunes gens, ii. 168
Vrai moyen, *ibid.*
Emile, pourquoi paroît d'abord peu sur la scène, i. 26
Riche, & pourquoi, i. 29
A de la naissance, & pourquoi, *ibid.*
Orphelin, en quel sens, *ibid.*

Premiere chose qu'il doit apprendre, i. 71
N'aura ni maillot, i. 43
Ni charriots, ni bourlets, ni lisieres, i. 72, 73
Pourquoi je l'eléve d'abord à la campagne, i. 41, 104
Son dialogue avec le jardinier Robert, i. 110
N apprendra jamais rien par cœur, i. 135
Comment apprend à lire, i 143
A dessiner, i. 192
A nager, i. 170
Boira sans eau froide ayant chaud ; précaution, i. 164
Avis que je lui donne sur les surprises nocturnes, i. 131
Pensif & non questionneur dans sa curiosité, ii. 10
Son aventure à la foire, ii. 16
De statique, ii. 23
De physique systématique, ii. 25
Mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie, ii. 28
Question qui, de ma part, suit infailliblement toutes les siennes, ii. 29
Comment je lui fais sentir l'utilité de savoir s'orienter, ii. 31
Quel livre composera long-tems seul sa bibliothéque, ii. 41
Emule de lui-même, ii. 40
S'intéresse à des questions qui ne pourroient pas même effleurer l'attention d'un autre ; exemple, ii. 52
Pourquoi peu fêté des femmes dans son enfance, & avantage de cela, ii. 55 *n.*
Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier, ii. 63
Choix de son métier, ii. 72
Fait à la fois deux apprentissages, ii. 74
Comment je loue son ouvrage, quand il est bien fait, ii. 75
Question qu'il me fait, quand il juge que je suis riche, & ma réponse, ii. 77
Est un Sauvage fait pour habiter les villes, ii. 81
Ne répond point étourdiment à mes questions, ii. 82
Sait l'*à quoi bon* sur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi* sur tout ce qu'il croit, ii. 86
Etat de ses progrès à douze ans, i. 221
A quinze, ii. 88
N'est pas faux comme les autres enfans, ii. 111
Saura tard ce que c'est que souffrir & mourir, *ibid.*
Quand il commence à se comparer à ses semblables, ii. 137

Quelles passions domineront dans son caractere, *ibid.*
Impression que feront sur lui les leçons de l'Histoire, ii. 149
Ne se transformera point dans ceux dont il lira les vies, ii. 152
Jugera trop bien les autres pour envier leur sort, ii. 154
Pourra s'enorgueillir de sa superiorité, ii. 155
Remede à cela, ii. 156
Comment s'instruira dans les affaires, ii. 165
Aime la paix, ii. 167
Son parler n'est ni véhément, ii. 169
Ni froid, *ibid.*
Etendue de ses idées, & élévation de ses sentimens, ii. 178
Ne s'inquiette point des idées qui passent sa portée, ii. 184
A quelle secte doit être aggregé, ii. 185
Encre, comment elle se fait, ii. 36
Utilité de savoir cela, ii. 38
Enfance, premier état, i. 51
Deuxiéme état, i. 70
Troisiéme état, ii. 2
Court tableau de sa dépravation, i. 21
Seul moyen de l'en garantir, i. 22
Ses premiers développemens se font presque tous à la fois, i 68
Doit être aimée & favorisée, i. 74
Son état par rapport à l'homme, ii. 95 *& suiv.*
Ne peut guere abuser de la liberté, i. 92
A des manieres de penser qui lui sont propres, i. 94
Doit meurir dans les enfans, i. 101
Il y a des hommes qui n'y passent point, i. 122
Ne point se presser de la juger, i. 125
Semblable dans les deux sexes, ii. 90, 91
Enfans, comment traités à leur naissance, i. 12, 43, 90
Supportent des changemens que ne supporteroient pas les hommes, i. 20
Doivent être nourris à la campagne, i. 41
Leurs premieres sensations purement affectives, i. 47
Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténebres, i. 48
Ont rarement peur du tonnerre, i. 50
Comment apprennent à juger des distances, i. 51
Ont les muscles de la face très-mobiles, i. 52

Pourquoi font si volontiers du dégât, i. 55
Comment deviennent imperieux, i. 57
Maximes de conduite avec eux, i. 58
En grandissant deviennent moins remuans, i. 57
Ne point les flatter pour les faire taire, i. 59
Sont presque tous sevrés de trop bonne heure, i. 60
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale, i. 62
On s'empresse trop de les faire parler, i. 63, 64
Et de corriger leurs fautes de la langue, *ibid.*
Apprennent à parler plus distinctement dans les Couvens & dans les Colléges, i. 65
Pourquoi ceux des Payſans articulent mieux que les nôtres, ii. 64
Donnent souvent aux mots d'autres sens que nous, ii. 68
Ne point montrer un air allarmé quand ils se blessent, ii. 71
Avantage pour eux d'être petits & foibles, ii. 72
Souffrent plus de la gêne qu'on leur impose, que des incommodités dont on les garantit, i. 88
En les gâtant, on les rend miserables, i. 89 & *suiv.*
Régles pour accorder ou refuser leurs demandes, i. 92 *n.*
On les conduit par les passions qu'on leur donne, i. 97
D'où vient leur pétulance, i. 98
Abus des longs discours qu'on leur tient, i. 165
Ne sont point naturellement portés à mentir, i. 115
Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits, i. 123
Leur apparente facilité d'apprendre, cause leur perte, i. 126
On ne leur apprend que des mots, i. 128
N'ont point une veritable mémoire, i. 126
Comment se cultive celle qu'ils ont, i. 134
Quelle est leur Géographie, i. 130
Si l'Histoire est à leur portée, *ibid.*
Comment se perd leur jugement, i. 133
De leurs vêtemens, i. 160
Et de leur coëffure, i. 163
Généralement trop vétus, *ibid.*
Sur-tout dans les villes, i. 43 *n.*
En quel mois il en meurt le plus, i. 163
S'ils doivent boire ayant chaud, i. 165
Ont besoin d'un long sommeil, *ibid.*
Moyen de les faire dormir, i. 167

Et

Et se réveiller d'eux-mêmes, *ibid.*
Comment supportent gaiment la douleur, i. 168
Peuvent être exercés aux jeux d'adresse, i. 197
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous, i. 207
Difficulté de les observer, i. 226
On ne sait point se mettre à leur place, ii. 12
Effet de la docilité qu'on en exige, ii. 27
Ne les payer que de raisons qu'ils puissent entendre, ii. 30
Font peu d'attention aux leçons en discours, ii. 31
Si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes, ii. 55 *n.*
Sont naturellement portés à la bienveuillance, ii 93
Mais leurs premiers attachemens ne sont qu'habitude, ii. 104
Leur curiosité sur certaines matieres, ii. 97
Comment doit être éludee, ii. 99
Apprennent à jouer le sentiment, ii. 111
Inconvenient de cela, *ibid.*
Tout est infini pour eux, ii 125
Enfant, augmente de prix en avançant en âge, i. 20
Doit savoir être malade, i. 34
Supposé homme à sa naissance, i. 45
Pourquoi tend la main avec effort pour saisir un objet eloigné, i. 51, 55
A quelle dependance doit être assujetti, i. 85
Ne doit point être contraint dans ses mouvemens, i. 86
Ne doit rien obtenir par des pleurs, *ibid.*
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idees, i. 68
De la premiere fausse idee qui entre dans sa tête naissent l'erreur & le vice, i. 92
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idees que nous, i. 75
Gouverne le maître dans les educations soignees, i. 148
Comment n'epiera pas les mœurs du maître, i. 150
Ne doit point apprendre à declamer, i. 202
Moyen de le rendre curieux, ii. 7
Ne peut être emu par le sentiment, ii. 8, 9
Ne s'interesse à rien dont il ne voye l'utilité, ii. 39
Situation où tous les besoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir, se developpent sensiblement à son esprit, ii. 40
Comment il faut lui montrer les relations sociales, ii. 43

Enfant qui se croit brûlé par la glace, ii. 78
Enfant discole, maniere de le contenir, i. 111
Enfant-fait, i. 219
Sa peinture, i. 220 *& suiv.*
Ennui, d'où vient, ii. 125
Entendement humain, son premier terme & ses progrès, i. 45
Envie, est amere, & pourquoi, ii. 109
Epictete, sa prevoyance ne lui sert de rien, ii. 118
Erreur, le seul moyen de l'eviter, est l'ignorance, ii. 80
Erreurs de nos sens, sont des erreurs de nos jugemens; exemple, ii. 78
Esprit, chaque *esprit* a sa forme, selon la-quelle il doit être gouverne, i. 101
Ses caracteres, ii. 78
Esprit (l') d'un enfant doit être d'abord exhale moderement, puis retenu, i. 123
Esprit de votre eleve & du mien, i. 147
Esprit vulgaire, à quoi se reconnoît dans l'enfance, i. 124
Sens du mot *Esprit*, pour le peuple & pour les enfans, ii. 176
Sens primitif, *ibid.*
Etat de Nature, en en sortant nous forçons nos semblables d'en sortir aussi, ii. 58
Etat, quelle occupation nous en rapproche le plus, ii. 62
Etat de Nature, état Civil: ce qu'il faudroit pour en reunir les avantages, i. 85
Etudes, s'il y en a où il ne faille que des yeux, i. 130
S'il y en a qui conviennent aux enfans, i. 133
Etudes spéculatives, trop cultivees aux depens de l'art d'agir, ii. 164
Euripide, ce qu'il dit de Jupiter, ii. 181
Excès d'indulgence ou de rigueur à eviter, i. 87
Exercice du corps, s'il nuit aux operations de l'esprit, i. 145
Explications en discours, font peu d'impression sur les enfans, ii. 31
Mauvaise *explication* par les choses, ii. 36

FABLES. Si leur etude convient aux enfans, i. 135
Analyse d'une de celles de la Fontaine, i. 136
Examen de leur morale, i. 140
Quel est leur vrai tems, ii. 160
La morale n'y doit pas être developpee, *ibid.*

Facultés ſuperflues de l'homme, cauſes de ſa miſere, i. 78
Famille, comment ſe diſſout, i. 72
Fantaiſies des enfans gâtés, i. 89
Farineux, i. 39
Favorin, cité, i. 78
Fautes, leur tems eſt celui des Fables, ii. 160
Felicité de l'homme ici-bas eſt negative, i. 76
Femme, conſiderée comme un homme imparfait, ii. 89
N'eſt à bien des egards qu'un grand enfant, ii. 90
Femmes, notre premiere education leur appartient, i. 2 *n.*
Ne veulent plus être nourrices ni meres, i. 15, 18
Quel air leur plaît dans les hommes, ii. 55
Fetiches, ii. 126
Feu de la jeuneſſe, pourquoi la rend indiſciplinable, ii. 131
C'eſt par lui qu'on la peut gouverner, *ibid.*
Foi des enfans, à quoi tient, ii. 129
Foibleſſe, en quoi conſiſte, i. 78
D'où vient celle de l'homme, ii. 2
C'eſt elle qui le rend ſociable, ii. 108
Force, en quoi conſiſte, i. 78
A quel âge l'homme a le plus de force relative, ii. 3
Comment il en doit employer l'excedent, *ibid.*
Force du genie & de l'ame, comment s'annonce dans l'enfance, i. 124.
Foret de Montmorenci, ii. 32
François, ce qui rend leur abord repouſſant & deſagreable, i. 66, 188 *n.*

GAITE, ſigne très-equivoque du contentement, ii. 125
Gauffres iſoperimetres, i. 197
Gaures, i. 211
Genevois, peut-être ne ſeroient plus libres, s'ils n'avoient ſû marcher ſans ſouliers, i. 184
Genie, a ſouvent dans l'enfance l'apparence de la ſtupidite, i. 140
Genie des hommes, different dans les peuples & dans les individus, ii. 147
Geographie, idee qu'en ont les enfans, i. 130
Ses premieres leçons, ii. 13
Geometrie, s'il eſt vrai que les enfans l'apprennent, i. 126
Notre maniere de l'enſeigner donne plus a l'imagination qu'au raiſonnement, i. 195
Comment Emile en apprendra les premiers elemens, *ibid.*
Moyen de la rendre intereſſante, ii. 5

Gourmandiſe, preferable à la vanite, pour mener les enfans, i. 208
Vice des cœurs ſans etoffe, i. 209
Goût. Remarques ſur ce ſens, i. 205, 206
Goûts naturels, ſont les plus ſimples, *ibid.*
Et les plus univerſels, i. 207
Gouvernement politique, à quoi doit ſe borner l'idee qu'il en faut donner à l'enfant, ii. 50
Gouverneur, premiere qualite qu'il devroit avoir, i. 24
Moyen d'eviter la difficulte du choix, i. 25
Doit être jeune, i. 27
S'il doit avoir deja fait une education, *ibid.*
Doit choiſir auſſi ſon eleve, i. 28
Ne doit point s'enviſager comme en devant être un jour ſepare, i. 29, 30
Ne doit point ſe charger d'un eleve infirme, i. 31
Doit avoir de l'autorite ſur tout ce qui entoure ſon eleve, & moyen d'acquerir cette autorite, i. 103
Doit ſe faire apprentif avec ſon eleve, ii 43
Abus à eviter dans leurs communs travaux, ii. 49
Fondement de la confiance que l'eleve doit avoir en lui, ii. 159
Comment doit ſe conduire dans les fautes de ſon eleve devenu grand, *ibid.*
Gouverneurs, leur fauſſe dignite, ii. 158
Grand Seigneur devenu gueux, ii. 59
Graſſeyer, i. 63
Griſſes, pain de Piemont, i. 61
Gymnaſtique, i. 159

HABITUDE, n'eſt point la Nature, i. 4
Seule *habitude* qu'on doit donner a l'enfant dans le premier âge, i. 48
D'où vient l'attrait de l'*habitude*, i. 223 *n.*
Habitude du corps convenable à l'exercice, differente de celle qui convient a l'inaction, i. 162
Haleine de l'homme, mortelle a l'homme, i. 41
Henri IV. Mot de ce Prince ſur les predictions des Aſtrologues, i. 123
Heritier, comment s'eleve, i. 153
Hermès, ii. 40
Herodote, cite, i. 163, 215
Hiſtoire, n'eſt point à la portee des enfans, i. 130
Exemple, i. 131
Tems de ſon etude, ii. 140

Calomnie le genre humain, ii. 142
N'eſt jamais fidele, *ibid.*
En quoi ſemblable aux Romans, ii. 143
Doit peindre ſans faire de portraits, ii. 144
Montre plus les actions que les hommes, ii. 146
Hiſtoire moderne, n'a point de phyſionomie, ii. 144
Hiſtoriens anciens, ii. 216 *n.*
Hobbes, comment appelloit le mechant, i. 55
En quel ſens ſon grand principe eſt vrai, i. 89
Hochets, i. 60
Homme, comment deſapprend à mourir, i. 33
Son haleine eſt mortelle a ſes ſemblables, i. 42
Fort par lui-même, rendu foible par la ſociete, i. 83, 85
Doit s'armer contre les accidens imprevus, i. 184
Eſt le même dans tous les etats, ii. 59
Ce qui le rend eſſenciellement bon ou mechant, ii. 94
Doit être forme avant d'uſer de ſon ſexe, ii. 130
Ne pas le montrer aux jeunes gens par ſon maſque, ii. 139
Commence difficilement à penſer & ne ceſſe plus, ii. 165
Homme courant d'etude en etude, a quoi compare, ii. 14
Homme du monde, tout entier dans ſon maſque, ii. 125
Homme naturel, en quoi conſiſte ſon bonheur, ii. 26
Vivant dans de l'etat Nature, fort different de l'homme naturel vivant dans l'etat civil, ii. 81
Borne par ſes facultes aux choſes ſenſibles, ii. 175
Hommes, pourquoi j'en parle ſi tard a mon eleve, ii. 46
Hommes vulgaires, ont ſeuls beſoin d'être eleves, i. 28
Humanite, premier devoir de l'homme, i. 74
Ce qui la conſtitue, ii. 110
Comment s'excite & ſe nourrit dans le cœur d'un jeune homme, ii. 112, 119,
Maximes pour cela, ii. 113, *& ſuiv.*
Hygiene, i. 34

IDEES, diſtinguées des images, i. 126
Et des ſenſations, ii. 77
La maniere de les former eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain, ii. 78
Idées ſimples, ce que c'eſt, *ibid.*
Identité ſucceſſive, comment nous avons le ſentiment de la nôtre, i. 73
Jeunes femmes, leur manége pour ne pas nourrir leurs enfans, i. 15

Jeunes gens, corrompus de bonne heure, ſont durs & cruels, ii. 108
Caractere de ceux qui conſervent long-tems leur innocence, *ibid.*
Pourquoi paroiſſent quelquefois inſenſibles quoiqu'ils ne le ſoient pas, ii. 120
Jeune homme, objets qu'on doit lui montrer à certain âge, ii. 113, 127
Exemple, ii. 129
Doit penſer bien de ceux qui vivent avec lui, ii. 139
Eſtimer les individus, & mépriſer la multitude, *ibid.*
Jeux, par qui & à quelle occaſion inventés, i. 215
Jeux de mot, utilité & pratique, i. 174, 179
Jeux olympiques, à quoi comparés, ii. 139
Imagination, étend la meſure des poſſibles, i. 77
Transforme en vices les paſſions des êtres bornés, ii. 105
Imitation, goût naturel, i. 120
Comment dégénere en vice, *ibid.*
Indigeſtions, comment les enfans n'en auront jamais, i. 215
Infans, i. 79
Ingratitude, n'eſt pas dans le cœur de l'homme, ii. 134
D'où elle vient, ii. *ibid.*
Inoculation, i. 169
Inſtinct, comment devient ſentiment, ii. 93
Inſtruction, à quel prix on la donne aux enfans, i. 97
Doit être renvoyée autant qu'on peut, i. 105
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité, ii. 39
Inſtructions de la Nature ſont tardives, celles des hommes prématurées, ii. 97
Inſtrumens méchaniques, leur multitude nuit à l'adreſſe des mains & à la juſteſſe des ſens, ii. 24
Intelligence, épreuve & meſure de ſon développement, ii. 5
Intolerance, quel dogme eſt ſon principe, ii. 180
Jugemens actifs & paſſifs, ii. 78
Diſtinction, *ibid.*
Comment on apprend à bien juger, ii. 81
Juſtice, quel eſt en nous ſon premier ſentiment, i. 108
Juſtice humaine, ſon principe, ii. 136 *n.*
Juſtice & bonté ne ſont pas de purs êtres moraux, ii. 135
Juvenal, cité, ii. 71.

La Fontaine, ſi ſes Fables conviennent aux enfans, i. 135
Lait, ſi le choix du lait de la mere ou d'une autre eſt indifferent, i. 16
D'abord ſéreux, puis prend de la conſiſtance, i. 37
Eſt une ſubſtance végétale, i. 39
Se caille toujours dans l'eſtomac, i. 40
Langue naturelle, i. 52
Langues, ſi leur étude convient aux enfans, i. 128
Un enfant n'en apprend jamais qu'une, *ibid.*
Pourquoi l'on enſeigne aux enfans par préference les *langues* mortes, i. 129
Leçons doivent être plus en action qu'en diſcours, i. 112
Liberté, le premier de tous les biens, i. 83
Liberté bien reglée, ſeul inſtrument d'une bonne éducation, i. 97
Lire, maniere d'apprendre à lire aux enfans, i. 142
Liſiere, laiſſe une mauvaiſe démarche aux enfans, i 72 *n.*
Lit, moyen de n'en trouver jamais de mauvais, i. 166
Quel eſt le meilleur, i. 167
Litarge, ii. 36
Livres, qui compoſera ſeul la bibliotheque d'Emile, ii. 41
Livres, inſtrumens de la miſere des enfans, i. 142
Locke recommande de ne point droguer les enfans, i. 34
Examen de ſa maxime, qu'il faut raiſonner avec eux, i. 92
Comment veut qu'on rende un enfant liberal, i. 119
Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dés, i. 143
Inconſéquence de cet Auteur, ſur leur boiſſon, i. 164
Métier qu'il donne à ſon Gentilhomme, ii. 66
Veut qu'on étudie les eſprits avant les corps, ii. 176
Loix, ce qu'il leur manque pour rendre les hommes libres, i. 85
Favoriſent le fort contre le foible, ii. 136 *n.*
Loix de la Nature, dans leur recherche ne pas prendre les faits pour des raiſons, ii. 25
Loix de la Nature, exemple ſur la peſanteur, *ibid.*
Lotophages, i. 211
Lune, au-delà d'un nuage en mouvement, paroît ſe mouvoir en ſens contraire, ii. 79
Lydiens, comment donnerent le change à leur faim, i. 215

MACHINES, leur appareil effraye ou distrait les enfans, ii. 22, 23
Nous ferons nous-mêmes les nôtres, *ibid.*
A force d'en rassembler autour de soi, l'on n'en trouve plus en soi-même, ii. 24
Maigre, n'échauffe que par l'affaisonnement, i. 40
Maillot, i. 13, 43, 58
Maître, gouverné par l'enfant, i. 148
Mal, n'en faire à personne, la premiere & la plus importante leçon de morale, i. 121
Maux entassés sur l'enfance, i. 19
Maux physiques, moins cruels que les autres, i. 71
Maux moraux, tous dans l'opinion, hors un seul, i. 79
Maux de l'ame, n'excitent pas si généralement à compassion que les autres, ii. 119
Manitou, ii. 177
Marcel, célebre maître à danser, i. 184 *n.*
Marmousets de Laban, ii. 177
Maroc, ce que Montagne a dit d'un de ses Rois, i. 169
Masques, comment on empêche un enfant d'en avoir peur, i. 49
Matiere, i. 177
Maximes de conduite avec les enfans, i. 57
Maximes sur la pitié, ii. 113
Médecine, d'où vient son empire, i. 31
Maux qu'elle nous donne, i. 32
Sophisme sur son usage, *ibid.*
Aussi nuisible à l'ame qu'au corps, i. 33
N'a fait aucun bien aux hommes, i. 79
Médecin, ne doit être appellé qu'à l'extrémité, i. 34
Mélancolie, amie de la volupté, ii. 125
Mémoire, les enfans n'en ont pas une veritable, i. 126, 133
Comment se cultive celle qu'ils ont, i. 134
Menalippe, Tragédie d'Euripide, i. 113 *n.*
Mensonge de fait & de droit, i. 114
Ni l'un, ni l'autre n'est naturel aux enfans, i. 115 & *suiv.*
Menuiserie, ii. 73
Meres, d'elles dépend tout l'ordre moral, i. 18
Avantage pour elles de nourrir leurs enfans, *ibid.*
Meridienne à tracer, ii. 16
Aventure qu'elle amene, ii. 17
Mesures naturelles, i. 192

Métaux, choisis pour termes moyens des échanges, ii 51
Methode, a mieux appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, est la meilleure, ii. 56
Métier, pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un, ii. 63
Métiers, raisons de leur distinction, ii. 57
Miseres de l'homme, le rendent humain, ii. 108 & *suiv.*
Mœurs, comment peuvent renaître, i. 18
Comment l'enfant n'épiera pas celles de son gouverneur, i. 150
En quoi les peuples qui en ont surpassent ceux qui n'en ont pas, ii. 132
Monnoie, pourquoi inventée, ii. 50
N'est qu'un terme de comparaison, *ibid.*
Tout peut être monnoie, *ibid.*
Pourquoi marquée, ii. 51
Son usage, *ibid.*
Effets moraux de cette invention ne peuvent être expliqués aux enfans, i. *ibid.*
Monseigneur, il faut que je vive: réflexion sur ce mot & sur la réponse, ii. 59
Montaigne cité, i. 159, 169, ii. 146
Montre du sage, ii. 47
Morale, comment on l'enseigne aux enfans, i. 93
Unique leçon qu'on leur en doit donner, i. 121
Morale & politique ne peuvent se traiter séparément, ii. 137
Morale des fables, examinée, i. 140
Morale, ne doit pas être développée, ii. 160
Moralité, il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raison, i. 56
Mort, comment devient un grand mal pour l'homme, i. 79
Comment se fait peu sentir, i. 169
L'idée s'en imprime tard dans l'esprit des enfans, ii. 119
Mots, l'enfant n'en doit pas plus savoir qu'il n'a d'idées, i. 68
Seule chose qu'on apprenne aux enfans, i. 128
Difficulté de leur donner toujours le même sens, i. 127 *n.*
Mouvement, c'est par lui que nous apprennons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous, i. 51
Muscles de la face, plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme, i. 52
Musique, moyen de l'entendre par les doigts, i. 182
Peut servir à parler aux sourds, i. 183

De la maniere de l'enſeigner aux enfans, i. 402 & *ſuiv.*
Myſteres, ii. 180

NAGER, quel exercice on préfere à celui-là dans la grande éducation, i 170
Ce qui le rend périlleux, i. 171
Naiſſance de l'homme, a, pour ainſi dire, deux époques, ii. 89, 91
Nature, routes contraires par leſquelles on en ſort dès l'enfance, i. 20
Exerce inceſſamment les enfans, *ibid.*
Comment l'homme en ſort par ſes paſſions, ii. 92
Son progrès en développant la puiſſance du ſexe, ii. 106, 107
Nature de l'homme, i. 3
Nature divine, ii. 178
Newton, portoit l'hiver ſes habits d'été, i. 162
Notions morales, leur progrès dans mon élève, ii. 5
Nourrice, la véritable, i. 22
La meilleure au gré de l'accoucheur, i. 36
Choix, i. 37
Doit être la gouvernante de ſon nourriſſon, i. 38
Ne doit pas changer de maniere de vivre, *ibid.*
Nourrices, comment traitées, & pourquoi, i. 17
Raiſon de leur attachement à l'uſage du maillot, i 44
Excellent dans l'art de diſtraire un enfant qui pleure, i. 52
Précaution qu'elles négligent, *ibid.*
Diſent aux enfans trop de mots inutiles, i. 62
Nuage, paſſant entre la lune & l'enfant lui paroit immobile, & la lune en mouvement, ii. 79
Nuit, d'où vient l'effroi qu'elle cauſe, i. 174
Remede, *ibid.*
Expedition *nocturne* de l'Auteur dans ſon enfance, i. 177

OBJECTIONS
Contre la liberté laiſſée aux enfans, i. 74
Contre l'éducation retardée, i. 102
Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans, i. 144
Contre l'emploi que l'Auteur fait de l'enfance, i. 159
Contre la culture prématurée d'un corps non formé, i. 200

Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui, ii. 44
Contre le choix des objets que l'Auteur offre à l'adolescent, ii. 121
Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant, i. 49
De nos premieres observations, si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous, ii. 6
Objets purement *physiques*, les seuls qui puissent interesser les enfans, ii. 78
Objets intellectuels ne sont pas si-tôt à la portée des jeunes gens, ii. 141
Observation des mœurs, inconvénient d'y livrer trop un jeune homme, i. 133
Odorat, réflexion sur ce sens, i 216
Oisiveté est un vol public, ii. 62
Opinion, ce qu'il faut faire pour régner par elle, ii. 63
Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité, ii. 85
Eleve son trône sur les passions des hommes, ii. 96
Ordre à suivre dans les études, ii 15
Ordre moral, comment l'homme y entre, ii. 136
Ordre social, tems d'en exposer le tableau au jeune homme, ii. 137
Source de toutes ses contradictions, ii 138
Témerité de s'y fier, ii. 59
Organes des plaisirs secrets & des besoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux, ii. 101
Ottomans, ancien usage des Princes de cette Maison, ii. 74
Ovide cité, i. 69
Ouie, culture de ce sens, i. 200
Organe actif qui lui correspond, i. 201

PANTALON, pourquoi ennuyeux, ii. 162
Parallele de mon éleve & du vôtre entrant tous deux dans le monde, ii. 122 *& suiv.*
Paresse, comment on en guerit les enfans, i. 168
Passions, une seule est naturelle à l'homme, i. 98
Sont les instrumens de notre conservation, ii. 91
Quelle est celle qui sert de principe aux autres, ii. 92
Comment par elles l'homme sort de la Nature, *ibid.*
Comment se dirigent au bien ou au mal, ii. 95
Passions, sommaire de la sagesse humaine dans leur usage, ii. 105

Leur

Leur progrès force d'accélerer celui des lumieres, ii. 173
Passions douces & affectueuses naissent de l'amour de soi ; *passions haineuses & irascibles* naissent de l'amour propre, ii. 94
Passions impétueuses, moyen d'en faire peur aux enfans, i. 105
Passions naissantes, moyen de les ordonner, ii. 105
Paume, exercice pour les garçons, i. 198
Pauvre, n'a pas besoin d'éducation, i. 29
Payſan Suisse, idée qu'il avoit de la puissance Royale, ii. 177
Payſans, n'ont point peur des araignées, i 49
Leurs enfans articulent mieux que les nôtres, i. 64
Ne grasseyent jamais, i. 63
Pourquoi plus grossiers que les Sauvages, i. 145
Pédarete, citoyen, i. 145
Pere, sa tâche, i. 23
Ne doit point avoir de préference entre ses enfans, i. 30
Perſpective, sans ses illusions nous ne verrions aucun espace, i. 185
Peruviens, comment traitoient les enfans, i. 43 *n.*
Petite-verole, i. 169
Pétrone, cité, ii. 44
Pétulance des enfans, d'où vient, i. 57, 98
Peuple, a autant d'esprit & plus de bon sens que vous, ii. 118
Peuples corrompus, n'ont ni vigueur, ni vrai courage, ii. 131
Peuples qui ont des mœurs, qualites qui leur sont propres, *ibid.*
Philippe, Médecin d'Alexandre, son Histoire, i. 131
Philoſophie en maximes, ne convient qu'à l'experience, ii. 144
Philoſophie de notre ſiécle, un de ses plus fréquens abus, ii. 97
Physionomie, ii. 126
Physique, ses premieres leçons, ii. 21
Physique experimentale, veut de la simplicité dans ses instrumens, ii. 22
Physique systematique, à quoi bonne, ii. 25
Sa premiere leçon, *ibid.*
Pitagore, à quoi comparoit le spectacle du monde, ii. 139

Pitié, comment elle agit sur nous, ii. 112
Est douce, & pourquoi, ii. 109
Comment on l'empêche de dégénerer en foiblesse, ii. 175
Pitié pour les méchans, cruelle au genre humain, ii. 175
Plan que l'Auteur s'est tracé, i. 26
Pleurs des enfans, i. 63 *& suiv.* 32, 83, 95, 98
Plutarque cité, i. 22 *n* ii 165
En quoi il excelle, ii. 147
Poison, quelle idée en ont les enfans, i. 132
Politesse, idée de celle qu'on donne aux enfans des riches, i. 87
Poupées ambulantes, ii. 2
Precepteur, quel est le vrai, i. 22
Incapacité de l'Auteur pour ce métier, i 25
Préjugé qui mepriſe les metiers, comment j'apprends à Emile à vaincre, ii 63
Préjuges, s'enorgueillir de les vaincre c'est s'y soumettre, ii. 74
Preſent, ne doit point être sacrifié à l'avenir dans l'éducation, i. 73
Prêtres & Medecins, peu pitoyables, ii. 128
Prevoyances, source de nos miseres, i. 80
Prevoyance des beſtins, marque une intelligence déjà fort avancée, ii. 26
Principes des choſes, pourquoi tous les peuples, qui en ont reconnu deux, ont regardé le mauvais comme inferieur au bon, i. 55
Progrès d'Emile a douze ans, i. 66
A quinze, ii. 66
Propriete, exemple de la maniere d'en donner la premiere idée à l'enfant, i. 109
Puberte, varie dans les individus selon les temperamens, & dans les hommes selon les climats, ii. 97
Peut être accelerée ou retardée par des causes morales, *ibid.*
Toujours plus hâtive chez les peuples policés, *ibid.*
Et dans les Villes, ii. 90
Pudeur, les enfans n'en ont point, ii. 101
Puiſſance du feu, comment les enfans l'accélerent, ii. 166
Pyrrhus, jugement d'Emile sur sa vie, ii. 150

QUESTION par laquelle on réprime les sottes & fastidieuses questions des enfans, ii. 29
Ses avantages, *ibid.*
Question facheuſe, & réponse, ii. 102
Quintilien cité, i. 144

RACES periſſent ou dégénerent dans les villes, i. 41
Raiſon, frein de la force, i. 75
Comment on la décrédite dans l'eſprit des enfans, i. 102
Raiſon ſenſitive, i. 158
Ses inſtrumens, i. 159
Raiſons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puiſſent entendre, i. 29
Raiſonnement, de quelle eſpece eſt celui des enfans, i. 127
Si-tôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout jugement eſt un *raiſonnement*, ii. 84
Reconnoiſſance, ſentiment naturel au cœur humain, ii. 134
Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme, *ibid.*
Refus, n'en être point prodigue & n'en jamais révoquer, i. 86
Regime pitagoricien, i. 40 *n.* 211 *& ſuiv.*
Regime vegetal, convenable aux nourrices, i. 38
Relations ſociales, comment on doit les montrer à l'enfant, ii. 43
Religion, choix de celle d'Emile, ii. 193
Repas ruſtique, comparé avec un feſtin d'appareil, ii. 53
Reprimande que m'adreſſe un Bâteleur en preſence d'Emile, ii. 20
Republique de Platon n'eſt pas un traité de Politique, i. 7
Ce que c'eſt, i. 8
Comment les enfans y ſont eleves, i. 125
Riche, l'education de ſon etat ne lui convient point, i. 29
Riche appauvri, ii. 59
Riches, trompes en tout, i. 36
Rivage, pourquoi quand on le cotoye en bateau paroit ſe mouvoir en ſens contraire, ii. 79
Robert, jardinier, ſon dialogue avec l'Auteur & ſon eleve, i. 110
Robinſon Cruſoe, ii 41
Romains illuſtres, à quoi paſſoient leur jeuneſſe, ii. 166
Romans orientaux, plus attendriſſans que les nôtres, ii. 114
Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaite, ii. 93

SAGESSE humaine, en quoi consiste, i. 77, ii. 105
Savans, sont plus loin de la verite que les ignorans, ii. 80
Saveurs fortes, inconvenient de s'y accoutumer, i. 207
Sauvages, pourquoi plus subtils que les paysans, i. 145, 146
Devroient, selon les Medecins, être perclus de rhumatismes, i. 164 *n.*
Pourquoi cruels, i. 211
De tous les hommes les moins curieux & les moins ennuyes, ii. 125
Science humaine, la portion propre aux Sauvans très-petite, en comparaison de celle qui est commune à tous, i. 47
Sens, lequel se developpe le plus tard, i. 51 *n.*
De l'art de les exercer, i. 171 *& suiv.*
Deux manieres de verifier leurs rapports, ii. 82
Sens-commun, ce que c'est, i. 218
Sensations & sentimens ont des expressions differentes, i 53
Distinguees des idees, ii. 78
Comment chacune peut devenir pour nous une idee, ii. 82
Moyen d'en avoir à la fois deux contraires en touchant le même corps, ii. 78
Sensations affectives precedent les *representatives*, i. 48
Sensibilite, comment on l'etouffe ou l'empêche de germer, ii. 109
Comment elle nait, ii. 111
A quoi d'abord elle se borne dans un jeune homme, ii. 132
Doit servir à le gouverner, ii. 133
Sentimens, gradation de ceux d'un enfant, ii. 93
Quel est le premier dont soit susceptible un jeune homme bien eleve, ii. 107
Sevrer, tems & moyen, i. 60
Signe, ne doit jamais être substitute à la chose, que quand il est impossible de la montrer, ii. 12
Situations où les besoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir, se developpent sensiblement à l'esprit d'un enfant, ii. 40
Societe, a fait l'homme foible, i. 83
Toute societe consiste en echanges.
Application de ce principe au commerce & aux arts, ii. 49

D'où

D'où il suit que toute société a pour premiere loi quelque égalité conventionelle, ii. 50
Soleil, son lever, ii. 8
Sommeil des enfans, i. 165
Moyens d'en régler la durée, i. 167, 168
Sourds, moyen de leur parler en musique, i 182
Spartiates, eleves en polissons, n'etoient pas pour cela grossiers etant grands, i. 148
Spectacle du monde, à quoi comparé, ii. 139
Sphere armillaire, machine mal composée, ii. 12
Statique, sa premiere leçon, ii. 23
Stupidité d'un enfant toujours eleve dans la maison, i. 156
Stupidite fâcheuse, sous quels traits je la peindrois, ii. 171
Substance animale en putrefaction fourmille de vers, i. 38
Substances, combien il y en a, ii. 169
Sucs nourrissans, doivent être exprimes d'alimens solides, i. 40
Suetone cité, i. 23 *n*
Surprises nocturnes, i. 181
Synthese, ii. 12

TACITE, à quel âge cet Auteur est bon à lire, ii. 144
Tailleurs, inconnus chez les Anciens, ii. 70 *n*.
Talens élevés, inconvenient de n'avoir qu'eux pour toute ressource, ii. 63
Talens naturels, facilite de s'y tromper, ii. 68
Exemple, ii. *ibid*.
Themistocle, comment son fils gouvernoit la Grece, i. 8 *n*.
Thucydide, modele des Historiens, ii. 194
Tems, c'est plus le perdre d'en mal user que de n'en rien faire, i. 125
Quand il est avantageux d'en perdre, i. 100
Trop long dans le premier âge, & trop court dans celui de l'instruction, ii. 14
Quand les enfans commencent à connoître son prix, ii. 26
Ténebres, on y doit de bonne heure accoutumer les enfans, i. 48
Tonnerre, rarement les enfans en ont peur, i. 50
Toucher, culture de ce sens, i. 173, *& suiv.*
Ses jugemens bornes & sûrs, i. 182
Comment peut suppléer à la vue, i. 173
A l'ouie, i. 182
Moyens de l'aiguiser ou de l'emousser, i. 183

Sans lui nous n'aurions aucune idée de l'étendue, i. 191
Tréſor de St. Marc à Veniſe, ce qui lui manque, i. 159
Turenne, trait de douceur de ce grand homme, ii. 146
Petiteſſe, ii. 149

VALERE-MAXIME, cite, i. 79
Vanité, ſuites mortifiantes de ſon premier mouvement dans Emile, ii. 21
Varron cite, i. 10
Vertu, en la prêchant aux enfans on leur fait aimer le vice, i. 118
Vertus, ſont des apprentiſſages de l'enfance, i. 169
Vertus par imitation, i. 118
Vêtemens, obſervations ſur ceux des enfans, i. 161, 163
Vérité, doit coûter quelque choſe a connoître, pour que l'enfant y faſſe attention, ii. 10
Quand on peut ſans riſque exiger qu'un enfant la diſe, i. 156 *n.*
Viande, ſon goût n'eſt pas naturel a l'homme, i. 210
Viande, lambeau de Plutarque ſur cet aliment, i. 211
Vice, il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puiſſe dire comment il y eſt entré, i. 98
Vie, pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix, i. 32
A quel point commence veritablement celle de l'individu, i. 73
On doit la laiſſer goûter aux enfans, i. 74
Vie dure, multiplie les ſenſations agreables, i. 166
Vie humaine, ſes plus grands riſques ſont dans ſon commencement, i. 73
Courte a plus d'un egard, i. 85
Vies particulieres, preferables a l'Hiſtoire, ii. 146
Vieillards, deplaiſent aux enfans, i. 27
Aiment a voir tout en repos autour d'eux, i. 56
Vigueur d'eſprit, comment le contracte, ii. 60
Villes, ſont le gouffre de l'eſpece humaine, i. 41
Pourquoi les races y dégénerent, ii. 98
Vin, nous ne l'aimons pas naturellement, i. 206
Falſifié par la litarge eſt un poiſon, ii. 36
Moyen de connoître cette falſification, ii. 37
Virgile, ſon plus beau Vers, ii. 114
Virginité, importance de la conſerver long-tems, ii. 98, 99
Préceptes, ii. *ibid.* 100

Visages plus beaux que leurs masques, ii. 140
Vivre, ce que c'est, i. 11
Vocabulaire de l'enfant, doit être court, i. 68
Voix, combien de sortes l'homme en a, i. 201
Volant, est un jeu de femme, i. 198
Usage, en prendre presque toujours le contre-pied pour bien faire, i. 101
Usages, en toute chose doivent être bien expliqués avant de montrer les abus, ii. 51
Utilité, sens de ce mot dans l'esprit des enfans, ii. 21
Pourquoi ce mot dans notre bouche les frappe si peu, ii. 28
Exemple de l'art de le leur faire entendre, ii. 32
Vue, exercice de ce sens, i. 185 & *suiv.*
Ce qui rend ses jugemens équivoques, i. 186
Comment la course exerce un enfant à mieux voir, i. 190

XENOPHON cité, i. 28

ZURICH, comment passent maîtres les Conseillers de cette Ville, ii. 76

Fin de la Table.